DERNIÈRES ETUDES

HISTORIQUES

ET

LITTÉRAIRES

DERNIÈRES ÉTUDES

HISTORIQUES

ET

LITTÉRAIRES

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

PORTRAITS POLITIQUES ET RÉVOLUTIONNAIRES

(DEUXIÈME ÉDITION)

Deux volumes.

ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

Deux volumes.

NOUVELLES ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

Un volume.

VOYAGES ET VOYAGEURS

Un volume.

PARIS · IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

DERNIÈRES ÉTUDES

HISTORIQUES

ET

LITTÉRAIRES

PAR

CUVILLIER-FLEURY

TOME PREMIER

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
1859

PRÉFACE

J'ai réuni dans ces deux volumes un certain nombre d'Études choisies avec soin parmi celles que le *Journal des Débats* a publiées depuis deux ans sous mon nom, et formant la suite de mes publications précédentes. Je leur donne cette fois un titre qui est pour moi l'engagement d'en prendre désormais un autre. On étudie toute sa vie. Plus on avance dans la carrière, plus on sent le besoin d'étudier. Plus aussi on s'attache à ses œuvres à mesure que l'âge rend le goût plus difficile. Le public peut n'être pas toujours aussi indulgent.

J'ai divisé ce recueil en plusieurs parties, non dans l'espoir de faire illusion à personne sur ce qui lui manque du côté de l'unité, mais pour en rendre la lecture plus commode.

Dans la première partie, j'ai réuni celles de mes Études qui se rapportent plus particulièrement à l'histoire moderne, depuis la Réforme jusqu'à la Révolution de 1789.

Dans la seconde, j'ai reproduit tout entière ma controverse avec M. Louis Blanc au sujet « des massacres de Septembre. »

L'Académie française devant le public, la littérature sous le gouvernement de Juillet, l'autobiographie moderne dans l'étrange confession d'une femme célèbre, le roman contemporain dans quelques-unes de ses œuvres les plus récentes : tels sont les sujets, exclusivement littéraires, dont se compose la troisième partie.

La quatrième est consacrée à l'histoire de l'Empire et à M. Thiers.

Dans la cinquième, le public retrouvera une série de portraits fort divers dont il voudra bien se charger de fixer les rangs et de marquer la valeur. Quelques-uns de ces portraits ont été tracés sous l'impression de souvenirs personnels dont j'étais sûr. D'autres ont été composés de traits recueillis avec soin dans des

ouvrages dont les auteurs ont surtout cherché à se faire connaître, et ils offrent cette singularité d'avoir été peints avec les couleurs que les originaux eux-mêmes m'ont fournies.

Personne ne croira du reste, en parcourant cette longue galerie, que je me sois plu à des rapprochements ou à des contrastes. Les dates seules indiquent ma parfaite innocence sur ce point.

Tel est ce livre, dernier-venu d'une série déjà volumineuse qui représente pour moi un travail de près de dix années; travail dont le mérite pourrait être la diversité, si elle n'en était l'écueil, au jugement des esprits sévères. On reproche aux critiques de ne savoir pas faire un livre. On devrait pourtant croire que nous avons un peu appris ce métier-là à force de le voir faire aux autres. Parmi les œuvres que le courant de la production littéraire nous apporte, quelques-unes, il est vrai, sont bien capables de nous décourager du péril de l'imitation par le sentiment de notre infériorité. Combien d'autres, si les critiques n'étaient décidés à être modestes, leur inspireraient des sentiments et des prétentions tout à fait contraires!

Je n'ai pas seulement cherché dans ces études, non interrompues depuis 1849, l'emploi de ce loisir forcé dont un ancien a dit « qu'on en devait compte au public autant que de la vie la plus active. » J'ai voulu y

trouver aussi la consolation de bien des tristesses publiques. Attaché pendant vingt-cinq ans, et même quand le principal emploi de mes facultés était ailleurs, à la destinée d'un journal qui est, depuis un demi-siècle, l'organe invariable des idées saines en politique et en littérature, je n'ai pas un plus sérieux titre littéraire à l'estime de mes concitoyens que la part, si humble qu'elle soit, que j'ai prise à ses travaux. Mais, dût ce titre ne m'être compté pour rien, il n'est au pouvoir de personne de diminuer en moi la satisfaction qu'inspire à un cœur honnête la conscience de n'avoir pas écrit une ligne, même aujourd'hui, en vue d'un intérêt contraire à la justice et à la liberté.

Paris, mai 1858.

DERNIÈRES ÉTUDES
HISTORIQUES
ET
LITTÉRAIRES

PREMIÈRE PARTIE

I

Charles-Quint et la Réforme.

— 26 OCTOBRE 1856. —

La longue lutte de Charles-Quint contre le luthéranisme allemand commence aux origines mêmes de la Réforme, vers 1517, pour finir à la paix de Passau, en 1552. On sait ce que cette période de plus de trente ans renferme d'événements mémorables. M. Rosseeuw Saint-Hilaire [1] a fait une exposition lucide des complications infinies au milieu desquelles éclate la grande hérésie de Luther : la papauté dominant l'Empire et rançonnant l'Allemagne ; la Constitu-

[1] *Histoire d'Espagne*, t. VII. Paris, 1856.

tion germanique qui semble n'avoir réglé, comme le dit énergiquement l'auteur, que « la hiérarchie dans le chaos; » les souverainetés voisines et rivales ; les princes, électeurs ou prélats, isolés sans but, indépendants sans pouvoir, sous une suzeraineté nominale ; les mœurs à l'avenant, mêlées d'indolence et de violence ; les nobles pillards, les paysans révoltés, la bourgeoisie inquiète, les Diètes indécises. Voltaire a raison de dire : « L'Empire et la vie de Charles-Quint ne sont qu'un continuel orage. Jamais empereur ne fut plus craint et n'eut plus à craindre. » M. Saint-Hilaire a su se frayer un chemin parmi ces ténèbres. Nulle part on ne trouverait plus de lumière pour se diriger parmi ces vicissitudes si confuses par les incidents, si graves par les conséquences. Nulle part ce progrès de l'esprit réformé, né de l'excès même des malheurs publics, progrès lent, sans cesse combattu, souvent hésitant, jamais découragé, n'est plus judicieusement apprécié, — depuis le moment où la Réforme soulève en éclatant tant d'hostilités redoutables, jusqu'au jour où elle rend à son tour les coups qu'elle a reçus; — et alors, quand la fortune a décidément relevé les affaires du protestantisme allemand, quand une incroyable réunion de chances contraires a réduit le grand empereur à chercher son salut dans la fuite, laissant dans le palais qu'il abandonne, à la lueur des flambeaux, par une nuit orageuse, « ses archives, ses joyaux, sa table même qui demeure servie comme pour attendre les vainqueurs, » — l'historien raconte ce drame final, tout d'une haleine pour ainsi dire, avec une verve de style, un choix de détails et une sûreté d'érudition qui permettront de classer ce chapitre (le troisième du livre XXIV) parmi les chefs-d'œuvre du genre.

D'où vient donc mon embarras, au moment de parler d'un livre qui m'inspire une estime si sérieuse ? Est-ce que, par hasard, après avoir loué le talent de M. Saint-Hilaire, je lui reprocherais la vivacité même de son récit et l'ardeur avec

laquelle il a pris parti pour les dissidents d'Allemagne, comme si un pareil zèle était trop peu conforme à la mesure et à la gravité de l'histoire? A Dieu ne plaise! Que M. Saint-Hilaire se prononce pour les opprimés contre les proscripteurs, pour la liberté de conscience contre l'orthodoxie intolérante, pour les victimes contre les bourreaux, c'est le droit le plus élémentaire d'un honnête écrivain; c'est le rudiment de la science historique. L'impartialité de l'histoire n'est pas l'indifférence au bien et au mal. Peuple ou roi, superstition ou licence, ambition ou fanatisme, ardeur inique des préventions populaires ou tyrannie des religions dominantes, quel que soit l'obstacle qui arrête, dans le cours des âges, la légitime indépendance de l'esprit humain, l'ennemi est là! Dira-t-on que c'est ouvrir une carrière bien vaste aux révoltes de l'esprit? Qu'importe qu'elle soit vaste, si toutes les places y sont légitimement remplies? Je suis pour Arius quand l'empereur Constantin décrète la peine de mort contre les chrétiens soupçonnés d'arianisme[1]. Athanase persécuté me tourne à son tour contre Arius triomphant. Le bûcher de Servet m'empêche d'admirer Calvin, même sur ce piédestal où M. Saint-Hilaire l'a placé (pag. 385). Et de même, les fautes du protestantisme allemand pendant sa longue lutte contre Charles-Quint, l'ardeur emportée de son prophète, l'ambition de ses chefs politiques, ses usurpations scandaleuses, les vices de ses héros, les crimes de ses soldats, toutes ces épreuves de la Réforme que M. Saint-Hilaire a si soigneusement racontées, m'empêchent, pour tout dire, d'être aussi protestant que lui. Je voudrais juger la Réforme en témoin impartial, et, si je le

[1] « ..... Et je déclare de plus que, si quelqu'un est surpris ayant caché un livre d'Arius, et ne le brûle pas sur-le-champ, *il subira la peine de mort*. Le supplice capital suivra immédiatement la découverte de la faute. Que Dieu vous conserve. » (Édit de Constantin Auguste, adressé *aux évêques et au peuple*, — cité par M. Albert de Broglie, — l'*Église et l'Empire romain au quatrième siècle*, t. II, p. 45.)

pouvais, en philosophe ; M. Saint-Hilaire la juge parfois en sectaire. C'est là que nous nous séparons.

M. Saint-Hilaire est tout à fait protestant ; et ce n'est pas cela que je lui reproche. Il l'est avec ardeur et sincérité. Il croit. Heureux ceux qui croient ! On peut l'envier ou le plaindre, non le blâmer. Mais dans l'*Histoire d'Espagne*, et entre les deux dates que nous avons marquées, il ne voit que le protestantisme ; c'est vraiment trop peu. M. Saint-Hilaire n'a d'entrailles que pour les réformés ; eux seuls ont la foi, et le *christianisme tout entier* s'est transfiguré dans leurs personnes. « Je suis assuré que ma doctrine est la parole de Dieu, » écrivait Luther. L'historien de l'Espagne le répète presque à toutes les pages de son septième volume. Du côté de Rome est « la foi aveugle ; » la clairvoyance est le privilége des luthériens. « Dans ce siècle d'égoïsme et d'astuce eux seuls sont sincères. » Et aussi bien, Dieu ne semble occupé que d'une seule chose dans toute cette histoire : faire prévaloir la doctrine de Luther. « ... A la tête d'une armée peu nombreuse, mais confiante dans son chef *et dans Dieu dont elle va venger la cause*, ... le chef de la ligue protestante marche droit sur Augsbourg..... L'Europe applaudit en regardant passer *la justice de Dieu*. » — « ... Dans *ce vaste plan de Dieu* qui nous semble inachevé, parce que nous n'en voyons qu'un bord, les hommes et Maurice lui-même (le chef de la ligue) ne sont que des instruments qui servent des desseins qu'ils ignorent... » Dire que Dieu a protégé la ligue quand les protestants étaient persécutés, cela est bien permis : le ciel est le refuge de tous les malheureux ; les martyrs l'invoquent sous tous les drapeaux. Mais faire de Dieu même un protestant de 1529 et un signataire de la Confession d'Augsbourg, cela dépasse peut-être les priviléges de l'histoire. L'historien est un juge, non un croyant. Comme juge, il apprécie les actions des hommes, non pas dans leur rapport seulement avec le for-

mulaire d'une Église, mais dans leur conformité avec la morale universelle, c'est-à-dire pour leur honnêtété sur la terre et pour leurs mérites devant Dieu. Robertson, M. Guizot, M. Augustin Thierry, ont ainsi compris et écrit l'histoire. Catholique ou protestante, arienne ou orthodoxe, janséniste ou moliniste, Diète ou concile, si l'histoire n'est que l'écho passionné d'une communion ou d'une secte, je peux l'admirer, mais je m'en défie, fût-elle sublime comme le *Discours sur l'Histoire universelle*. Est-ce à dire que l'histoire doit être athée, comme la loi? Non certes; malheur aux historiens qui ne distinguent pas, dans la confusion des souvenirs et en suivant la marche de l'humanité à travers les âges, cette action supérieure et cette vigilance infaillible qui dominent le monde. Je ne sais rien, quant à moi, de plus profondément religieux que la lecture de l'histoire, mais à condition que l'histoire elle-même ne soit pas une religion, qu'elle ne soit ni dogmatique, ni formaliste, ni tranchante dans les questions de foi, qu'elle ne s'arroge pas le privilége de la vérité et le monopole de Dieu. L'histoire, en un mot, religieuse par le sentiment, car Dieu est au fond de tout, doit être philosophique par la pensée. Elle est un jugement, non un acte de foi. Elle rend des arrêts de moralité, non d'orthodoxie. Elle s'adresse à une multitude, non à une Église. Si elle n'est écrite que pour une secte, qu'elle le dise donc et qu'elle ne trompe personne. Quand j'ouvre un livre d'histoire, c'est pour assister au spectacle des choses humaines, non pour entendre la confession d'un converti ou le *meâ culpâ* d'un pénitent. Combien de gens qui ne liraient pas M. Saint-Hilaire s'il avait intitulé son septième volume : *Histoire protestante de Charles-Quint, roi d'Espagne!* M. Saint-Hilaire s'est bien gardé d'une pareille excentricité sur le titre de son ouvrage. Peut-être ne s'en est-il pas assez soigneusement défendu dans le cours même de son récit.

Je n'ai aucune tendresse pour Charles-Quint. Je n'aime ni sa personne, ni sa cause, ni son règne, et je répéterais volontiers ce que je disais de lui il y a deux ans à propos du beau livre de M. Mignet : « Génie profond, mais froid, gloire immense avec des reflets sombres, nom sans tache, mais sans prestige, esprit sans trouble, mais sans séduction... » La dureté excessive de M. Saint-Hilaire pour le héros de son septième volume ne me dispose pas à l'injustice dans un sens contraire. Il est impossible pourtant, et ce volume même à la main, de ne pas reconnaître que la conduite de Charles-Quint envers les protestants d'Allemagne a été en général plus mesurée, plus prudente et, tout compte fait, plus habile que les réflexions de l'historien ne le feraient supposer. En résumé, l'histoire de sa lutte contre les réformés allemands n'est que l'histoire de ses concessions. En Espagne, Charles-Quint a quelques parties d'un fanatique ; en Allemagne, il est un politique par-dessus tout. Il lutte pour son pouvoir plus que pour sa foi ; il veut dominer l'Empire plus que le convertir ; il veut en tirer de l'argent, des soldats, y trouver des subsides pour ses guerres au dehors, des alliés contre la France, contre la Turquie, contre l'Angleterre, au besoin contre le Pape. Il se soucie peu d'y laisser des protestants, pourvu qu'il y retrouve des sujets. « Charles-Quint, dit Voltaire, voulait être *le principal personnage de l'Europe.* » Il l'était dans ses États héréditaires par la subordination traditionnelle et par l'unité de la foi : il aurait voulu l'être, et même au prix d'une dissidence religieuse, dans l'Empire dont il était le chef électif. Et en effet, depuis son retour d'Espagne (en 1530), chacune des Diètes qui se succèdent en Allemagne jusqu'au grand *Interim* de 1548 est marquée par ses empiétements dans le domaine de la politique, par ses capitulations sur le terrain de la foi. Charles ne cédait-il pas, dans la première Diète d'Augsbourg, quand devant les princes et les députés, « mais en l'absence

du nonce qui ne voulait pas autoriser de sa présence cette exposition publique de l'hérésie, » le chancelier de Saxe lisait à haute voix le manifeste de la Réforme? L'empereur voulait qu'on le lût en latin. « Nous sommes Allemands, répond « le vieil électeur, et sur une terre allemande; j'espère que « Votre Majesté nous permettra de le lire dans notre langue « maternelle. » — « Charles cède encore une fois, raconte M. Saint-Hilaire, et la voix du chancelier est entendue, au milieu d'un silence solennel, de la foule immense qui se presse sous les fenêtres. » Ce n'était rien moins que la *Confession d'Augsbourg.* « ..... Ainsi Dieu, ajoute l'historien, dans ses voies mystérieuses, s'est servi des ennemis de la Réforme pour propager ses doctrines. » Soit; mais l'acquiescement de Charles-Quint n'y a pas nui.

Plus tard (1532), qu'est-ce que la paix dite de Nüremberg, cette paix qui dura quatorze ans, si ce n'est une nouvelle transaction de l'Empereur, « une de celles, dit M. Saint-Hilaire, qui montraient à la catholicité indignée le chef du saint-empire romain *pactisant avec l'hérésie* et recevant d'elle la loi au lieu de la dicter? » M. Saint-Hilaire ajoute, il est vrai, que l'Empereur subit cette paix en la détestant, et il attribue ces fautes de sa politique à la nouveauté du terrain sur lequel manœuvrait son inexpérience. Selon lui, le roi d'Espagne se fourvoyait dans l'Empereur. Soit encore! M. Saint-Hilaire est difficile à contenter. Quand Charles-Quint cède, c'est qu'il n'a pas su user de son pouvoir; quand il résiste, c'est qu'il en abuse. Henri VIII aussi contestait l'habileté de son glorieux rival d'Allemagne, mais dans un sens contraire : « L'Empereur, disait-il, aurait dû céder à Augsbourg... Le nonce l'en aura empêché sans doute. *L'Empereur est simple, il n'entend pas le latin...* » L'Empereur avait cédé, même sur le latin. Pour moi, ce que j'admire dans Charles-Quint, pendant toute sa querelle avec le protestantisme allemand, c'est précisément cette habileté

à tenir le milieu entre deux excès; cette facilité à se plier à des exigences que son instinct eût repoussées, que son intérêt accueille; cette intelligence, encore bien nouvelle en Europe, de la séparation entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, entre les droits de la conscience et ceux de l'État. Je dis l'intelligence, non le respect ni le goût; mais pouvait-on demander davantage au petit-fils de Ferdinand et d'Isabelle?

Je sais bien que ni l'Espagne ni les Pays-Bas n'y perdront rien. En Espagne, l'Inquisition se donne carrière depuis longtemps contre les juifs et les musulmans; elle ne s'occupera que trop tôt des réformés. Pour Charles-Quint, les Espagnols sont de grands enfants, et il a pour les châtier tantôt les verges du jésuitisme, qui est une institution de son règne, tantôt les torches des *auto-da-fé* orthodoxes. Dans les Pays-Bas, l'Empereur n'est pas un gardien moins jaloux de la foi catholique. M. Saint-Hilaire cite un édit de persécution rendu par lui à Bruxelles vers 1551, édit atroce auquel il serait impossible de croire s'il n'était mentionné, comme le fait remarquer l'auteur, par l'exact et véridique Sleidan. Conformément à la lettre de cet édit, « une mère fut enterrée vive à Mons pour n'avoir pas dénoncé l'hérésie de son fils... » Nous sommes loin de la Diète d'Augsbourg! Tel était Charles-Quint quand il se sentait chez lui; et n'oublions pas que cette haine tout espagnole de l'hérésie le suit même dans la retraite, à ce monastère d'Yuste, où M. Mignet nous le montre conseillant les terribles exécutions qui eurent lieu, à Séville et à Valladolid, en 1559 et 1560; cruautés qu'il ne vit pas, et pour cause, mais qu'il avait préparées.

Mais plus nous flétrissons dans l'implacable précurseur de Philippe II les sacrifices sanglants qu'il croit devoir à l'intégrité de sa foi, dans les pays où elle est le moins menacée, — plus nous apprecions sa modération et sa pru-

dence, lorsque, si jeune encore, maître absolu d'une partie du monde, vainqueur des *comuneros* à Villalar, de François Ier à Pavie, du pape à Rome, de Soliman en Hongrie, de Khaïreddin à Tunis, négociateur heureux de la paix de Cambrai, comblé de gloire et tout-puissant, on le voit traiter sans relâche avec les réformés d'Allemagne, à Spire deux fois, à Augsbourg, à Ratisbonne, où, dix ans après la paix de Nüremberg, « les concessions qu'obtiennent les luthériens *surpassent en importance*, dit M. Saint-Hilaire, *toutes celles que le parti protestant a obtenues jusqu'à ce jour...* » L'auteur ajoute encore, il est vrai, « qu'émanées du bon plaisir d'un maître absolu ces concessions sont précaires... » Malgré tout, elles ont duré. Charles-Quint a pu exterminer l'hérésie, et l'hérésie a vécu. Le grand *Intérim* lui-même ne l'a pas tuée. La terrible guerre de Smalkalden, dans laquelle Charles est assisté par le chef le plus audacieux et le plus habile de l'Allemagne réformée, Maurice de Saxe, cet homme dont M. Saint-Hilaire dit si étrangement : « *Il est protestant du fond du cœur, bien plus que chrétien;* » — la guerre de Smalkalden, qui met le protestantisme à la discrétion de l'Empereur, n'arrête pourtant ni ses progrès ni son essor. L'Empereur a beau vaincre, « il n'est pas assez sûr de sa victoire pour en abuser, » dit l'historien. En réalité, il n'en abuse pas; et Paul III pouvait se plaindre justement en 1547, très-peu de jours avant la bataille de Mühlberg, « que Charles, en faisant la guerre à des réformés, *ne la faisait pas à la Réforme;* qu'il ne songeait nulle part à relever le drapeau du catholicisme... » Je sais que tout paraît un moment changé après la bataille de Mühlberg, et que l'Empereur abuse cette fois envers le vertueux électeur de Saxe, et plus tard envers le landgrave de Hesse, des droits du vainqueur. Et pourtant, quelques jours après, Charles-Quint se trouvant à Wittenberg, comme l'électrice se plaignait à lui que le service divin (réformé) eût été in-

terrompu depuis son arrivée dans cette ville, l'Empereur répondit que « le fait avait eu lieu sans ses ordres, *et qu'en matière de religion il n'avait pas intention de rien changer...* » Même politique quand le concile de Trente est réuni. Charles y prend visiblement parti pour quelques-unes des prétentions raisonnables des réformés. Il demande pour eux au pape des ménagements qui sont refusés, refus qui entraîne une rupture entre Rome et lui; et, quand il apprend la translation du concile à Bologne, ce qui contrarie ses projets de conciliation avec les chefs protestants, il ne peut cacher son dépit. « ... Il jette à terre sa barrette, écrit M. Saint-Hilaire; il menace le légat de le faire jeter à l'eau; » il le charge de dire au saint-père que, « si on ne veut pas lui donner un concile à Trente, il saura bien s'en procurer un. Le pape n'est qu'*un vieil entêté* qui perdra l'Église et lui-même... » Pendant la Diète d'Augsbourg (1547), M. Saint-Hilaire reproche à Charles-Quint de continuer « cet éternel jeu de bascule qui est le fond de sa politique; » heureuse bascule, qui sauve le luthéranisme! L'*Intérim*, il est vrai, de toutes les transactions consenties par Charles-Quint, est celle où il s'est fait la part la plus large; comment nier pourtant que la Réforme s'y sauve encore par la porte qu'on a laissée habilement ouverte à quelques-unes de ses doctrines, notamment en ce qui concernait *la justification par la foi*, le mariage des prêtres, la communion sous les deux espèces et la sécularisation des biens ecclésiastiques? Toutes ces concessions, faites à titre provisoire et avec une malveillance manifeste, n'en contiennent pas moins des germes précieux que la Réforme fera éclore un jour. Ce ne sont que des lambeaux du luthéranisme; mais ces lambeaux, pieusement recueillis, seront le drapeau de l'avenir! Et aussi bien l'Empereur, « différent en cela de Henri VIII, écrit M. Saint-Hilaire, se contentait de l'obéissance extérieure, et n'imposait l'unité que dans les rites,

non dans les croyances... » Encore une fois, que pouvait-on demander davantage, en 1548, au petit-fils de la catholique Isabelle, vainqueur, absolu, tout-puissant? Lui demander plus, c'était tomber dans l'erreur que commit un très-grand esprit, l'empereur Napoléon, quand il disait à Sainte-Hélène, s'il faut en croire les auteurs du *Mémorial* :

« François Ier était placé véritablement pour adopter le protestantisme à sa naissance et s'en déclarer le chef en Europe. Charles-Quint, son rival, prit vivement le parti de Rome; c'est qu'il croyait voir là un moyen de plus d'obtenir l'asservissement de l'Europe. Si François Ier eût embrassé le luthéranisme, *si favorable à la suprématie royale*, il eût épargné à la France ses terribles convulsions religieuses... Malheureusement François Ier ne comprit rien de tout cela; car il ne saurait donner ses scrupules pour excuses, puisqu'il s'allia avec les Turcs et les amena au milieu de nous. Tout bonnement, c'est qu'il n'y voyait pas plus loin. Bêtise du temps, inintelligence féodale! François Ier, après tout, n'était qu'un héros de tournoi, qu'un *beau* de salon, un grand homme pygmée!... » (17 août 1816.)

M. Saint-Hilaire, qui nous donne cette citation, un peu étrange dans un récit historique, reconnaît pourtant que « l'arrêt est sévère » en ce qui concerne François Ier; et je n'ai pas besoin de dire que je suis de son avis. Si quelqu'un a pu jamais établir le luthéranisme en France, c'est bien Napoléon, quand il releva les autels. Pourquoi ne le fit-il pas? Pour toutes sortes de bonnes raisons, qui étaient cent fois meilleures encore au temps du roi-chevalier. François Ier, embrassant le protestantisme en 1535, et voulant l'imposer à ses sujets, aurait fait cabrer toute la France. Charles-Quint eût-il été mieux avisé si, à l'époque du concile de Trente, il eût donné à l'Allemagne ce grand concile « chré-

tien, libre et allemand, » c'est-à-dire luthérien, que les réformés demandaient depuis vingt ans, et s'il se fût emparé du rôle répudié par François Ier ? En d'autres termes, Charles-Quint, non content de transiger avec la Réforme, devait-il l'adopter et la patronner pour son propre compte? M. Saint-Hilaire adresse cette question à l'empereur d'Allemagne : c'est au roi d'Espagne à répondre...

M. Saint-Hilaire s'est très-peu occupé du roi d'Espagne dans le cours de son septième volume. Il le suit pourtant, mais comme à regret, dans ses deux expéditions africaines, à Tunis, puis à Alger ; et il raconte, sans y prendre beaucoup de goût, la conquête du Mexique et celle du Pérou. Son cœur n'est pas là. « L'Espagne, dit Voltaire, n'est qu'un accessoire à ces annales de l'Empire. » M. Saint-Hilaire a trop souvent oublié cet accessoire. Ce serait là un défaut de son livre, si ce n'était aussi le tort de la politique de Charles-Quint. Charles-Quint aime l'Espagne, mais le Nord l'attire ; il aime l'Espagne pour la maîtriser, il est vrai, et pour la rançonner ; — il court dépenser au loin les trésors qu'elle lui prodigue et qui ne lui suffisent pas, on le sait, son ambition l'obligeant à accepter de l'argent de toute main, aussi bien du roi d'Angleterre que du Pape. Quoi qu'il en soit, il oublie l'Espagne, et M. Saint-Hilaire ne s'est pas cru obligé de s'en soucier, cette fois, plus que son roi lui-même. Je lui sais gré pourtant de nous avoir communiqué, d'après Sandoval, une anecdote faite pour dérider, comme on dit, la gravité de l'histoire, et aussi pour jeter quelque jour sur ces inconvénients de l'absence dans un roi d'Espagne.

« .... L'Empereur, un jour, à la chasse près de Madrid, se sépara de son cortége et s'acharna tellement à la poursuite d'un cerf, qu'il finit par le tuer. Un vieux paysan passait sur la grande route avec son âne chargé de bois. Charles lui propose de jeter bas le bois et de charger le cerf sur l'âne jus-

qu'à la ville; en offrant de payer plus que le bois ne valait. « Vous me la baillez belle ! dit le paysan ne se doutant « guère à qui il avait affaire ; ne voyez-vous pas que le cerf « à lui seul pèse autant que l'âne et le bois tout ensemble ? « Vous auriez plus tôt fait, vous qui êtes jeune et alerte, « de le charger sur vos épaules. » L'air dégagé du rustaud plut au roi, qui se mit à causer avec lui, en attendant la chasse. « Combien de rois as-tu déjà connus ? lui dit-il. — « Ah ! je suis bien vieux, reprit le laboureur, car j'en ai « connu cinq, depuis le roi don Juan II, qui mourut avant « que j'eusse barbe au menton, jusqu'à ce Carlos qui règne « aujourd'hui. — Et dis-moi, mon brave homme, reprit « l'Empereur, selon toi, de tous ces rois quel a été le meil- « leur, et quel le plus mauvais? — Oh ! le meilleur, « répliqua l'ancien, il n'y a pas à hésiter, c'est don Fer- « nando ; aussi l'a-t-on appelé *le Catholique*. Quant au plus « mauvais, tout ce que je peux dire, c'est que celui que « nous avons me semble assez mauvais comme cela ; car il « nous tient toujours en souci, et y est lui-même ; il se pro- « mène sans cesse d'Italie en Allemagne, et d'Allemagne en « France, et emporte avec lui tout l'argent de l'Espagne. « Enfin, au lieu de se contenter de ses revenus et des tré- « sors des Indes, qui suffiraient à conquérir mille mondes, « il met encore de nouveaux impôts sur les pauvres labou- « reurs comme nous ; il n'aura pas de repos qu'il ne nous « ait ruinés. Plût à Dieu qu'il se contentât d'être roi d'Es- « pagne, et il serait encore le souverain le plus puissant du « monde. »

« Cette naïve expression des sentiments populaires ne déplut pas à Charles-Quint. Il continua à causer avec le paysan jusqu'à l'arrivée de son cortége, et entendit, en une demi-heure, plus de bonnes et franches vérités qu'on n'en disait en dix ans à sa cour. Puis, quand les gentilshommes vinrent s'incliner devant le monarque, le manant reconnut

un peu tard à qui il avait eu affaire : « Ainsi, c'est donc vous « qui êtes le roi ! » s'écria-t-il d'un air de regret. Et comme Charles-Quint le rassurait d'un air de bonté : « Ah ! pardieu! « ajouta-t-il, si je l'avais su, j'en aurais dit bien d'autres ! » Et l'Empereur, cette fois, ne demanda pas son reste. »

Il y avait bien quelque chose à répondre cependant, si ce n'est à ces naïves doléances du paysan espagnol, tout au moins à ceux qui reprochent à Charles-Quint l'abandon où il a trop souvent laissé l'Espagne. L'Espagne était la moins vulnérable des immenses possessions qu'il avait à conserver et à défendre. Au delà des Pyrénées, personne ne songeait à lui disputer la prééminence. Partout ailleurs, il fallait se montrer. Charles s'y résigna assez tard, puisqu'il ne commença pas à faire sérieusement la guerre en personne avant trente-deux ans. Depuis cette époque, aucun souverain de l'Europe ne remplit plus résolûment son rôle de roi. J'ajoute qu'aucun autre n'eût mieux compris, en présence de la Réforme, quel était le vrai rôle d'un empereur d'Allemagne. Charles cède et transige sans cesse sur le terrain où on peut croire que sa conscience s'y refuse le plus, sur le terrain religieux. Il cède tant qu'il est le plus fort. Il cède même encore quand on l'a obligé à livrer et à gagner une grande bataille. Vaincu, il résiste aux exigences de ses adversaires; et c'est alors qu'un jour, au moment de quitter son palais d'Inspruck, pour échapper aux approches de Maurice, il écrit à son frère cette lettre admirable, que l'histoire a recueillie : « ..... Me voyant en nécessité de recevoir une « grande honte ou de me mettre en un grand danger, j'aime « mieux *prendre la part du danger*, puisqu'il est en la main « de Dieu d'y remédier, que d'attendre celle de la honte. »

M. Saint-Hilaire rend volontiers justice à Charles-Quint, quand il est vaincu. Il l'admire, refusant les conditions des protestants vainqueurs, pendant les préliminaires de Passau : « ..... C'est là, dit-il, le plus beau moment de la vie de

Charles-Quint ! Nous l'avons vu heureux, triomphant, abusant de son triomphe ; nous ne l'avons jamais vu si grand ; car sa grandeur est à lui, non à la fortune. Tout lui manque à la fois ; il ne se manquera pas à lui-même. On a déchiré sa trame ; il la recommencera, mais il ne cédera pas... » Ainsi M. Saint-Hilaire devient juste pour Charles-Quint, quand il ne craint plus pour la Réforme ; lente justice, réhabilitation tardive ! Qu'importe? il est toujours temps d'être juste. M. Saint-Hilaire a retrouvé dans les dernières pages de son livre les principales qualités de l'historien, l'indépendance et l'impartialité. Dans tout le reste, il a peut-être trop souvent mêlé à ses jugements les préventions qui maîtrisaient sa conscience ; mais il a animé son récit de toute l'ardeur de sa foi. La critique devait s'en défier ; les lecteurs du septième volume ne s'en plaindront pas. Il n'y a guère, littérairement, d'inspiration meilleure que celle d'une idée dominante dans un cœur honnête. M. Saint-Hilaire n'aurait pas sacrifié la vérité à un système. S'il s'est trompé, c'est avec toute l'innocence et aussi avec toute la vivacité du sentiment religieux.

II

Richard Cromwell [1].

— 8 JUILLET 1856. —

La révolution de 1688 n'a pas créé le gouvernement représentatif en Angleterre, elle l'y a fondé. Le gouvernement libre avait existé avant cette époque par intervalles sur le sol anglais, sans y avoir jeté d'assez fortes racines pour résister, soit au bon plaisir d'un roi légitime (on le vit de reste sous Charles Ier), soit à la dictature d'un soldat heureux. L'établissement de 1688 donna au gouvernement représentatif ces racines qui lui manquaient. Mais cette révolution elle-même, d'où venait sa force, si ce n'était des efforts que l'Angleterre libérale avait faits pendant quarante ans dans le sens des principes qui triomphèrent à la chute des Stuart, et qui sont encore aujourd'hui tout le droit public de cet heureux pays ? En réalité, la fondation de la liberté britannique est donc l'œuvre de la période révolutionnaire qui de 1640 s'étend à 1688, et de la convocation du Long-Parlement à l'avénement de Guillaume III. Rappeler ces faits, cela aurait pu sembler un soin superflu il y a quelques années : c'est presque un devoir de la critique aujourd'hui, puisqu'on les conteste.

Les ennemis de la liberté politique ont toute sorte de manières de la décrier. La plus sûre est de s'attaquer à ses instruments ; car ces instruments sont des mains d'hommes ;

[1] *Histoire du protectorat de Richard Cromwell et du rétablissement des Stuart* (1658-1660), troisième partie de l'*Histoire de la révolution d'Angleterre*, par M. Guizot. Paris, 1856.

ces hommes ont des passions ; ces passions ont leurs mauvais jours, leur entraînement funeste, leurs fatales inconséquences, leur perversité et leur égoïsme. S'attaquer à l'instrument pour calomnier l'œuvre, quoi de plus facile? Flétrir les révolutions dans les révolutionnaires, quoi de plus banal, mais quoi de plus injuste? De ce mélange de bien et de mal, de bassesse et de grandeur, d'héroïsme et de personnalité, de fanatisme et de raison qui caractérise les époques marquées par de grands bouleversements politiques, une loi providentielle dégage le bien en dépit des efforts contraires ; et c'est nier le soleil, comme le disait le général Bonaparte à Campo-Formio, que de prétendre que les nations ne sortent pas plus vigoureuses, plus saines et finalement plus heureuses de ces commotions qui les rajeunissent et les renouvellent. C'est nier le soleil que de prétendre que ce n'était pas pour l'Angleterre un bien immense d'avoir retrouvé l'équilibre sous un roi constitutionnel, sujet respecté et organe puissant de la loi, avec un Parlement dominé par l'esprit des communes, c'est-à-dire avec toutes les conditions de la force dans la balance des pouvoirs, de l'ordre dans le partage, de la durée dans la liberté.

L'histoire des discordes qui avaient précédé et préparé le triomphe de cet équilibre entre les deux principes qui se disputaient le gouvernement de la société, cette histoire, on peut la railler aujourd'hui, même en face de cet admirable monument que le génie d'un grand historien lui a élevé. On peut la railler, si on ne s'arrête, dans l'étude des révolutions, qu'aux vices inséparables de la condition humaine et aux menus détails de la mise en scène. Un esprit vraiment sérieux regarde de plus haut et plus loin. M. Vitet, parlant des deux années qui précèdent le rétablissement des Stuart et qui sont le sujet même des deux nouveaux volumes que vient de publier M. Guizot, M. Vitet[1] prononce un mot sé-

[1] Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er juin.

vère et qui n'est que vrai. Oui, sans doute, il y a plus de « comédie » véritable dans les incidents extraordinaires qui préludent à cette restauration royale, tout à la fois si prévue et si soudaine, « au moment, dit M. Guizot, où le fantôme de la république vient se replacer une dernière fois entre l'Angleterre et la royauté, » il y a là plus de comédie que dans bien des pièces de Steele ou de Sheridan. Et ce n'est pas seulement la république qui donne la comédie. Tous les partis y jouent leur rôle. La facilité avec laquelle, pendant cette période, les cromwelliens cèdent la place aux parlementaires, les parlementaires aux républicains, Richard à Lambert, Lambert au Parlement, le Parlement à Monk, Monk lui-même, encore tout-puissant, à Charles II à peine rétabli, — cette facilité contagieuse ne nous donne pas une grande idée de l'énergie et de la constance du caractère anglais à l'époque qui nous occupe. Il y a une scène plaisante que M. Guizot a racontée spirituellement dans les dernières pages de son livre : c'est quand Monk, ramenant le roi à Londres (mai 1660) lui remet une longue liste de noms parmi lesquels il supplie S. M. de choisir les membres de son conseil privé. Ces protégés de Monk étaient pour la plupart fort brouillés avec le roi et la royauté. Charles, d'abord embarrassé et inquiet, finit par charger son chancelier Hyde de faire quelques représentations au général. « Soit ! dit Monk, n'en parlons plus. J'ai connu toutes sortes de gens pendant la révolution. *Je n'ai pu me dispenser de leur promettre mes bons offices auprès du roi; mais, en mettant leurs noms sur cette liste, je n'ai eu garde d'imaginer que le roi les accepterait.* » La manière dont le général bat en retraite en cette occasion donne une idée assez fidèle de ce sauve-qui-peut universel qui est la loi de l'époque, ou, pour mieux dire, du moment; car laissez faire les gens de cour et la royauté restaurée suivre sa voie fatale : la race des Hampden, des Russell et des Sidney n'est pas morte !

En attendant, et dans cet entr'acte de deux règnes, entre Olivier Cromwell et Charles Stuart, pendant cet intermède joué par des comparses, c'est une confusion inextricable, une mêlée sans nom, une vraie débauche des doublures, affublées de la défroque des chefs d'emploi. De petites armées s'observent, s'approchent, s'évitent, battent en retraite par une sorte d'accord tacite, non sans rédiger des bulletins de victoire, comme pendant la guerre des provinces espagnoles sous don Carlos. « Lambert, » dit M. Guizot, quand le Long-Parlement rétabli, puis chassé de nouveau par lui, « se retire sans bruit devant le subalterne imitateur d'Olivier Cromwell, Lambert resta maître du champ de bataille sans avoir vaincu. » Ainsi des autres. Une seule fois, Monk a l'air de vouloir frapper fort, quand le Parlement l'envoie réprimer l'émeute de la Cité. Il abat quelques murs et brûle quelques poteaux. Deux jours après, il revient à Guildhall, non plus en enfonceur de portes, mais en ami, et il accepte le banquet du lord-maire qu'il avait refusé l'avant-veille, refus que le Parlement avait récompensé par un don de cinquante livres sterling, comme pour payer la carte de son dîner.

C'est ainsi que dans ce singulier passage de la république à la monarchie toute action a son contre-coup immédiat, toute journée son lendemain réactionnaire, tout dévouement son revers, tout héroïsme son démenti, tout service son salaire payé comptant. Ainsi finit cette première période de la révolution d'Angleterre, la période agitée et violente, féconde et souvent grande dans sa durée de près d'un quart de siècle, impuissante, anarchique et risible à son déclin : — peu de passions, beaucoup d'intrigues, de grandes prétentions avec peu d'effet, des résistances puériles, peu de sang répandu, beaucoup d'argent... L'argent ! voilà surtout le grand mobile et, je le dirai presque, le grand ridicule de cette époque. Montesquieu raconte [1] que le chevalier Petty

[1] De l'*Esprit des lois*, liv. XXIII, chap. XVII.

avait estimé, je ne sais d'après quel calcul, le prix d'un citoyen anglais à soixante livres sterling. C'eût été beaucoup dire au temps dont nous parlons. « ..... Si les deux couronnes de France et d'Espagne, écrivait Hyde (octobre 1659), déclaraient seulement tout haut qu'elles ne veulent plus avoir rien à démêler avec ces fous qui n'ont ni forme ni ordre de gouvernement, et ne respectent aucune règle ni entre eux ni envers les autres, nous viendrions bientôt à bout de notre œuvre; et l'argent qu'il fallait, il y a vingt ans, pour acheter cinq de nos manoirs dans l'ouest *suffirait aujourd'hui pour acheter le royaume.* »

Hyde se trompait, comme M. Guizot le remarque justement. Il se trompait en véritable émigré qu'il était, attribuant à la vénalité de quelques hommes ce qui était l'entraînement, au fond raisonnable et irrésistible, du pays. Malgré tout, il n'est pas défendu de dire qu'il y avait presque toujours, à cette époque, quelque chose du marchand de la Cité ou du faiseur d'affaires dans un révolutionnaire anglais. Les royalistes eux-mêmes n'étaient pas exempts de cette tache. Les républicains encore moins. Edmond Ludlow raconte, dans ses Mémoires, une expédition qu'il fit un jour, à la tête de ses troupes, à cette seule fin de chasser des maraudeurs qui pillaient son manoir, expédition d'où il rapporta, dit-il, « une demi-douzaine de pâtés encore tout chauds et faits avec la venaison de son père; » et il parle aussi d'un comte d'Essex qui avait conduit son armée dans le comté de Cornouailles sans autre dessein apparent que « d'y recueillir ses rentes en ce pays-là. » Cela se passait dans la première ferveur de l'agitation révolutionnaire. A l'époque qui nous occupe, dans ce déclin visible des passions et des partis, l'intérêt joue plus que jamais le premier rôle et l'argent s'étale effrontément sur le premier plan. On voit le Parlement employer son temps à voter, non plus des récompenses nationales pour de grands services publics,

mais de simples gratifications à des intermédiaires subalternes. C'est ainsi que le chapelain Gumble, un des agents du général Monk, reçoit une indemnité de cent livres. Le Parlement avait repris le palais de Whitehall sur le protecteur Richard au prix d'une forte rançon. Il vote cinquante mille livres sterling pour le roi Charles. C'était bien dû. Mais « le roi, écrit M. Guizot, quand Greenville arriva, apportant en or et en lettres de change trente mille livres (en à-compte sur le don des Communes), le roi, joyeux, fit appeler la princesse d'Orange et le duc d'York, *voulant qu'ils vissent ce trésor*, depuis si longtemps inconnu pour eux, *avant qu'il sortît de la valise du messager*... » C'était se montrer vraiment Anglais. On sait que la femme du général Monk, se souvenant de son ancien métier, avait entrepris la fourniture de la lingerie du roi, « offrant d'assurer *avec une économie de moitié*, disait-elle, tout le service de la maison royale... » Ce trait de caractère national dispense de rien ajouter, si ce n'est peut-être que le républicain Lambert, dans le temps même où il dominait à Londres (octobre 1659), faisait offrir au roi lui-même, comme gage de son assistance, la main de sa fille. « Les rois, disait le négociateur, les rois ont plus d'une fois condescendu à épouser des suzettes. La dame est jolie, d'un caractère remarquablement doux, vertueuse et spirituelle... »

Arrêtons-nous : ce que nous recueillons ici des misères de l'esprit révolutionnaire tombé dans l'impuissance par excès de lassitude, c'est le sort inévitable des révolutions, même les meilleures, quand elles ne savent pas se contenir. Elles commencent par l'enthousiasme, elles finissent dans la corruption. Mais qu'est-ce à dire? Quoi! jugez-vous l'œuvre par la fatigue de l'ouvrier? Les révolutions ne sont pas des cours de vertu. Elles ne concourent pas pour le prix Montyon. Elles ne prêtent pas à des réminiscences de l'âge

d'or. C'est leur côté vulnérable, je le sais, auprès des esprits rigoristes; c'est leur faiblesse devant Dieu. En sont-elles moins grandes devant les hommes, si elles ont contribué à l'amélioration de leur destinée sur la terre? N'y a-t-il de grands événements que ceux qui sont complétement irréprochables devant la morale? Tout ce qui se fait avec les passions humaines, même quand le but de l'entreprise est de régler ces passions elles-mêmes par la réforme de l'État, n'est-il pas condamné à en contracter la souillure et à en garder l'empreinte? « Les dieux, disait Sylla (par la bouche de Montesquieu), les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude. Mais, quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux. » Tout compte fait, les Anglais ont payé moins cher la possession définitive du gouvernement libre que d'autres peuples sa jouissance précaire et disputée. Pourquoi cela? c'est qu'ils l'ont voulue plus pratique, plus réelle, plus près de terre pour ainsi dire, plus appuyée à la tradition, avec des conditions d'existence plus modestes aussi et plus durables. Leurs visées étaient moins vastes que les nôtres. Ils ont voulu réformer leur gouvernement, non le monde entier. Ils ont mis dans le règlement de leur état politique un peu de cet égoïsme intelligent et avisé qui inspire leurs spéculations privées. Je ne dis pas que c'est leur supériorité sur nous. Moralement, la révolution française a été plus philosophique, plus généreuse, plus expansive, plus désintéressée que la révolution d'Angleterre. Elle s'est faite avec de plus grands moyens et de plus haut pour ainsi dire. Elle a été aussi plus orageuse et plus souillée; elle a eu plus de gloire populaire et aussi plus de sinistre éclat. Mais la révolution d'Angleterre, j'entends sur le sol anglais lui-même, en a-t-elle été moins grande par les résultats? La leçon qu'elle a donnée en est-elle moins utile à recueillir et à

méditer? Et parce qu'elle n'a été, en fin de compte, que la conquête du possible et le triomphe du bon sens, en était-elle moins digne des études et des préférences d'un grand esprit, moins propre à mettre en relief le génie d'un penseur et le talent d'un grand écrivain? La réponse à ces questions est dans le livre même de M. Guizot.

M. Guizot n'est pas seulement, comme on l'a dit, un politique qui écrit l'histoire; c'est un historien qui a passé par la politique et qui comprend admirablement chez les autres ce qu'il a pratiqué avec supériorité dans son pays, — l'administration, la diplomatie, la vie publique, les grandes affaires, les grandes luttes. Mais là ne se borne pas le mérite de M. Guizot comme historien. Il était un écrivain consommé avant d'être un homme d'État. Son talent avait précédé son expérience, et il n'est pas vrai de dire qu'il ne présente jamais, de l'histoire des hommes, que le côté qui s'ajuste le mieux à sa vocation propre, à ses inclinations et à ses préférences. Si M. Guizot avait cédé à ce penchant, il n'aurait pas si supérieurement écrit l'histoire de Richard Cromwell après celle d'Olivier; il n'aurait pas suivi si patiemment, dans le dédale de leurs palinodies, les partis révolutionnaires à bout d'expédients. Sa plume se serait refusée à la fatigue et à la confusion d'un pareil récit. Certes, l'expérience de l'homme d'État n'était pas inutile au succès de cette tâche : elle n'y suffisait pas. M. Guizot avait d'autres ressources à son service; et c'est à l'emploi judicieux qu'il en a fait que nous devons, sur une des époques les plus compliquées et les plus ingrates de l'histoire d'Angleterre, un des livres les plus précis, les plus vifs, les plus curieux, j'allais dire un des plus amusants que je connaisse.

Quand il a fallu raconter la longue lutte d'un roi presque aussi coupable que malheureux contre la volonté d'un peuple décidé à être libre, on sait avec quelle gravité éloquente M. Guizot, qui n'avait pas encore abordé la tribune, accom-

plit cette première partie de son œuvre. Quand plus tard il fallut juger la domination de Cromwell et mesurer la part du génie dans l'esprit de ce grossier sectaire, on sait jusqu'à quelle profondeur l'éminent historien sut pénétrer l'homme et le règne. Nous saurons plus tard, quand M. Guizot abordera l'histoire de la révolution de 1688, ce que vaut une réaction, même royale, contre cet énergique parti pris de légalité qui signala la résistance parlementaire de cette époque. Aujourd'hui, et dans cette sorte d'impasse ténébreuse entre deux règnes où le courant de l'histoire l'a porté, M. Guizot a mis un soin tout particulier à éclairer la scène, à dessiner ses figures, à démasquer ses personnages, sans souci de leur importance, mais sans dégoût de leur médiocrité; et il a fait ainsi pénétrer le jour, la lumière, il a répandu la couleur, il a mis l'intérêt, la curiosité, l'émotion même jusque dans les incidents les plus inexpliqués de ce jeu étrange où le rusé Monk joue, à son bénéfice, une partie que, par bonheur, l'Angleterre gagne de concert avec lui.

Triste jeu après tout et triste histoire, à ne la prendre que dans ses agents immédiats, dans ses accidents vulgaires, dans ce terre-à-terre des intrigues, des ambitions et des convoitises qui s'agitent autour de la royauté renaissante! Triste histoire, si M. Guizot n'avait été qu'un conteur habile, un peintre exact et fidèle, au lieu d'être aussi un penseur profond, et s'il n'avait cherché la philosophie du drame dont il ranimait les acteurs, et trouvé sa moralité au sein même de sa confusion! Mais ce qui fait la grandeur de l'histoire révolutionnaire du peuple anglais, même dans cette phase à moitié burlesque que le livre de M. Guizot nous fait traverser, c'est que, si la révolution semble hésiter un moment, par la lassitude des partis, devant ce trône miraculeusement relevé, elle ne s'arrête pourtant, en réalité, ni dans les sentiments ni dans les espérances de la nation. Dans les faits mêmes,

elle continue. Qu'on lise les curieuses pages dans lesquelles M. Guizot raconte la tentative qui fut faite, même avant le rétablissement du roi, pour imposer des garanties à la royauté. Dans les cœurs, la résistance est plus vive encore. « La restauration, dit M. Guizot, laissait à peine entrevoir ses tendances, et déjà les puritains se roidissaient contre elle, méprisés en attendant qu'ils fussent proscrits, mais passionnément dévoués, n'importe à quels risques et avec quelle issue, au service de leur foi et de leur cause ; sectaires farouches et souvent factieux, mais défenseurs et martyrs indomptables de la religion protestante, de l'austérité morale et des libertés de leur pays.... » Tel était le courant, d'abord invisible, bientôt insurmontable, qui ramenait insensiblement l'Angleterre dans les voies de la grande réforme pour laquelle elle combattait depuis vingt ans ; et c'est ainsi que 1640 va rejoindre 1688. C'est ainsi que les libertés qui n'étaient qu'en germe dans les efforts des premiers champions de l'indépendance parlementaire éclatent et s'épanouissent en fruits abondants entre les mains de leurs héritiers plus heureux. Et même, après cette époque, le travail du libéralisme anglais ne s'arrête pas. « Il fallut à l'établissement de 1688, dit encore M. Guizot[1], soixante-dix ans de laborieuses et douloureuses épreuves pour surmonter les vices naturels de toute révolution, ramener dans la société la paix et devenir un régime incontesté.... » Et il nous faut arriver jusqu'en 1760, à l'avénement de George III, pour voir enfin l'œuvre accomplie. Mais l'œuvre accomplie, c'est le triomphe de la persévérance anglaise, et c'est la plus grande leçon de liberté qui ait été jamais donnée aux hommes ! Quelques élans de patriotisme, quelques éclairs de courage et de vertu, n'y suffisent pas. *Cunctando restituit rem !* Les Anglais ont conquis la liberté, comme Fabius a

[1] *Discours sur l'Histoire de la révolution d'Angleterre.* p. 157.

sauvé Rome, par l'héroïsme de la patience. Qu'importe dans cette longue marche de l'Angleterre libérale qui dure plus d'un siècle, qu'importe qu'elle ait senti le besoin de se reposer quelquefois, qu'elle ait eu ses défaillances et ses découragements? Elle n'a jamais désespéré. C'est par là qu'elle a vaincu. Elle ne s'est jamais cru le droit de renoncer à son libre arbitre pour préserver son intérêt ; c'est par là qu'elle a sauvé son intérêt même. « L'honneur de l'Angleterre, » écrit un publiciste distingué que j'aime à citer ici, parce qu'il aime à s'appuyer souvent lui-même sur l'autorité de M. Guizot, « l'honneur de l'Angleterre est de n'avoir pas toujours été libre, d'avoir éprouvé les plus grandes difficultés à le devenir, de l'être devenue cependant, et, *ce qui est plus rare que tout, de le rester*[1]. » Cette conclusion est aussi celle de l'illustre écrivain qui nous a occupé aujourd'hui. Elle était depuis longtemps dans ses ouvrages. Elle respire pour ainsi dire, et sous la plus belle forme, à toutes les pages de son nouveau livre. Elle en est la vie, l'encouragement, la moralité. Elle est aussi la réponse à ceux qui croient et qui écrivent que les désordres inséparables des révolutions peuvent jamais former un titre de prescription au préjudice de la liberté.

[1] *Histoire des causes de la grandeur de l'Angleterre, depuis les origines jusqu'à la paix de* 1763, par M. Charles Gouraud (Paris, 1856); ouvrage plein de faits curieux, de science et de lumière.

III

Une Étude de femme

PAR M. GUIZOT.

— 10 MARS 1855. —

M. Guizot vient de publier [1], sous un titre singulièrement attrayant, et qui n'en est pas moins sérieux pour cela, une cinquantaine de pages que tout le monde a pu lire, car elles ont huit jours, et qui ont charmé et édifié tout le monde, car elles ressemblent à un paradoxe, et elles sont une histoire véritable; elles semblent, par leur titre même, un défi jeté au cœur humain, et c'est le cœur humain qu'elles célèbrent et qu'elles glorifient. *L'Amour dans le mariage*, c'est l'histoire du mariage de lady Voughan (Rachel Wriothesley) avec William, depuis lord Russell, second fils du comte de Bedford, un des chefs de l'Opposition parlementaire sous le roi Charles II, et décapité à Londres pour crime de haute trahison le 21 juillet 1683. Cette histoire touche donc par quelques côtés, comme on le voit, aux annales politiques de l'Angleterre : par tous les autres, elle est une légende domestique de vertu, d'honneur et d'amour, et c'est cette légende que M. Guizot a racontée.

M. Guizot a-t-il voulu soutenir une thèse, ou s'amuser à quelque subtilité d'école ou de salon? Non, assurément. Il raconte ce qu'il sait, ce qu'il sait mieux que personne; mais, si son récit vaut une leçon de morale, s'il donne le goût de

[1] Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars ; tiré à part à un petit nombre d'exemplaires. Paris, 1855.

la vertu en la montrant compatible avec les plus douces joies de la vie intime, s'il nous fait aimer même le malheur, en le relevant par le courage et le dévouement, l'illustre écrivain ne s'en défend pas. Ai-je besoin d'ajouter qu'aussi bien què dans ses écrits lès plus remarqués M. Guizot a mis dans cette « étude, » comme il l'appelle, sa raison sérieuse, sa finesse austère et son style pénétrant? Il a écrit de plus grands ouvrages; peut-être n'a-t-il rien fait où il ait imprimé, avec plus de relief et moins de façons, le cachet de son noble esprit.

L'Amour dans le mariage! M. Guizot a trouvé le titre, il n'a pas inventé la chose; et, bien que Montaigne nous dise quelque part [1] : « ... En ce sage marché, les appétits ne se trouvent pas si folastres... et cette bouillante alaigresse n'y vault rien...; » quoi qu'en dise Montaigne, l'histoire est remplie d'épouses célèbres qui ont aimé passionnément leurs maris. Andromaque, Artémise, étaient des amoureuses. Porcie, la femme de Brutus, Arria, la femme de Pœtus, Paulina, la femme de Sénèque, sont des modèles historiques d'amour conjugal. Et combien d'autres! Plus tard, le christianisme, en prescrivant la fidélité aux femmes mariées, en leur conseillant la douceur, en leur enseignant la résignation, le christianisme ne leur a pas défendu l'amour. M. Guizot n'invente donc rien quand il met « l'amour dans le mariage; » et n'allez pas lui demander s'il a, comme Jean-Jacques Rousseau, une recette contre le refroidissement des époux « ... Elle est simple et facile, dit Jean-Jacques, c'est de continuer d'être amants quand on est époux... »

Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée;

[1] *Essais*, liv. III, ch. v.

Et vos enfants, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre[1].....

C'est ainsi que Voltaire poétisait, à son tour, la recette de Jean-Jacques Rousseau, recette, malgré tout, qui n'est ni simple ni si facile que Rousseau le dit, puisqu'elle suppose précisément ce que les ennemis ou les sceptiques du mariage lui refusent, la continuité dans la sympathie et le bon accord. M. Guizot ne trace donc aucune règle à l'amour. Lui qui a tant *généralisé* dans sa vie, et qui l'a fait avec tant de supériorité et de succès, n'attendez pas qu'il vous dise quelle est la théorie qui vous fera aimer. Si quelque chose échappe à l'esprit de système et aux classifications d'école, M. Guizot le sait bien, c'est l'amour. Aussi ne perd-il pas son temps à refaire l'histoire de Sophie ; il nous raconte simplement celle de lady Russell. Il n'en conclut rien contre personne, et il laisse à d'autres la satire des mauvais ménages ; mais il tire de son récit cette leçon morale, que la vertu a ses joies et ses délices sur la terre, comme le vice a ses illusions et son ivresse, — et cette conclusion littéraire, que la réalité est bien aussi poétique, aussi belle et aussi dramatique que la fiction. « ..... On veut des romans, écrit M. Guizot ; que ne regarde-t-on de près à l'histoire ? Là aussi on trouverait la vie humaine, la vie intime, avec ses scènes les plus variées et les plus dramatiques, le cœur humain avec ses passions les plus vives comme les plus douces, et de plus un charme souverain, le charme de la réalité. J'admire et je goûte autant que personne l'imagination, ce pouvoir créateur qui du néant tire des êtres, les anime, les colore et les fait vivre devant nous, déployant toutes les richesses de l'âme à travers toutes les vicissitudes de la destinée. Mais les êtres qui

[1] *L'Enfant prodigue*, acte II, scène 1re.

ont réellemenl vécu, qui ont effectivement ressenti ces coups du sort, ces passions, ces joies et ces douleurs dont le spectacle a sur nous tant d'empire, ceux-là, quand je les vois de près et dans l'intimité, m'attirent et me retiennent encore plus puissamment que les plus parfaites œuvres poétiques ou romanesques. La créature vivante, cette œuvre de Dieu, quand elle se montre sous ses traits divins, est plus belle que toutes les créations humaines, et de tous les poëtes Dieu est le plus grand..... »

Telle est l'admirable théorie de M. Guizot, non pas sur l'amour, il ne s'y risque pas, comme Rousseau, — mais sur l'art dont il a le droit de parler en maître, quand il en donne ainsi en même temps la leçon et le modèle. Poser si résolûment une règle, même discutable, c'était trancher la question, et c'est bien ainsi que les lecteurs de M. Guizot l'ont compris. Ils lui en sauront gré. On est si las des fictions et des machines du roman moderne, de ses fausses passions, de ses fausses larmes, de ses héros de commande, de ses aventures à outrance ! L'anarchie des opinions et des systèmes, en matière de littérature, l'insouciance des maîtres, le libertinage des disciples, ont donné, depuis vingt ans, un tel besoin de discipline aux esprits sérieux et un tel goût de la règle au public, que même cet accent de législateur infaillible avec lequel M. Guizot promulgue la sienne ne lui déplaît pas. Quant à moi, je serais tenté plutôt de remercier l'illustre écrivain d'être venu en aide à l'impuissance de la critique, et d'avoir si nettement formulé ce que nous répétons (*vox clamantis in deserto*) depuis vingt ans et sous toutes les formes. Oui, tout est plus vrai dans la vie réelle, tout est plus grand, plus pathétique, plus coloré, plus saisissant que dans les créations de l'esprit le mieux inspiré, tout est plus vrai venant de la créature vivante, ses mœurs, son langage, ses affections, ses douleurs, ses passions, même les mauvaises. Ne racontez donc qu'après

avoir vu; avant d'imaginer, observez. La véritable imagination n'est peut-être qu'un souvenir fidèle. L'observation, c'est peut-être tout le génie des grands peintres et des grands écrivains. Cherchez donc et regardez à la vie humaine avant de rêver la fantaisie. Avez-vous par hasard plus d'imagination que la nature et plus d'esprit que la réalité? Cherchez, le drame est partout. J'affirme qu'il y a quelque part, en ce moment, dans ce monde où nous vivons, je ne sais où, peut-être sous le toit de quelque famille obscure, plus de roman véritable que dans tout l'esprit d'un romancier, quel qu'il soit. « C'est un assez beau roman, dit Jean-Jacques Rousseau, que celui de la nature humaine ! » La vie réelle est pleine de drames touchants qui se passent dans l'ombre comme cette *Simple Histoire* de miss Inchbald. Combien d'Eugénie Grandet, combien de Van-Claës qui végètent inconnus! Combien de Clarisse qui pleurent dans la solitude de leur amour et de leur abandon! Combien de Rosine, devenues comtesses, qui cachent aux yeux du monde leur tristesse d'épouse et de mère ! Combien de Tom Jones à qui il ne manque, pour être célèbres, que de rencontrer un nouveau Fielding! Combien de Manon Lescaut qui feraient encore le voyage d'Amérique, si quelque émule de l'abbé Prévost voulait seulement fréter le bâtiment!

Voilà ce que nous disions, ou à peu près, il y a quelque vingt ans, dans ce journal même où nous écrivons encore aujourd'hui, parlant à de jeunes écrivains d'un rare talent qui déjà préludaient, dans des créations sans vérité, par le mépris et l'ignorance du monde réel, aux longues folies du roman moderne. Et si nous aimons à constater cette rencontre fortuite de nos idées avec celles d'un maître si éprouvé, c'est qu'elle sert à prouver une fois de plus cet accord qui, des plus humbles esprits, s'étend et s'élève parfois jusqu'aux plus grands.

Tel est, en effet, le mérite et tel est le charme de cette

théorie littéraire qui ressort du nouvel écrit de M. Guizot. Elle nous remet en plein et du premier conp dans la vérité. J'en dirai autant de son sujet même. M. Guizot l'a supérieurement choisi, ou plutôt le sujet est venu à lui, de lui-même pour ainsi dire. Occupé d'autre chose, l'auteur de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre* a rencontré, parmi beaucoup d'autres figures plus sévères, si ce n'est plus sérieuses, cette grande dame chrétienne, comme il la nomme, lady Russell, toute pleine de tendresse passionnée et d'orgueil humain, mais simple par le cœur, naturelle par l'esprit, touchante par le langage, humble par le dévouement, et il s'est senti attiré vers elle par tous les attraits du plaisir, de l'admiration ou de la pitié; — car tantôt il l'a vue portant ses lèvres avides à cette coupe inépuisable des joies légitimes que le mariage présente à l'amour, tantôt courbant la tête sous l'effroyable atteinte d'un veuvage foudroyant, — et il a voulu peindre cette noble physionomie qui, vue à distance et dans ce lointain de l'histoire, semble mêler le sourire aux larmes, comme l'Andromaque des adieux d'Hector... Telle est la femme que M. Guizot a étudiée. Les historiens et même les philosophes sont sujets à ces entraînements délicats; et tant mieux pour nous! Nous y gagnons d'admirables études du cœur humain, faites avec attendrissement par des esprits sévères. Les romanciers de profession n'en savent pas tant. M. Guizot toutefois n'a pas donné dans l'écueil du genre, comme aurait fait le premier venu. Il ne trace pas le portrait de lady Russell à la façon du roman moderne. Il ne nous donne ni la mesure de sa taille, ni le détail de ses charmes, ni la description de son costume, ni même la couleur de ses cheveux. « Elle était belle et pieuse, nous dit-il, sans exaltation, ni exigence d'imagination, disposée à jouir paisiblement de la vie, prenant ses biens comme des grâces, et ses maux comme des leçons venues de Dieu... » *Elle était belle!* Les admirateurs

de lady Russell ont-ils sérieusement besoin d'en savoir davantage? Ajoutons que M. Guizot n'a pas reculé devant l'âge de son héroïne : elle avait trente-quatre ans quand elle épousa, en secondes noces, William Russell, qui était de deux ou trois ans plus jeune qu'elle. Elle avait quarante-deux ans quand elle lui écrivait de Londres : « ... Vous écrire est le charme de ma matinée ; vous avoir écrit sera la consolation de ma journée. J'écris dans mon lit, ton oreiller derrière moi ; c'est là que ta tête chérie reposera, j'espère, demain soir, et bien des jours encore... Aimez-moi... » Elle avait quarante-six ans quand elle écrivait, du château de Stratton, toujours à son mari : « ... Je ne sais rien de nouveau depuis que vous êtes parti ; ce que je sais aussi certainement que je vis, c'est que j'ai été depuis douze ans une amante aussi passionnément éprise que jamais femme l'ait été, et j'espère l'être également pendant douze ans encore, toujours heureuse et entièrement à vous... » Et pourquoi pas ? « La physionomie des femmes, dit M. de Balzac, ne commence qu'à trente ans... » M. de Balzac nous permettra bien de croire pourtant que leur jeunesse commence plus tôt ; mais elle ne finit pas si vite. Le roman moderne a singulièrement compromis « la femme de trente ans, » et je crois même que dans le *Nœud gordien*, de M. Charles de Bernard, une des héroïnes de ses histoires, une des plus folles, madame de Flamareil, a quarante ans bien comptés. Trente ou quarante ans, dans le roman moderne, c'est le privilége de courir les aventures avec effronterie et de faire des folies avec maturité. Mais que nous sommes loin de lady Russell ! L'amour de lady Russell a commencé tard : qu'importe, s'il a duré autant que sa vie, s'il l'a embellie et enchantée, s'il a fortifié son âme en la charmant, et si, même après ce coup fatal qui est venu le briser dans l'objet chéri qui l'inspirait, cet amour a survécu à sa blessure et s'est ravivé dans sa dé-

tresse? « ... Rien ne peut me consoler, écrit-elle au docteur Fitz-William, car je n'ai plus le compagnon chéri qui partageait mes joies et mes peines. J'ai besoin de lui, je l'appelle pour lui parler, pour me promener avec lui, pour manger, pour dormir auprès de lui... Tout m'est insupportable sans lui... » Et ailleurs : « Mylord, écrit-elle à lord Halifax, je regarde comme un pauvre raisonneur celui qui nous demande de prendre avec indifférence tout ce qui nous arrive. Il est beau de dire : « Pourquoi nous plaindre « qu'on nous ait repris ce qu'on n'avait fait que nous prêter, « et nous prêter pour un temps, nous le savions? » et autres paroles semblables. Ce sont là des recettes de philosophe, et je ne leur porte aucun respect, comme à tout ce qui n'est pas naturel. Il n'y a point là de sincérité... Je sais que je n'ai pas à discuter avec le Tout-Puissant; mais, si les délices de ma vie s'en vont, il faut bien que je souffre de leur perte et que je les pleure... »

Oh! je sais bien ce qu'on reprochera à lady Russell. On dira qu'elle n'est pas une sainte, et c'est à sa foi religieuse qu'on demandera peut-être le secret de sa défaillance. Elle n'a pas en effet, et du premier coup, ce renoncement décisif qui nous met sur le chemin des thébaïdes et qui ferme sur nous la porte des monastères; et même, sous cette main divine qui lui brise le cœur, elle crie! et le monde l'entend. M. Guizot a recueilli ces lamentations désespérées, et sa pitié fait écho, après deux siècles, à cette grande douleur. Et aussi nous sommes bien obligés d'oublier un moment ce que l'éminent écrivain nous disait de lady Russell au début de cette histoire : qu'elle était disposée à prendre comme des leçons venues de Dieu les misères et les afflictions de la vie. Mais le dirai-je? Ce sont ces tressaillements d'un cœur déchiré, ce sont ces éclats d'un désespoir plein d'impatience et d'angoisse, c'est cet orgueil même de la créature un moment révoltée contre l'inconnu, c'est tout cela qui

relève à mes yeux par le contraste, dans le caractère de lady Russell, ce que sa résignation finale et les pieuses pratiques de ses dernières années inspirent d'édification et de respect. Moins emportée d'abord, moins vraiment femme, moins résolûment épouse, moins amoureuse, disons le mot, puisque aussi bien il sert de texte à ces études, lady Russell eût été moins grande aux yeux des hommes, et, qui sait? elle eût été peut-être moins pure devant Dieu. Non, lady Russell n'est pas une sainte. Femme du monde, fille de l'aristocratique Angleterre, épouse ardente d'un gentilhomme héroïque, sujette irritée d'un prince libertin, roi facile, ennemi implacable, — lady Russell tient à la vie et à la société par tous les liens sensibles et par toutes les fibres irritables que la passion humaine fait vibrer; et c'est là ce qui fait pour moi la beauté esthétique de ce que M. Guizot appelle « la créature vivante. » La beauté d'une carmélite, c'est-à-dire de la créature morte au monde, est d'un caractère bien différent; elle a d'autres perfections, d'autres reflets, une autre grandeur. Mais savons-nous, sceptiques que nous sommes, dans quelle balance Dieu pèsera, ici, les mérites de celle qui a lutté contre les terribles assauts de la vie humaine, et là, les larmes solitaires de celle qui a saintement conjuré les orages en les évitant?

Il y a un grand témoignage en faveur du caractère de lady Russell, c'est celui de son mari. Lord Russell n'est pas seulement un héros civique; il est bien un homme, non pas seulement un homme devant le roi, devant le juge et devant le bourreau, mais chez lui, sous le toit domestique, dans ces délices et dans ces joies de l'amour conjugal. Ce qui honore le plus cette grande dame d'un cœur si haut et si tendre, d'un orgueil si dur à lui-même et si indulgent aux autres, d'une attitude si altière et si charmante, ce qui l'honore le plus, c'est qu'elle possède son mari sans l'humilier ni l'affaiblir, et qu'elle le conseille sans le maîtriser.

Brantôme parle d'une jeune fille qui, au temps de François Ier, avait imposé à son amant un silence absolu et illimité qu'il garda si fidèlement, deux années de suite, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour lady Russell, préoccupée d'une affaire qui se traitait dans la Chambre des Communes, supplie son mari de ne pas y intervenir activement; elle va jusqu'à lui écrire : « Si vous le faites, vous vous en repentirez; » et elle lui demande en grâce de *garder le silence* pour ce jour seulement. « J'incline à croire, dit M. Guizot, qu'il ne suivit pas ce jour-là, ni probablement plus d'une autre fois, l'avis qu'elle lui donnait. » Malgré tout, au moment d'être jugé, et comme le président du tribunal l'engageait à s'adjoindre un de ses secrétaires pour l'assister pendant les débats : « Ma femme est là, dit lord Russell, et prête à le faire. » Et plus tard, au moment de mourir, lord Russell ne témoigne pas moins hautement, par ses dernières paroles, non-seulement l'amour qu'il a gardé à sa femme, mais sa confiance, son estime et son respect : « Naissance, fortune, esprit, piété, dévouement, elle avait tout, dit-il; et quelle consolation de laisser une pareille mère à mes enfants ! » Et quand lady Russell est partie, — après ces derniers adieux que les deux époux se sont faits l'un à l'autre, « les yeux, dit M. Guizot, pleins de larmes qui ne tombaient pas : » « Maintenant, dit l'intrépide condamné, *l'amertume de la mort est passée !* » Mot sublime, et qui semble résumer, avec cette lucidité supérieure que Dieu communique parfois aux paroles des mourants, les pures joies de ce mariage aristocratique et la durée bien extraordinaire de cet amour. Le mot de lord Russell couronne magnifiquement toute cette légende, et M. Guizot lui-même n'a rien dit de mieux, quoiqu'il ait tout dit.

Lady Russell est-elle une exception, comme a semblé le croire M. Guizot, et comme il l'a dit, dans un style admirable. avec un peu d'amertume peut-être et de parti pris con-

tre notre génération et notre époque ? Lady Russell est une exception par sa naissance, par l'élévation de son rang, par la grandeur et l'éclat de son infortune. Par le cœur, elle est comme toutes les femmes. Sa vertu, qui est d'aimer son mari, de l'assister, de le conseiller, de lui rendre la prospérité douce et l'adversité supportable, cette vertu n'est placée ni à une hauteur inaccessible ni au-dessus de l'imitation. Beaucoup de femmes en font autant aujourd'hui, qui n'auront pas, qui ne voudraient pas avoir M. Guizot pour historien. La célébrité coûte trop cher à la vertu. Et quant à lady Russell, si elle joint la distinction, c'est-à-dire une sorte d'ornement extérieur, à l'exercice de toutes les vertus conjugales, si M. Guizot a pu voir en elle « une de ces images glorifiées de l'humanité qui personnifient et placent sur les hauteurs, sous des traits visibles et avec un nom propre, ce qu'elle a de plus noble et de plus pur », — disons-le bien vite : à une distinction de cette sorte la couronne de comtesse n'ajoute rien, le cœur y suffit. Lady Russell aurait pu être impunément la fille d'un débitant ou d'un robin. Le privilége de ces nobles natures, ce n'est pas leur blason, c'est leur âme, et leur plus grand charme, comme M. Guizot le dit si bien de lady Russell, c'est leur bonté Montaigne a un chapitre qu'il a plaisamment intitulé : « *De trois bonnes femmes* », et c'est l'histoire plus que sérieuse de trois femmes qui n'ont pas voulu survivre à leurs maris. Lady Russell a fait mieux que cela : elle a vécu pour ses enfants ; elle les a aimés, elle les a élevés, elle les a mariés, hélas ! elle les a pleurés. J'ignore s'ils ont trouvé, comme leur mère, l'amour dans le mariage ; peu importe, s'ils ont trouvé le bonheur dans le bon accord. Tout compte fait, l'*amour dans le mariage*, ce n'est peut-être que le bon sens dans l'amour conjugal ; et il faut bien en revenir à ce que nous dit l'auteur des *Essais* : « C'est une religieuse liaison et dévote que le mariage. Voylà pourquoy le plaisir qu'on

en tire, *ce doibt estre un plaisir retenu, sérieux et meslé à quelque sévérité*[1]... » N'est-ce pas là ce que M. Guizot a voulu dire, et ce qu'il a développé avec autant de charme que de vérité ?

[1] *Essais*, liv. I, chap. XXIX.

IV

L'Angleterre au dix-huitième siècle.

— 27 AVRIL 1856. —

Nous annoncions, il y a quelques jours, la troisième partie de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*, par M. Guizot. Avec les six premiers volumes de cette histoire, on remonte jusqu'en 1625, au début même du règne de Charles Ier, et on s'arrête à 1660, à la restauration des Stuarts. M. Guizot nous conduira ainsi jusqu'en 1688. A très-peu de distance de cette date, nous trouvons M. de Rémusat[1], qui nous mène dans la plus illustre compagnie, avec lord Bolingbroke, Horace Walpole, Burke et Fox, de la fin du dix-septième siècle au commencement du nôtre. Ce sont donc près de deux siècles des annales de l'Angleterre qui sont complets aujourd'hui, écrits dans notre langue, racontés par deux éminents esprits, l'un qui prête à l'histoire sa haute raison et son autorité supérieure, l'autre qui lui donne tout le charme d'un récit rapide, animé, détaillé jusqu'à l'infini, plein de digressions piquantes et de lacunes volontaires, où pourtant la série des faits se déroule dans de savantes biographies, où l'aspect du temps se révèle dans d'ingénieux portraits. M. de Rémusat intitule son livre : l'*Angleterre au dix-huitième siècle*, et il a raison. C'est qu'en effet l'histoire n'est pas là « dans sa solennité un peu menteuse, » comme le dit avec un peu d'injustice le

[1] *L'Angleterre au dix-huitième siècle;* études et portraits pour servir à l'histoire du gouvernement anglais depuis la fin du règne de Guillaume III. (2 vol. in-8°. Paris, 1856.)

spirituel écrivain, — avec son goût difficile, dirions-nous plutôt, son choix rigoureux, sa dignité austère, son investigation sans bornes, ses horizons limités. L'histoire n'est pas là, mais « l'Angleterre du dix-huitième siècle » y est vivante sous toutes sortes de formes qui trahissent, dans l'apparence un peu froide de son extérieur, l'infinie diversité de sa physionomie véritable, — la littérature, l'esprit, l'élégance, la dévotion, le libertinage, la cour et le Parlement, l'Église et le théâtre, le scepticisme frondeur, la philosophie indulgente, le libéralisme opiniâtre, beaucoup de vices et quelques vertus. M. de Rémusat n'a pas cherché l'unité historique; son livre ne nous la donne pas, quoiqu'elle résulte jusqu'à un certain point de la succession des personnages qui y jouent un rôle; mais avec lui on aura, mieux peut-être que dans une histoire plus asservie aux lois du genre, l'impression de cette époque d'une confusion si étrange et si féconde, si grande par les résultats, si méprisable souvent par le détail, où l'Angleterre se sauve de la dépravation de ses mœurs par la virilité de ses passions, où la liberté publique prend racine dans une corruption profonde et en dépit d'elle.

M. de Rémusat a parcouru, en homme d'esprit et en politique, avec beaucoup de curiosité et de gravité, les quatre règnes (de Guillaume III à Georges IV) qui ont véritablement fondé le gouvernement des Chambres en Angleterre. Il s'est mêlé au monde, à la foule, aux assemblées; il a prêté l'oreille aux causeries des salons, aux débats du Parlement, aux querelles de la presse, au murmure de l'opinion. Il a vu, il a quelquefois trop vu; il a écouté, il a compris. Il a été un des commensaux de Bolingbroke et un des hôtes de Strawberry-hill. Il a suivi dans la mêlée politique « ce combattant masqué qui, semblable au chevalier Noir des romans, arrive inattendu dans la lice, trouble l'ordre du combat, frappe et renverse les combattants, et puis disparait, »

laissant à l'assistance ébahie un pseudonyme inexplicable. M. de Rémusat a retrouvé Junius et lui a donné un état civil. Il a admiré Burke, d'une admiration froide et défiante. Il a aimé Fox. Toutes ces impressions d'un long voyage dans l'Angleterre du dix-huitième siècle, M. de Rémusat nous les raconte, et il nous mène partout avec lui, non peut-être pas toujours par la route la plus frayée et la plus courte; mais, tout considéré, je ne sais rien de plus instructif et de plus agréable qu'une pareille excursion dans le passé, parmi tant d'aventures grandes et petites, avec un guide si spirituel et si savant.

Ce voyage à travers l'histoire n'est pourtant pas le seul intérêt du livre de M. de Rémusat. Ce livre est une sérieuse étude et une ingénieuse leçon de liberté politique. L'auteur avait été obligé de quitter momentanément la France après le 2 décembre. En Angleterre, il eut une idée heureuse. Il songea à se venger de la fortune, non par le dénigrement et le dégoût des institutions qui avaient péri deux fois depuis 1848, mais par une profession publique de fidélité à ces formes généreuses du gouvernement des hommes. Du jour où il devint l'hôte de la libre Angleterre, il se voua à l'étude de ses lois et de son histoire. Un grand esprit avait posé ce problème : *Pourquoi la révolution d'Angleterre a-t-elle réussi ?* M. de Rémusat se mit à en chercher la solution. Il voulut voir la révolution de 1688 à l'œuvre pendant la durée d'un siècle. L'ayant observée, il voulut la peindre. Au gouvernement représentatif on contestait le mouvement régulier, l'action bienfaisante et civilisatrice : M. de Rémusat le fait vivre et marcher; et, dans une série d'études faites sur le terrain et très-habilement liées entre elles, il nous donne, sans les compter, les preuves de sa fécondité et de sa puissance.

Tel est le livre de M. de Rémusat. A ne le prendre que par son côté anglais, c'est une œuvre excellente; mais, en-

étudiant l'Angleterre, M. de Rémusat pense à la France, et c'est par là surtout qu'il nous attire et qu'il nous séduit. Dans une fort belle introduction, tout à fait inédite, l'auteur rend compte des motifs qui lui ont suggéré cette étude. « *Le rêve de ma vie*, nous dit-il, *c'est le gouvernement anglais dans la société française...* » A la poursuite de ce rêve, il est allé quatre fois en Angleterre : une première fois en 1827, à l'instant où, sous le ministère de M. Canning, déjà bien près de sa fin, une première atteinte venait d'être portée aux lois sur les céréales ; — une seconde fois en 1832, après le vote de la réforme parlementaire, dans un moment où M. le prince de Talleyrand, frappé de l'agitation extraordinaire qui avait précédé et suivi cette grande mesure, disait à M. de Rémusat : « Ce qui était inébranlable ici ne l'est déjà plus... » Dix-huit ans plus tard, en 1850, M. de Rémusat revit l'Angleterre, dont la prospérité triomphante et la liberté paisible formaient un triste contraste avec l'incertitude orageuse qui planait sur notre pays. « Qu'était devenu, écrit-il, le jeune voyageur si confiant dans l'avenir, si fier des succès de sa cause, ambitieux peut-être, mais n'aimant le pouvoir qu'à la condition de la liberté ?... » Le jeune voyageur était devenu un politique très-soucieux, mais encore moins découragé que tout le monde : « La société, disait-il, épouvantée sans mesure, craignait d'être devenue impossible. Elle ne s'apercevait pas qu'elle était sauvée, et par là même elle se créait de nouveaux dangers ; elle les cherchait peut-être. Pour moi, agité d'autres soins, je venais ici rendre un suprême hommage au passé. Le roi touchait à ses derniers jours. Il ne me parla que de la patrie. » On sait comment M. de Rémusat revit l'Angleterre deux ans après cette touchante visite. Le livre que nous annonçons dira ce qu'il y fit. Si le roi Louis-Philippe ne lui avait parlé que de la patrie, M. de Rémusat, réfugié sur le sol anglais, ne pensa qu'à elle. Citons encore, car c'est surtout cette

époque de sa vie que nous avons à cœur de faire connaître, citons ces réflexions que la situation de l'Angleterre lui inspire, et où se mêle à un douloureux ressouvenir du pays natal toute la douceur d'une poétique invocation :

« ... Je la revois maintenant cette terre, asile de tous ! C'est ici le lieu, c'est le moment de revenir attentivement sur les pensées et les événements de notre vie, pour passer au feu de l'expérience les saintes vérités qui charmaient la jeunesse du siècle, et dont sa maturité se lasse. Ni les folies, ni les iniquités, ni les bassesses, ne méritent d'occuper nos souvenirs qu'à titre d'obstacles au triomphe du vrai et du juste. C'est dans la méditation comparée du bien et de ses limites, des idées et des réalités, des principes et des affaires, que se forme et se fortifie cette foi de la raison, la consolation de la vieillesse et de la solitude. C'est à l'aspect de cette société puissante en pleine possession de tous les dons de la civilisation moderne, considérée froidement par celui qui a vu périr les plus précieux, que l'esprit peut relever en lui-même les notions ébranlées de la vraie politique. Lorsque le vaisseau en détresse lutte contre les vents et les flots, on l'allége pour le sauver, on jette à la mer ses trésors et ses armes ; quelquefois on abat jusqu'au mât qui le faisait marcher. La tempête m'a porté sur le rivage : qui m'empêche de rechercher en paix la cause des orages et les lois de la construction des navires ? Qu'ai-je à faire de mieux, en pensant à la France, que de regarder l'Angleterre ?

« Lorsqu'on rencontre la jeune reine de ce grand empire, traversant une foule respectueuse sans bassesse et bienveillante sans idolâtrie ; lorsqu'en la voyant monter les degrés du Parlement, entre la statue de Falkland et celle de Hampden, on réfléchit que, depuis le jour où cette femme a ceint la couronne de Richard Cœur-de-Lion et de Guillaume de Nassau, son gouvernement a osé pour le peuple plus que

n'oserait peut-être aucune démocratie, et la vieille Angleterre doublé sa prospérité en devançant les nouveautés qu'arracheraient ailleurs des révolutions, on s'étonne et l'on demande : *Qu'a-t-il donc fait, ce peuple, pour tant de bonheur?...* »

Le dirons-nous? Avant d'avoir lu le livre de M. de Rémusat, nous aurions pu nous faire la même question qu'il se fait ici, avec la même intention bienveillante et le même accent. Nous ne le pouvons plus, après l'avoir lu. L'époque que M. de Rémusat a choisie pour y montrer la longue épreuve du gouvernement libre, cette époque est tellement mêlée de bien et de mal, et le mal y domine quelquefois dans une proportion si décourageante; les passions humaines, souvent les plus basses et les plus ignobles [1], s'y donnent tellement carrière; le vice s'y étale avec une telle impudeur; l'aristocratie, qui est la principale force de cette société et son seul éclat, y montre parfois un tel mépris de la dignité humaine; on voit une telle insolence dans l'égoïsme, un tel parti pris dans la corruption, un si perpétuel sacrifice du beau et du bien à l'utile, et l'esprit même s'y produit parfois avec une affectation si vicieuse et si ma saine [2]; — tel est, en un mot, aussi loin que le regard peut

[1] Voir notamment sur le vice d'ivrognerie, qui était le défaut à la mode du temps, depuis la reine jusqu'au batelier, les curieux détails que le livre de M. de Rémusat nous fournit. (T. I, p. 285; t. II, p. 40 *et passim.*)

[2] M. Macaulay fait une étrange comparaison des ouvrages d'Horace Walpole à « des pâtés de foie gras de Strasbourg, » comparaison dont la bizarrerie ne détruit pas la vérité : « As the *pâté-de-foie-gras* owes its excellence to the diseases of the wretched animal wich furnishes it, and would be good for nothing if it were not made of livers preternaturally swollen,—so non but an unhealthy and disorganised mind could have produced such literary luxuries as the works of Walpole..... »

(*Critical and historical Essays*, t. II, p. 98. — Londres, 1852.)

s'étendre pendant cette période d'une dépravation centenaire, le spectacle que donne la société anglaise, qu'après avoir lu le livre de M. de Rémusat, et en se rappelant la question par laquelle il débute, on est tenté de répondre que ce peuple a été plus heureux qu'habile, ou tout au moins plus habile que digne de la liberté. Ah! l'habileté, il faut, je le sais, en tenir grand compte quand on écrit une histoire d'Angleterre, et de la vertu fort peu. Mais l'habileté même, le succès, où étaient-ils quand Fox pouvait écrire, il n'y a pas soixante ans, et à propos d'une contrariété insignifiante : « ... Suivant mes notions, *la Constitution de ce pays décline si rapidement, que la Chambre des Communes a en grande partie cessé et cessera bientôt tout à fait d'être un lieu de grande importance.* Le tout s'en va, s'il ne s'en est allé... Le seul rayon d'espoir que j'aperçoive vient de la cour, lorsqu'elle passera en d'autres mains; et la cour, à part même l'odieuse considération de certains caractères, est un misérable fondement pour bâtir un système de réforme et de liberté. » Fox exagérait. Lui qui avait tant de qualités françaises, il avait aussi un des défauts de notre race : il était prompt à désespérer et à reporter sur les institutions elles-mêmes les torts de la fortune et les vices de l'humanité. Quoi qu'il en soit, telle est la fatale imperfection des choses humaines, que le plus solide édifice politique qui ait été jamais construit de main d'homme inspirait, en 1802, à un des citoyens les plus éclairés de la Grande-Bretagne les mêmes inquiétudes que celles qui défrayaient, vers 1846 ou 1847, les prédictions de nos alarmistes. Je n'en conclus rien contre la solidité des institutions anglaises; je n'en voudrais non plus tirer aucune conclusion trop favorable à la réalisation du rêve de M. de Rémusat : *le gouvernement anglais dans la société française.*

Pour conclure d'une étude de la société française à son

assimilation dans un gouvernement traditionnel, aristocratique et intolérant, à l'instar du gouvernement anglais, — comme c'est le goût des publicistes de notre époque, et des meilleurs, — il aurait fallu commencer par établir les ressemblances qui rapprochent les deux sociétés; et, tout au contraire, quand on les étudie avec attention l'une et l'autre, ce sont les différences qui éclatent, différences fondamentales qui tiennent au caractère même, aux origines et aux instincts des deux nations. Elles peuvent s'allier, elles ne se ressembleront jamais; elles peuvent être solidaires un jour, jamais sympathiques; elles peuvent s'étudier, jamais s'imiter; s'appuyer l'une à l'autre, mais comme les contraires qui se fortifient par la diversité même de leurs éléments. L'Angleterre n'est pas plus éloignée de cette Russie méridionale où vient de se signaler avec tant d'éclat l'alliance politique des deux peuples, et en même temps leur incompatibilité caractéristique; l'Angleterre, dis-je, n'est pas plus éloignée de la Russie méridionale qu'elle ne l'est de la France elle-même par les idées, les mœurs et les habitudes. *Semotos orbe Britannos*... Le temps n'a pu rapprocher cette distance, que signalait, il y a dix-huit siècles, le chantre inspiré de la grandeur romaine; et, si j'en cherchais des preuves plus sérieuses, je les trouverais presque à chaque page du livre même de M. de Rémusat, qui réfute ainsi sans cesse, par la netteté vigoureuse de ses conclusions, la sentimentalité un peu dithyrambique de ses prémisses.

« La médiocrité des choses humaines, disait M. Royer Collard, est le scandale des esprits faibles. » L'Angleterre du dix-huitième siècle n'a pas eu cette faiblesse, je le reconnais. Libre et maîtresse de sa destinée, elle a accepté la médiocrité dans le gouvernement de ses affaires; elle a subi la perversité; elle a été changeante, versatile, inconséquente. « Les Anglais le sont souvent, dit M. de Rémusat,

et c'est par là qu'ils sont politiques. » Soit ! On a vu l'Angleterre, en 1709, ménager un triomphe populaire à l'absolutiste Sacheverell, se résigner trois fois, de 1710 à 1784, à des ministères de bon plaisir, supporter la malversation et la concussion, « comme autant d'abus *consacrés*, dit M. de Rémusat (tome I, page 250), *par les mœurs administratives de l'époque;* » et n'est-ce pas lord Oxford, disgracié par la reine Anne, qui écrivait au docteur Swift, dans un accès de misanthropie par trop naïve : « Je vous envoie une imitation de Dryden, qui m'est venue en me rendant à Kensington : « Servir avec amour et répandre son sang est approuvé là-« haut ; mais, ici-bas, les exemples prouvent *qu'être honnête « homme porte malheur.* » L'Angleterre du dix-huitième siècle accepte tout cela. Elle acceptait « ce travail souterrain de dissolution que la reine Anne poursuivait silencieusement dans sa chambre à coucher et dans son cabinet de toilette » ; elle acceptait cet homme d'État, lord Bolingbroke, « mettant tout son enjeu dans une intrigue de cour et plaçant son avenir sur le crédit de la coiffeuse d'une reine mourante » ; elle acceptait Horace Walpole écrivant : « Puisque je suis condamné à vivre en Angleterre, c'est un soulagement que d'avoir vu que les Français sont dix fois plus méprisables que nous... » ; ce qui n'était peut-être pas peu dire en 1765. Quoi qu'il en soit, l'Angleterre accepte tout, librement, répétons-le bien. Si l'Angleterre n'eût pas été libre au dix-huitième siècle, elle ne nous paraîtrait pas beaucoup plus responsable de sa corruption que la France du Régent ou de Louis XV ; mais elle était libre ; ce qu'elle supportait, elle l'acceptait ; et elle avait peut-être raison, puisque de tant de mal elle tirait quelque bien, et que sur ce fumier immonde poussait cette noble plante aux fruits savoureux, la liberté politique ! « ... La dissipation, le luxe, la licence des mœurs, écrit M. de Rémusat, sans être encouragés par les institutions libérales, peuvent coexister

avec elles et se déployer à leur ombre. La liberté ne commande ni le rigorisme, ni l'humilité, ni l'abnégation. Elle laisse un champ ouvert à ces désirs turbulents que ne contente pas une vie calme et modeste. Elle les tolère, et *parfois même elle les accepte, elle les emploie,* elle les intéresse à sa cause. Elle s'empare de l'énergie des âmes et lui donne un but nouveau... »

Mais échappons à ce spectacle ; traversons la Manche et regardons la France, puisque aussi bien elle est partout, dans ce livre de M. de Rémusat, l'inspiration secrète et patiente de ce beau travail. Voyons la France à l'œuvre d'une révolution. M. de Rémusat nous dit : « La Grande-Bretagne est un État libre assurément, *mais c'est un ancien régime.* » Nous sommes, nous, un régime nouveau. L'Angleterre aime sa liberté comme une tradition, sa Constitution comme l'arbre généalogique de ses franchises, sa noblesse comme un instrument politique, son histoire comme « un blason national » ; c'est un mot de M. de Rémusat. En France, on disait aussi vers le commencement de ce siècle : « La liberté est ancienne, c'est le despotisme qui est nouveau. » Cela est vrai ; mais la liberté en France n'était ancienne que dans l'indépendance naturelle et dans l'instinct frondeur de l'esprit français. Dans les lois, dans le gouvernement, elle était nouvelle, elle datait de 1789. Et non-seulement elle était nouvelle, mais elle avait fait table rase de tout ce qui était ancien. M. de Rémusat a marqué, avec une véritable éloquence, ce caractère sans précédent de la Révolution française et cet héroïque et dangereux mépris de la tradition qui la distingue :

« ..... Oui, c'est le progrès des intelligences, oui, ce sont les idées du siècle, c'est le mouvement littéraire et philosophique qui, à côté du progrès en quelque sorte matériel de l'unité gouvernementale, a empêché notre nation de tomber

dans un servile mécanisme et créé la France de 1789. Comme l'homme de Descartes, la France de 1789 a dit : *Je pense, donc je suis.* Que pouvait de mieux un peuple chez qui la liberté n'avait pas d'histoire? Nécessité formidable, j'en conviens; ressource périlleuse, je le sais. Mais avait-on le choix? Se crée-t-on un passé à volonté? L'impulsion donnée, la destruction consommée, où recourir, si ce n'était à la vérité en elle-même, à la science, à la raison, comme Descartes après tout, comme tout ce qui n'a pas la tradition pour point d'appui? C'est le génie des temps modernes, et notamment de la France, que de procéder ainsi ; et, quand la monarchie féodale, puis la monarchie administrative, ont sombré dans l'abîme du temps, quand il ne vous reste plus que deux choses, l'unité nationale et la raison publique, cherchez, imaginez, et de ces deux éléments vous ne trouverez rien à faire de plus pratique que la liberté dans la monarchie. Il y faudra sans doute d'autant plus de sens et d'art que la part des précédents historiques est petite auprès de la part des idées. Ainsi la révolution aura été le triomphe de l'esprit; mais est-ce à vous de vous en plaindre, vous qui n'êtes quelque chose que parce que « le pain ne suffit pas à la nature humaine? » L'esprit, ne le dédaignez pas; comme dit l'Écriture, *ne l'éteignez pas.* Gardez-vous de l'entraînement de la faiblesse et de la peur. Par calcul ou par légèreté, par le frivole désir de suivre le courant, n'entrez pas dans la conspiration des intérêts contre les idées, et qu'on ne voie pas les écrivains français désavouer, humbles et contrits, l'œuvre de leurs pères, livrer aux flammes leurs titres de noblesse immortelle, et demander pardon au monde d'avoir un peu troublé son repos. Épargnez-lui le scandale de vos conversions; ne vous repentez pas de la gloire de la pensée, par cela seulement que toute gloire est périlleuse. Si, vous aussi, le torrent vous entraîne ; si vous êtes infidèles à nos traditions, à cette sainte indépendance

de l'esprit, orgueil de nos belles années ; si vous faites du talent une industrie qui, elle aussi, veut être protégée et mesure le bonheur public au taux de ses profits, votre déchéance est celle même de la patrie, et vous amenez devant l'Europe dédaigneusement triomphante le pavillon de la France. Qu'est-elle désormais cette France dans le monde, si elle n'est la révolution de 1789 ! Qu'a-t-elle, hormis cela, pour se faire craindre ou pour se faire aimer ? »

J'ai cité ces belles pages de l'introduction de M. de Rémusat. Elles ont la date de l'exil. Je n'en sais pas, parmi tant d'ouvrages du même auteur dont s'honorent justement l'histoire, la critique et la philosophie de notre âge, qui fassent plus d'honneur à sa loyauté, à son courage, à la vigueur et à l'élévation de son esprit. Mais sait-on ma conclusion ? Elle n'est pas contre le livre de M. de Rémusat ; elle est contre son rêve. Nous avons voulu propager dans le monde la liberté philosophique au lieu de la liberté historique qu'a intronisée l'Angleterre. Cela n'est pas douteux. « De l'audace de la tentative, nous dit M. de Rémusat, résulte sa grandeur et provient son péril... » Mais de la différence du point de départ, dirons-nous à notre tour, résulte aussi pour les deux nations l'impossibilité de se rencontrer, de longtemps du moins, dans la liberté. Laissons donc à l'Angleterre la route où elle marche depuis tant de siècles avec une prudence si avisée, si pratique, si égoïste, si peu scrupuleuse, au demeurant si profitable à ses intérêts. Suivons celle où le génie plus désintéressé de notre nation nous a fait entrer il y a soixante ans et où nous sommes encore, quoi qu'on en puisse dire. Depuis le 14 juillet 1789, nous dit-on, « la Révolution française cherche son gouvernement. » Soit ! la Révolution française n'a pas encore fondé son gouvernement ; — mais sa société, sa bourgeoisie, son peu-

ple, son administration, sa justice, son clergé, son armée, elle a tout refait à son image. N'est-ce donc rien ? Son administration, tout le monde l'envie. Son armée ? l'Europe la connaît aujourd'hui. « ... Les leçons de cette tribune tant outragée n'ont pas, ce semble, énervé la nation, dit M. de Rémusat ; et pour avoir été formée sous un régime de liberté civile par des chefs esclaves de la loi, nos légions d'Afrique n'ont pas été trouvées plus pauvres en vertus guerrières... » Et quant au clergé, les adversaires mêmes de notre révolution démocratique avouaient récemment [1] que l'esprit religieux devait en partie sa renaissance aux institutions libérales du dernier règne, et l'évêque de Langres les déclarait, dans une brochure célèbre, « *les meilleures,* tout bien pesé, *pour l'État et pour l'Église, pour la morale et pour la foi.* » La révolution philosophique a donc plus fait, en dernière analyse, pour le véritable amendement de la société française, elle l'a mieux réglée et plus sûrement moralisée, en ne demandant sa règle et sa morale qu'à la raison pure, que la révolution de 1688 elle-même n'a fait pour la société anglaise du dix-huitième siècle, en s'emprisonnant dans la tradition. Ah ! cela est vrai, la révolution d'Angleterre a réussi, mais en laissant inachevée derrière elle une œuvre immense de réformation civile qui est terminée chez nous. Profitons de son expérience, mais restons nous-mêmes ; nous sommes la France moderne ; elle est la vieille Angleterre !

N'insistons pas. Ces questions que j'effleure en passant demanderaient des volumes. Mais, si l'on a bien compris le sens et l'intention de cette rapide analyse, nous ne différons, M. de Rémusat et moi, que sur un point : il tend au rapprochement là où je signale l'incompatibilité ; — et où je

[1] Voir l'*Histoire de la littérature sous le gouvernement de Juillet,* par M. Nettement.

vois la différence irremédiable, il conseille l'imitation. Malgré tout, personne n'a mieux jugé que M. de Rémusat l'Angleterre du dix-huitième siècle chez elle, ni la France du dix-neuvième chez nous. Personne n'a mieux caractérisé, d'un côté cet esprit pratique que la « médiocrité » des hommes et des choses ne décourage ni n'arrête jamais; de l'autre, ce génie un peu chimérique que tourmente et qu'agite sans cesse le besoin d'une certaine perfection idéale des institutions politiques. M. de Rémusat est, en Angleterre, un partisan de la tradition et du gouvernement au jour le jour. En France, il est un libéral et un philosophe, mais qui sait juger, même en les aimant, les défauts de l'esprit philosophique.

En résumé, l'*Introduction* du livre de M. de Résumat qui pose ou soulève toutes ces questions, son livre qui nous aide à les résoudre, ce sont là des œuvres qui devraient plaire à la sérieuse curiosité de notre époque. L'ouvrage de M. Guizot, qui a commencé pour nous cette grande étude de l'histoire d'Angleterre, se trouve ainsi continué, sur un autre plan, par le beau travail de M. de Rémusat; et je ne sache personne qui soit autorisé à ignorer désormais ces deux siècles d'une histoire si souvent mêlée à la nôtre et si féconde en enseignements de tout genre. Il serait superflu d'ajouter, quand il s'agit d'un livre de M. de Résumat, qu'à ce mérite tout solide de la pensée philosophique qui a inspiré son œuvre se joint celui d'une exécution supérieure. On n'a plus à louer l'auteur d'*Abélard* et de *saint Anselme* pour la distinction de son style, cette finesse du trait, ce soin délicat de la forme, cette force dans l'élégance, cette netteté dans l'abstraction qui ont marqué sa place parmi les premiers écrivains de notre pays, et qui le recommandent à l'imitation comme un des maîtres de la langue et du goût. M. de Rémusat a toute la grâce et quelquefois tout le raffinement d'une perfection étudiée, et il y mêle toute la

vigueur d'une dialectique éprouvée dans la lice de l'argumentation doctrinale. S'il est, comme on l'a dit, « le premier des amateurs en toutes choses » qui se rattachent à l'exercice de l'intelligence, il a droit aussi à une place d'honneur dans celles qui intéressent l'indépendance et la dignité de l'âme humaine. Oui, il a bien de l'esprit et de la finesse; il ne se refuse ni une épigramme, même contre les Anglais, ni une fantaisie quand elle lui vient; mais il saura souffrir pour sa cause, la confesser avec courage et la défendre avec éloquence. Dans cet écrivain charmant, dans cet érudit supérieur, dans ce conteur spirituel et inépuisable, il y a l'âme d'un honnête homme et le cœur d'un bon citoyen.

V

Jean Sobieski.

I

— 21 OCTOBRE 1855. —

« L'histoire de la Pologne est toujours de circonstance, » dit quelque part M. de Salvandy, et il a raison. L'histoire de Sobieski [1] a eu cinq éditions depuis moins de trente ans, et elle est toujours nouvelle. Ce qui fait la nouveauté du livre, ce n'est pas seulement le mérite de l'écrivain, c'est l'impérissable intérêt du sujet. On a détruit la Pologne. Elle s'obstine à vivre. On aurait voulu la reléguer dans l'histoire ancienne avec les Assyriens et les Mèdes. Elle est restée moderne. On lui oppose les traités, les faits accomplis, les partages consommés et garantis, une prescription presque séculaire. Elle répond, autant de fois qu'elle peut parler depuis un siècle, par le cri de sa nationalité indestructible. « On verra avec le temps, écrit M. de Salvandy, tomber successivement dans la conquête étrangère les frontières toujours plus resserrées de la Pologne, sans que jamais l'esprit national fléchisse. L'État se démembre et ne se brise pas. Il y a un esprit public qui domine tous les désordres. Avec cent mille maîtres et tout un peuple en servage, il y a une seule loi, une seule patrie, une seule nation... » Tel est donc, politiquement, le mérite du livre de M. de Sal-

[1] *Histoire du roi Jean Sobieski et du royaume de Pologne*, par M. de Salvandy. 2 vol. in-8°. Paris, 1855.

vandy et son opportunité persistante. Ce livre est une sorte de protestation périodique contre l'anéantissement de la Pologne, mais protestation telle qu'un si sérieux esprit la pouvait faire, sans appel aux passions démagogiques, sans chimérique engouement, sans injustice, même contre les oppresseurs, sans complaisance, même pour les victimes.

M. de Salvandy l'a très-bien compris : l'écueil d'une histoire de Pologne, c'est la pitié, c'est la sympathie, c'est cette involontaire complicité qui vous engage dans les fautes et dans les malheurs d'une nation généreuse; ce sont les folies, les grandeurs et les tristesses de ce rôle brillant qu'elle a rempli sur la terre, — ayant passé dans l'histoire comme ces chevaliers des anciens carrousels dans leurs passes d'armes rapides, la lance au poing et le casque en tête, et n'ayant guère laissé trace que de ses prouesses. Mais ses prouesses, ne l'oublions pas, ont été pendant deux siècles des victoires chrétiennes; ses passes d'armes ont fait reculer les musulmans jusqu'au bas Danube, et ses coups de lance ont sauvé Vienne. Les fautes de la Pologne n'ont été funestes qu'à elle-même. Son héroïsme a servi la chrétienté tout entière.

Il est donc difficile de relire ce beau livre de M. de Salvandy sans ressentir jusqu'au fond du cœur toutes ces épreuves si diverses et toutes ces alternatives de bien et de mal, de vice et vertu, d'abaissement et de gloire, de passions furieuses et de dévouement magnanime, de corruption sans pudeur et de sublime abnégation, qui composent l'histoire de la Pologne. Le cœur s'émeut, l'esprit s'étonne, la raison s'indigne. On passe de l'enthousiasme à la colère, de l'admiration à la pitié; on arrive quelquefois au mépris. Il y a une énigme, on le dirait, au fond de cette étrange association de contrastes, dans cette anarchie vivante, dans ce désordre organisé. Cette république est un royaume; cette multitude armée est un Sénat; ces comices délibèrent à

cheval; ces citoyens, qui injurient le roi sur son trône, attachent le paysan à sa glèbe, le bourgeois à son métier, le juif à son échoppe; et, s'ils battent les Turcs en rase campagne, ils proscrivent en masse les schismatiques et les sociniens (1659-1663). Cohue d'insensés ou légion de héros, soldats sans peur ou factieux sans frein, les Polonais historiques, c'est-à-dire ceux qui ont rempli le monde du bruit de leurs discordes et de leurs exploits, et qui représentent devant l'histoire, comme ils la représentaient dans leurs Diètes, la nation polonaise annulée dans sa bourgeoisie, asservie dans ses paysans et dominée dans ses rois, — cette aristocratie turbulente, à la fois anarchique et oppressive, elle semble aujourd'hui presque aussi difficile à caractériser qu'elle était difficile à gouverner autrefois. Et aussi M. de Salvandy n'y a pas perdu son temps; il n'a pas cherché à définir cette physionomie insaisissable. Il n'a pas visé au portrait. Il a fait un récit, un récit qui ressemble à un drame. Il a fait voir à l'œuvre l'aristocratie polonaise, remontant d'abord, dans un tableau d'une généralité vigoureuse, aux origines de son histoire; puis, la suivant avec toute sorte de détails curieux pendant les trois règnes qui, de 1632 à 1673, précèdent l'élection de Jean Sobieski; et, arrivé à cette date, la montrant dans tout l'éclat de son héroïsme, de son indiscipline et de sa folie, à l'époque la plus brillante de ses annales, pendant son plus beau règne et sous son plus grand roi. Après Sobieski, la chute commence. Elle est longue et douloureuse. Tout le monde y met la main, et les Polonais plus que personne. M. de Salvandy en résume les principaux traits dans une conclusion saisissante. Il n'y épargne ni sa pénétration dans la recherche de la vérité, ni son talent dans l'exposition des faits, ni sa justice sévère quand il s'agit de qualifier les actes qui ont mis fin à l'existence politique de la Pologne. En sorte que son livre, aujourd'hui consacré par une popularité sérieuse, n'est pas seulement l'his-

toire d'une nation et d'un roi; c'est la révision d'un grand procès, soigneusement instruit et supérieurement jugé.

L'histoire de Pologne, telle que M. de Salvandy l'a résumée jusqu'au dix-septième siècle, et à la prendre dans sa physionomie générale et extérieure, ne semble ni plus ni moins troublée que beaucoup d'autres pendant la même période. Dans ce pays où la condition de la royauté est si précaire, beaucoup de rois règnent longtemps, quelques-uns avec éclat.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.....

En Pologne, le premier roi est un paysan. La dynastie des Piasts dure plus de cinq cents ans (de 842 à 1370) ; et l'hérédité fait monter tour à tour sur le trône tantôt Boleslas *le Chaste*, celui que M. de Salvandy appelle le misérable émule de notre grand roi saint Louis, tantôt Casimir *le Grand*, qui mérita ce glorieux surnom. Ces deux rois règnent chacun un demi-siècle. Lorsque après Casimir la royauté polonaise devient élective, l'élection la fait passer, — au grand avantage de la nation, et par le mariage de la reine Hedwige avec un grand-duc de Lithuanie,—de la maison d'Anjou dans la famille des Jagellons ; et pendant près de deux cents ans encore les Jagellons, toujours élus de père en fils, se succèdent sur le trône ; et presque tous ont de longs règnes ; quelques-uns, comme les Vladislas, règnent avec sagesse ; d'autres, comme Casimir IV, trop enclin à préférer les intérêts du grand-duché à ceux du royaume, n'en trouvent pas moins dans la prudence momentanée des Diètes polonaises l'adhésion qui maintient au profit de l'État cette utile alliance. Telle est donc, jusqu'à la fin du seizième siècle, la physionomie générale de l'histoire de Pologne. Une certaine sagesse apparente conduit tout ; et il semble, à la première vue, qu'on puisse appliquer dès lors à l'aristocratie polonaise ce que Montesquieu disait, à tort ou à raison, de ce remarqua-

ble instinct du peuple livré à lui-même, quand il s'agit non de se gouverner, mais de choisir ses magistrats. Et, en effet, après l'extinction de la race des Jagellons, faire monter sur le trône de Pologne un prince français ; après Henri de Valois, choisir l'héroïque Etienne Bathori ; après Etienne, demander à l'illustre maison de Wasa un descendant des Jagellons par les femmes ; et enfin, après l'élection ridicule et la royauté éphémère du glouton Koributh, élever sur le pavois le grand homme de guerre qui régna vingt-deux ans (1674-1696) sous le nom de Jean III, et dont M. de Salvandy a fait le héros de son histoire,—avouez que, pour une oligarchie aussi mal famée que celle qui composait les Diètes polonaises, ce n'était pas avoir la main malheureuse. Quand, plus tard, les ambitieux voisins de la Pologne usurpent le privilége de nommer ses rois, on sait ce qui arriva. Les hontes et les désastres de la période saxonne, un moment interrompus par l'apparition du protégé de Charles XII, ce Stanislas Leczinski, qui fut un si triste roi de Pologne et un si admirable duc de Lorraine, — ces misères de la période saxonne aboutissent un jour au protectorat violent d'une impératrice de Russie et à la royauté de son amant. La vie de la Pologne finit là.

Ainsi, tant que la nation est libre, elle fait de bons choix. Quand le principe de la transmission héréditaire est aboli, elle y supplée par une sorte d'hérédité élective. Quand les souches nationales sont épuisées, elle emprunte à d'illustres maisons du dehors de vivaces rejetons ou elle intronise de grands citoyens. M. de Salvandy fait remarquer justement à ce propos que, lorsqu'il fut question, au quatorzième siècle, de donner la main d'Hedwige d'Anjou à un Jagellon qui donnait la Lithuanie, « la noblesse polonaise mit à vouloir ce grand contrat et à y persévérer l'esprit de suite, la sagesse opiniâtre qui ne semblent propres qu'aux aristocraties plus restreintes. Il y eut des exemples rares de patriotisme. Les

Piasts inclinèrent leurs prétentions devant cet habile choix. Ils votèrent pour Jagellon. C'est un des grands spectacles de l'histoire. Il est beau à une dynastie de se montrer digne de la couronne en la perdant... » Ce que firent alors les princes du sang des Piasts, la noblesse polonaise le fit plus d'une fois pendant le cours de son histoire ; et aussi ai-je tenu à marquer ici ce trait caractérique de sa physionomie, — le choix intelligent et patriotique, — parce que c'est à peu près le seul qui la montre douée d'un certain instinct politique, le seul aussi qui se manifeste en elle, à travers les âges, avec une constance non interrompue, et le seul enfin qui communique une sorte d'unité à ses tumultueuses annales. Dans tout le reste, ne cherchez plus guère ni bon sens, ni sage entente, ni persévérance, ni conduite, ni prévoyance. La Pologne se recueille pour faire un roi ; — le roi élu, elle se déchaîne pour l'annuler ou pour l'avilir. « ... Ne touchez pas à votre épée, » disait un jour en pleine Diète le grand hetman Zamoyski au roi Sigismond III, qui faisait mine de se défendre à main armée contre une injurieuse accusation ; — « ne touchez pas à votre épée, de peur que la postérité vous appelle César et nous appelle Brutus ! Nous faisons les rois et nous écrasons les tyrans. *Régnez ! ne gouvernez pas !* » Le mot n'est pas d'hier, comme on voit. Cela se passait dans la Diète de 1597.

« Ne gouvernez pas ! » Toute l'histoire de la royauté polonaise est dans cette absurde et outrageante négation. L'aristocratie de Pologne, en tant que gouvernement, a en effet un caractère qui lui est particulier. Elle met la servitude en bas, l'anarchie en haut. Elle a tout ensemble le génie de la domination et de la discorde, le besoin d'agiter et d'empêcher, une insurmontable mobilité et une dangereuse violence. Ah ! la pire des anarchies est celle d'en haut ! Entre l'anarchie par le peuple et l'anarchie par les nobles, je n'aimerais pas à faire un choix ; et pourtant je choisirais

sans hésiter la première, parce que celle-là du moins ne dure pas. Tout au contraire, voyez l'histoire de Pologne : les institutions de liberté turbulente, de garanties subversives, de contrôle dégradant, d'exemptions arbitraires, de privilèges abusifs et d'intrusion incessante dans le domaine royal, toutes ces institutions, fatalité de la Pologne, remontent aux premiers temps de sa royauté élective, et elles ont été pendant plusieurs siècles la loi permanente et fondamentale du pays. Et puis, la démagogie, c'est-à-dire le peuple livré sans frein à lui-même, s'organise volontiers pour l'action ; la noblesse polonaise ne semblait s'être organisée que pour l'impuissance. Elle nommait un roi, mais le roi avait contre lui l'inamovibilité de ses ministres, l'indépendance de ses généraux et l'omnipotence des assemblées. La noblesse se rassemblait en comices, ou bien elle se faisait représenter dans ses Diètes par des délégués sous le nom de nonces ; — mais ces Diètes étaient dominées par les mandats impératifs avant les sessions et par les redditions de compte après ; ces comices de cent mille hommes pouvaient être dissous par le *liberum veto* d'un seul ; ces nonces étaient soumis au contrôle des diétines provinciales ; et, dans ces diétines mêmes, les majorités pouvaient être contredites et au besoin combattues à main armée par la confédération insurrectionnelle des minorités. La noblesse polonaise avait tout prévu, tout réglé, même la guerre civile. Contre les votes souverains des assemblées, on avait l'insurrection légale ; contre le *liberum veto* des individus, l'assassinat légal (t. I, p. 267). Oui, la noblesse avait tout prévu avec le génie de précaution minutieuse, de défiance inquiète, de ruse punique qui caractérise la tyrannie. Elle avait jeté dans le pays tout entier, sous le nom de garanties, un inextricable réseau d'institutions énervantes qui enveloppait et paralysait l'État. Au fait, elle était une tyrannie tumultueuse et discordante, n'ayant d'inspiration que l'esprit de caste, de politique que l'orgueil, la ja-

lousie et la convoitise. On avait vu dans d'autres pays l'aristocratie généreuse ou la royauté bienfaisante, habiles toutes deux, stipuler les droits du peuple, relever sa condition, travailler à son bien-être ; partout ailleurs les communes grandissaient, s'éclairaient, s'enrichissaient, et la richesse leur donnait l'importance ; l'émancipation civile était le prix des lumières. En Pologne, on est étonné d'arriver jusqu'au milieu du dix-septième siècle sans qu'aucun amendement sérieux ait signalé, dans la condition des classes inférieures, le gouvernement de la noblesse. Quelques rois essayent de réagir contre son mauvais vouloir et son inertie, et quelques-uns même y réussissent un moment. Mais, le roi mort, la réforme meurt avec lui ; et, par exemple, après le règne de Casimir le Grand (1370), on alla jusqu'à interdire aux bourgeois le droit d'acheter des terres. Aussi le progrès, qui est partout ailleurs la loi du monde moderne, ne se manifeste-t-il en Pologne que dans la misère.

Il est vrai que, quand la mesure était comble, aux jours des grands désastres et des repentirs impuissants, on plaçait le malheureux royaume, par acte authentique, sous la protection de la Vierge; l'acte, rédigé en bonne forme, était solennellement reçu par le nonce du pape, et tous les grands le signaient après le roi, reconnaissant *que les maux sans nombre des dernières années étaient la punition trop méritée de la longue oppression des classes inférieures.* Ceci s'écrivait en 1656, sous le règne de Jean Casimir, après des malheurs sans nom. Mais vingt ans plus tard, pendant la longue attente et au milieu des solennités ruineuses qui précédèrent l'élection de Jean Sobieski, quel est le contraste qui frappe le plus son généreux historien? « ... C'était un curieux spectacle, écrit-il, que cette dernière représentation des champs de Mai antiques, que cet immense concours où des armes et des vêtements, traditions de la vie sauvage, aussi bien que les lois, se mêlaient aux pompes d'un luxe

désordonné... Partout brillent sur les fourrures les nœuds de diamants. La main nue de chaque seigneur est ornée d'un riche anneau où ses armoiries sont gravées... Rien n'égale le luxe des armes. Ce ne sont que doubles poignards, doubles cimeterres semés de brillants, boucliers d'un travail précieux, haches d'armes damasquinées d'émeraudes et de saphirs... Les chevaux participent de ces mélanges de barbarie et de raffinement; souvent ferrés d'argent, souvent peints de couleurs bizarres, ils plient sous le poids des étriers arabes, des sabres, des lances, des framées de rechange par lesquels les sénateurs marquaient leur état. Les évêques... se signalaient aussi par la beauté des armes et des équipages. Dans la foule de l'ordre équestre, point de gentilhomme si humble qui n'essaye de rivaliser ces magnificences. Beaucoup portaient en fourrures, et surtout en instruments de guerre, toute leur fortune. Beaucoup avaient vendu leur vote à un ambassadeur ou leur liberté à un homme puissant, pour se faire honneur de quelques ornements de plus aux yeux de leurs concitoyens. *Et le peuple*, dont les regards éblouis contemplaient toutes ces merveilles, était presque sans vêtements! Sa longue barbe, sa saleté, ses jambes nues, indiquaient moins encore que son air triste et pâle *toutes les misères de la servitude...* »

Orgueil et misère! luxe et indigence! Quoi! est-ce donc dans ce triste contraste que se résume la physionomie de la Pologne pendant la plus brillante période de son histoire? Et madame de Motteville avait-elle raison quand elle écrivait, quelques années auparavant : « Les seigneurs polonais ont des diamants, mais n'ont point de linge? »

Nous aurons occasion de faire remarquer plus tard, et quand nous aborderons plus particulièrement la curieuse et dramatique histoire du roi Sobieski, quelles furent, même avant le démembrement de la Pologne, les conséquences de cette politique injustifiable de sa noblesse. Nous verrons ce

héros lui-même, dans l'éclat et la pureté de ses victoires, atteint devant l'Europe par le discrédit qui s'attache à sa nation. Nous le verrons porter la peine de ces malheurs et de ces fautes que toute sa prudence ne peut conjurer, que toute sa gloire ne rachète pas. « ... La nature a doté tout ce qui a vie de l'instinct de la conservation, et donné aux plus chétives créatures des armes pour leur défense. Nous seuls, dans le monde, tournons les nôtres contre nous. Cet instinct nous est ravi, non par quelque force supérieure, par un inévitable destin, mais par un délire volontaire, par nos passions, par le besoin de nous nuire à nous-mêmes... Oh! quelle sera un jour la morne surprise de la postérité de voir que, du faîte de tant de gloire, quand le nom polonais remplissait l'univers, nous ayons laissé notre patrie tomber en ruines, y tomber, hélas! pour jamais!... » Qui donc prononçait devant la Diète de Pologne (1689) ces paroles désespérées? Était-ce quelque prophète de malheur ou quelque ambitieux mécontent? Non : c'était le vieux Jean Sobieski lui-même, du haut de son trône pavoisé de drapeaux vainqueurs, qui adressait à son pays cette suprême et sublime leçon, trop peu écoutée!... Mais nous y reviendrons.

M. de Salvandy a supérieurement peint son héros. Il a équitablement jugé la Pologne. J'ai voulu l'étudier à mon tour sur la foi de ce livre éloquent et vrai. On doit justice à la Pologne, mais justice aussi contre elle. Il ne faut diminuer ni son compte devant Dieu ni sa responsabilité devant l'histoire. Si j'avais voulu la flatter, M. de Salvandy, qui la défend, mais en homme sérieux, m'aurait remis sur la voie de la vérité. Son livre, hélas! ne laisse rien à dire contre la Pologne, excepté à ceux qui l'ont détruite. Pour eux, en effet, l'historien de *Sobieski* n'a pas dit assez. Il aurait fallu prouver qu'un peuple qui ne sait pas se gouverner, ou qui se gouverne mal, est indigne de vivre; que tout voisin puis-

sant a le droit d'anéantir qui le gêne, s'il est le plus fort, et de prendre sa part des dépouilles du mort s'il l'a prise à l'exécution. Voilà ce que M. de Salvandy aurait dû prouver pour se mettre à l'unisson des maximes qui ont présidé au partage de la Pologne. Mais c'est justement la preuve contraire que fournit son livre, en montrant que cette nation héroïque, après avoir perdu successivement ses frontières, ses institutions, son indépendance, jusqu'à son nom, n'a jamais perdu sa nationalité. « Elle ne vivait plus, dit admirablement M. de Salvandy, qu'elle combattait encore!... »

C'est quand les grands États sont aux prises dans un conflit formidable, quand leurs flottes couvrent les mers et que la terre retentit sous le choc de leurs armées, c'est à ce moment qu'il faut précieusement recueillir dans l'histoire les leçons qui enseignent le respect des neutres, la protection des faibles et le maintien des nationalités. Il y a tel organe important de la presse anglaise qui ne s'aperçoit peut-être pas aujourd'hui [1], dans l'emportement de son zèle, qu'il est en train de glisser sur la pente rapide qui a conduit autrefois les puissances du Nord au démembrement de la Pologne. Que disait-on tout haut à la Pologne? — qu'elle ne savait pas se gouverner, et que son indépendance inquiète troublait l'Europe. Et on se disait tout bas qu'elle était hors d'état de se défendre. C'était en apparence pour le trouble qu'elle causait à l'ordre européen, et en réalité parce qu'elle était une riche proie à partager et parce qu'on la savait impuissante à résister, c'est pour cette raison qu'on lui imposait *ces lois plus dures* dont Voltaire parlait avec une indifférence si stoïque. Vouloir que les États faibles soient toujours sages, sous peine de mort, la prétention est grande de la part des États de premier ordre. Mais la tentation est périlleuse, même pour les plus puis-

[1] Octobre 1855.

sants... Et qui peut dire de quel poids redoutable pèse aujourd'hui, dans la balance où Dieu mesure les destinées des grands empires, l'iniquité qui raya d'un trait de plume, il y a près d'un siècle, sur la carte de l'Europe indifférente ou complice, l'héroïque royaume de Jean Sobieski?

II

— 4 NOVEMBRE 1855. —

J'ai détaché du livre de M. de Salvandy, dans les pages qui précèdent, tout ce qui s'y rapportait à l'histoire de la Pologne en général, et je n'y reviendrai pas aujourd'hui. L'esprit dans lequel j'ai lu le livre de M. de Salvandy est le même que celui dans lequel il a été écrit, une sympathie profonde pour les malheurs de la Pologne, une appréciation sévère des vices de sa constitution sociale et des défauts de son caractère politique, une foi sincère mais patiente dans l'avenir de sa nationalité. C'est beaucoup peut-être; certes, ce n'est pas trop. Mais, quand on écrit l'histoire ou quand on juge un auteur qui l'a sérieusement écrite, on ne doit pas davantage, même aux plus légitimes impatiences et au plus généreux patriotisme. La critique n'est pas chargée de remanier les partages, de reviser les traités et de refaire la carte de l'Europe. Elle n'a pas, que je sache, le droit de paix et de guerre. Elle n'a ni diplomatie à ses ordres, ni généraux à sa solde. Si par aventure elle fait campagne, c'est dans le passé. L'avenir appartient aux puissants de la terre, ou plutôt il est à Dieu, qui saura bien, s'il le faut, marquer l'heure où la renaissance de la Pologne rétablira *l'équilibre européen et celui de la morale universelle*. J'ex-

trais cette phrase d'une lettre éloquente. En attendant, ne donnons à personne le droit de croire que nous abusons de notre impuissance; consultons nos forces et ne dépassons pas notre mandat.

Sur le terrain de l'histoire de la Pologne, M. de Salvandy est ce que je l'ai montré récemment, et ce que tout le monde sait, un esprit sérieux et sympathique, sérieux jusqu'à la rigueur, sympathique sans illusion et sans engouement. Dans l'histoire du roi Sobieski, c'est-à-dire en composant ce beau portrait qu'il a si habilement encadré dans son histoire générale, l'éminent auteur a donné l'essor aux plus brillantes qualités de son esprit et aux plus nobles instincts de son cœur. Sobieski est, à proprement parler, le héros de prédilection de M. de Salvandy. Son histoire, telle qu'il l'a écrite, tantôt touche au drame, tantôt semble tenir du roman; elle a sur quelques points le charme d'une correspondance familière, sur d'autres cette sorte d'agrément qui s'attache aux Mémoires d'un particulier. Tels sont les mérites de cette œuvre, à la fois très-divers et très-fortement unis. Mais, comme historien, M. de Salvandy est surtout un esprit généreux. C'est le caractère tout personnel de son talent; c'est aussi l'originalité de son livre et l'intérêt hors ligne de son récit. Et en même temps, si ce livre avait un défaut, ce serait celui-là. M. de Salvandy aime trop, je ne dis pas la Pologne, qu'on ne saurait trop aimer, puisqu'elle n'est plus et qu'elle peut renaître; mais on pourrait lui reprocher d'aimer trop le roi Sobieski. On l'aime avec lui et sans défiance; car il y a dans le style même de l'écrivain quelque chose d'expansif et d'honnête qui trouve facilement son écho au fond des cœurs. M. de Salvandy a voulu prouver, surabondamment peut-être, que le roi Jean III, le sauveur de Vienne, avait été un grand homme. Mais, quand il arrive à cette conclusion de tout son livre, on dirait qu'il a découvert la vérité qu'il proclame et que la grandeur de Sobieski

est son ouvrage, tant il met de vivacité à la défendre et de passion à la raconter ! Après tout, le mal n'est pas grand. M. Thiers a dit récemment, dans une belle préface, que la première qualité de l'historien, c'est *l'intelligence*. M. de Salvandy peut prétendre que c'est le cœur ; mais les deux écrivains peuvent s'entendre, ayant beaucoup chacun de l'un et de l'autre.

Au fait, le roi Sobieski a tous les caractères et tous les éléments de la grandeur, un seul excepté : il lui manque l'instrument des grandes choses dans la politique et dans la guerre ; — il n'a ni un peuple ni une armée.

Grand par le cœur, par l'esprit, par le dévouement, par le désintéressement, par le calme et l'ardeur de l'âme, « tortue pour monter au trône, disait-on de lui, aigle pour combattre; » grand par la parole, par le conseil et la prévoyance; grand surtout par les qualités militaires, car il les a toutes, le courage, la patience, l'obstination, l'audace, le coup d'œil, le sang-froid devant les souffrances inévitables et la mutinerie du soldat; grand enfin par la bonté, cette rare vertu des vrais héros, et qui seulement chez lui dépassa peut-être les bornes prescrites à l'autorité et à la majesté sur la terre, — on peut dire de Sobieski ce que lord Chesterfield, écrivant à son fils Philippe Stanhope[1], disait (en 1752) de la Pologne elle-même : « Si la Pologne avait un bon gouvernement sous un roi héréditaire, je ne sais qui pourrait en venir à bout... » Et de même, si le roi Sobieski avait eu un peuple de sujets obéissants, une armée fidèle et des généraux dociles pour servir ses desseins, qui sait où se serait arrêté son génie? Il n'avait pas seulement le génie des prouesses polonaises, où il excellait, mais celui de la grande guerre. Capable de se dévouer comme Léonidas, ou de temporiser comme Fabius, il eût tenu tête à Condé, son

[1] *Lettres* publiées et traduites par M. A. Renée.—Paris, 1842.

admirateur et son ami. Il avait des idées de conquérant, des vues d'homme d'État, des instincts de réformateur. Outre cette grande et simple idée, — chasser les Turcs de la chrétienté, — qui a été l'inspiration de sa vie entière, le serment d'Annibal de son enfance, sa mission de soldat, « sa consigne de roi, » comme il le disait, et qui explique bien mieux qu'une prétendue complaisance pour sa femme comment il passa de l'amitié de la France dans l'alliance de l'Autriche, en dépit de ce que le duc de Saint-Simon appelle si justement *son inclination française*, — outre cette idée fixe de son héroïsme et de sa foi, combien de pensées justes dans le cours de sa longue vie, de vuès saines, de desseins profonds, auxquels l'exécution seule a manqué, parce qu'un peuple manquait à l'exécution! Ainsi la première condition, non-seulement de la grandeur, mais de l'indépendance de la Pologne, c'était une armée. Je ne sais pas trop s'il est un peuple encore aujourd'hui, et même le peuple anglais, qui puisse se passer d'une armée permanente et nationale. Mais au dix-septième siècle, et pour la Pologne, une armée régulière et disciplinée était le premier des besoins, la condition élémentaire de sa force, de son action et de sa durée. Or il arrive un jour que le glorieux vainqueur de Chocim, Sobieski roi, assiégeant Kaminiez (janvier 1675), est abandonné d'une partie de ses troupes, en vue de l'ennemi, non par lâcheté sans doute, mais par l'esprit de faction; et l'héroïque capitaine est laissé seul, suivant l'expression pittoresque de son historien, « comme une sentinelle dévouée dans les solitudes de l'Ukraine. » Il arrive une autre fois qu'ayant fait voter par la Diète, dans une séance qui dura deux jours et deux nuits et qu'il présida lui-même, deux mesures d'une portée immense, c'est-à-dire un impôt également réparti sur tout le royaume et la levée d'une infanterie permanente, — quand il fallut faire exécuter ces deux lois : « Vous eussiez vu, écrit l'auteur, les habitants se re-

fuser partout au recrutement et à la capitation; les paysans et les nobles fuir de province en province, de bourgade en bourgade devant les exacteurs; le Trésor resté vide, l'institution de l'infanterie agraire demeurer à peu près stérile sous la double influence de l'opposition orgueilleuse des nobles, de la fainéante opposition du peuple... »

Ainsi du reste. La pensée était grande, elle avortait dans l'exécution. L'homme était supérieur; la nation, abaissée « par l'excès insensé du principe aristocratique » (c'est l'énergique expression de M. de Salvandy, qui n'est pas suspect), la nation se refusait à l'émancipation et ajournait sa grandeur. Sobieski semblait né pour la guerre d'agression. Il proposait aux rois ses alliés « de rendre aux barbares conquête pour conquête, disait-il, de les chasser de victoire en victoire jusque dans les limites qui les vomirent sur l'Europe; en un mot, non pas de vaincre et de comprimer le monstre, mais de le rejeter dans les déserts, de l'exterminer et de relever sur ses ruines l'empire de Byzance... » Voilà ce que Jean III proposait, par l'organe de ses représentants [1], aux puissances de l'Europe qui étaient le plus exposées aux invasions de l'islamisme. Et certes, quand on rapproche ces propositions de Sobieski des périls chaque jour renaissants de la chrétienté au temps dont nous parlons; quand on songe que quelques années plus tard, et même après la délivrance de Vienne, l'empereur d'Allemagne faisait sommer la Russie de l'assister dans une expédition contre les Turcs de Constantinople, en disant aux grands-ducs, par l'organe du baron de Blomberg, son ambassadeur, que « leur puissance était plus grande que leur volonté; » quand on songe à ce zèle chrétien qui semblait, en plein dix-septième siècle, renouvelé des croisades, on se demande si cette idée de Jean Sobieski, de fonder un grand empire

[1] *Oratio principis Radziwill ad Imperat.* (T. II, p. 101.)

indépendant à Byzance entre la Turquie d'Asie et la Moscovie d'un côté, le Brandebourg et l'Autriche de l'autre, n'était pas un de ces desseins d'éminente politique qui sauvent tout à la fois le présent et l'avenir. Quoi qu'il en soit, les puissances invoquées par Jean Sobieski ne bougèrent pas, car elles savaient bien que chez le roi de Pologne le cœur était plus haut que la fortune, que « sa force était moins grande que sa volonté, » et qu'il avait, pour tout dire, plus d'idées que de soldats. Réduit à la guerre défensive, Sobieski y déploya, avec des ressources de plus en plus bornées, cette sorte de génie impétueux, patient et infatigable qui le distinguait; et même dans ces étroites limites où sa destinée le renfermait, même à Vienne, après cette rapide campagne qui sauva l'empire, peut-être l'Europe, on l'entend se plaindre de l'indiscipline de son armée. « ..... J'ai vu accourir Monsieur de Bavière, le prince de Waldeck et autres, écrit-il de la tente du grand vizir à sa femme[1]; ils m'embrassaient, ils me baisaient le visage; les généraux me baisaient les mains et les pieds; les soldats, les officiers, à pied et à cheval, s'écriaient : *Ah! unser brave kônig!* (Ah! notre vaillant roi!). Tous m'obéissaient *encore mieux que les miens.* »

Un autre roi de Pologne disait à ses nobles mutinés (en 1668), dans un accès d'humeur moins résignée : « Si vous êtes las de moi, je ne le suis pas moins de vous!... »

M. de Salvandy a donc raison. Jean III était un grand homme. Il a raison avec le duc de Saint-Simon, qui ne prodigue pas les flatteries aux parvenus, et qui a dit du roi Sobieski : « *Ce grand homme* est si connu, que je ne m'y étendrai pas. » Sobieski était grand par des qualités qui semblaient exclusivement polonaises; il l'était plus encore

[1] *Lettre neuvième* de la collection du comte de Plater, publiée par M. de Salvandy.

par des vertus qui auraient fait de lui un grand roi, partout ailleurs qu'en Pologne. Il avait un instinct de politique supérieur et un goût naturel d'améliorations sociales. Il eût réformé la Pologne, si elle eût pu l'être, ou si, en le désirant sincèrement, comme il le faisait, il l'eût fortement voulu. M. de Salvandy semble lui reprocher à ce propos de n'avoir pas assez tenu compte, dans les réformes qu'il essaya, des défauts invétérés du peuple qu'il gouvernait. « Les serfs, dit-il, ne virent pas le but; la noblesse ne le vit que trop. » Cela est vrai. Le roi Sobieski avait tout un côté de sa nature qui était la contradiction du caractère polonais, et il est rare qu'on gouverne un pays libre avec les vertus qu'il n'a pas. Mais ce n'était pas seulement l'adhésion des sujets qui manqua aux réformes du monarque. Il leur manqua quelque chose de plus nécessaire peut-être, et que Sobieski n'eut jamais, soit comme politique, soit comme négociateur, soit comme roi : j'entends l'autorité.

Le défaut d'autorité personnelle, c'est là un des traits singuliers de cette belle figure historique, ou, pour mieux dire, c'est la grande lacune qui se trahit, presque à chaque page de son histoire, dans cette admirable réunion de qualités supérieures qui composent sa physionomie. Non pas que, comme chef militaire, Sobieski manque jamais d'ascendant sur les troupes qu'il commande. Tout au contraire. Tantôt on le voit apaiser une révolte, rien qu'en se montrant, comme César; tantôt il vous étonne, comme le grand Condé, « de ses calmes et intrépides regards... » Devant Vienne, et en apercevant du haut du Kahlenberg (le *Mont-Chauve*) l'immense armée et l'incommensurable campement du grand vizir : *Ils sont perdus!* s'écrie-t-il avec cet accent qui donne la victoire. Devant Chocim, la noblesse mutinée demande des vivres. « Des vivres! criait-on; des vivres! — Nous en trouverons dans les plaines de Moldavie! répond Sobieski. — Du repos! — Je vous en promets à tous sous

les tentes des barbares, si vous êtes vainqueurs. Sinon, *nous en aurons dans le ciel...* » C'est ainsi que ce grand chef contenait l'armée polonaise, aux jours des périlleuses épreuves, avec un mélange de résignation et d'audace, de douce ironie et de résolution intrépide. Il était grand, bien fait, les traits réguliers, le front large, l'œil bienveillant; gentilhomme élégant et courtois, penseur grave, adroit cavalier, habile à tous les exercices du corps, et ce n'est que plus tard que Saint-Simon pourra écrire que « son énorme grosseur l'empêcha depuis de beaucoup faire parler de lui à la guerre. » Quoi qu'il en soit, tel fut pendant plus de cinquante ans l'empire de ces qualités toutes militaires sur les troupes que commanda Sobieski. L'armée polonaise lui échappe quelquefois; plus souvent elle lui reste ou elle lui revient; et c'est grâce à cet ascendant qu'il exécute avec une poignée d'hommes, à des distances effroyables, par toutes les saisons, et contre des ennemis toujours supérieurs en nombre, cette série de prodiges qui font ressembler son histoire militaire tantôt à un roman de chevalerie, tantôt à un poëme épique, et qui semblent justifier à chaque page ce mot fameux d'un noble polonais : « Que si le ciel tombait, les hussards le soutiendraient sur la pointe de leurs sabres!... » Héroïque gasconnade, qui dans l'histoire de Pologne semble un mot sérieux.

Dans la paix, Sobieski garde sa bonne renommée et perd son prestige. Il conserve le respect du pays, mais l'autorité lui échappe. Ce spirituel lord Chesterfield, que je citais tout à l'heure, disait de Louis XIV : « Grand roi, s'il n'était pas grand homme. » Ne pourrait-on pas dire de Sobieski : Grand homme, s'il ne fut pas grand roi? Mais sur le trône, dans le gouvernement de l'État, dans la direction des Diètes, dans la conduite des négociations, dans toutes les réformes qu'il entreprend, partout ailleurs enfin qu'à la guerre, et que dis-je? jusque sous son toit domestique et dans le pa-

triarcat de la famille, Sobieski ne se soutient qu'à force de résignation, de dévouement, de concessions, d'intelligence et d'adresse, qu'en prodiguant les ressources de son esprit et les trésors de sa parole, souvent ceux de sa cassette, — jamais par son autorité propre et par ce geste de Jupiter-Olympien,

Annuit et totum nutu tremefecit Olympum,

qui est la grande supériorité de Louis XIV. Certes, la différence était grande, non-seulement entre les deux rois, mais entre les deux pays, malgré les sympathiques affinités que devait créer l'avenir; la différence était grande, et M. de Salvandy l'a marquée avec sa sagacité ordinaire dans un parallèle admirable. Mais d'autres rois avaient, même en Pologne et même ailleurs qu'à la guerre, laissé des traces de leur passage qui ne se retrouvent pas après Sobieski. On parle encore des réformes de Casimir le Grand, quoique la noblesse polonaise les ait abolies après sa mort, et de l'agrandissement territorial que la Pologne dut aux Jagellons, quoique la Pologne l'ait presque aussitôt perdu. Les créations de Sobieski durèrent moins que lui, et ses conquêtes même furent purement défensives.

D'où venait ce défaut d'autorité dans un si grand homme? Était-ce de son âge? il avait cinquante ans quand il fut élu, et nous savons par plus d'une expérience mémorable que ce n'est pas l'âge de la décrépitude politique. Était-ce le fait de son élection? Elle avait été glorieuse entre toutes pour Sobieski, fort agréable à Louis XIV; elle était un grand événement en Europe, et en Pologne elle ressemblait à un triomphe sur l'anarchie. Était-ce son mariage qui avait affaibli l'ascendant du roi Sobieski? Sobieski était marié depuis dix ans quand il fut roi (en 1674), et sa femme avait été populaire jusqu'au moment où elle fut reine. « Nous avons

une reine Arquien », écrivait mademoiselle de Scudéri, je crois. Cela se disait en France, le sourire sur les lèvres ; en Pologne, c'était sérieux. Tout bien considéré, si cet ascendant que donne aux rois une certaine dose de volonté énergique et persistante, et qui dans quelques-uns supplée à la supériorité de l'intelligence, tandis que les plus éminentes facultés ne le remplacent pas dans les meilleurs esprits, si cet ascendant manque au roi Sobieski, c'est qu'il ne l'eut pas en lui-même. Et comment le nier, quand il prend la peine de le dire sans cesse dans cette correspondance familière que M. de Salvandy a si curieusement mêlée à son histoire ? quand il écrit, par exemple (*lettre trentième* de la collection) : « Je suis si malheureux, *que je ne puis rien persuader à personne :* on fait toujours à rebours de ma volonté.... » Comment le nier, quand on le voit, dans une circonstance décisive, s'enchaîner lui-même et enchaîner la Pologne par un serment d'une solennité gratuite qui le met à la discrétion de l'empereur Léopold, et où il apporta, dit spirituellement son historien, *toute la candeur de son âme?* Comment le nier, enfin, lorsqu'en pleine Diète, sur ce trône même d'où le vieux roi préside aux orageuses discussions de sa noblesse, il est un jour exposé à de telles injures de la part d'un des membres de la famille des Pac de Lithuanie, « que le roi porta la main à son cimeterre, dit l'auteur, et le Lithuanien répondit au défi royal en se promettant de lui faire voir de nouveau la pesanteur de son bras. » C'était en 1685. Sobieski avait soixante et un ans. « Les choses ne se passaient pas autrement chez les Slaves dans l'état sauvage, » ajoute l'historien indigné.

Croit-on que je triomphe, soit contre la Pologne, soit contre Sobieski, de l'indignité de ces outrages adressés par un furieux à l'auguste représentant d'une oligarchie de héros? Non, certes : mais il y a souvent dans l'histoire des obscurités que toute l'attention de notre esprit ne parvient pas à éclair-

cir, des énigmes traditionnelles dont le mot nous échappe ; et, pour ma part, je n'avais jamais très-bien compris, avant d'avoir lu le livre si concluant de M. de Salvandy, comment un homme qui avait gagné la bataille de Chocim et que la Pologne avait élu roi par acclamation à la suite de cette victoire chrétienne, n'avait pu être traité comme roi par le fils aîné de l'Église, et comment une question d'étiquette avait arrêté sa charmante et royale épouse à la frontière, dans le temps où madame de Sévigné écrivait, comme on le sait : « Cette reine de Pologne ne vient plus du tout ! » J'avais moins compris encore, s'il est possible, comment le héros qui avait sauvé Vienne n'avait reçu de l'empereur Léopold, ce fuyard couronné, sur le champ même de sa victoire, qu'un accueil glacial et des remercîments empruntés ! Aujourd'hui tout cela s'explique, non pas seulement par l'orgueil de Louis XIV et par l'ingratitude de Léopold, injustifiables tous les deux, mais par le discrédit, qui est la punition des gouvernements faibles, et par la défaveur qui s'attachait alors, en Europe, aux défaillances trop volontaires de la royauté polonaise. Pour Louis XIV et pour Léopold (je ne les excuse ni ne les défends), qu'était-ce que la Pologne, si ce n'était une nation dont on croyait avoir assez payé le courage en l'employant, un de ces pays dont on disait ironiquement ce que Montesquieu disait plus tard des Perses dégénérés (du temps d'Alexandre), « qu'ils *étaient trop grands pour se corriger*, » et dont on ne prenait au sérieux ni la politique, ni l'alliance, ni l'hostilité, ni les services, même quand on en profitait? Et qu'était-ce que Sobieski? un gentilhomme audacieux, un général habile, roi de fortune et mari trompé, qu'on faisait louer par ses gazettes et qu'on traitait en cadet de famille. Ah ! l'injustice était criante et l'ingratitude honteuse ! Mais, si elle n'était pas une leçon pour le roi Sobieski qui ne la méritait pas, elle était un avertissement sévère pour les peuples, trop prompts

à exiger des autres le respect qu'ils ne gardent pas pour eux-mêmes, et à demander pour leurs gouvernements au dehors la considération qu'ils leur refusent au dedans! Quoi qu'il en soit, Sobieski ressentit vivement l'outrage, et il s'en plaint, dans sa correspondance familière, avec une amertume touchante : « ..... Aujourd'hui, » écrit-il à sa femme, celle qu'il ne manque jamais de nommer *la seule joie de son âme, sa charmante et bien-aimée Mariette*, « aujourd'hui (septembre 1683), nous avons l'air de pestiférés que tout le monde évite, tandis qu'avant la bataille (de Vienne) mes tentes, qui, Dieu merci ! sont assez spacieuses, pouvaient à peine contenir la foule des arrivants... Et maintenant il ne nous reste plus qu'à gémir en voyant périr notre armée, non pas sous les coups de l'ennemi, mais par la faute de ceux qui nous doivent tout... Tekeli veut s'en remettre entièrement à ma décision. J'en ai fait part à l'empereur; mais je vois qu'il ne se soucie plus de moi. Ils en sont revenus à leur ancienne fierté; ils ont l'air même d'oublier qu'il y a un Dieu au-dessus d'eux!... » C'est ainsi que s'exhalait, dans une confidence familière, l'indignation du héros. En public, il souriait à l'outrage. A Louis XIV, qui avait pris fait et cause *pour le Turc*, comme on disait alors, il adressait ses félicitations de la délivrance de Vienne, comme au fils aîné de l'Église et au roi très-chrétien. A Léopold il disait, en recevant sa vaniteuse et ingrate visite sur les glacis de Vienne délivrée : « Sire, *je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service.* » C'était se venger en homme d'esprit, si ce n'était en roi.

Tout le monde sait comment finit la longue histoire du roi Sobieski ; ou plutôt on ne le sait bien qu'après avoir lu le livre de M. Salvandy, qui est rempli de révélations curieuses sur ce qu'il appelle *la fin du règne et de la maison de Jean III.* Rien n'est plus dramatique et plus dramatique-

ment raconté. La fin des Atrides est plus horrible; elle n'est pas plus triste. C'est la différence de la fiction à la vérité. Sobieski traîne longtemps son impuissante vieillesse entre les mutineries de ses nobles et les querelles de sa maison. Ces dissensions lui survivent, et il lègue, comme Alexandre, la guerre civile et le partage à son pays et à sa famille: *sanguine parentabitur !...* Lui mort, les portes de son palais sont outrageusement fermées à sa dépouille, et le libérateur de Vienne attend pendant trente-six ans un tombeau. Sa race est dispersée. L'hérédité qu'il avait rêvée pour ses fils, la seule de ses pensées peut-être qui n'eût pas la grandeur de la Pologne pour objet, — ce rêve de sa faiblesse conjugale va rejoindre dans le néant qui les a tous engloutis tant de projets avortés. La trop charmante et trop bien-aimée Mariette va cacher dans un exil inquiet la honte désormais trop publique d'avoir trompé l'affection du héros et trahi sa mémoire...... « D'où vient, dit M. de Salvandy en finissant, d'où vient que cet homme si bon et si grand a eu l'âme rongée de chagrin ; que les affections et la puissance, que la vie publique et la vie privée lui ont été également amères ; que ses fils grandirent sous ses yeux dans ces lâches désordres qui les ont perdus ; qu'envié du monde il a vécu, il est mort dans le désespoir?.. Est-ce un de ces caprices de la fortune qui étonnent la conscience? Non ; Jean Sobieski avait eu un grand tort dans sa vie, et sa vie l'a expié. Quand il poursuivit, quand il obtint la main de l'éblouissante madame Zamoyska, il n'y avait pas trois semaines que le généreux Zamoyski, dont la tendresse avait élevé Marie d'Arquien au comble des honneurs et de la fortune, venait de descendre au tombeau ; sa cendre n'était pas froide encore. Jean devait se dire qu'une femme si prompte à mettre en oubli et à outrager l'homme qui lui dévoua sa vie n'était pas digne d'un autre amour ; qu'elle flétrirait toute son existence au lieu de l'honorer

et de l'embellir ; qu'elle mettrait au sein de ses enfants les poisons dont le sien était rempli, qu'elle saurait méconnaître quelque jour son nouvel époux comme elle insultait au premier..... La passion aveugla Sobieski ; et de tous les événements celui-là est assurément le plus digne d'excuse aux yeux du monde ! Mais il est des hommes qui ont le devoir de se montrer élevés au-dessus de la foule par le caractère autant que par la fortune. Quand l'empire désordonné d'une femme peut influer sur le sort des nations, faut-il s'étonner que Dieu le châtie?... L'histoire bien faite serait le tableau des justices du ciel.... »

J'ai détaché cette page tout entière du livre de M. de Salvandy, non-seulement parce qu'elle résume à merveille un des chapitres les plus touchants de son histoire, mais parce qu'elle caractérise jusqu'à un certain point la manière de l'auteur, cette façon vive, passionnée, chaleureuse, intrépide de prendre parti, non sans exagération quelquefois, pour son héros contre tous et pour la morale contre lui. Peut-être, en effet, en résumant ces épreuves qui remplirent la vie du roi Sobieski, le généreux écrivain en a-t-il parfois forcé la mesure. Sobieski a fini tristement, comme toutes les grandeurs finissent, même sans déchéance. Mais sa vie avait été presque constamment brillante d'un radieux éclat, et elle avait eu tout le bonheur que peut donner la gloire sans la conquête, le trône sans la puissance et un mariage tout rempli d'amour. La correspondance de Sobieski avec Marie-Casimire, si souvent et si utilement citée par son historien, prouve surabondamment qu'il aima sa femme. L'avait-il aimée trop tôt? l'aima-t-il trop tard? fut-il un époux malheureux, ridicule peut-être, en même temps qu'un glorieux vieillard et un héros redouté? La chronique a pu le dire ; l'histoire peut le répéter. Mais ce sont là péchés véniels, et Dieu ne s'en souvient pas.

Tout compte fait, grand homme de guerre et glorieux

chrétien, Sobieski est un des plus beaux noms de l'histoire moderne ; et il a eu un bonheur, après sa mort, que tous les grands hommes n'ont pas eu, que César et Condé attendent encore : Sobieski a son historien, et il n'en aura jamais un meilleur.

VI

Washington.

— 19 NOVEMBRE 1855. —

Je ne sais rien, dans l'histoire moderne, de plus instructif, de plus moral, de plus honorable et en même temps de plus encourageant pour le genre humain que la vie de Washington, telle que M. Guizot l'a autrefois résumée et jugée dans un écrit célèbre, telle que M. Cornélis de Witt l'a récemment racontée[1]. La plupart des grands hommes, par cela même qu'ils sont grands, dépassent plus ou moins le niveau commun de l'humanité. Quelques-uns sont placés si haut, qu'aucune émulation ne peut les atteindre. D'autres font payer cher aux peuples qu'ils conduisent le profit de leur domination et le spectacle de leur grandeur. Presque tous ont laissé aux hommes de glorieux souvenirs et de tristes leçons. Washington a vécu près de soixante-dix ans; il a fait la paix et la guerre; il a été général, administrateur, député, constituant, tour à tour chef d'une armée et d'un gouvernement, et cela au milieu de crises formidables et dans le conflit de toutes les passions que déchaîne une révolution, même légitime; et Washington n'a laissé que de bons exemples.

Nous admirons de loin les grands hommes; personne ne songe à les imiter. L'humanité accepte en tremblant les biens

[1] *Histoire de Washington et de la fondation de la république des États-Unis*, précédée d'une *Étude historique sur Washington*, par M. Guizot. — Paris, 1855.

qu'ils répandent; et, après leur mort, ce n'est que le cœur troublé et le vertige à la tête que les peuples lisent l'épopée de leur gloire et de leur puissance. La vie de Washington est comme un bon livre dans lequel chacun peut lire avec profit pour sa propre expérience, et dont la moralité ne décourage personne. C'est le trait original de la physionomie de Washington : il est accessible de tous côtés dans sa grandeur; — non qu'il soit banal ou commun, prompt à transiger sur les principes ou facile à exploiter par les intrigants; — personne n'a jamais eu, à un plus haut degré, et dans des circonstances plus faites pour en inspirer l'oubli, le respect de lui-même et le sentiment de l'autorité; et il faut bien rappeler ici que, si les États-Unis insurgés ont eu pendant neuf ans une armée, si plus tard, vainqueurs de l'Angleterre, ils ont eu un gouvernement, c'est à l'ascendant de Washington qu'ils le doivent. Même « dans ses rapports avec le comte de Rochambeau et les officiers français, Washington, écrit M. de Witt, tout en ayant plus de déférence et de ménagements (qu'envers les officiers américains), n'a pas moins d'autorité. *Plein d'une confiance sérieuse dans son génie*, il ne semble éprouver nul étonnement, nul embarras d'avoir sous ses ordres un des plus savants tacticiens qu'ait formés la guerre de Sept-Ans, un des militaires les plus distingués de la vieille armée française... » Tel est Washington, il a le sentiment de sa force, il croit sincèrement à sa mission, et il est grand par cette confiance modeste et ferme que rien n'exalte et que rien n'ébranle. Aussi, en disant que sa grandeur est accessible à tous et que sa gloire est un sujet d'édification publique, je n'entends pas le diminuer, je tiens à marquer seulement qu'il n'avait aucune de ces qualités extraordinaires qui isolent pour ainsi dire dans l'histoire les types prédestinés du génie humain. « Ce n'était point, dit M. Guizot, un de ces génies ardents, pressés d'éclater, entraînés par la grandeur de leur pensée

ou de leur passion, et qui répandent autour d'eux les richesses de leur nature, avant même qu'au dehors aucune occasion, aucune nécessité en sollicite l'emploi... » Cela est vrai de Washington, et de lui presque exclusivement, dans l'histoire des grands hommes. Il n'a en effet ni cette ambitieuse impatience, ni ce besoin d'émotions exceptionnelles, ni cette soif de l'inconnu et de l'impossible, aucune de ces irrésistibles ardeurs, dangereuses faiblesses des natures privilégiées, que le monde paye si cher et qu'il expie en les admirant. Sa gloire est pratique; elle est près de terre, si grande qu'elle soit. Dans la voie où il marche, chacun peut le suivre. Sur le piédestal où il s'élève à peine au-dessus de ses semblables, chacun peut l'aborder et savoir de lui le secret de son influence et de son pouvoir. Il est dans l'histoire, si on peut le dire, ce qu'il était, de 1789 à 1797, dans le salon de sa Présidence, et c'est peut-être ici le lieu de rappeler ce qu'il écrivait lui-même, avec une bonhomie si charmante, à propos de ses réceptions officielles de Philadelphie. Il y a là, dans l'attitude de l'homme, une mesure qui est aussi celle de son génie, une sorte de juste milieu (le mot est de lui)[1] entre la banalité et la hauteur, entre la morgue et la familiarité, une dignité calme, une franchise ouverte et décente, quelque chose de contenu, de réglé, de loyal et de bienveillant tout ensemble, qui se retrouve partout ailleurs dans sa conduite, dans son langage, dans sa politique, et qui est le trait principal de sa physionomie historique.

« L'usage de consacrer un jour aux réceptions officielles a soulevé d'amères critiques, écrit-il; mais, avant de l'avoir établi, il m'était impossible de m'occuper des affaires. Une foule de gens, qui consultaient leurs convenances plutôt que

[1] Lettre de Washington au général Lafayette, dans le recueil de ses écrits, t. X, p. 236. (Cité par M. Guizot.)

les miennes, m'accablaient de leurs visites depuis la fin de mon déjeuner jusqu'au moment de mon dîner... Je reçois tous les mardis entre trois et quatre. Il vient un grand nombre d'hommes qui entrent, sortent, causent entre eux et font ce qu'ils veulent. Un huissier les introduit, et ils se retirent quand bon leur semble et sans cérémonie. Ils me saluent en entrant; je leur rends leur salut et je parle à autant de monde que je puis. Il m'est impossible de découvrir la moindre pompe en tout ceci. Elle consiste peut-être en ce qu'on ne s'assoit pas. A cela deux raisons : d'abord, c'est l'usage; ensuite, dans mon salon, il n'y aurait pas de place pour les chaises. Il est d'autant plus regrettable que mes révérences ne soient pas du goût du pauvre colonel B... (par parenthèse, je crois qu'il n'a jamais eu occasion de m'en voir faire), que je les distribue sans acception de personnes et de mon mieux. N'aurait-il pas été plus convenable de jeter le voile de la charité là-dessus, et d'attribuer leur roideur aux effets de l'âge ou au peu d'habileté de mon maître à danser, plutôt qu'à l'orgueil de ma place[1]?... »

Tel est donc Washington. Son accueil est simple, sa bienveillance est calme, sa politesse est froide. On l'aborde pourtant, on le comprend, on l'aime; et on s'aperçoit, quand on lit son histoire, aussi bien que lorsqu'on entrait dans son salon, qu'il n'y a pas entre lui et nous cet abîme insondable des grandeurs exceptionnelles auxquelles le poëte songeait sans doute quand il a dit : « Au milieu du bouleversement du monde, il paraissait grand parce qu'il était monté sur des débris[2]... »

Washington a été le chef suprême de l'insurrection qui a détruit la domination anglaise en Amérique, et sa grandeur

[1] *Correspondance de Washington*, t. X, p. 17-29, citée par M. de Witt, p. 266.

[2] Chateaubriand, en parlant du grand chef des Vandales, Genseric.

s'est aussi élevée sur des ruines. Mais il a fondé un grand empire, et c'est là sa gloire. L'empire est d'hier, mais il durera. Il a aujourd'hui encore la force de la jeunesse et le prestige de la nouveauté. Il aura tôt ou tard cette vigueur sérieuse qui vient de la tradition, avec la prudence qu'inspire la maturité. M. Cornélis de Witt a eu une heureuse idée quand il a confondu, dans le titre de son livre, l'histoire de Washington avec celle de la fondation de la république aux États-Unis. La destinée de Washington se confond de même, en effet, pendant près de vingt-cinq ans (de 1775 à 1799), toute la seconde moitié de sa vie active, avec cette grande révolution populaire. Jusqu'à quarante ans, Washington n'est qu'un citoyen de la Virginie, un grand propriétaire, un voyageur intrépide, épris de chasses lointaines, d'expéditions aventureuses, d'indépendance et de solitude. Depuis 1774, il est un fondateur. « Le sage planteur devient un grand homme, » écrit M. Guizot. Tout homme qui fonde un État est un grand homme, même si son œuvre entière ne lui survit pas, témoin Charlemagne et Napoléon; — à plus forte raison si, au lieu de périr, l'œuvre a vécu, si elle a grandi, si elle s'est développée avec une rapidité qui a dépassé toute espérance et qui semble défier toute prévision. Jusqu'à quarante ans, bien qu'il commande à plusieurs reprises les milices virginiennes et qu'il fasse en mainte occasion le coup de fusil, soit contre les Indiens du désert, soit contre les Français du Canada, Washington semble s'ignorer lui-même; et on dirait que, n'ayant guère à répondre de ses actes qu'à sa fantaisie ou à la chambre des bourgeois de Williamsburg, il s'abandonne sans trop de scrupule, en vrai gentilhomme nomade, à tous les instincts de « cette race intelligente, fière et énergique, à la fois rude et généreuse, » des grands propriétaires de la Virginie, dont Washington, comme le remarque si justement M. de Witt, est « la personnification » la plus complète. On sait l'histoire de ce

commandant français, Jumonville, qui fut tué dans une reconnaissance dirigée par Washington en personne, au moment même où il invoquait le privilége et l'inviolabilité du parlementaire. M. de Witt cite aussi la démission que le jeune major virginien adresse un jour au gouverneur anglais Dinwiddie, et qui est empreinte, en effet, comme l'historien le remarque, d'une hauteur presque brutale. « ... Comme mes services, écrit Washington, vaudront ceux des meilleurs officiers, je me fais un point d'honneur de ne pas les offrir pour moins... » M. Guizot cite à son tour ce que le jeune officier écrivait, presqu'à la même époque, en terminant le récit de son premier combat, récit qui fut envoyé au roi Georges III (1754) : « J'ai entendu siffler les boulets, disait-il; il y a dans ce son quelque chose de charmant. — Il n'en parlerait pas de la sorte, dit le roi, s'il en avait entendu beaucoup... »

Quoi qu'il en soit, il est curieux de rapprocher ces manifestations juvéniles d'une nature tour à tour violente et généreuse, tantôt emportée par son courage, tantôt poussée à bout par son orgueil, — de les rapprocher, dis-je, de ce caractère définitif sous lequel le grand citoyen est plus particulièrement connu et qui est sa véritable physionomie historique. Calme et ferme, très-actif et très-mesuré, très-pratique et très-réfléchi, jaloux de son pouvoir avec un cœur désintéressé, dur à lui-même et dévoué jusqu'à la sensibilité à la fortune de ses soldats, sans expansion mais non sans franchise, pénétrant sans puérile finesse, silencieux et profond, aventureux par instinct et prudent par calcul, hardi à ses heures et circonspect jusqu'au raffinement [1] : tel fut Washington, quand le progrès du temps et

[1] C'est lui qui disait au duc d'Orléans, un jour que ce prince lui demandait comment il pouvait se lever de si grand matin : « Je puis me lever de grand matin parce que je dors bien; et sachez ceci : je dors bien parce

quand l'expérience des choses humaines eurent affermi sa raison, calmé sa vivacité naturelle et ouvert son esprit, qui était doué d'une clairvoyance admirable, sur les chances de la vie politique, les travers de l'humanité et les besoins de sa grande cause. A ce moment, sa véritable nature prend l'essor, sans bruit, sans éclat, par l'irrésistible effet des circonstances qui la provoquent, des obstacles qui tentent son courage, et par l'appât de ce noble prix promis à la lutte : le triomphe du droit et la délivrance de la patrie. Et, en même temps que son génie s'éveille, on peut dire qu'il se contient. Washington n'a pas seulement à lutter contre les difficultés extérieures qui sont immenses; car l'Angleterre est puissante, l'Amérique est faible; elle n'a ni armée, ni finances, ni généraux, ni gouvernement; elle n'a pas même l'accord des intelligences et des cœurs, l'homogénéité des intérêts, la concorde des classes. Contre ces difficultés redoutables Washington n'a que son zèle : « Chaque membre du Congrès, écrit M. de Witt, chaque assemblée provinciale, chaque bourgeois influent, était pour lui une entrave en même temps qu'un appui indispensable. De l'aveu de tous, *Washington était l'âme de tout ce qui se faisait pour la défense de l'Amérique*, et c'est à peine si on l'avait revêtu du pouvoir nécessaire pour faire subsister son armée. Pour se procurer des munitions et des vivres, pour compléter les cadres, pour faire exécuter les moindres ordres, il fallait recourir à l'autorité de celui-ci, à l'influence de celui-là; parler assez haut pour être entendu, et avec assez de précautions pour ne pas blesser les susceptibilités démocratiques. Tant de ménagements coûtaient à la fierté de Washington, mais il s'y soumettait par patriotisme, jamais assez pourtant au gré de certains hommes. Sans cesse il re-

que je n'ai jamais écrit une ligne sans me figurer que je la voyais imprimée. »

cevait de ses amis de Philadelphie des avertissements sur les plaintes de l'opinion publique. C'était telle assemblée, dont il ignorait l'existence, qui ne se trouvait pas traitée avec assez d'égards; telle femme de pasteur qu'il avait négligé d'inviter à sa table, tel avocat qui s'étonnait de n'être encore que colonel; enfin toutes les exigences et tous les commérages d'une bourgeoisie vaniteuse, au milieu des dangers de la vie des camps et des soucis que donne le gouvernement d'un grand État... »

On le voit, ce n'est pas seulement contre les obstacles extérieurs que le dévouement de Washington est obligé de lutter; c'est contre lui-même. Il faut qu'il refoule sans cesse au fond de son cœur ces révoltes qu'inspire aux nobles natures le sentiment d'une grande injustice; il faut qu'il arrête sur ses lèvres sa parole toujours prête à maudire cette démence si publique; il faut qu'il donne l'exemple de la modération dans ce déchaînement général des vanités et des passions de tout un peuple, et qu'il souffre en martyr cette impuissance que l'inertie du pays lui inflige et à laquelle son dévouement peut seul remédier. « ... Je connais ma malheureuse position, écrit-il à Joseph Reed[1]; je sais qu'on attend beaucoup de moi. Je sais que, sans troupes, sans armes, sans munitions, *sans rien* de ce qu'il faut à un soldat, on ne peut faire à peu près rien; et, ce qui est bien mortifiant, je sais que je ne puis me justifier aux yeux du monde qu'en déclarant mes besoins, divulguant ma faiblesse et faisant tort à la cause que je soutiens. *Je suis décidé à ne pas le faire*... Ma situation m'est quelquefois amère à ce point, que, si je ne consultais le bien public plutôt que mon propre repos, j'aurais depuis longtemps tout mis sur un coup de dé... » Mais ce coup de dé, soyez tranquille, le grand homme ne le jouera pas, ni alors, pen-

[1] Cité par M. Guizot, p. 41.

dant cette guerre de trente ans, ni plus tard, quand, après avoir lutté contre la désorganisation de l'Amérique insurgée, il faudra aborder de front et d'un cœur ferme les hasards de sa réformation politique, fonder un gouvernement sur d'insociables dissidences, des habitudes subversives, une anarchie générale, et regarder d'un œil sec l'impopularité qui s'avance pour couronner glorieusement cette noble vie : « ... Je ne croyais pas, écrit-il alors à Jefferson, je n'imaginais pas, jusqu'à ces derniers temps, qu'il fût, je ne dis pas probable, mais possible, que, pendant que je me livrais aux plus pénibles efforts pour établir une politique nationale, une politique à nous, et pour préserver ce pays des horreurs de la guerre, tous les actes de mon administration seraient torturés, défigurés de la façon à la fois la plus grossière et la plus insidieuse, et en termes si exagérés, si indécents, qu'*à peine pourrait-on les appliquer à un Néron, à un malfaiteur notoire, ou même à un filou vulgaire*... Mais en voilà bien assez. J'ai été plus loin que je ne projetais dans l'expression de mes sentiments... »

« *En voilà bien assez!* » Quelle est donc cette puissance de l'âme qui, dans une correspondance privée et dans une effusion toute confidentielle, sait se marquer ainsi sa limite? Oh! je ne connais pas un plus beau langage ni un plus édifiant spectacle que celui de ce grand homme de bien luttant, je ne dis pas contre l'adversité, — Washington est le type de l'homme vertueux qui a réussi, — mais aux prises avec les dégoûts, les amertumes, les injustices de toute espèce dont sa route est semée, et faisant de grandes choses avec des ressources bornées, forcé de combattre avec des armes qu'on brise sans cesse dans sa main, arrachant pied à pied, une à une, avec une infatigable persévérance et à un âge qui est celui du repos, les garanties indispensables à l'ordre public chez ce peuple qu'il a sauvé, et sans lesquelles les États-Unis d'Amérique ne seraient

peut-être aujourd'hui qu'un repaire de flibustiers et une confédération d'anarchistes! Disons-le : c'est le plus grand triomphe que la modération et la prudence, le dévouement à la patrie, le respect du droit, l'amour de l'humanité, la foi dans la liberté, ces vertus des vrais hommes de bien, aient jamais obtenu sur la terre! Combien de grands hommes, en effet, qui ne sont grands dans l'histoire que par les défauts contraires! Combien qui n'ont écouté que leurs passions, qui n'ont suivi que leur fantaisie, et qui l'ont suivie souvent jusqu'au bout du monde! Leurs noms sont partout. Ils personnifient l'idée de despotisme, comme Washington est le représentant historique le plus illustre de l'esprit libéral. S'ils rencontrent des obstacles, ils les brisent avec fureur. Si le vieux monde leur paraît trop étroit, comme Juvénal le dit d'Alexandre le Grand,

Æstuat infelix angusto limite mundi,

ils en cherchent un nouveau. Si les hommes ne suffisent plus à les arrêter, c'est à la nature même qu'ils s'en prennent, c'est aux climats qu'ils livrent bataille, et ils la perdent. Le beau spectacle que donne Washington, c'est de s'être grandi en se limitant; c'est d'avoir voulu rester simple citoyen du grand État qu'il avait fondé; et c'est aussi qu'après avoir épuisé jusqu'à la lie l'amertume d'un pouvoir précaire et contesté, — le jour où on vient lui offrir le titre de roi, il le repousse comme un outrage : « ... Je cherche en vain, répond-il au colonel Lewis Nicola, qui lui a fait cette offre étrange, je cherche en vain ce qui, dans ma conduite, a pu encourager une proposition qui, à moi, me semble grosse des plus grands malheurs qui puissent fondre sur mon pays... » Je ne crois pas que le caractère de Washington eût besoin d'une pareille épreuve pour être connu; mais une pareille réponse manquait à sa gloire, et

elle complète l'idée que nous aimons à nous faire de sa grandeur.

Je m'arrête. Je n'avais pas l'intention de raconter, après M. Cornélis de Witt, la vie de Washington, ni de juger l'homme après M. Guizot, qui en a parlé en maître et avec une élévation admirable. Où M. Guizot a passé, la critique peut recueillir des impressions : elle n'a plus à prononcer des jugements. J'ai voulu seulement, en revenant aujourd'hui sur le livre de M. de Witt, donner une idée de ces impressions qu'il fait naître et de ces rapprochements qu'il suggère. L'auteur est très-jeune, et son livre fait penser. Il est écrit avec précision et gravité. Il a l'intérêt d'un récit rapide, habilement conduit, méthodique et concluant, abondant et châtié. Rien n'y manque de ce que l'art y pouvait mettre, et la jeunesse ne s'y trahit peut-être que par les rares exagérations d'un dogmatisme qu'une plus longue expérience adoucira. L'auteur excelle dans les portraits; il a très-bien peint M. de Lafayette. Mais n'est-il pas trop sévère pour les compagnons d'armes de ce citoyen illustre quand il nous dit que Washington le vit arriver avec défiance « parce qu'il ne savait encore ni tout l'intérêt que la France avait au succès des États-Unis, ni tous les sacrifices que les Français peuvent faire au besoin de satisfaire *leur vanité et de réaliser les rêves d'un esprit léger et généreux?* » C'est bien peu dire, avouons-le, pour caractériser le mouvement héroïque qui entraîna l'intervention de la France dans les affaires de l'Amérique ; et M. de Witt est plus juste, même en se contredisant, lorsqu'au siége d'York-Town il montre les Américains, animés par l'exemple des Français, apprenant, à leur école, l'exactitude, la discipline et l'obéissance, et miraculeusement transformés par leurs sérieuses et intrépides leçons. M. de Witt a raison : comme militaires, les Français ont presque tout apporté en Amérique au moment de la lutte avec l'Angleterre, l'élan et la règle,

l'héroïsme et la discipline, l'audace intelligente et la bonne tenue, la science et l'inspiration. Et ce que les Français ont fait alors en Amérique, ils l'ont toujours fait et partout. Ils sont, quoi qu'on en puisse dire, et une fois sous le drapeau, le peuple discipliné par excellence; c'est là le secret de leur prééminence militaire. Mais n'insistons pas. Justice est faite, et par la plume de M. Cornélis de Witt lui-même, à qui une contradiction ne coûte pas quand elle profite à la vérité.

J'en dirai autant d'une certaine tendance à regretter, dans l'établissement de la Constitution américaine, l'exclusion des principes et des prétentions aristocratiques. Quelle que fût en effet la situation de quelques colonies du Sud, et notamment de la Virginie et des Carolines, où le sol, comme M. Guizot le fait remarquer, appartenait en général à de grands propriétaires, où le droit d'aînesse maintenait la perpétuité des familles, où l'Église était dotée, où la législation civile de l'Angleterre, si fortement empreinte de son origine féodale, avait été maintenue presque sans réserve ; — il est bien évident qu'une organisation pareille n'avait jeté de profondes racines ni dans les idées ni dans les mœurs, puisqu'au premier souffle de la révolution tout fut emporté sans résistance. Comment retenir, en effet, sur le sol qui avait dévoré ses soldats, ce simulacre vieilli de l'aristocratique Angleterre? Comment relever l'édifice après en avoir jeté les débris à tous les vents?

Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines?

L'aristocratie est, de toutes les institutions humaines, celle qui se prête le moins à une reconstruction artificielle. On disait autrefois que Dieu lui-même ne pouvait pas faire un gentilhomme français. Washington n'aurait pu refaire un seigneur virginien. Avait-il « les goûts aristocratiques »,

comme M. de Witt paraît le croire, parce qu'il recommande quelque part de préférer, dans le choix des officiers, les *gentlemen* aux premiers venus, c'est-à-dire les gens instruits et bien élevés à ceux qui ne le sont pas? Nos écoles militaires ne sont pas instituées pour autre chose, et elles ne passent pas cependant pour être des pépinières de gentillâtres. Quoi qu'il en soit, respectons la noblesse partout où elle existe, si elle se respecte; ne refaisons pas l'aristocratie où elle n'a que faire.

Sous toutes ces réserves, j'aime et j'estime le livre de M. Cornélis de Witt. *L'Histoire de Washington* est une lecture saine et morale, où l'auteur a mis ce parfum de candeur et de jeunesse qui mêle le charme à l'austérité. Il n'y a pas beaucoup de livres qui aient ce mérite d'être écrits par de très-jeunes auteurs sous l'inspiration d'une pensée grave, d'une foi sincère et d'un pieux souvenir. M. de Witt a choisi l'histoire de Washington comme un sujet qui devait plaire à son nom illustre, et pour lequel il trouvait tout auprès de lui non-seulement d'utiles conseils, mais un noble exemple. Et qu'on ne dise pas qu'il n'est pas besoin d'un mérite extraordinaire pour faire un bon livre sous les yeux de M. Guizot. Je crois, au contraire, que le mérite est grand de se faire lire après lui. C'est celui de M. de Witt. Qu'un pareil succès lui suffise et qu'il l'encourage. Pour le moment et pour longtemps, ses amis ne lui en souhaiteront pas un autre.

DEUXIÈME PARTIE

I

Les massacres de septembre.

I

— 23 NOVEMBRE 1856. —

M. Louis Blanc raconte (tome VII, page 181 de son histoire) [1] que, dans la nuit du 2 au 3 septembre 1792, Panis et Sergent, comme administrateurs de police, avaient signé et adressé au directeur de l'Abbaye l'ordre que voici :

« Monsieur, vous ferez sur-le-champ enlever les corps des personnes de votre prison qui n'existent plus. Que, dès la pointe du jour, tout soit enlevé et emporté hors de Paris, dans des fosses profondes bien recouvertes de terre. Faites, avec de l'eau et du vinaigre, laver les endroits de votre prison qui peuvent être ensanglantés, et sablez par-dessus....

« A la mairie, ce 3 septembre, une heure du matin.

« PANIS, SERGENT. »

[1] *Histoire de la Révolution française*, t. VI, VII, VIII (de la fin de 1791 au 2 juin 1793). Paris, 1854-1856.

Mais Panis et Sergent avaient eu beau faire : le sang, effacé dans la cour de l'Abbaye, est resté sur leur nom et sur leur mémoire. Et de même, M. Louis Blanc a beau plaider *les circonstances atténuantes* dans le récit des crimes commis durant la période révolutionnaire qu'il nous raconte aujourd'hui ; il a beau *sabler par-dessus* le 20 juin, le 10 août, le 2 septembre, le 21 janvier ; — tache de boue ou tache de sang, la marque est restée. Telle est, avant toute discussion de détail, l'impression que m'a laissée la lecture de ces trois volumes ; et cette impression, je la dis comme je la ressens, si vive qu'elle soit.

Pour M. Louis Blanc, la Révolution ne commence guère qu'avec Robespierre conventionnel, et elle finit avec lui. Pour nous, Robespierre n'est pas seulement le tyran et le bourreau de la Révolution française, il en est le sophiste et le corrupteur. « Une seule révolution, celle de 1789, écrit Madame de Staël, a été faite par la puissance de l'opinion. Depuis cette année, presque aucune des crises qui ont eu lieu en France n'a été désirée par la nation [1]. » M. Louis Blanc commence au 10 août et il arrête au 9 thermidor le mouvement régénérateur de la France, qui ne reprend, selon lui, et pour bien peu de temps, qu'en février 1848. Pour nous, comme pour madame de Staël, la véritable régénération du pays commence en 89 et s'arrête en 92 devant la tyrannie des factions. La Convention nationale n'a ni gouverné ni constitué la France moderne. Elle l'a exploitée et opprimée. La Révolution de février, je le reconnais, a été tout près de renouer la chaîne qui l'eût rattachée, comme le désirait M. Louis Blanc, aux doctrines politiques et économiques de Robespierre. Les théories étaient toutes prêtes. Les hommes d'action ont manqué.

Mais ne revenons pas sur ces querelles. M. Louis Blanc

[1] *Considérations sur la Révolution française*, t. II, p. 57.

peut se donner la satisfaction d'écrire l'histoire de la Révolution française comme un avant-propos à cette dangereuse dictature qu'il a exercée un moment. Il peut dire de l'homme qui prononça devant la Convention nationale, le 24 avril 1793, ce fameux discours sur la propriété, telle que le jacobinisme la concevait, comme un droit purement *relatif et social;* — il peut dire de Robespierre : « L'homme qui écrivit les lignes citées plus haut s'est creusé, sur un de ces sommets au-dessous desquels se forment les nuages, un tombeau où ne saurait le troubler le *væ victis* de l'histoire !... » Quant à nous, descendons de ces nuages de l'hallucination socialiste. Allons droit aux faits. Essayons de discerner leur caractère véritable sous les déguisements qui les couvrent. Cherchons la vérité, si hideuse qu'elle puisse être, sous la plus brillante argumentation. Montrons la fange immonde sous le sable doré...

Pour la grande masse des lecteurs, l'histoire de la Révolution française n'est plus à faire. Nous ne parlons pas des livres : il n'y a pas deux historiens de la Révolution qui s'accordent entre eux, et pourtant le public sait par cœur cette histoire si peu certaine. Elle est écrite dans la conscience du genre humain. On peut raffiner sur le détail, varier à l'infini les systèmes, multiplier les informations, puiser à des sources nouvelles, soit à Londres, soit à Paris, aux Archives de France ou au *British Museum;* on peut joindre la controverse au récit, discuter M. Michelet, récuser M. de Lamartine, réfuter, s'il est possible, M. de Barante, coudre à de longs chapitres de narration d'interminables épilogues; — on peut faire tout cela, et je reconnais que M. Louis Blanc l'a fait sur quelques points avec supériorité et presque toujours sans ennui pour ses lecteurs. Mais, en fin de compte, à quel résultat arrive-t-on? On laisse un peu plus embrouillées qu'elles ne l'étaient les mille questions que soulèvent les grands événements de la période terroriste; —

on ne change pas le sentiment public et presque unanime que ces événements inspirent. C'est ce sentiment-là qu'il faudrait corriger, et il est incorrigible. C'est ce jugement de l'humanité, le verdict de ce grand jury permanent qu'il faudrait réformer, et il n'est pas susceptible de réformation. Écrivez après cela l'histoire de la Révolution française comme vous le voudrez; exagérez le fanatisme ou la responsabilité; supprimez Dieu dans l'histoire : ce que Robespierre lui-même n'a pas osé faire dans l'État; flattez la Terreur; poétisez le bourreau; dorez la guillotine! Dites, comme M. Michelet quelque part, dans un accès d'attendrissement démocratique, parlant des héros de 93 : « *Ils haïrent parce qu'ils aimaient trop!...* » — ou comme M. Louis Blanc, parlant de Robespierre : « Il aime l'humanité, il l'aime avec un froid délire, *il l'aime jusqu'à vouloir mourir pour elle*, tout couvert d'opprobre... » tout cela importe peu. Chacune de ces histoires aura ses fidèles, je le sais; chacun de ces séducteurs, ses victimes; chacun de ces accès de lyrisme, ses admirateurs ou ses dupes. Mais, s'il y a quelqu'un qui ait plus d'esprit que Voltaire, il y a quelqu'un aussi qui est moins révolutionnaire que les récents historiens de la Révolution française; c'est tout le monde. Écrivez donc; prodiguez l'érudition, l'éloquence, la poésie, les mirages trompeurs, les déclamations creuses; pindarisez quand il faut raconter, dogmatisez quand il faut décrire; — un homme de cœur qui vous lit en sait plus que vous sur les grands événements de la Révolution, non que vous soyez de malhonnêtes gens qui l'ayez volontairement travestie au gré de vos passions, mais parce que vous êtes les premières dupes de l'erreur que vous propagez, les premiers qu'aveugle la fausse lumière que vous faites étinceler sur vos tableaux.

Quant à moi, je nie hautement que le 20 juin n'ait été qu'une promenade innocente des Parisiens « en vacances »

à travers le palais du roi. (T. VI, p. 428.) Je nie que le 10 août soit né d'une provocation du château. (T. VII, chap. xv, *passim.*) Je nie que les massacres de septembre soient la suite « d'un immense accès de fièvre chaude » qui aurait soudainement éclaté dans la population parisienne à la nouvelle de la capitulation de Longwy (p. 183). Je nie enfin que le 21 janvier ait été le châtiment mérité « d'un grand conspirateur. » (T. VIII, p. 50.) Et je nie tout cela, non pas parce que je me crois plus savant, plus habile, mieux informé, plus humain et plus vertueux que M. Louis Blanc; loin de moi une prétention de cette sorte ! je nie cela comme étant un simple lecteur de son livre, un des plus humbles et des plus obscurs, et parce que j'oppose à la dangereuse argumentation d'un homme de talent la candide mais énergique protestation de mon bon sens, appuyée sur la conscience et l'équité du genre humain.

Voyons : qu'était-ce que le 20 juin, j'entends pour le premier venu, vous ou moi, jugeant sans passion, sans parti pris, spectateur et témoin de cette journée fatale? Qu'était-ce que le 20 juin, si ce n'était une violence aussi injuste qu'outrageante faite à la royauté constitutionnelle, une violation de son domicile légal et de sa personne inviolable, — exécutée à main armée, à l'instigation des clubs démagogiques, sous la direction de leurs chefs et dans le but d'annuler sa prérogative en attendant de la détruire? Je traduis là bien modérément, en langue vulgaire, ce qui dut être l'impression du pays en 1792 et ce qui l'est à plus forte raison aujourd'hui que ces redoutables souvenirs sont si loin de nous. Voici maintenant la traduction qu'en donne M. Louis Blanc : « ..... On marchait paisiblement, gaiement. Vous eussiez dit un fleuve immense grossi dans son cours par des milliers de rivières et de ruisseaux... Nulle bannière injurieuse ne flottait au vent... Ceux-ci, il est vrai, étaient armés de piques, ceux-là de bâtons ferrés, de haches, de marteaux,

même de pelles et de couteaux emmanchés... Mais partout on apercevait, se confondant avec le fer et l'acier, des épis de blé, des rameaux verts et des bouquets de fleurs. Une joie franche animait ce tableau mouvant... Spectacle inouï! on vit entrer pêle-mêle des musiciens, les gens à piques, forts de la halle et charbonniers, des gardes, des mendiants, de curieuses jeunes filles, de pauvres mères traînant par la main leurs enfants demi-nus, et dont le visage pâle souriait. C'était une revue de cette civilisation pleine de navrants contrastes, fille de l'ignorance mariée au crime. La misère était là, mais comme en vacances. Les fusils, les lances, les épées brillaient, mais à travers des branches d'oliviers. Quelques femmes portaient un sabre nu... et dansaient. D'autres chantaient le *Ça ira*, hymne sauvage adressé à la plus clémente des déesses, l'espérance. O désordre! ô bouffonnerie poignante de certaines joies populaires!... La journée du 20 juin 1792 ne fut, pour nous servir d'un mot trivial, mais qui est le seul qui rende bien notre pensée, — elle ne fut, de la part du peuple, qu'un acte par où se montra, sous des formes épiques, le badaudisme parisien [1]... » — Étrange 20 juin, direz-vous, ce 20 juin à l'eau rose, moitié bucolique, moitié parade, farce populaire ou sentimentale idylle, agitant des grelots où l'histoire nous montre des piques menaçantes et des épées nues, semant des fleurs là où Pétion disait (dans le Mémoire adressé par lui à l'Assemblée) que « *tous les bataillons* des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau *marchaient avec leurs canons et leurs armes* [2]! » Étrange 20 juin! et comme la royauté avait tort de se plaindre « de ces milliers de citoyens animés *d'une curiosité respectueuse,* » elle à qui les meneurs de la Gironde avaient si généreusement ménagé, comme le

[1] T. VI, p. 421, 422, 427, 428, 444.

[2] Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la Révolution française*, t. XV, p. 180.

raconte M. Louis Blanc, « une occasion éclatante de se relever aux yeux de la France et de l'Europe par une attitude qui eut vraiment quelque chose d'héroïque. » Comment la royauté eut-elle besoin d'être héroïque devant ces milliers de citoyens « animés d'une curiosité respectueuse, » c'est ce qu'il est difficile de comprendre; mais n'importe! N'est-ce pas que le 20 juin, ainsi transfiguré, perd beaucoup du côté de l'importance ce qu'il gagne du côté de l'agrément, et qu'il mérite à peine de figurer parmi les dates mémorables de notre histoire révolutionnaire? M. Louis Blanc dit quelque part des Girondins que ce furent « des artistes égarés dans la politique, » et que c'est pour cette raison « qu'ils ont trouvé tant de faveur auprès de tous les grands artistes qui ont parlé d'eux, tels que MM. Michelet, de Lamartine et Sainte-Beuve... » M. Louis Blanc est lui-même un plus grand artiste, puisqu'il a pu nier l'outrage fait à la royauté, là où M. de Lamartine lui-même l'avait vu et signalé. Louis XVI pourtant, en dépit de sa mansuétude proverbiale, avait vivement caractérisé le 20 juin quand il disait, non pas « avec toutes les colères de son cœur, » comme l'écrit M. Louis Blanc, mais avec un sentiment d'indignation si légitime, dans sa proclamation du 22 : « Les Français n'apprendront pas sans douleur qu'une multitude égarée par quelques factieux est venue, à main armée, dans l'habitation du roi... Le roi n'a opposé aux menaces et aux insultes des factieux que sa conscience et son amour pour le bien public... » Et n'était-il pas aussi un naïf organe des angoisses de sa famille et de son pays, ce pauvre enfant, destiné à une mort si affreuse, qui, voyant la reine encore tout effrayée, le 21, des rumeurs menaçantes qui continuaient à se répandre, courait à elle en lui disant : « *Maman, est-ce qu'hier n'est pas encore fini?...* »

Mais poursuivons : au 10 août, au 2 septembre, c'est toujours le même art de grouper le peuple, de le mettre

en avant, de le faire marcher, de le faire agir, de substituer aux secrets ressorts, aux intrigues et aux ambitions qui le travaillent à leur profit je ne sais quel irrésistible entraînement, quelle fureur anonyme et irresponsable qui tout à coup le gagne, l'enivre, l'exalte et le pousse aux derniers excès; — pratique commode dans la démagogie active, et commode aussi dans son histoire. On échappe ainsi, comme historien, à la nécessité de juger certains actes qu'on n'oserait absoudre ouvertement, et qu'on évite de condamner. On sauve la responsabilité de ses opinions, de ses idées, de son parti dans le passé. Le peuple est de bonne composition. Il a les épaules larges et le bras vigoureux. Il prend tout à sa charge. On en est quitte pour mettre sur le compte de sa violence et de sa colère des crimes sans nom dont un grave historien a pu dire cependant « qu'ils avaient été conçus et préparés avec la froideur et la régularité d'*un acte d'administration*[1]. » Ce que M. de Barante dit des « égorgements de septembre » peut s'appliquer aussi au 20 juin, au 10 août, au 21 janvier. Partout se sent l'impulsion d'une volonté inflexible et implacable, volonté multiple mais persévérante, qui s'appelle tantôt le club des Jacobins, tantôt la Commune de Paris, tantôt le Conseil de surveillance, qui prend tous les noms sans changer d'allure, qui met tous les masques sur le même visage, et qui finalement réussit, parce qu'elle est sans peur, sans scrupule et sans pitié.

Dans le livre de M. Louis Blanc, cette action souterraine et infaillible est à peine indiquée. M. Louis Blanc nous montre bien, il est vrai, dans un chapitre très-étudié, la Commune de Paris à l'œuvre après le 10 août, fermant les barrières, décrétant les arrestations par masse, brisant les presses royalistes ou les distribuant aux démagogues, nom-

[1] *Histoire de la Convention nationale*, par M. de Barante, t. I, p. 250.

mant des commissions extraordinaires pour juger les coupables « souverainement et en dernier ressort », suivant la libérale proposition de Robespierre. Dans ces préliminaires de son œuvre, la Commune de Paris est très-minutieusement explorée par M. Louis Blanc, et rien ne manque à notre information. Mais, dès qu'il s'agit des massacres de septembre, c'est le peuple tout seul qui est en scène, la Commune disparaît. Il ne tient qu'à vous de prendre le club des Jacobins lui-même pour une académie de beaux esprits. Tous ces hommes d'une initiative si ardente, d'une volonté si énergique, d'une complicité si incontestable, on les voit à peine parmi ces journées funestes; ou, si on les rencontre par hasard, ils sont couchés, ils dorment, ou ils sont à table... La nuit du 10 août, « je fus m'asseoir près d'un lit, accablée, anéantie, raconte Lucile Desmoulins, la femme de Camille, — et lorsque je voulais parler, je déraisonnais. Danton vint se coucher. Il n'avait pas l'air fort empressé. Il ne sortit presque point. Minuit approchait. On vint le chercher plusieurs fois; enfin il partit pour la Commune. Le tocsin des Cordeliers sonna, il sonna longtemps.. Danton revint... Il fut se jeter sur son lit... Camille revint à une heure; il s'endormit sur mon épaule [1]. » — Il y a un moment pourtant où ces intrépides dormeurs se réveillent. « ..... Il était trois heures de la nuit, raconte M. Louis Blanc, lorsque Camille Desmoulins et Fabre d'Églantine entrèrent chez Danton, qui était couché. « Il faut, lui dit Fabre en « le réveillant, que tu me fasses secrétaire du sceau. — Et « moi, ajouta Camille, un de tes secrétaires... » Danton, à moitié endormi, leur répondit : « Mais êtes-vous bien sûrs « que je sois nommé ministre? — Oui. » Et en effet il avait été élu dans l'Assemblée par 222 voix sur 284 votants.

[1] Voir le *Journal de Lucile*, dans les *Études révolutionnaires* de M. Édouard Fleury, t. I, p. 261 et suiv. (cité par M. Louis Blanc).

Danton était ministre, Louis XVI était suspendu..... » — Au 2 septembre, c'est la même histoire; le peuple a tout fait. Les chefs d'emploi ont disparu. Les uns se cachent, comme Marat, ou ne se montrent pas, comme Robespierre. Les autres dînent tranquillement, comme Danton, comme Pétion, comme Roland. « ..... Tandis qu'on égorgeait aux prisons, dit M. Blanc, Anarcharsis Clootz, admis au dîner ministériel qui avait lieu chez Roland tous les lundis, y discourait longuement, au sujet des massacres, sur les droits des peuples, sur la justice de leur vengeance... Il *ennuya* plus d'un auditeur, écrit madame Roland. » Chez Pétion, même insouciance : « Ayant à dîner Brissot, Gensonné, Duhem, il dit à des coupe-têtes qui vinrent tout sanglants au milieu du repas lui demander ses ordres sur quatre-vingts prisonniers de la Force : *Faites pour le mieux !*... et il leur offrit à boire. » Chez Danton aussi, table ouverte : Prudhomme (qui était accouru chez le ministre au premier bruit du tocsin, et qui en obtenait les confidences que nous reproduirons plus tard), « Prudhomme se retirait, le cœur oppressé. En passant dans la salle à manger, il aperçut, parmi les convives qui s'y trouvaient réunis, la femme de Camille Desmoulins, celle de Danton, celle de Robert. Il revint chez lui tout pensif... »

Les chefs d'emploi systématiquement écartés, il ne reste plus, comme nous le disions, qu'un acteur sur la scène. Cet acteur, c'est le peuple. Quel sera son rôle au jour des massacres ? M. Louis Blanc va nous le raconter. De cette même baguette magique qui a évoqué l'idylle du 20 juin, M. Louis Blanc va créer le poëme du 2 septembre. Avec cette même facilité qui amnistie la visite des Parisiens « en vacances », un jour de bonne humeur, dans le palais du roi, l'historien *expliquera* « cette ivresse satanique » des Parisiens septembriseurs, — héroïsme et brigandage, enthousiasme et terreur, atroce barbarie mêlée d'attendrissements

sublimes, patriotisme tour à tour généreux et féroce, « exaltation qui eût fait des héros, vertige qui fit des assassins..... » Eh bien, soit! nous allons essayer de démêler, à notre tour, dans cette confusion effrayante de crimes et de vertus si étrangement rapprochés, le caractère véritable de ces terribles événements. Nous n'aurions pas choisi un pareil sujet : nous le subissons. Puisqu'on plaide les circonstances atténuantes, nous verrons à qui elles profitent. Étrange façon de diminuer la criminalité d'un acte, que de l'étendre à une population tout entière!

II

— 7 DÉCEMBRE 1856. —

L'étude que nous poursuivons nous a conduits au 2 septembre 1792. M. Louis Blanc a donné du 2 septembre, non certes une apologie impossible, mais une explication « atténuante » qu'il nous reste à apprécier.

Le peuple de Paris était insurgé depuis près d'un mois. Le 2 septembre continuait le 10 août. Le massacre des prisons fut le contre-coup de l'invasion prussienne, la réponse de Paris au canon des assiégeants de Verdun. Le peuple s'était soulevé à la nouvelle de l'approche de l'ennemi, sans préméditation, sans direction. Il courait aux prisons avant de passer aux bureaux d'enrôlement. Il voulait punir les traîtres avant de combattre les étrangers. Il égorgeait par mesure de sûreté. Le patriotisme, avant de faire des héros, faisait des assassins; — patriotisme stupide et barbare, nous dit-on, démence funèbre, vertige infernal, frénésie abominable, car on n'épargne pas les reproches; mais frénésie qui avait sa grandeur, qui se montra compatible avec

les plus nobles instincts du cœur humain, la reconnaissance, le désintéressement, la tendresse, le respect des services rendus à l'humanité.... Tel est le système soutenu par M. Louis Blanc dans un brillant chapitre que je résume en partie avec les expressions mêmes que l'auteur emploie, chapitre qu'il a intitulé : *Souviens-toi de la Saint-Barthélemy!*

M. Louis Blanc n'est pas le premier qui ait reporté sur le peuple de Paris, spontanément soulevé, la responsabilité des massacres de septembre. Cette invention n'est pas d'hier. Le nouvel historien de la *Révolution française* n'en a pas le mérite, ni l'odieux non plus. Mais personne n'a soutenu ce système avec plus d'habileté, de chaleur et de décision. Le 3 septembre 1792, Roland écrivait à l'Assemblée nationale : « Hier..... fut un jour sur les événements duquel il faut peut-être laisser un voile. Je sais que le peuple, terrible dans sa vengeance, y porte encore une sorte de justice. Il ne prend pas pour victime tout ce qui se présente à sa fureur... Il la dirige sur ceux qu'il croit avoir été trop longtemps épargnés par le glaive de la loi *et que le péril des circonstances lui persuade devoir être immolés sans délai*..... » Roland reproduisait cette « appréciation » dans sa lettre adressée aux Parisiens, dix jours plus tard [1]. Plus tard encore, en novembre, Garat écrivait, en tête d'un discours prononcé par lui à la Convention : « En rejetant *sur l'insurrection* les massacres des 2 et 3 septembre, j'ai été loin de vouloir atténuer de si grands forfaits ; mais *ce qui est bon et ce qui est horrible* peuvent arriver dans le même temps, par *les mêmes causes*, et les massacres ont été exécutés, *parce que les mouvements de l'insurrection duraient encore* [2] ... » Enfin Robespierre, qui, à en croire M. Louis Blanc, n'a jamais

[1] *Histoire parlementaire de la Révolution française*, par Buchez et Roux, t. XVIII, p. 29.

[2] *Mémoires de Garat*, dans l'*Histoire parlementaire*, t. XVIII, p. 313.

parlé des journées de septembre qu'avec horreur, Robespierre disait, le 5 novembre, devant la Convention nationale : « Au milieu de ce mouvement universel, l'approche des ennemis étrangers réveille le sentiment d'indignation et de vengeance qui couvait dans les cœurs contre les traîtres qui les avaient appelés. Avant d'abandonner leurs foyers, leurs femmes et leurs enfants, les vainqueurs des Tuileries veulent la punition des conspirateurs qui leur avait été promise ; on court aux prisons... *c'était un mouvement populaire*, et non, comme on l'a ridiculement supposé, la sédition partielle de quelques scélérats payés pour assassiner leurs semblables.... »

Voilà, ce me semble, quelques précédents. Je pourrais en citer bien d'autres. Il suffirait d'ouvrir, presque au hasard, l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, par MM. Buchez et Roux, pour y trouver des apologies du 2 septembre, les unes infâmes, comme celle de Prudhomme; les autres ignobles, comme celle de Marat; quelques-unes insolentes, comme celle de Danton; d'autres empreintes d'une hypocrisie honteuse, comme celle que publia le *Moniteur* du 6. Parmi ces apologies, j'ai choisi les plus présentables, celles qui se rapprochent le plus de la manière de M. Louis Blanc et qui l'ont visiblement inspiré. Je n'ai pas besoin de dire qu'en septembre 1792 Garat n'était rien. Roland, hélas! était ministre de l'intérieur; mais personne ne l'a jamais accusé de complicité dans les égorgements. Quant à Robespierre, s'il a désiré les massacres de septembre, comme je le crois; s'il y a pris part moralement par une adhésion trop manifeste et par une influence trop peu contestable, — son discours seul l'accuse, et il n'y a pas contre lui d'autre preuve devant la justice de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, tel est le système. Voyons ce qu'il vaut.

De deux choses l'une : ou la population de Paris a en

effet, dans un moment de vertige (qui a duré six jours[1]), pratiqué le massacre en masse des malheureux entassés depuis un mois dans les prisons, et alors elle a mérité la honte d'une pareille apologie; ou le peuple de Paris a été étranger au massacre, et le sophisme par lequel on établit cette complicité imaginaire est l'erreur ou le mensonge de ceux qui l'emploient, les uns se trompant, comme M. Louis Blanc; les autres voulant nous tromper, comme Robespierre.

Étrange aberration de l'esprit! Entre les explications qui peuvent être données des crimes de septembre, il en est une (nous y reviendrons) qui jette sur ces événements un jour affreux mais éclatant. C'est celle-là qu'on dédaigne. Il en est une autre qu'on ne peut soutenir sans un effort extraordinaire de la pensée, sans torturer tout à la fois la vérité et la vraisemblance, sans allier des mots qui hurlent d'être ensemble, et sans confondre des sentiments inconciliables, et c'est cette explication qu'on préfère! Je ne parle pas de ceux qui ont pris part aux attentats de septembre. Ceux-là les expliquent comme il convient à leur intérêt. Ceux qui sont étrangers au crime, s'ils en parlent comme Roland, c'est qu'ils ont peur; ou c'est qu'ils veulent tout ménager, comme Garat; ou c'est qu'ils veulent faire peur, comme Robespierre. Quant à M. Louis Blanc, à qui veut-il plaire?... Quoi! pour atténuer la criminalité d'un massacre dont aucune langue humaine ne peut résumer l'horreur, et que les historiens sont condamnés à raconter heure par heure, minute par minute pour ainsi dire, quand ils veulent en faire comprendre la monstrueuse réalité, — pour atténuer le crime par l'irresponsabilité du coupable, M. Louis Blanc prend le peuple; il le traîne à sa

[1] Le 7 septembre, le massacre durait encore à Bicêtre. *Histoire de la Convention*, par M. de Barante, t. I, p. 286.

barre, il l'interroge. Nous avons vu qu'il le traite sans ménagement : patriote stupide! fou abominable! fanatique sauvage! mélange de barbarie et de générosité! « Noirs, noirs abîmes de la nature humaine, quel œil de philosophe vous sondera sans épouvante?... » Au fond, M. Blanc excuse le peuple; finalement, il le justifie; ou du moins, s'il le condamne, c'est comme ce jury timide qui avait accordé à un parricide convaincu le bénéfice des circonstances atténuantes. « La circonstance atténuante, disait M. Alphonse Karr, c'est qu'il avait coupé son père en morceaux... »

La circonstance atténuante pour le peuple de Paris, c'est qu'il s'était rué « tout entier, » nous dit-on, avec cette puissance irrésistible de la multitude soulevée, sur quelques centaines de prisonniers sans défense. Et la preuve?... J'ai lu, depuis que j'ai entrepris d'apprécier le système de M. Louis Blanc, une masse considérable de documents sur les journées de septembre, et je n'ai trouvé qu'une phrase, une seule, à l'appui de ce système, tandis que les preuves surabondent, comme je le montrerai, dans l'hypothèse contraire, celle d'un complot homicide. Cette phrase, M. Louis Blanc ne manque pas de s'en prévaloir, comme c'est son droit, même s'il en abuse. L'écrit d'où elle est tirée est un des produits les plus incohérents et pourtant les plus sérieux de cette littérature révolutionnaire dont les moindres lambeaux ont aujourd'hui un si grand prix. L'auteur, Felhemesi (*anagramme* de Méhée fils), est un franc jacobin, discoureur prolixe, sectaire passionné, grand pourfendeur d'aristocrates, qui vous parle des crimes de *Capet* et des malheurs de *la femme Lamballe*, — au demeurant un honnête témoin, qui a bien vu, que les crimes de septembre ont indigné, et qui ne ménage pas l'expression de ses sentiments. Il dit quelque part qu'au moment où la Commune de Paris eut la patriotique idée de faire tirer le canon d'alarme (la prise de Verdun n'était que le prétexte; donner le

signal du massacre était le motif); il dit qu'à ce moment, « le cri terrible : *Courons aux prisons!* retentit d'une manière spontanée, unanime, universelle, dans les rues, dans les places publiques, dans tous les rassemblements, enfin dans l'Assemblée nationale elle-même... » Certes, une pareille phrase aurait partout, même dans l'écrit d'un jacobin, une certaine importance, si l'auteur (qui apparemment n'était pas partout à la fois) n'avait pris la peine de se démentir ou du moins de s'expliquer lui-même par avance quelques lignes plus haut, et dans un style qui ne permet cette fois aucun doute. « ... Peut-être un jour, » dit-il, en considérant avec quelle rapidité la mémoire des événements contemporains s'efface, « peut-être un jour, si nos neveux demandent quels furent les inventeurs des fusillades, des conspirations de prison, ignoreront-ils que ce furent Barrère, Billaud, Collot; peut-être, s'ils étudient la langue française dans les dictionnaires de Carrier ou d'Audouin, croiront-ils que *déporter*, de notre temps, voulait dire *noyer*, et prendront-ils les massacres et les assassinats pour de simples méprises. Il est donc du devoir d'un ami de la vérité de livrer *à la guillotine de l'histoire* les individus qu'on ne peut séparer des faits, *dans la crainte qu'on n'attribue à une nation généreuse ce qui est l'ouvrage de quelques monstres* qui ont égaré la main de quelques-uns de ses membres. En vain ils voudraient *associer à leurs forfaits la multitude innocente*. Eux seuls sont la source responsable des flots de sang qui ont failli submerger la république[1]... » Que dire maintenant de l'argumentation de M. Louis Blanc, qui repose en partie sur cette base fragile, la phrase de Méhée fils que nous avons citée la première, — amplifiée par le commentaire et détournée de son sens véritable? Car Mé-

[1] *La Vérité tout entière sur les vrais acteurs de la journée du 2 septembre 1792*; p. 161 du tome XVIII de l'*Histoire parlementaire*.

hée fils n'explique-t-il pas sa pensée quand il dit ailleurs qu'un « double mouvement » caractérisait, suivant lui, les journées de septembre, le mouvement populaire provoqué ouvertement par les excitations de la Commune, et le mouvement exterminateur secrètement dirigé par elle, l'un « aveugle » et qui s'arrête aux portes des prisons; l'autre concerté, soldé, et qui y pénètre le couteau à la main? Telle est la vérité sur la part que le peuple de Paris a pu prendre aux journées de septembre, pendant l'émotion de la première heure. Que devient alors sa prétendue complicité dans la longue série des crimes qui ont suivi? Elle n'existe plus qu'à l'état de conjecture dans les discours des ministres trembleurs, des orateurs démagogues ou des écrivains passionnés; — calcul d'une ambition cauteleuse ou perverse dans la bouche de Garat ou de Robespierre, — abstraction d'un cerveau exalté et d'une imagination complaisante sous la plume de M. Louis Blanc.

On dit que le peuple de Paris, emporté par son patriotisme et pressé de rejoindre l'ennemi, avait voulu d'abord régler son compte avec cette redoutable armée de prêtres, de vieillards, de femmes, de gentilshommes, que la Commune avait entassés dans ses geôles et gardait à triple verrou. Cependant M. Louis Blanc nous raconte qu'il partait tous les jours, depuis le 2 septembre, de dix-huit à vingt mille Parisiens pour la frontière, dont près de deux mille complétement armés et équipés, suivant la version de MM. Buchez et Roux. Pendant ce temps-là, deux cents bandits, fédérés d'Avignon et de Marseille, échappés des prisons de Provence et de Sardaigne, restaient prudemment à Paris; on sait pourquoi. Les héros et les patriotes étaient donc ceux qui ne partaient pas!... On le voit; je cherche à *dégager* des crimes de septembre tout ce qu'y a mêlé de factice et d'emprunté le sophisme que je combats. Quant aux crimes mêmes, je ne prétends pas les caractériser; il y

faudrait cet immense et multiple détail que M. Louis Blanc a si franchement donné. Mais chercher une inspiration qui ne fût pas un crime de plus à ces lâches attentats où la bassesse le dispute à la férocité, en rejeter le poids écrasant sur la multitude innocente, n'est-ce pas faire au peuple de Paris une place à part et solitaire dans l'histoire, non-seulement des peuples, mais des races? Les cannibales eux-mêmes ne mêlent pas à l'égorgement de leurs victimes l'outrage d'une obscénité sanguinaire, et les nègres révoltés de Saint-Domingue étaient d'honnêtes gens auprès des égorgeurs de la princesse de Lamballe, des assassins du capitaine Reding et des chauffeurs du jeune et infortuné Mausabré [1].

Je ne prétends pas que le peuple, j'entends le vrai peuple, celui qu'on appelait autrefois le Tiers État et qui donne aujourd'hui son nom à la nation tout entière, — je ne prétends pas que le peuple français soit moins enclin qu'aucun autre aux égarements et aux violences de la passion politique. Je crois plutôt qu'il l'est davantage. L'histoire de son émancipation progressive est pleine de soulèvements, et elle a plus d'une page néfaste. On a le droit de les rappeler quand on fait le récit du 20 juin ou du 10 août. Mais c'est abuser de l'histoire que de chercher en France ou ailleurs des précédents aux attentats du 2 septembre. En France, la Jacquerie était une révolte. Les maillotins étaient des insurgés. Les Bourguignons se vengeaient des Armagnacs armés en guerre contre leur parti et vaincus les armes à la main. La Saint-Barthélemy n'était pas, que je sache, une démonstration populaire. C'était le crime d'une faction. A Palerme, les vêpres siciliennes, dont on invoque le souvenir comme une des circonstances atténuantes du massacre

[1] Voir la relation intitulée : *Mon agonie de trente-huit heures*, dans le XVIII[e] volume de l'*Histoire parlementaire*, *passim* ; et toute la série des pièces reproduites dans ce volume.

dans les prisons de Paris, étaient la revendication sanglante et barbare, mais légitime, d'une nationalité asservie. L'humanité est de tous les temps. Elle n'a ni date, ni drapeau, ni cocarde. Il y a pourtant quelque différence entre le quatorzième siècle et le dix-huitième, entre les paysans taillables et corvéables de l'Ile de France ou du Poitou en 1358, et les habitants de Paris civilisé en 1792, entre les bourgeois pillés, rançonnés et mis à merci par Isabeau de Bavière, et les exécuteurs à froid des égorgements « préventifs » du 2 septembre. Toutes les révoltes se ressemblent, si vous le voulez; mais rien ne ressemble, dans aucune révolte, à ces crimes sans précédents. Il y a des signes en effet auxquels se reconnaît, dans les troubles publics, et même dans la plus sanguinaire violence de son emportement, l'intervention du vrai peuple : — l'émotion soudaine, l'exécution rapide, le désordre foudroyant; le dirai-je encore? l'attrait d'un certain danger, le mélange de certains sentiments qui seuls soulèvent les multitudes, même pour le mal, — religion, liberté, patrie, indépendance nationale. Mais où trouver ces signes des véritables émotions populaires dans l'exécution de septembre? Oubliez-vous que « cet immense accès de fièvre chaude, » comme vous l'appelez, a duré huit jours; que le seul prétexte dont le crime ait osé se couvrir est le fabuleux péril que faisaient courir à une population de huit cent mille âmes quelques centaines de prêtres et de royalistes, détenus inoffensifs, gémissant au fond des geôles? Oubliez-vous que cette « ivresse » dont vous aimez à peindre le mouvement si subit et si spontané avait partout son mot d'ordre, ses étapes indiquées, ses tribunaux, ses délégués, les uns chargés d'amener les prisonniers devant les juges, les autres de les juger, ceux-ci de les tuer, — ceux-là, quand par hasard une absolution interrompait le cours monotone des égorgements, ceux-là, dis-je, de jouer ce rôle de sensibilité populaire qui vous a tant ému? Oubliez-

vous que partout où on a égorgé, à Paris, autour de Paris, à Versailles, en France, partout la même consigne était donnée, le même cérémonial observé, et qu'à Reims aussi, le 2 septembre, on disait à des citoyens enrôlés et prêts à partir : « Voudrez-vous donc, braves soldats, laisser derrière vous ces traîtres qui vont égorger vos femmes, vos enfants pendant que vous allez verser votre sang pour la patrie?... » Enfin, oubliez-vous que c'est vous-même qui nous donnez un tableau de cette prétendue justice du peuple qui s'exerçait entre deux guichets?

« ..... Le président, en habit gris, le sabre au côté; devant lui une écritoire, des papiers, des pipes, des bouteilles; autour, dix hommes armés, dont deux en veste et en tablier; d'autres étendus sur des bancs et assoupis; à porte du guichet, pour la garder, deux factionnair re-vêtus d'une chemise ensanglantée, et près d'eux un vi guichetier, la main appuyée sur les verrous... Dès le prisonnier paraissait, le président l'interrogeait crime et le sommait d'être fidèle à la vérité. Malheur à s'il mentait!... En cas de condamnation, et comme p épargner à la victime jusqu'au dernier moment la certi de son sort, la formule adoptée (dans la prison de l'Abbaye) était : *A la Force.* Dans la prison de la Force, on celle-ci : *Élargissez monsieur.* Alors le prisonnier était duit hors de la prison où l'exécution se faisait au mil du plus morne silence. Y avait-il acquittement au cont e? joie éclatait sur tous les visages; l'air retentissait c de *Vive la nation!* on se précipitait sur le citoyen ac on l'embrassait avec enthousiasme; les plus furieux pa les égorgeurs l'enlevaient dans leurs bras sanglants, le portaient en triomphe jusqu'à sa demeure et criaient le long de la route : « Chapeaux bas devant l'innocent qui passe!... »

« Voilà, ajoute M. Louis Blanc, sous quel aspect se présentait la justice populaire. » Eh bien, où reconnaître dans un pareil tableau un peuple en furie, livré à cette « ivresse satanique et à cette démence funèbre » dont l'historien nous présente ailleurs une si vive peinture? Quoi! un président (c'était Maillard, l'homme, dit M. Louis Blanc, de je ne sais quel *étrange compromis entre la vengeance et la justice, la pitié et la fureur*), un président, le nez sur un registre d'écrou, des juges assis, d'autres qui dorment, quelques-uns qui boivent, un formulaire invariable, un interrogatoire impassible une exécution silencieuse, une mascarade de sensibilité, — c'est à ces traits qu'il faut que je reconnaisse qu'un peuple entier, patriotiquement soulevé, indigné et frémissant, avait mis le bras jusqu'au coude dans les massacres de septembre, et que la scélératesse du juge se confondait dans la grandeur de sa passion!

Non, je n'accepte pas cette explication! Je résiste à ce compromis! j'y résiste, non-seulement au nom de la morale que cette confusion outrage, au nom du peuple qu'elle calomnie, mais au nom de la langue même qu'on déprave en la pliant à ces accommodements d'une argumentation dangereuse. M. Louis Blanc tient beaucoup à établir le fait de la « spontanéité » populaire dans les massacres de septembre, comme si, en dehors de certains cas où le calcul est une circonstance aggravante, il importait beaucoup qu'une scélératesse soit préméditée ou soudaine. Les hommes naturellement féroces sont toujours prêts pour des actes de férocité. La prétendue spontanéité de la population parisienne dans les crimes de septembre ne serait donc qu'un crime de plus; et M. Louis Blanc, s'il était parvenu à la prouver, aurait donc fait tout le contraire de ce qu'il voulait. Tant est dangereuse à manier cette arme du paradoxe historique! tant est glissante cette pente du sophisme au service de la passion! Au fond, un crime est un crime, qu'il soit le fait

d'un homme seul, d'une faction, d'une multitude. On commence, comme M. de Lamartine, par poétiser sous la figure d'une intrépide jeune fille l'assassinat politique; ou bien on écrit, comme Montesquieu parlant des meurtriers de César : « ..... La vertu semblait s'oublier pour se surpasser elle-même, et l'action qu'on ne pouvait d'abord admirer, parce qu'elle était *atroce*, elle la faisait admirer comme ***divine***[1]. » Puis, avoir ainsi divinisé le poignard dans la main des patriciens, on arrive à amnistier l'immonde couperet au bras des justiciers de septembre! on arrive à donner des noms pompeux à des infamies! Si l'assassinat a ses « anges », comme dans les *Girondins*, l'égorgement des prisons aura ses Titans, comme dans le livre de M. Louis Blanc. Les crimes de Danton, sa part trop manifeste dans les massacres, « égarement de sa sensibilité! » nous dit l'auteur (tome VII, page 97). Et que disait Marat, encore tout couvert de ce sang qui avait coulé par torrents? « C'est le plus pur amour de l'humanité, le plus saint respect pour la justice, qui m'ont fait renoncer, pour quelques moments, *à la modération philosophique* pour crier haro sur nos implacables ennemis. Cœurs sensibles et justes, c'est à vous que j'en appelle... Le salut public qu'ont toujours assuré *ces expéditions populaires* sera la seule réponse que j'opposerai à la calomnie[2]... » Et le capucin Chabot comment comprenait-il, à son tour, « la sensibilité » de cette justice expéditive qu'avait demandée Marat? « ..... Le nombre des sans-culottes, disait-il aux Jacobins le 7 septembre, étant à celui des aristocrates comme 99 est à 1, — il est clair que celui qui demande que l'on tue 1 pour éviter qu'on ne tue 99 *n'est pas un sanguinaire*... » Comprenez-vous maintenant où conduit la pente du sophisme, pour peu que la

[1] *Grandeur et Décadence des Romains*, ch. XI.
[2] *Journal de la République française*, n° XL, novembre 1792.

passion s'en aide et s'y abandonne? Calculez la distance qui sépare du grand Montesquieu le capucin Chabot : elle est remplie par le brillant chapitre de M. Louis Blanc. Une fois en effet qu'on emploie la langue à métamorphoser les sentiments et à confondre les idées, on ne s'arrête plus. C'est dans ce sens peut-être que le nouvel auteur de l'*Histoire de la Révolution française*, si habile écrivain qu'il soit, est doublement justiciable de notre critique. Au fond, je le répète, le crime est le crime. On a beau faire, le talent lui-même n'y peut rien. Le crime, même poétisé, s'il perd sa physionomie, garde son nom. C'est à ce nom indélébile que la postérité le reconnaît et le flétrit!

Ainsi, pour résumer ce qui précède, les crimes de septembre ne s'expliquent pas par la complicité du peuple de Paris, car le peuple n'y fut pas. S'il s'agita à la voix du canon autour des bureaux d'enrôlement, ou si même une curiosité brutale l'attira par instants autour des exécutions, ni sa passion ne fut engagée dans les massacres, ni son bras n'y fut entraîné. On l'entendit crier : Pitié! sur quelques points; sur d'autres, il applaudit aux rares acquittements que prononçaient, avec une intention trop évidente, les acteurs de cette sanglante comédie de justice; — presque partout, et après le premier entraînement, le peuple resta chez lui; il laissa faire. S'il a commis un crime en septembre, c'est celui-là. Mais il y a loin de cette inaction pusillanime, mêlée de terreur et de surprise, qui est le vice trop commun des multitudes, à cette scélératesse exceptionnelle qui signala les septembriseurs. Conclure d'une inaction coupable à une complicité monstrueuse, c'est blesser à la fois la justice et la raison.

III

— 10 DÉCEMBRE 1856. —

Il y a dans la calamiteuse histoire des crimes de septembre 1792 une complicité mieux établie que celle de la population parisienne; — la complicité de la Commune de Paris.

La part de la Commune de Paris dans le massacre des prisons, c'est là encore un de ces faits dont on pourrait se dispenser de rechercher la preuve. La conscience du genre humain désigne les coupables. J'ajoute qu'il n'est pas un fait de notre histoire révolutionnaire mieux établi et mieux prouvé. « Il n'y a plus là, dit M. de Barante, qui a écrit une histoire définitive de la *Convention nationale*, aucune explication à chercher, aucun mystère à éclaircir. » La Commune de Paris, d'accord avec le ministre de la justice Danton, assistée de Marat, président de fait, sinon de droit, du Comité de surveillance, la Commune a voulu, préparé, dirigé, payé les massacres de septembre. Les témoignages sur ce point existent aujourd'hui si nombreux, si précis et si concluants, les preuves s'offrent aux historiens impartiaux avec une telle surabondance, que ceux même qui le paraissent le moins n'ont pu résister à l'indiscutable éclat de cette lumière. Parmi les plus récents, M. de Lamartine et M. Michelet ont pris parti contre la Commune de Paris, et marché hardiment dans cette voie. M. Louis Blanc consacre quelques-uns de ses chapitres les plus véhéments à les combattre. Voici au surplus une autorité bien autrement décisive, celle des auteurs mêmes de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, assez peu suspects, on le

sait, de partialité aristocratique, mais auxquels on ne refusera pas le mérite d'une érudition supérieure dans tout ce qui se rapporte à l'ensemble et aux détails de cette histoire. Eh bien, arrivés aux journées de septembre, forcés de s'expliquer, que disent ces deux auteurs? Il leur en coûte sans doute de trancher contre cette glorieuse Commune du 10 août une question de cette importance; et aussi s'y prennent-ils à deux fois pour se décider. Mais de leurs conjectures accumulées résulte, à mon avis, la plus redoutable affirmation qui ait été jamais produite contre les ordonnateurs du massacre. Laissons-les donc un moment parler :

« ..... Il nous paraît très-probable, disent-ils, que les arrestations (décrétées administrativement par la Commune dans les derniers jours d'août) n'eurent d'abord d'autre but que celui de saisir les coupables, afin de les placer sous la main de la justice, afin de les mettre dans l'impossibilité de nuire, afin, en dernière analyse, de suppléer d'un seul coup l'action habituellement lente et paresseuse des pouvoirs réguliers. Mais il est également probable que lorsque la Commune vit le nombre des prisonniers, calcula la durée du procès, pesa le danger de tant d'hommes réunis par un même désespoir, *elle pensa au moyen d'en purger le sol de la France d'un seul coup.....* Les circonstances devenant pressantes, la terrible pensée d'un jugement prévôtal *et par masse* prit naissance et fut convertie enfin en une *résolution arrêtée.* Lorsque ce parti fut décidément pris, le Comité de surveillance (Marat, Sergent, Panis) procéda à de nouveaux interrogatoires, etc., etc..... »

Ailleurs, les mêmes écrivains disent, encore plus nettement : « Que le Comité de surveillance ait été l'ordonnateur des affaires de septembre, *c'est sur quoi il ne peut rester aucun doute.* »

Ailleurs encore, voulant montrer que Danton s'était décidé aux fatales mesures qui signalèrent la fin d'août, sans avoir consulté son conseil légal, composé de Barrère, Collot-d'Herbois et Robespierre (ce qui, pour le dire en passant, me paraît douteux); « ce conseil, ajoutent-ils, était institué uniquement pour être consulté sur les questions de législation, et nullement pour s'occuper d'administration. Or *les journées de septembre furent une affaire administrative*[1].

Que veut-on de plus? Et nous faut-il entrer dans l'appréciation détaillée de *cet art terrible* (le mot est de MM. Buchez et Roux), que la Commune de Paris déploya dans l'exécution de son plan? Art terrible en effet où tout est prévu, non-seulement le rôle que doivent jouer les principaux conjurés : Danton, l'orateur du massacre devant l'Assemblée nationale; Billaud-Varennes, préposé à l'encouragement des « travailleurs; » Marat, l'instigateur insatiable; Panis, l'exécuteur sanguinaire; Sergent, son adjoint impassible; Maillard, le grand juge; Santerre, le commandant inerte et immobile de la force publique; — où tout est prévu, dis-je, non-seulement le rôle des chefs d'emploi, mais la besogne des comparses et les moindres détails de « l'entreprise : » fourniture du vin, location des charrettes, enlèvement des cadavres, assainissement de la voie publique, encaissement des espèces, emmagasinement des bijoux, — et où tout s'exécute, moins les comptes qu'on n'a jamais rendus, avec la régularité d'une affaire d'administration; — art terrible, avez-vous dit, mais qui n'a pas été pourtant assez habile pour rester secret, car nous savons tout; et, quant à moi, après ce que j'ai lu, la complicité de la Commune de Paris dans les crimes de septembre me semble un fait aussi complétement prouvé que le crime lui-même, et il est désor-

[1] *Histoire parlementaire de la Révolution française*, t. XVII, p. 403, 405, 406 et *passim*.

mais impossible à ma raison de séparer l'une de l'autre comme à ma conscience de les absoudre.

Mais qui a donné l'ordre? qui l'a signé? Question oiseuse. Des ordres de cette sorte ne s'écrivent pas. Reste-t-il jamais une trace matérielle de ces complicités terribles et multiples sur lesquelles l'histoire seule peut prononcer? Qui a donné l'ordre de la Saint-Barthélemy?... Ne suffit-il pas que le 3 septembre 1792, le lendemain des premiers massacres, le Comité de surveillance, prenant le titre de Comité de Salut public, ait écrit aux municipalités des départements par ordre de la Commune : « La Commune de Paris se hâte d'informer ses frères de tous les départements qu'une partie des conspirateurs féroces détenus dans les prisons a été mise à mort par le peuple; *actes de justice qui lui ont paru indispensables*, etc., etc. » Ne suffit-il pas que Danton, quand Théophile Mandar, vice-président de la section du Temple, vint le supplier, le 3 septembre, de couper court à « une frénésie qui, disait-il, souillerait à jamais la gloire du nom français, » — que Danton, le regardant froidement, lui ait crié : « Sieds-toi; c'était nécessaire! » Ne suffit-il pas que, dans une des principales prisons de Paris, à la Force, des membres de la Commune soient venus présider en personne le tribunal improvisé pour l'enregistrement des victimes? que, la veille de l'exécution, les ordonnateurs, les complices ou les confidents du massacre se soient fait délivrer un certain nombre de mises en liberté pour des détenus de leur connaissance, Danton pour Charles Lameth, Manuel pour Beaumarchais, Tallien pour madame de Tourzel, Robespierre pour l'abbé Berardier, Camille Desmoulins pour son professeur de rhétorique? « Marat lui-même, dit M. de Barante, sauva plus d'un prisonnier... » Combien d'autres preuves ne pourrions-nous pas citer ici, soit de la préméditation du crime, soit des circonstances de toute nature qui l'avaient annoncé! Il en

est une surtout qui caractérise bien ce mélange d'hypocrisie et de cruauté dont furent marqués les actes de la Commune pendant cette période. Quelques jours avant le 2 septembre, les concierges des prisons furent autorisés à laisser aux détenus toute liberté de commander eux-mêmes leurs repas et à ne leur rien refuser. Les états et les comptes de ces fournitures, qui existent encore, constatent qu'en effet la table des prisonniers, pendant les jours qui précédèrent le massacre, fut servie avec une délicatesse inusitée... Les auteurs de l'*Histoire parlementaire*, qui racontent ce fait curieux, en concluent une sorte d'involontaire aveu de préméditation fait par les coupables eux-mêmes. « Il semble, disent-ils, que les municipaux aient voulu, dans cette circonstance, rester fidèles à cet usage ancien en vertu duquel *on ne refuse plus rien que le pardon et la liberté au criminel condamné à mort.* » Je croirais plutôt que la Commune voulut faire prendre le change, par un faux semblant de bienveillance, sur l'atrocité de ses projets. C'est ainsi que la veille de l'exécution elle avait fait rouvrir les barrières. Trompeuse amorce! les barrières furent refermées plus étroitement dès le lendemain.

Personne n'a osé poursuivre les septembriseurs, dit-on encore, et on s'en indigne loyalement. On flétrit la lâcheté de ces pouvoirs publics, ministres, assemblée, magistrature, force armée, qui ne surent ni arrêter les massacres ni punir les assassins. Mais n'était-ce pas la preuve que le peuple avait engagé sans retour, dans les journées de septembre, sa main souveraine et sa complicité inattaquable? Comment juger un peuple? et qui l'eût osé? — Qui eût osé juger la Commune de Paris, dirai-je à mon tour? Ah! les preuves de sa complicité dans ces journées funestes, je l'ai dit, elles surabondent; mais il en est une qui me suffirait, si toutes les autres venaient à manquer : l'impunité de ses agents. Qui eût osé poursuivre les égorgeurs de septembre?

Était-ce la Commune? Était-ce le Comité de surveillance? Était-ce Danton? Était-ce Billaud-Varennes, le harangueur des prisons?

> . ... Quoi! ne m'avez-vous pas,
> Vous même, ici, tantôt, ordonné son trépas?....

Les égorgeurs de septembre étaient sacrés et inviolables, précisément devant ceux qui auraient eu mission de les poursuivre, Danton comme ministre de la justice, Billaud comme procureur de la Commune. Et que sais-je? Danton s'écriait en pleine séance de la Convention, un jour que Louvet, avec plus de courage que de mesure, l'accusait à la tribune de sa participation aux journées de septembre; Danton s'écriait d'une voix terrible et retentissante : « *Je suis inattaquable!* » Les sicaires de septembre l'étaient encore plus que lui. Et l'événement l'a bien prouvé. Les ordonnateurs du massacre ont fini par se dévorer les uns les autres. Les assassins à gage ont vécu, et ils sont presque tous morts dans leur lit.

Ils méritaient une fin si tranquille. Ils avaient admirablement rempli leur rôle. Chargés de jouer, dans les intermèdes du drame, une comédie de justice, ils étaient parvenus à faire illusion aux plus difficiles. Ils avaient trompé, par la supériorité de leur jeu, Robespierre lui-même, qui disait un jour à la Convention: « .... On assure qu'un innocent a péri; *un seul*, c'est beaucoup trop sans doute. Citoyens, pleurez cette méprise cruelle; pleurez même les victimes coupables réservées à la vengeance des lois, qui sont tombées *sous le glaive de la justice populaire*; mais que votre douleur ait un terme comme toutes les choses humaines...» Robespierre crut donc à la justice des exécutions de septembre. M. Louis Blanc semble y croire aussi, lui qui nous dit: « Le nombre des prisonniers que poursuivirent les vengeances politiques fut très-petit, comparé au nombre de ceux

qu'on frappa *pour des actes criminels dans tous les temps et dans toutes les sociétés.....* » On voit bien que le nouvel historien de la Révolution ne se rappelle pas très-exactement ce que Garat écrivait quelques années plus tard[1], avec un peu d'exagération peut-être, « que les assassins de septembre n'avaient tué que des aristocrates et acquitté que des voleurs. » Au fait, Garat était en droit de parler ainsi, lui qui avait eu sur les bras, comme ministre de l'intérieur, la terrible difficulté de régler la position de ces échappés de la justice municipale. Mais supposons exact ce que M. Louis Blanc affirme, — que la plupart des détenus qui furent tués étaient des malfaiteurs déjà flétris par la justice ordinaire ou réservés à ses châtiments. Voici ce qu'un des témoins des exécutions de septembre, un de ceux que l'auteur aime le plus à citer, ce que Méhée fils lui répond: « Sans doute, dit-il, beaucoup de coupables payèrent de leur vie de véritables forfaits ; mais le plus grand tort qu'ont fait à la morale publique ces massacres affreux, c'est que des actes d'une illégalité aussi cruelle, loin de tourner au profit de l'exemple, seule fin des supplices, honorent presque les victimes au lieu de les flétrir, et laissent à leurs adhérents le droit de réclamer leur mémoire comme celle de l'innocence martyrisée.... » Méhée fils a raison : un coquin assassiné par ses juges est presque un martyr. Que sera-ce donc d'un honnête homme ?

Voilà pour la justice des bourreaux de septembre. Quant à leur sensibilité, M. Louis Blanc s'étonne justement que, quelques minutes après le massacre de la princesse de Lamballe et à propos de l'acquittement inespéré du royaliste Weber, « des femmes, le voyant en bas de soie blancs, aient arrêté avec violence les deux gardes qui lui donnaient le bras (et le ramenaient chez lui en triomphe) pour leur dire:

[1] *Mémoires de Garat.*

Prenez donc garde! vous faites marcher monsieur dans le ruisseau. » — « Et ces mêmes femmes, ajoute l'auteur, s'il eût été déclaré traître, eussent prononcé son arrêt en ces termes : *Monsieur de la peau fine !* Non, ils n'ont pas écrit l'histoire des journées de septembre ceux qui ont omis ces rapprochements extraordinaires... » — Ceux qui n'ont pas compris l'histoire des journées de septembre, même après l'avoir supérieurement écrite, ce sont ceux qui ont fait obstinément découler d'un même sentiment et rattaché à la même cause des manifestations si contraires. Qui doute que la douceur ne puisse s'allier à l'énergie, la bienfaisance à la rudesse, la sensibilité du cœur aux plus mâles vertus ? Mais ne rapprochez pas ce qui s'exclut. Ne condamnez pas le cœur humain à des alliances contre nature. Ne confondez pas ce que le bon sens sépare. Ne prêtez pas aux mégères et aux tricoteuses ce cri des honnêtes gens. Vous cherchiez le vrai peuple ? Quand on fêtait un malheureux acquitté, quand on le prenait entre les bras pour le ramener triomphalement à sa famille, le vrai peuple était là. C'est lui qui jouait au naturel le rôle de la sensibilité. Les égorgeurs n'en donnaient que la parodie et la grimace.

Après la sensibilité, le désintéressement. M. Louis Blanc dit quelque part que, si Danton (ce qui est prouvé) reçut l'or de la cour, *il ne le gagna pas*. Constatons d'abord que, si les meurtriers de septembre ne reçurent pas leur argent, ils s'étaient montrés pourtant plus scrupuleux que Danton : ils l'avaient gagné. Que sert maintenant de se demander si ceux qui ont égorgé les aristocrates leur ont volé leurs montres ? si on leur avait promis un salaire ? si on les a payés ? Sur toutes ces questions on a entassé des volumes, je ne sais trop pourquoi. Si la Commune de Paris a ordonné le crime (et qui en doute aujourd'hui ?), elle a dû le payer. Elle l'a payé en effet. Et la preuve ? M. de Barante signale « des registres de payement et des quittances pour la solde

des massacreurs. »[1] Je doute pourtant que la comptabilité de septembre fût parfaitement en règle. Des comptes de ce genre ne se tiennent pas en partie double. Les égorgeurs n'émargent pas [1]. Les ordonnateurs d'un massacre ne tiennent pas registre public de « recettes et dépenses. » Cela tombe sous le sens. Le salaire des meurtriers n'est donc prouvé, comme beaucoup d'autres faits historiques dont personne ne doute, que par des indices et des témoignages, mais tellement nombreux et si concordants, qu'en bonne justice une preuve matérielle ne vaudrait pas davantage. Et par exemple, Billaud-Varennes est-il venu au milieu du massacre, en pleine cour de l'Abbaye, au moment où les assassins se mettaient en devoir de dépouiller leurs victimes, et leur a-t-il dit, oui ou non : « ... Mes amis ! mes bons amis !... on nous a dit que vous voliez ces coquins d'aristocrates après en avoir fait justice. Laissez les bijoux, l'argent, les effets pour les frais du grand acte de justice que vous exercez. *On aura soin de vous payer comme on est convenu avec vous*. Soyez nobles, grands, généreux..., etc., etc. ? » Voilà ce qu'écrit l'abbé Sicard qui l'a entendu. Méhée fils le jacobin cite le même propos : il l'a entendu. L'honnête citoyen Antoine-Gabriel-Aimé Jourdan, président du comité civil des Quatre-Nations, témoigne du même fait. C'est à lui-même que Billaud-Varennes s'est adressé pour le salaire de ses *ouvriers*. A cela M. Louis Blanc objecte qu'il s'agissait des ouvriers ensevelisseurs. Et pourquoi donc, lorsque le président du Comité

[1] Appien (*Guerres civiles*, IV, 8-11) nous a conservé le préambule des tables de la grande proscription d'Antoine, Octave et Lépide. Il y est formellement dit, à la fin, que, *pour que les meurtriers ne soient pas exposés à dénonciation, aucun d'eux ne sera inscrit sur les registres des triumvirs.*

Dion Cassius (XLVII, 6) atteste le même fait, mais de seconde main. (Egger, *Examen critique des historiens d'Auguste*, p. 15-16.)

de surveillance, auprès duquel Jourdan était allé se pourvoir, demande à celui-ci « si l'on n'a pas trouvé des assignats et de l'argent sur ceux qui ont été tués ; » pourquoi Jourdan répond-il : « *Quoi ! faudra-t-il que ces victimes infortunées payent encore leur bourreau ?* » Il s'agissait donc bien des assassins de septembre, et non de ceux qui avaient travaillé au péril de leur vie, comme disait la Commune, « à conserver la salubrité de l'air. » La Commune de Paris se servait de cette périphrase décente pour désigner les ouvriers qui avaient enlevé les cadavres. Elle était si sensible !

Quoi qu'il en soit, voilà trois témoignages très-différents par la forme, peut-être par l'intention, celui d'un jacobin, celui d'un prêtre, celui d'un officier civil de la municipalité, et ces trois témoignages s'accordent dans la même révélation, dans le même détail. Qu'opposer à un rapprochement si décisif? Mais n'insistons pas. Il est puéril de rechercher si des hommes qui ont assassiné froidement, avec toute sorte de raffinements cruels, les victimes livrées à leur discrétion, si ces hommes se sont trouvés saisis de scrupules invincibles quand il s'est agi de les dépouiller, s'ils ont reçu l'or qu'ils avaient si bien gagné, ou s'ils se payèrent de leurs propres mains, comme le raconte un des témoins que nous venons de citer. « .... Ils commençaient, dit Méhée fils, par enlever à leurs victimes portefeuilles, montres, bagues, diamants, assignats, puis mettaient toutes ces défroques tant dans leurs poches que dans les corbeilles et cartons ; et j'ai les deux preuves suivantes qu'ils se sont tout approprié... » Passons sur ces preuves. Les assassins de septembre n'ont jamais été convaincus : ils sont innocents. La Commune de Paris a demandé au Comité de surveillance des comptes que celui-ci n'a jamais pu rendre ; mais toute trace de cette discussion a disparu. (*Histoire parlement.*, t. XXI, p. 46 et suiv.) Que nous reste-t-il à faire? Conclure comme M. Louis Blanc, et admirer la modération de ce bandit qui, étant

entré dans l'enceinte où délibérait le comité des Quatre-Nations : « Je viens vous demander, dit-il, pour nos braves frères d'armes qui égorgent les aristocrates les souliers que ceux-ci ont à leurs pieds. Nos braves frères sont nu-pieds, et ils partent *demain* pour les frontières..... » Tous les sicaires de la Commune de Paris partaient *demain* pour la frontière. Cela veut dire qu'ils ne sont pas partis du tout.

Mais finissons. Oui, l'art fut terrible, et je répète à dessein ce mot qui résume avec une si vigoureuse précision toute cette histoire. Jamais plan de campagne tracé par un général habile, couronné par de patriotiques victoires, n'avait été plus résolûment conçu, conduit avec plus d'audace, de secret, de prévoyance, d'énergie, que cette campagne d'assassins commandée par un ministre de la justice. L'art fut terrible! MM. Buchez et Roux ont raison. La vérité sur le 2 septembre est dans ce mot-là. « C'était un grand à-compte sur le plan d'extermination, » dit à son tour M. de Barante. C'est là encore un jugement d'une profondeur admirable. Au fait, ce fou furieux que le cynisme de sa scélératesse rendait à la fois si nécessaire et si incommode à son parti, Marat, était l'âme du nouveau régime qu'inaugurait le 2 septembre. C'est lui qui avait inventé la Terreur. Il en fut le publiciste tant qu'il vécut, et après sa mort il en fut le dieu. Marat prêchait l'extermination comme la nécessité d'un interrègne. Robespierre en fit un gouvernement régulier. Il affecta toujours d'avoir été étranger au massacre des prisons. S'il ne l'avait pas commencé, il le continua. Avant de s'être établie en gouvernement, la Terreur s'était constituée en Cour de justice. C'est elle qui fit le procès du roi. Louis XVI, condamné avant d'être jugé, était, lui aussi, une victime de septembre. Qu'importe, — si le juge n'est ni compétent, ni impartial, ni sain d'esprit, ni indépendant, ni courageux, ni humain, — qu'importe que

le condamné périsse sur l'échafaud ou qu'il soit égorgé entre deux guichets !...

J'insiste un peu trop peut-être sur ces vérités d'ordre éternel. M. Louis Blanc me reproche ma passion [1]. Je suis, je l'avoue, tout rempli de passion contre ces crimes de la force et de la terreur. La société punit tous les jours les crimes de la faiblesse. L'homme qui lutte avec ses vices, avec ses besoins, dans l'isolement de sa perversité et de sa convoitise, contre la puissance invincible des lois sociales, cet homme est faible en même temps que criminel, et criminel peut-être parce qu'il est faible. La société le châtie, elle a raison. La société ne peut pas punir les crimes de la force, mais le genre humain les déteste, l'histoire les flétrit. C'est parce que M. Louis Blanc a essayé de les relever de ces flétrissures en les associant avec un art déplorable aux plus nobles sentiments du cœur humain, c'est pour cela que j'ai protesté et que je proteste, au nom de la vraie révolution contre la fausse révolution, au nom de 89 contre 93, au nom des constituants contre les proscripteurs, au nom des libérateurs contre les assassins !

IV

M. Louis Blanc ayant cru devoir répondre au jugement porté sur son ouvrage dans les *Études* qu'on vient de lire, sa lettre fut insérée dans le *Journal des Débats* du 19 décembre 1856.

« Londres, le 10 décembre 1856.

« Monsieur,

« Mon horreur pour les massacres de septembre est attestée par chaque ligne de mon récit.

[1] Voir plus loin une lettre de M. Louis Blanc.

« Et pourtant vous dites de ce récit qu'il est « l'épopée du 2 septembre ! » Que signifie ce mot ? Vos articles ne l'expliquent pas suffisamment. L'épopée du 2 septembre, est-ce l'épopée de l'assassinat ?

« Ici, ce ne serait pas l'auteur que vous auriez mis en cause, ce serait l'homme.

« Si je gardais le silence devant un tel doute, — il y a tant de gens qui condamnent un livre sans l'avoir lu ! — je ferais plus que subir une critique, j'accepterais une flétrissure ; et vous, monsieur, sous l'empire d'une de ces préoccupations qui abusent quelquefois des natures très-sincères, vous vous trouveriez avoir encouru le malheur d'être injuste.

« Nous sommes donc intéressés l'un et l'autre à ce que le public ne se méprenne pas sur la portée de votre critique.

« C'est pourquoi je vous demande la permission de bien constater ce qui suit :

« J'ai anathématisé les massacres de septembre ;

« J'ai voué à l'exécration ceux qui les commirent ;

« J'ai condamné, avec toute la véhémence d'une âme indignée, ceux qui ne les empêchèrent pas, au péril de leur vie, depuis Danton jusqu'à Roland, et à commencer par Robespierre.

« Si, m'appuyant sur des preuves décisives que vous n'avez ni fait connaître ni abordées, j'ai présenté les journées de septembre comme l'effet d'un effroyable accès de délire, engendré par une situation inouïe, et non comme le résultat d'une préméditation infernale, servie par une bande de vampires salariés, sous la protection d'une lâcheté universelle, ce sont là des questions de fait qui relèvent de l'étude des documents historiques, non des inspirations de la conscience ; pas plus que la vôtre, mon opinion à cet égard n'implique l'apostolat du meurtre, et, plus que la vôtre, il est à désirer que mon opinion soit la bonne pour l'honneur de la nature humaine et pour l'honneur de la France.

« J'ai montré les bourreaux soulevant dans leurs bras ensanglantés et portant en triomphe les prisonniers absous, tels que Maton de la Varenne, le frère du ministre Bertrand de Moleville et Weber, frère de lait de Marie-Antoinette, pourquoi ? Parce que ces choses se sont passées ; parce que le royaliste Maton de la Varenne, le royaliste Moleville et le royaliste Weber les rappor-

tent, et parce que dire toute la vérité est le devoir de l'historien honnête homme.

« Lorsque, à propos de Weber, j'ai raconté que les mégères de l'Abbaye, le voyant en bas de soie blancs, arrêtèrent les deux hommes qui le ramenaient chez lui, pour leur dire : « Prenez « donc garde, vous faites marcher monsieur dans le ruisseau, » je n'ai mis aucun art à « rapprocher ce qui s'exclut, » m'étant borné à reproduire le récit de Weber lui-même, dont voici les propres expressions : « L'attention de ces mégères m'étonna d'autant « plus qu'elles avaient battu des mains avec fureur lorsqu'on « avait égorgé ceux qui me précédaient. »

« Mais ces rapprochements serrent le cœur, ils consternent... Oui, monsieur, et je l'ai dit avant vous. Mon jugement sur les journées de septembre a été celui-ci :

« France, révolution, liberté, qu'il vous a coûté cher cet ac- « couplement contre nature ! Le monde ne les a plus compris, « mêlés aux gémissements venus de l'Abbaye, vos chants de fra- « ternité et de délivrance. Entre vous et lui, un voile rouge ve- « nait d'être étendu, derrière lequel disparurent momentané- « ment, et ce que vous aviez accompli d'héroïque, et ce que vous « alliez accomplir encore. Vous étiez la vie, et les peuples la cher- « chaient ; mais, dès qu'on leur présenta le corps vivant lié à un « cadavre, ils reculèrent d'effroi. »

« Cette lettre n'étant ni une polémique ni un commencement de polémique, j'en sollicite l'insertion de votre loyauté et de celle du *Journal des Débats*.

« Agréez, monsieur, avec tous mes remercîments pour l'attention que vous avez bien voulu donner à mes écrits, l'assurance de mes sentiments dévoués.

« LOUIS BLANC. »

Le *Journal des Débats* fit à cette lettre la réponse qui suit :

Nous n'avions aucune raison de refuser à M. Louis Blanc le témoignage de ce qu'il veut bien appeler notre loyauté ; mais nous pensions lui en avoir donné une preuve plus certaine et plus difficile dans le cours du long examen que nous

avons fait subir à son ouvrage. Ce qui est difficile, quand on discute les idées d'un adversaire aussi hostile aux opinions qu'on défend que M. Louis Blanc l'est aux nôtres, ce n'est pas d'être poli, mais d'être juste. Nous croyons avoir été juste envers M. Louis Blanc, non pas seulement par courtoisie, mais dans la mesure d'une bonne justice. « Il me semble, écrivait la Bruyère, que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que, par nos paroles et par nos manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes... » Ce que disait la Bruyère s'entend de la politesse du monde. Celle de la critique ne comporte pas rigoureusement ce commerce de complaisance d'où résulte une satisfaction réciproque. Et aussi ne nous plaignons-nous pas de la lettre de M. Louis Blanc, puisqu'elle constate, avec exagération peut-être, un dissentiment dont nous n'avons voulu dissimuler ni la vivacité ni la profondeur.

Mais de quoi se plaint M. Louis Blanc, si ce n'est de ce dissentiment même? Que nous demande-t-il? Veut-il que nous disions, une fois de plus, ce que nous avons répété presque à chaque ligne de nos articles? « M. Louis Blanc n'aime pas le sang, » disions-nous (10 décembre 1856). — « Personne n'a osé poursuivre les septembriseurs, disions-nous encore; et M. Louis Blanc *s'en indigne loyalement*. Il flétrit la lâcheté de ces pouvoirs publics, ministres, Assemblée, magistrature, force armée, qui ne surent ni arrêter les massacres, ni punir les assassins... » Que veut-on de plus? et qu'y a-t-il dans nos articles « qui ne s'explique pas suffisamment? » Avoir fait l'épopée du 2 septembre, qu'est-ce à dire? Puisque M. Louis Blanc nous fait l'honneur d'insister sur ce point, voici notre réponse :

On déteste le crime, parce qu'on est un homme d'honneur, mais on voudrait alléger le poids du crime sur la tête du criminel, parce qu'on est un homme de parti. On fait devant le public ce que tous les avocats du monde font de-

vant la justice : on plaide, comme je l'ai dit, *les circonstances atténuantes*. On cherche, dans les causes qui ont armé la main du coupable, celles qui révoltent le moins la conscience humaine. Ce n'est pas la même chose, en effet, devant la justice ordinaire d'être coupable avec ou sans préméditation, par entraînement de jalousie, de colère, sous l'empire d'un premier mouvement, ou par calcul de cupidité, de ressentiment et de vengeance. Et de même, dans un attentat public, il n'est pas indifférent que la main du peuple y ait mis spontanément sa redoutable empreinte, ou que des chefs de parti en aient secrètement ourdi la trame, que ce soit l'œuvre d'une multitude aveugle ou le forfait d'une faction perfide ; — et enfin, dans les crimes où l'action immédiate du peuple n'est pas contestable, si c'est un sentiment généreux et patriotique qui l'a égaré, si on peut dire, comme M. Louis Blanc (tome VII, page 171) : « La journée du 3 septembre ne fut, sous tous les rapports, que la continuation de celle du 2, même élan d'enthousiasme patriotique et militaire, même cruauté fanatique... » ou encore : « Les journées de septembre furent le vertige de Paris menacé de mort... Elles eurent... un caractère d'irrésistible spontanéité qui s'associa, chose lamentable et effroyable ! au plus fougueux élan de patriotisme qui fut jamais... » si, dis-je, on peut écrire cela, avouez qu'on a fait un grand pas, sinon dans la glorification du crime, au moins dans la justification du criminel.

Voilà tout ce que j'ai voulu dire.

Je n'ai pas le droit d'ajouter, parce que le jugement des intentions n'est pas de mon domaine, que M. Louis Blanc n'a mis le peuple en scène, sur le premier plan, dans cette horrible tragédie, que pour le besoin de la cause qu'il défend, et qu'il n'a infligé à la foule anonyme la responsabilité de l'attentat que pour la détourner des auteurs trop connus et trop responsables de ces horreurs. Non ; je dois croire,

parce que je ne suis qu'un critique, que M. Louis Blanc s'est trompé. Je l'ai dit vingt fois. Mais il s'est trompé en homme de parti, en caressant son idée, en l'amplifiant au gré d'une rhétorique passionnée, en la poétisant par l'hyperbole, en la singularisant par le contraste, en métamorphosant les égorgeurs en patriotes et les sicaires de Billaud-Varennes en apôtres de l'humanité, en rêvant le désintéressement où l'histoire compte un par un les écus tombant dans des mains sanglantes, en montrant toute une armée de héros où elle n'a vu qu'une bande d'assassins! « ..... Ce qui est certain, c'est que, dans l'ivresse d'un patriotisme stupide et barbare, les égorgeurs n'entendaient tuer que des ennemis de la Révolution, et *mariaient* du moins à leur frénésie sanguinaire le respect des services rendus à l'humanité... » M. Louis Blanc dit cela à propos de l'évasion de l'abbé Sicard, échappé miraculeusement au massacre de l'Abbaye. Ce « mariage » de la frénésie et du respect, des plus vils sentiments et des plus nobles, ce croisement du patriote et du coupe-jarret, cet amalgame fantastique, voilà ce que j'appelle l'épopée du 2 septembre!

Ce n'est pas sur la criminalité de l'exécution que ns différons, M. Louis Blanc et moi, on le voit bien après a lu sa lettre, mais sur la qualité des exécuteurs. Pour moi, septembre est sorti de la caverne de Marat, des co le la Commune de Paris et des complots du Comité de veillance; pour M. Louis Blanc, septembre est le fait d' peuple que sa passion emporte, à ciel ouvert, dans lences irrésistibles, et qu'elle pousse aux prisons co à une première étape de Valmy. Cela fait bien quelque di rence. M. Louis Blanc désire que son opinion soit la bo pour l'honneur de la nature humaine et « pour l'honn de la France..... » Quant à moi, je demande ce que l' neur de la France peut gagner à ce que Maillard, le g juge, ait eu à ses ordres quatre cent mille soldats au lieu de

deux cents bandits, l'élite belliqueuse d'un peuple au lieu de son rebut, la fleur de la population parisienne au lieu de son écume?

C'est entre ces deux termes que la question est posée : l'épopée du 2 septembre est d'un côté, les registres d'écrou tachés de vin et de sang sont de l'autre. Ici des chants de patriotisme mêlés à des imprécations sanguinaires, et l'assassinat préludant à la victoire; là l'homicide sentence du juge aposté, retentissant sous un guichet sombre, au milieu des égorgeurs impatients. M. Louis Blanc nous dit de choisir. Notre choix est fait. Entre le poëme et l'histoire, entre l'erreur constatée et la vérité certaine, entre la métamorphose brillante et la tradition authentique, entre la réalité et la fable, nous n'éprouvons aucune hésitation. La vérité s'impose dès qu'elle est connue. On ne la prend pas par fantaisie ou par engouement. C'est elle qui vient à vous, vous saisit et vous inonde comme la lumière du jour.

M. Louis Blanc est plus à son aise. Se mettre à son aise quand on écrit l'histoire, c'est être partial[1]. Quoiqu'il professe l'horreur du sang humain, et bien que les massacres de septembre l'aient indigné, comme il l'écrit, M. Louis Blanc n'en est pas moins rempli de tendresse pour les hommes en qui se personnifie et se résume, au moment de la chute du trône, l'insolente dictature qui le remplace. L'auteur dira peut-être qu'il ne s'épargne pas à les juger; cela est vrai, mais il les aime. Non-seulement leur personne l'attire, mais leurs principes le dominent, et il arrive à incarner dans ces hommes de proie et de sang la Révolution elle-même : « D'où vient, dit-il, que dans cette France (artiste et catholique, comme il l'appelle), et à Paris, son vivant foyer, la popularité de Danton finit par céder à l'ascendant

[1] M. Louis Blanc accuse quelque part M. Michelet *d'une partialité systématique* pour la Gironde (t. VII, p. 125). Que dire aujourd'hui, en 1856 des partisans passionnés de la Montagne?

de Robespierre? Rien ne prouve mieux qu'en dépit d'un déploiement prodigieux de passions la Révolution française fut, avant tout, une idée, un principe. A celui qui représenta cette idée *avec le plus d'élevation morale* et servit ce principe *avec le plus de rectitude*, à celui-là resta la force; si bien que, pour le renverser, quand la France eut la lassitude de son héroïsme, *il fallut renverser la Révolution elle-même.....* » (T. VII, p. 99.) Qu'est-ce donc maintenant que la Révolution, ainsi représentée, et à ne la prendre que dans ses premiers actes, entre le 10 août et le 2 septembre? La Révolution, est-ce la liberté individuelle? Un simple arrêté de la Commune de Paris ferme les barrières, encombre les prisons, suspend la délivrance des passe-ports. Est-ce la justice? Robespierre fait établir le tribunal du 17 août. Est-ce la liberté de la presse? On supprime les journaux royalistes, et leurs presses sont distribuées entre les imprimeurs patriotes. Est-ce la liberté des juges, de ceux mêmes que la violence a improvisés? M. Louis Blanc raconte que la haute cour d'Orléans fut malmenée par les agitateurs parce qu'elle avait acquitté quelques prévenus; et il appelle ces acquittements « des scandales judiciaires. » Si l'acquittement des prévenus royalistes était un scandale, leur massacre était peut-être une satisfaction donnée à la justice, et l'horreur pour le massacre une inconséquence. Tout se lie en effet et tout s'enchaîne dans ces monstrueuses violations de la liberté humaine. Il est impossible de faire deux parts dans la responsabilité des hommes qui purent concevoir l'idée de fonder un gouvernement sur l'extermination et la terreur; il est impossible de séparer leurs actes de leurs principes; — et, leur innocence dans les sanglantes exécutions de septembre fût-elle aussi démontrée qu'elle l'est peu, ce sang retombe sur leur tête de tout le poids des paroles qu'ils ont prononcées et des défenses qu'ils ont [illegible]s pour la justification des coupables. La Terreur, à son

début, a traité la vie humaine comme elle traitait la liberté, la justice, la propriété, la famille, tous les sentiments, tous les droits. La conscience de l'humanité la condamne, non pas seulement parce qu'elle a été la plus calamiteuse épreuve que notre pays ait jamais subie, mais parce qu'elle fut une des formes du despotisme, la pire de toutes, le despotisme dans l'anarchie. La Révolution française, dans l'esprit de ses fondateurs, s'était imposé une double tâche : émanciper la France et l'organiser. La Terreur l'asservit et la livra au désordre, à la ruine, à la banqueroute, à la guerre, à la famine. L'ancien régime était mort, et ses partisans disaient alors qu'il était impossible de rien reconstruire sur ses ruines, sinon le despotisme ou l'anarchie, — et ils le diront encore en lisant le livre de M. Louis Blanc. Mais ils se trompaient en 1792 et ils se tromperont encore aujourd'hui. Le despotisme et l'anarchie sont les bâtards de la Révolution. Sa fille légitime, c'est la liberté.

CUVILLIER-FLEURY.

TROISIÈME PARTIE

I

La littérature sous le gouvernement de Juillet.

I

— 27 JANVIER 1856. —

Il ne nous coûte aucun effort d'esprit, de résignation ou de patience pour discuter sans colère avec M. Alfred Nettement les questions délicates que soulève son *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet*[1]. Ce livre a fait beaucoup trop de bruit il y a quelques mois. Peut-être n'en fait-il plus assez aujourd'hui. Il mérite d'être lu, étudié et discuté. Il est l'œuvre d'un écrivain habile, d'un érudit sérieux et d'un critique éprouvé. Quant à moi, j'ai peine à concevoir, lorsque j'analyse de bonne foi mes impressions sur ce livre de M. Nettement, comment il a pu déchaîner de pareilles tempêtes. Il touche à une grosse question, mais qui est vieille comme le monde, et sur laquelle on disputait sans doute sous la tente des rois pas-

[1] 2 vol. in-8° (Paris, 1855).

teurs, la question des rapports de l'autorité avec la liberté, ce que Leibnitz appelait, en d'autres termes, *la conformité de la foi avec la raison*, de la philosophie avec le dogme, des religions, filles du ciel, avec les institutions politiques, œuvre des hommes. Je sais bien qu'on s'est battu, en tout pays, pour ou contre les solutions que l'esprit humain a cherchées de tout temps à ces problèmes insolubles, qu'on a dressé des échafauds, allumé des bûchers, pratiqué des exterminations en masse, livré des batailles, et que toute cause qui s'est rattachée à ces redoutables controverses a eu ses martyrs et ses bourreaux. La liberté elle-même, hélas! a eu les siens. « Que de crimes, pour rappeler ici un mot célèbre, n'a-t-on pas commis en son nom! » Malgré tout, il m'est impossible de ressentir aujourd'hui, pour ceux qui envisagent ces questions d'une manière différente de la mienne et qui expriment leur opinion avec mesure et convenance, aucune de ces colères que suscitent, pendant les époques agitées, l'émotion de la lutte, la passion des antagonistes et le péril du combat. Ce grand principe de la tolérance pour lequel nous combattons encore tous les jours, comme si sa cause n'était pas gagnée, quelle serait donc sa vertu s'il ne nous inspirait pas à nous-mêmes les ménagements et le respect que nous réclamons des autres? Ajoutons que, si jamais contradicteur a mis sur ce point ses adversaires à leur aise, c'est l'auteur du livre que nous étudions.

Molière a mis sur la scène un personnage comique qui se dit « l'ami de tout le monde » quand il a peur, et encore un autre qui fait profession d'une « vaste complaisance, » parce qu'il veut plaire à tout prix. M. Alfred Nettement est indulgent par d'autres motifs. Les gens qu'il préconise aujourd'hui ne sont peut-être pas ceux qu'il fréquente le plus; et on voit aussi, à la façon dont il s'est défendu quand on l'a attaqué, qu'il n'est pas de ceux qu'on intimide. Son indul-

gence est d'autre sorte. Mais comment la définir? Je ne veux, à propos de lui, rien dire de ce qui ressemblerait à une personnalité désobligeante. Je ne veux prêter à un galant homme qui m'a loyalement abordé, son livre à la main, aucune arrière-pensée égoïste, étroite et mesquinement intéressée. « Ce qui manque à la plupart des écrivains d'aujourd'hui, disait M. Gustave Planche au début de cette vive polémique dont nous parlions, c'est l'ambition et la volonté... » Si M. Nettement a une ambition, je crois qu'elle s'inspire des meilleurs sentiments et qu'elle n'a qu'un but avouable. Pourtant, quand je lis ces deux gros volumes si pleins d'admiration pour les hommes que M. Alfred Nettement a le plus obstinément combattus, sous le dernier règne, dans la presse quotidienne, dans les livres, et jusque dans ces feuilles légères qui faisaient de si cruelles blessures; quand je lis aujourd'hui ces pages si remplies de caresses emmiellées et de doucereuses amorces, mon premier mouvement (on dit que c'est le bon) est de me défier : défiance qui s'adresse au livre, non à l'homme, et qu'il faudrait taire, si elle était autre chose qu'une des formes de la critique et un de ses droits.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de ces *charmeurs* de l'Inde anglaise qui ont la singulière puissance de fasciner et d'endormir par le regard, la parole ou le geste, les animaux les plus redoutés et les plus généreux de la création. Si le charme opère, vous les voyez saisis tout à coup d'une indéfinissable apathie qui les met à la discrétion de l'enchanteur. On dirait que le livre de M. Nettement a eu pour but de faire réussir, sur quelques-uns des esprits les plus vigoureux et les plus brillants de notre époque, une fascination de ce genre. On dirait que l'habile écrivain, placé en face de ces hommes éminents qu'il s'était donné mission de juger, les flatte pour les assoupir; qu'il essaye de les endormir doucement sous le charme de sa période har-

monieuse et monotone, mêlant à forte dose, dans les breuvages qu'il leur présente, comme autrefois ce Romain de l'*Épitre aux Pisons*, le miel de Sardaigne et les pavots parfumés;

Et crassum unguentum et sardo cum melle papaver.

Quel est son but? et pour quelle fin cet homme si sérieux a-t-il donné à sa critique, d'ailleurs excellente quand elle est exclusivement littéraire, ces formes d'un lyrisme si complaisant? Pourquoi sa bienveillance ressemble-t-elle par instants à une tentative de séduction? Je vois ici qu'il est nécessaire que je reprenne les choses d'un peu plus haut.

M. Nettement est le partisan déclaré d'une société fondée sur la double et respectable tradition de la fidélité et de la foi, — monarchique par la forme, mais théocratique par l'esprit, libre en tant qu'elle s'appuie à une force qu'elle n'a pas créée et qu'elle repose sur des bases « que la main de l'homme n'a pas posées » (tome Ier, p. 7), suivant ce mot de Joseph de Maistre, « que les hommes respectent médiocrement ce qu'ils ont fait. » M. Nettement est bien le maître de préférer à toute autre une monarchie ainsi conçue, et de demander au pur droit divin les garanties d'ordre social que les institutions humaines ne lui offrent pas; mais nous sommes bien libres à notre tour de nous en défendre. En effet, une société ainsi livrée à un principe religieux qui lui enlève de fait l'initiative d'où sortent les lois, le contrôle qui en surveille l'exécution, la libre discussion qui les perfectionne, une pareille société, qu'est-ce autre chose qu'une théocratie condamnée au respect immobile et silencieux des dogmes qui la régissent, une Égypte de la dix-huitième dynastie en plein dix-neuvième siècle, une véritable « cité de Dieu » succédant à la constitution civile du clergé, au concordat de 1801, et à toutes les chartes qui, depuis soixante ans, parmi des variations continuelles sur les autres points,

ont toujours reproduit sous la même forme et promulgué avec une invariable précision les grands principes de l'égalité des cultes, de l'indépendance de la raison humaine et de la liberté de conscience? « ..... Sans doute, écrit M. Nettement, la France peut avoir encore des épreuves redoutables à traverser. Cependant les hommes s'éclairent, les doctrines sont éprouvées, le cycle des expériences achève d'être parcouru, les erreurs tombent, les vérités restent; les esprits, après être allés se heurter contre les écueils de l'impossible, tendent à se rapprocher dans les limites du possible; les révolutions démolissent les murailles intérieures entre lesquelles se cantonnent les partis; la philosophie s'instruit en rencontrant le tuf des systèmes; enfin... *la société française se trouvera ramenée par ses épreuves et ses études au pied de la croix, qui seule peut faire vivre ici-bas les sociétés modernes, ces cités humaines fondées sous ses auspices, comme elle seule purifie et élève les âmes vers la cité de Dieu.* En méditant sur ce mélange de symptômes favorables et funestes, nous nous sommes involontairement rappelé un chef-d'œuvre de Murillo qui résume les espérances et les craintes contradictoires réunies dans cette situation; c'est le tableau de la *Mort de sainte Claire.* Il fait nuit sur la plus grande partie de la toile; la chambre, le lit, les personnages, n'apparaissent qu'à demi dans une teinte funèbre; mais la céleste Jérusalem, s'entr'ouvrant dans le fond du tableau, assombri du côté de la terre, éclairé du côté du ciel, illumine de ses splendeurs la figure de la bienheureuse, qui rayonne comme un flambeau sur les objets qui l'entourent... *Voilà l'image de la société française*, bien menacée sans doute par les ténèbres qui montent de la terre, mais à qui la lumière, comme l'espoir d'un grand avenir, vient encore du côté du ciel [1]. »

[1] T. II, p. 593.

Voilà donc l'image de la société française, une sainte sur un lit de mort, dans une demi-lumière, pleine tout à la fois de terreur et d'espérance... Quant à la sainteté, M. Alfred Nettement nous flatte ici, j'en ai peur, comme il a flatté dans tout son ouvrage les heureux justiciables de sa critique séduisante ; mais nous commençons à apercevoir la route où il nous engage et le but qu'il veut atteindre ; M. Nettement nous flatte pour nous convertir. Ailleurs, on nous injurie ; mais le but est le même. Entre les caresses de la propagande théocratique et ses anathèmes renouvelés des plus tristes époques de notre histoire religieuse. entre les douceurs d'une prédication insidieuse et les violences d'une guerre ouverte, entre M. Alfred Nettement et M. Louis Veuillot, les plus incertains n'hésiteront pas. Mais c'est pour cette raison même qu'il faut étudier à fond et creuser *jusqu'au tuf*, comme dit M. Nettement, l'esprit qui a inspiré son livre. M. Louis Veuillot est un croisé du douzième siècle ; il a affaire aux Albigeois, et il portera l'écu du comte Simon de Montfort. M. Nettement est un croisé de 1856; non pas de ceux « *qui s'enferment à double tour*, comme il l'écrit, *dans l'étroit cachot du présent* », mais qui exploitent habilement et dévotement, au profit de leurs idées, l'adoucissement des mœurs, la défaillance des âmes et la perfection des méthodes.

Tel est donc, à un point de vue très-général et abstraction faite de beaucoup de détails supérieurement traités, tel est l'esprit du livre de M. Nettement. L'intention est honnête, qui en doute ? mais il faut s'en défier en l'estimant. M. Nettement n'en veut pas aux personnes, il tient même à leur procurer toutes sortes de jouissances délicates et de plaisirs respectables ; il prodigue l'éloge, il signale les conversions, il prédit les métamorphoses. «... Ce système exclusif, écrit-il quelque part, répondant à ses adversaires, ce système exclusif a quelque chose d'étrange dans un temps où les esprits se

rapprochent et où les cœurs s'ouvrent, quand M. Guizot vient d'écrire ses belles pages *sur nos espérances et nos mécomptes*, quand l'Académie rend hommage au catholicisme en appelant dans son sein monseigneur Dupanloup et en le louant par la bouche de M. de Salvandy, comme en couronnant le père Gratry ; quand les évêques font l'éloge des belles-lettres et que les pères de l'Oratoire défendent les études philosophiques attaquées ; quand M. Cousin rapproche la philosophie du catholicisme et que M. Augustin Thierry fait faire un nouveau pas à l'histoire dans le sens de l'équité et de la vérité [1]. » — « Le mouvement qui entraîne dans ces voies les esprits élevés de toute l'Europe, écrit-il ailleurs, réagit avec une nouvelle force sur la France. Théodore Jouffroy meurt chrétien. Le travail qui doit conduire M. Augustin Thierry, l'éminent historien, à la vérité révélée, commence à se faire sentir. La philosophie de M. Cousin tend à se concilier avec l'enseignement catholique ; celle de M. Lerminier présente une tendance analogue. Pendant la même période, M. Saint-Marc Girardin *s'approche de plus en plus, dans son enseignement, du port où il doit entrer...* » Ainsi parle M. Nettement; cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas aussi, par instants, ses accès de sévérité; et, par exemple, je vois qu'il reproche quelque part à M. Thierry de s'être fait le *compère* de tous les insurgés des communes du moyen âge (tome II, page 356), et il reproche ailleurs à M. Thiers la *faiblesse de sa théodicée* (page 405). Mais, en thèse générale, M. Nettement ne refuse à personne un certificat de bonne vie et mœurs, et il est tout prêt à y joindre, au besoin, un billet de confession. A Dieu ne plaise que j'y contredise ! J'estime tout autant que lui les conversions sincères. Je respecte profondément le sentiment religieux, si je ne le soupçonne ni d'égoïsme ni d'ambition. J'adore la croix, pourvu qu'on n'y attache pas

[1] *Deux écoles en présence* (extrait de la *Revue contemporaine*), p. 2-3.

une cocarde (c'est le mot de M. Nettement lui-même) ; et quant à l'union de la philosophie et de la foi, j'y croirai le jour où ces deux puissances, *olim dissociabiles*, auront fait sérieusement alliance, où ces deux sœurs immortelles, comme M. Thiers les nommait, feront ensemble bon ménage. Mais pourquoi ne pas le dire aussi? M. Nettement a trop l'air, dans les citations qui précèdent, d'offrir l'amnistie aux hommes qu'il préconise, et son livre, pris dans son ensemble, ne montre que trop à quelles conditions elle est offerte. Oui, on caresse les amours-propres pour avoir bon marché des principes ; on rend justice aux talents pour amortir les caractères. On veut bien dire que nous ne sommes pas tous morts pestiférés ; mais nous avions la peste. Parmi ces nuages d'encens qu'on brûle d'une main si prodigue, on vise au cœur même de cette époque qu'on prétend juger. « ... Le passé dans lequel nous avons rencontré ces hommes pour adversaires est *fermé et muré* », écrit M. Nettement. Tant mieux, si cela veut dire que l'ancien rédacteur de la *Mode* a mis dans le même caveau où il nous enferme les rancunes politiques dont il fait aujourd'hui le sacrifice à l'intérêt de sa cause ; tant pis, si ce caveau doit être la sépulture définitive de l'esprit humain !

Un mot, un seul mot résume en effet, pour M. Nettement, dans les deux ouvrages qu'il a successivement consacrés à l'*Histoire de la littérature française sous la Restauration* [1] *et le gouvernement de Juillet*, toute cette grande époque remplie par l'essai loyal et courageux du gouvernement libre, entre 1814 et 1848. Ce mot, c'est le *rationalisme*. Pour M. Nettement, le mot veut dire l'abus de l'esprit, sa licence et son excès ; pour nous, il signifie l'esprit lui-même, son emploi légitime et sa liberté.

Il est un signe, entre beaucoup d'autres, auquel peuvent

[1] 2 vol. (Paris, 1853).

se reconnaître les adversaires de la liberté de l'esprit humain: c'est quand ils ne l'appellent plus par son nom, et qu'ils lui en donnent un autre, faute d'oser prononcer le véritable. La liberté a toute sorte d'ennemis déclarés et secrets. Elle a ceux qui l'attaquent de front, avec des homélies qui semblent datées de 1209, le jour du sac de Béziers; d'autres qui la proscrivent en vertu de Concordats signés hier; d'autres enfin qui ne savent lui opposer, du sein de leur étroit égoïsme, que des terreurs puériles et de plates injures. Mais la liberté de l'esprit humain a des adversaires plus habiles : ce sont ceux qui l'attaquent sous des noms d'emprunt, par d'ingénieux détours, avec des paroles engageantes, et qui font mine de l'embrasser en l'étouffant. M. Nettement n'est pas un de ces ennemis perfides de la liberté. Il n'est pas un maître dans cet art de la séduction cauteleuse et déterminée; il est un disciple aveugle et sincère. Il est dupe d'un mot que d'autres ont inventé et dont seulement il abuse, puisque c'est sous cette invocation qu'il a composé quatre volumes. Il se trompe sur les véritables conditions de l'indépendance de l'esprit humain. Il croit aimer la liberté; il ne craint même pas, en maint endroit de son ouvrage, de la nommer en toutes lettres ; il lui fait hommage notamment du progrès si peu contestable de l'esprit religieux sous le dernier règne, et il cite ces équitables paroles de l'évêque de Langres, Monseigneur Parisis, dans sa brochure intitulée *Cas de conscience à propos des libertés exercées ou réclamées par les catholiques :* « On pourrait, selon nous, soutenir, écrivait alors ce prélat, que dans les circonstances actuelles, tout bien pesé, *nos institutions libérales sont les meilleures* et pour l'État et pour l'Église, et pour la morale et pour la foi, et pour l'ordre public et pour la liberté de chacun... » M. Nettement, puisqu'il a fait cette citation significative, croit donc aimer la liberté ; mais il l'aime à la manière des docteurs de son école, il l'aime en homme qui

voudrait marquer à la liberté de la conscience humaine le niveau sacré où s'arrête sa foi, et se reposer de toute controverse incommode dans une sorte de béatitude anticipée. Il aime la liberté dans la religion, la littérature et la politique, comme le bonhomme Chrysale l'aurait voulue à bon droit dans son ménage, très-peu savante et pas du tout raisonneuse :

> Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
> Et le raisonnement en bannit la raison.

La haine du raisonnement, la jalousie de l'esprit, la défiance de la raison, le mépris de la liberté, voilà au fond l'inspiration véritable de ceux qui poursuivent sous le nom de *rationalisme* les légitimes franchises de l'intelligence humaine. Car entendons-nous bien : je comprends que, si j'essaye d'expliquer avec les seules lumières de mon esprit les mystères de la foi et les secrets du ciel, le prêtre m'arrête et me crie : Arrière ! Vous faites abus de votre raison, vous empiétez sur le domaine de Dieu ; arrêtez-vous ! — S'interdire la recherche de ce que Dieu a voulu nous cacher, *erudita inscitia est*, a dit Joseph Scaliger dans des vers célèbres[1] et par une alliance de mots presque intraduisible. Oui, c'est le fait d'une ignorance intelligente et supérieure que de s'arrêter, le front courbé et le cœur ému de respect, devant les arcanes sacrés du tabernacle. Mais, si j'emploie ma raison à connaître Dieu, à l'aimer, à le servir ; à découvrir au fond du cœur de l'homme, tel que Dieu l'a créé, les semences fécondes de la vertu ; à étudier les ressorts cachés de l'intelligence, à chercher le secret du beau, à en pratiquer la règle, à l'appliquer aux œuvres de l'imagination et

[1] . . . .
Nescire velle quæ magister optimus
Docere non vult, erudita inscitia est.
(Cité par Bayle et Leibnitz.)

de l'art ; à suivre dans la série des âges l'action de la Providence sur la destinée des peuples ; — théodicée, morale, psychologie, esthétique, philosophie de l'histoire, peinture, poésie, si j'emploie mon esprit à observer librement et à traduire avec sincérité tous ces phénomènes que l'œil embrasse, que le cerveau conçoit ou que la raison révèle ; si, dans l'ordre politique, sans rien omettre de ce que la tradition a rendu respectable et tutélaire, c'est encore aux lumières de l'esprit humain que je demande de me faire « sur chaque chose que la tradition réglait, comme le dit M. de Rémusat [1], une règle que dicte la raison ; » si je crois que l'État ne peut rester suspendu, entre ciel et terre, à des institutions purement mystiques, et que les hommes ont besoin de s'appuyer quelquefois, en dépit de Joseph de Maistre, à ce que les hommes ont créé ; car les peuples ne peuvent pas dire des lois qui les régissent ce que Christine de Suède disait avec raison de sa couronne qu'elle avait quittée : *non mi bisogna e non mi basta* ; — si je crois cela avec tous les législateurs éclairés de notre temps qui, en inscrivant la liberté de conscience sur le frontispice de toutes nos Chartes, ont voulu marquer le caractère profondément laïque de la société moderne, ne suis-je plus un homme raisonnable, mais un *rationaliste* égaré dans la fantaisie, aveuglé par l'orgueil, le théoricien téméraire d'une société condamnée à périr, le conseiller funeste d'un gouvernement sans base, sans appui, sans principe et sans avenir ? « La raison, dit madame de Staël, ne sert, dans les empires despotiques, qu'à la résignation individuelle ; mais dans les États libres elle protége le repos et la liberté de tous [2].... » Est-ce M. Nettement qui a tort ici contre madame de Staël ? Est-ce madame de Staël qui a tort contre M. Nettement ? Eh

[1] *Passé et Présent*, t. I, p. 38 (Paris, 1847).
[2] *De la Littérature*, discours préliminaire. Édition Charpentier, p. 232.

bien, soit ! à ce compte-là le rationalisme est partout dans le monde, la raison nulle part. La Charte de 1814 elle-même, cette œuvre admirable d'une vieille expérience qu'inspirait l'esprit nouveau, la Charte de 1814, qui n'avait demandé au passé qu'un principe à jamais respectable, et qui n'avait rien gardé de l'ancien régime, ni clergé indépendant et propriétaire, ni religion exclusive, ni noblesse politique, ni royauté absolue, ni priviléges en matière d'impôt, ni vénalité des charges, ni organisation hiérarchique du travail industriel, ni lettres de cachet, ni feuille des bénéfices, ni droit de confiscation, ni exclusions aristocratiques pour les grands emplois ou le commandement des armées, ni droit d'aînesse et de substitution, ni partages inégaux, ni vœux perpétuels ; la Charte de 1814, ainsi déblayée des abus et des usurpations du passé, qu'était-elle donc autre chose, au compte de M. Nettement, qu'une citadelle élevée aux prétentions de l'esprit moderne sur le terrain miné du rationalisme ? Je sais que c'est le reproche qu'on lui a fait : « *Notre ennemi, c'est notre maître* ; cet aphorisme révolutionnaire, écrit M. Nettement, mis par la Fontaine dans la bouche du *baudet rationaliste* de sa fable, se glissait peu à peu dans les intelligences [1]. » Tel était donc le reproche qu'on faisait à la Charte et qu'on lui fait encore dans la plus ancienne des deux écoles dont M. Nettement s'est déclaré le champion. Eh bien, essayez de fonder un gouvernement quelconque en y mêlant un seul des principes dont l'exclusion fut alors si sagement prononcée par le législateur de 1814 ; essayez, et réussissez ; et nous donnerons tort, non de bon cœur assurément, mais en toute sincérité, non-seulement à ce « rationalisme contenu » dont vous avez étudié l'histoire avant 1830, mais à ce « rationalisme sans mesure et sans

[1] *Bilan intellectuel de la Restauration*, dans le 2e volume de l'*Histoire de la Littérature sous la Restauration*, p. 488.

frein » qui, suivant vous, a perdu la France par l'excès de sa littérature, de sa presse et de sa tribune, après lui avoir donné pourtant, convenez-en, les dix-huit années les plus prospères et les plus fécondes de son histoire.

Ceci nous conduit à examiner quelle a été, pendant le dernier règne, la véritable influence de la littérature sur la destinée de notre pays.

II

— 17 FÉVRIER 1856. —

Si M. Nettement, en écrivant une *Histoire de la littérature sous le gouvernement de Juillet*, n'avait fait qu'une œuvre de pure critique littéraire, nous n'aurions eu à juger qu'un livre. Mais son ouvrage a une toute autre portée. Cet ouvrage est l'histoire de l'esprit français lui-même pendant une période de dix-huit ans ; c'est la critique de l'esprit nouveau dans ses organes les plus sérieux, les plus populaires et les plus brillants ; c'est l'indépendance de la raison, sous le nom de *rationalisme*, mise en cause avec talent, si ce n'est avec décision. Ce n'est donc plus un livre seulement que nous avons à juger, c'est tout un système d'idées, toute une école.

Il est une école de critique historique qui ne demanderait pas mieux que d'arrêter l'histoire de France à l'année 1789. Pour elle, nous serions à peine les fils de nos pères, et la France moderne ne serait guère qu'une bâtarde de la vieille France, occupée depuis soixante ans à dilapider sa fortune, à compromettre son nom et à gaspiller son esprit.

Aussi, quand ils ont à juger le mouvement intellectuel qui s'est produit en France de 1814 à 1848, les disciples de

cette école n'y voient guère que le côté par où ce mouvement tient à l'esprit novateur et inquiet de notre époque. Ils lui refusent la légitimité devant l'histoire. Ils lui contestent sa place dans la tradition du génie français, ou tout au plus le font-ils remonter à ces tentatives de réforme religieuse dont l'impuissance définitive a révélé le désaccord avec le caractère et les instincts de notre nation. Quoi qu'il en soit, la littérature de ces derniers temps, celle de Juillet en particulier, ainsi isolée de ses origines naturelles, jugée dans ses œuvres les plus éphémères, systématiquement limitée entre un avénement révolutionnaire et une fin orageuse, cette littérature n'est plus qu'un accident déplorable dans l'histoire de l'esprit français ; elle s'en détache comme une exception fâcheuse, sans précédent et sans avenir, aussi impuissante à se légitimer qu'à se perpétuer.

Telle est, sur la littérature des dix-huit ans, la pensée de l'école de critique historique que nous combattons. Telle est aussi, avec toutes sortes d'habiles réserves et d'accommodements personnels, telle est au fond l'opinion de M. Nettement. Suivant lui, le mouvement intellectuel qui s'est arrêté court à l'année 1848 « était né en 1814, et s'était développé, sinon sous le même principe, au moins sous la même forme de gouvernement, pendant une période de trente-quatre ans... » Voilà donc son origine rapportée à une date certaine, sa phase de développement définie, sa fin marquée. Mais ici il est nécessaire que nous laissions un instant parler M. Nettement :

« ..... Quand vous voyez dans une société, dit-il, la philosophie ébranler tous les principes sur lesquels la morale publique et privée repose, et rabaisser l'homme vers un matérialisme grossier qui coupe les ailes à la pensée, ou vers un panthéisme qui confond tous les principes, toutes les notions, dans un chaos absurde ; — l'esprit de scepti-

cisme, semblable à ce ver rongeur qui, à la longue, troue la cale du navire et ouvre une issue aux flots, poursuivre dans l'ombre son travail de mort; — l'histoire éblouir au lieu d'éclairer, calomnier le malheur, ébranler les principes de gouvernement, déserter la cause de la vertu, courtiser le crime et abandonner la balance du juge pour la palette du peintre; — la science nier l'auteur de toute science et déchirer ainsi ses titres de noblesse; — la poésie, renonçant aux grandes inspirations, borner son ambition à bercer la mollesse des peuples, à mêler ses roses d'un jour aux joies des festins, et à surexciter, par des fictions corruptrices, les sens blasés des convives; — l'art enfin abandonner sa noble mission et abjurer la religion du beau pour se faire le complice de la volupté et le serviteur du vice; alors, n'en doutez pas, de mauvais jours approchent pour cette société. Que ses richesses, ses armées, la grandeur de son territoire, la splendeur de son commerce, la fertilité de son sol, la puissance de sa population, le talent de ses écrivains, et tout cet extérieur de prospérité, de force et de santé ne nous fassent point illusion. *Qu'est-ce que le plus beau corps sans âme? un cadavre. La gangrène intellectuelle et morale est dans la tête et dans le cœur de cette société, et de là elle descendra dans tous ses membres.* Ce n'est point hors d'elle, c'est en elle qu'est son péril. Elle sera surprise par ce péril, comme ces villes antiques dont l'Écriture a conservé la tragique histoire, Babylone, Ninive, qui, dans une seule nuit, furent visitées par la conquête ou la destruction... »

Arrêtons-nous à cette comparaison peu encourageante. Si M. Nettement était un poëte, nous pourrions passer condamnation sur la véhémence apocalyptique de son langage; mais il est un critique de sens rassis, et il n'aurait pas ainsi jeté l'anathème à son pays et à son siècle s'il n'avait eu pour cela de bonnes raisons. M. Nettement ne déclame pas, quoi-

qu'il en ait l'air, il raisonne; il ne fait pas du lyrisme, mais de la logique; il n'est pas un inspiré, mais un juge. Résumons l'arrêt qu'il prononce : Un mouvement intellectuel sans précédent dans le passé de notre histoire, *puisqu'il est né en* 1814, en même temps que l'essai du gouvernement libre, et qu'il a fini en 1848 quand le gouvernement libre périssait; — une société riche et puissante mourant de consomption entre ses écrivains et ses artistes, une nation châtiée par la main de Dieu dans le plus grand éclat de sa civilisation, de sa fortune et de ses lumières; — telle est la sentence. Certes M. Nettement, qui l'a si impitoyablement rédigée, met toute sorte de douceur dans l'exécution. Il est un adversaire très-courtois. L'expérience de l'érudit et le goût du lettré protestent sans cesse en lui contre la prévention du croyant. Sachons-lui gré, dans le détail, de tout ce que son livre contient de sérieuse information, de variété attrayante, de finesse curieuse, de critique excellente. Mais n'épargnons rien pour ruiner le système qui tantôt montre l'esprit littéraire perverti par la pratique et l'excitation du gouvernement libre, tantôt ce gouvernement lui-même entraîné à sa perte par les erreurs et les folies de la littérature. Le navire avait perdu sa voie; il courait aux abîmes, un souffle orageux gonflait ses voiles. D'où venait l'orage? Des régions mêmes d'où on attendait le salut, des régions de l'esprit. Telle est la conclusion du livre de M. Nettement. Est-ce la vérité?

Et d'abord est-il vrai de dire que le mouvement intellectuel dont on nous raconte aujourd'hui l'histoire est né en 1814? Ce mouvement remonte à l'origine même de la nation. Il est son génie même. Peu importe que vous lui donniez un autre nom. Sa nationalité n'est pas douteuse. Nommez-le le rationalisme; il est l'esprit français. Cet esprit qui a animé toute la récente période signalée par le loyal essai du gouvernement libre, il est de la même trempe, de

la même famille, pour bien dire, que celui qui a lutté, souffert, écrit, parlé, protesté pendant les dix derniers siècles de notre histoire, le même qui a inspiré à toutes les époques les génies sérieux et sains de notre pays, ses magistrats, ses lettrés, ses philosophes, ses satiriques, ses savants, ses rois justiciers et libérateurs, ses ministres nationaux, prêtres ou laïques, tous les apôtres de la tolérance, de l'humanité, du sens commun, du bon goût, sous toutes les bannières et dans tous les rangs. C'est à cet esprit que se rattache, dans notre histoire contemporaine, le grand effort qui a émancipé la France en 1789 et qui a essayé, de 1814 à 1848, de la constituer par la liberté politique. Ce mouvement n'avait jamais été interrompu depuis dix siècles. Le courant avait traversé tous les âges pour arriver jusqu'à nous, débordant parfois et ravageant ses rives, quand le souffle des discordes civiles arrêtait ou précipitait son cours, mais reprenant bientôt après ce niveau invariable et cette force progressive qui est sa loi.

L'esprit français ainsi défini et rattaché à toute la tradition du pays lui-même, faut-il arrêter ses origines à la Réforme religieuse du seizième siècle? Les esprits libres n'ont-ils pas d'autres ancêtres que les réformateurs protestants? M. Nettement a tout un chapitre sur ce sujet-là [1]; et je comprends en effet le calcul de ceux qui, n'aimant pas l'esprit moderne, lui cherchent une paternité suspecte dans le protestantisme intolérant et sectaire des premiers temps. On lui donne ainsi un air de révolte contre l'autorité établie; on le compromet avec la tradition religieuse; on est tout près de le brouiller avec la royauté. Mais rien de plus faux que ce point de vue, s'il est exclusif. L'esprit français n'est naturellement ni incrédule, ni fanatique, ni persécuteur, ni séditieux. « En ce débat par lequel la France est à présent agitée

[1] *Histoire de la littérature sous la Restauration*, t. I.

de guerres civiles, écrivait Montaigne[1], le meilleur et le plus sain party est sans doubte celuy qui maintient et la religion et la police ancienne du païs. » Quand il s'agit de représenter et de personnifier l'esprit français au seizième siècle, prendrons-nous Montaigne ou Calvin? Avant Calvin, pendant ce moyen âge que M. Nettement appelle « une époque bénie de Dieu, » Jean de Meung, Froissart, Joinville, Louis IX, le chancelier Gerson, Alain Chartier, et plus tard Rabelais, Lhôpital, la Boëtie, Henri IV, étaient-ils des représentants de l'esprit français? La Réforme n'a pas créé l'esprit libéral en France; elle l'a aidé un moment; elle l'a servi comme tout lui sert dans le cours des âges, l'hérésie et la foi, les communes et la royauté, la noblesse et le peuple, l'Église et le théâtre, la boutique et les ruelles, le beau langage et « les franches lippées. » Tout lui sert sans l'asservir; il reste lui-même en dépit de tout, et on peut le suivre à la trace de son originalité dans la confusion même de ses œuvres, de ses imitations et de ses alliances; esprit libéral, généreux, tout en dehors avec de fines réserves de bon sens et de raillerie; original et primesautier avec des instincts de patience et des goûts d'érudition; raisonneur, inquiet, frondeur, fougueux par instants avec d'inévitables retours de docilité intelligente; plein de fierté et de bonhomie, de désintéressement et de savoir-faire, de sincérité et de malice, d'enjouement et de gravité; « naïf, naturel, abandonné, » comme M. Villemain le dit si bien de Froissart lui-même; et avec cela, capable d'inspirer les plus hauts courages et les dévouements les plus intrépides; mêlant, comme dans Étienne Pasquier et Mathieu Molé, le génie des sérieux labeurs à l'éclat des vertus civiles.

J'essaye de marquer ici quelques-uns des caractères de l'esprit français : le trait qui domine, c'est la franchise, celle

[1] *Es* liv. II, ch. XIX.

de l'intelligence et du cœur, une sorte d'expansion naturelle, abondante, irrésistible, qui n'a pas seulement donné le mouvement à notre histoire, assuré une popularité européenne à notre langue, un légitime ascendant dans le monde entier à nos mœurs, à nos coutumes, à nos lois, à nos écrits, mais qui a obligé presque tous nos rois à ménager la pensée, à compter avec la conscience humaine, à faire état de l'opinion, et qui finalement a produit ce que nous aimons, nous, en fils reconnaissants, ce que d'autres calomnient en héritiers ingrats de l'esprit français, je veux dire l'esprit moderne. « Pensez-vous, disait Bossuet écrivant au grand Dauphin son élève, pensez-vous que tant de peuples, tant d'armées, une nation si nombreuse, si belliqueuse, *dont les esprits sont si inquiets, si industrieux et si fiers*, puissent être gouvernés par un seul homme s'il ne s'applique de toutes ses forces à un si grand ouvrage?... » Ce n'était pas seulement l'application qui était nécessaire en ce temps-là pour gouverner cette grande nation, guerrière par instinct, inquiète sans dévergondage, docile sans bassesse, et qui mettait alors son esprit partout, même dans l'industrie ; ce n'était pas l'activité seulement qui était la première vertu de ses rois ; c'était le respect de la pensée libre. Tel est le caractère de l'époque, au moins pendant les trente premières années du grand règne : un esprit de liberté contenue, mais réelle, préside à la littérature française, l'anime sans l'exalter, l'excite sans la corrompre, la féconde sans l'épuiser. Toutes les œuvres écloses sous cette influence ont ce caractère de spontanéité prudente, d'originalité raisonnable, de hardiesse réglée par le goût, l'esprit d'ordre dans l'inspiration, l'indépendance dans la régularité ; et on se demande souvent, en lisant ces écrits d'une diversité si infinie, philosophes, poëtes, moralistes, satiriques, théologiens, sermonnaires, auteurs dramatiques, en voyant la discussion libre s'attaquer à tout, au pouvoir, à la noblesse, à

la cour, à la bourgeoisie, aux directeurs des consciences, aux organes de la loi, à tous les ridicules, à tous les préjugés, à tous les abus, à toutes les professions, le roi excepté, on se demande comment un esprit de si libre allure peut s'allier, sous la même main qui maîtrise l'État, à une domination si impérieuse. Il y a une bonne raison à cela : l'État est dominé ; la pensée ne l'est pas.

Je ne dis rien de plus. Je n'écris pas une histoire de l'esprit français. Ceux qui voudront avoir, siècle par siècle, la démonstration d'une vérité que je ne puis qu'indiquer ici, liront l'ouvrage excellent que M. Géruzez, maître de conférences à l'École normale supérieure, a consacré à l'*Histoire de la littérature française du moyen âge aux temps modernes*[1]. Je ne sais pas si personne a jamais mieux fait ressortir et dans un résumé plus saisissant cette parenté de l'esprit nouveau avec le vieil esprit de notre nation, et mis dans une plus vive lumière ses origines perdues dans la nuit des temps. Ouvrons le livre au hasard, nous retrouvons presque à chaque page la trace de ce génie libre dont se montrent surtout inquiets, chose étrange! ceux qui regrettent le plus les formes et les institutions du passé. Ici c'est le rationalisme lui-même, sous le nom de Raison, un des personnages du *Roman de la Rose*, continué par Jean de Meung, qui invoque, contre le bon plaisir des rois, la toute-puissance des peuples :

> . . . Quant il vodront,
> Lor aïdes au roi todront,
> Et li rois tous seus demorra
> Si tost com li pueple vodra...

Ailleurs, ce sont les vices des grands que signale le bourgeois flamand Jacquemart Gelée dans le tableau qu'il trace de la Cour du Lion[2]. Sous Philippe le Bel, c'est toute une

[1] 1 vol. Paris, 1852.
[2] *Renart le nouvel*.

croisade séculière, comme dit M. Géruzez, qui entre en campagne contre le Pape ; puis le Champenois Eustache Deschamps qui, au quatorzième siècle, demande pitié pour les souffrances du peuple dans des strophes qu'on pourrait croire écloses sur les barricades de juin 1848 ; c'est le chancelier Gerson qui écrit : « Las ! un povre homme aura-t-il payé son imposition, sa taille, sa gabelle, son touage, son quatriesme, les esprons du roi, la saincture de la royne, les trenaiges (*tributs*), les chaucées, les passaiges ; peu luy demeure ; puis viendra encores une taille qui sera créée, et sergens de venir et engager pots et poillés. Le povre homme n'aura pain à manger... » Voltaire copiait-il Gerson quand, trois siècles plus tard, avec un tout autre accent, mais presque dans le même style, il écrivait : « Colin devait le jour à un brave laboureur des environs qui cultivait la terre avec quatre mulets et qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes... ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année ? » Et la Bruyère, en écrivant son admirable chapitre de la cour (« ... N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour et qui secrètement veut sa fortune... »), la Bruyère se souvenait-il de ce véhément passage du *Curial* où Alain Chartier, mêlé lui-même à la vie des cours, définissait ainsi la vie qu'on y mène : « La cour, affin que tu l'entendes, » dit-il à son frère qui faisait mine de renoncer à la vie privée, « la cour est un couvent de gens qui soubz faintise du bien commun se assemblent pour eux entre-tromper... Nous acheptons autruy, et autruy nous, par flatterie ou par corruption... Veux-tu aller à la cour vendre ou perdre ce brin de vertu que tu as acquis hors d'icelle ?... » Tout le monde connaît ces admirables paroles du chancelier de Lhôpital quand il recommande la tolérance aux juges du royaume : « ... *Vous*

estes juges du pré ou du champ, non de la vie, non des mœurs, non de la religion... » Tout le monde aussi a lu dans ce pamphlet sublime de la *Servitude volontaire*, par Estienne de la Boëtie, ce portrait terrible qu'il fait de la tyrannie : « ... Pauvres gens et misérables, peuples insensez, nations opiniastres en vostre mal et aveugles en vostre bien (je cite d'après l'édition donnée par M. Léon Feugère en 1846) ... celuy qui vous maistrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps... D'où a il prins tant d'yeux d'où vous espie il, si vous ne les luy donnez? Comment a il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos citez, d'où les a il, s'ils ne sont des vostres?... » C'est ainsi qu'on écrivait, qu'on pensait en France vers 1548, en plein règne de Henri II, dans la bonne ville de Bordeaux. Nous arrivons ainsi de siècle en siècle, et sans que l'écho qui répète le cri de détresse ou de victoire des esprits libres cesse de retentir un instant, nous arrivons jusqu'à cette époque que nous avons essayé de caractériser tout à l'heure ; et là même, au seuil du grand règne, on est étonné d'entendre un de ces accents qui semblent se rattacher à travers les âges aux chimères audacieuses qui ont le plus profondément troublé notre époque. Car n'est-ce pas Pascal lui-même, d'après le témoignage de Nicole, qui dit, en 1652, au jeune duc de Roannez, âgé alors de vingt-deux ans : « ... Vous imaginez-vous que ce soit par quelque voie naturelle que vos biens ont passé de vos ancêtres à vous? Cela n'est pas véritable. *Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des législateurs*, qui ont pu avoir de bonnes raisons, mais dont aucune n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses... Le droit que vous y avez n'est pas fondé sur quelque qualité et sur quelque mérite qui soit en vous et qui vous en rende digne. Votre âme et votre corps sont d'eux-mêmes indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc; et il n'y a nul

lien naturel qui les attache à une condition plutôt qu'à une autre[1]... »

Personne ne croira que j'aie voulu sérieusement mettre le socialisme sous l'invocation de Pascal. Je cite ce qui précède comme une simple curiosité littéraire, mais aussi pour montrer jusqu'où pouvait aller, et sur les points les plus délicats de l'organisation sociale, la portée naturelle des esprits libres. On reproche à la liberté d'être moderne; c'est peut-être son plus grand défaut aux yeux des admirateurs exclusifs du passé. Il n'était pas sans intérêt de prouver que nos pères avaient inventé avant nous, en fait de liberté, même nos chimères. Mais combien d'admirables réformes dont ils avaient posé le principe ! combien d'idées généreuses dont ils avaient eu l'initiative ! Nous avons été moins confiants qu'eux, et nous avons eu raison. Nous avons demandé des garanties positives où ils n'invoquaient que les droits abstraits de la conscience et de l'équité. Avec leurs maximes nous avons fait des constitutions et des lois. En sont-ils moins les précurseurs de l'esprit moderne ?

Je sais ce qu'on me dira : que je m'évertue à prouver ce qui est plus clair que le jour; que je n'apprends rien là de nouveau à personne; que les grands travaux de M. Guizot, les recherches historiques de M. Augustin Thierry, le *Cours de littérature* de M. Villemain, ont mis hors de doute cette légitime filiation de la liberté moderne et définitivement relevé l'esprit français d'une injurieuse déshérence. Cela est vrai : nous n'avons pas inventé la théorie avec laquelle nous combattons M. Nettement. Nous n'y aurions, si elle était notre fait, qu'une médiocre confiance. Nous l'empruntons aux plus grands esprits de notre époque, et à ceux-là même qui ont le mieux prouvé par leurs œuvres la vérité de leurs argu-

[1] Voir l'édition de Pascal donnée par M. Prosper Feugère, t. I, p. 342. Paris, 1844.

ments. Mais on niait devant nous le soleil : nous avons montré sa lumière brillant sur le monde. On niait le mouvement ; nous avons prouvé que nous marchions depuis dix siècles dans la voie même où nous étions hier, où nous sommes encore aujourd'hui. On nous enlevait le passé : nous l'avons pris à notre compte, au compte de l'esprit nouveau. M. Augustin Thierry avait cherché dans les résistances de l'esprit communal au moyen âge les premiers essais et, pour emprunter une expression de M. Nettement, « la première floraison de la liberté moderne. » M. Nettement trouve que « *c'est une mauvaise manière d'étudier l'histoire que d'y chercher des arguments en faveur de telle ou telle idée préconçue...* » D'accord, si l'idée est fausse ; mais si elle est juste ? De son côté, M. Guizot avait posé ainsi le problème du gouvernement constitutionnel : «.... L'unité persévérante de la pensée sociale représentée par le gouvernement..., la garantie des libertés partout ; mais le pouvoir en haut ; car les affaires de la société sont hautes et ne peuvent être bien conduites d'en bas.... » M. Nettement répond « que dans le mouvement démocratique qui date du protestantisme, de la philosophie du dix-huitième siècle et de la révolution, *l'impulsion part d'en bas*... La révolution, ajoute-t-il, a pu se personnifier de temps à autre dans une dictature éphémère et troublée ; mais où a-t-elle admis la durée, la régularité, la hiérarchie ?... »

L'impulsion part d'en bas.., ah ! voilà le grand reproche qu'on fait à l'esprit moderne ! Il est l'esclave de la démocratie, le courtisan du peuple. Il n'a d'inspirations que celles qu'il ramasse. Il ne se fait obéir qu'en s'abaissant. Il ne gouverne qu'à genoux, et le front dans la poussière..... Si c'est là l'esprit moderne, vous avez raison de lui refuser toute parenté avec l'esprit traditionnel de cette nation « industrieuse et fière » que Bossuet montrait, avec un si patriotique orgueil, au dédaigneux héritier de Louis XIV. Vous

avez raison de fairè le procès à ses philosophes, à ses penseurs, à ses savants, à ses poëtes, à ses lettrés, à ses artistes de tout ordre, de montrer « la gangrène » au cœur de la société telle que l'esprit nouveau l'a faite, et d'invoquer contre la France libérale le souvenir de Ninive et de Babylone. Oui, vous avez raison de nous crier : Anathème! si vous avez surpris une seule fois, une seule, pendant le cours de ce demi-siècle, l'intelligence qui présidait aux destinées du pays, j'entends celle qui dominait par la supériorité des lumières dans le palais des rois, dans leurs conseils, dans le Parlement, dans les Académies, dans les corps savants, dans toutes les voies sérieuses où elle se produit, — si vous l'avez surprise une seule fois en flagrant délit de capitulation avec les influences démagogiques que vous signalez!. . Mais entendons-nous. J'ai peur que vous ne vous fassiez pas une très-juste idée de ce qu'il faut donner aux influences d'en bas et de ce qu'il faut leur refuser; j'ai peur que vous ne confondiez les complaisants du peuple avec ses amis sérieux, la recherche égoïste de sa faveur avec le souci éclairé de ses intérêts, la démocratie libérale avec la démagogie sans frein, l'impudente flatterie qui exploite les défauts d'une nation avec la sympathie intelligente qui tient compte de ses vertus. Les gouvernements qui se sont succédé en France, depuis quarante ans, ont voulu la gouverner par ses qualités, non par ses défauts. Est-ce pour cela qu'ils sont tombés? C'est donc la Providence elle-même que vous accusez !

Quelle a été la part de la littérature française dans cette lutte entre les bons et les mauvais instincts de la nation? Quel appui ou quels obstacles le pouvoir conservateur de la société a-t-il rencontrés dans le mouvement intellectuel du pays? Quel a été le rôle de l'esprit nouveau? C'est bien là, je crois, le point auquel M. Nettement a judicieusement appliqué ses recherches ; et me voici ramené à la question

même que je posais en commençant cette étude. C'est que j'avais à cœur avant tout de démontrer, au profit de l'esprit moderne, cette légitimité qu'on lui conteste dans le passé. Essayons d'indiquer, comment la littérature l'a justifiée et honorée dans le présent; car ce n'est pas assez d'avoir rétabli l'héritier dans tous ses droits, si nous ne montrons aussi qu'il n'a pas compromis et gaspillé l'héritage.

III

— 2 MARS 1856. —

Pour caractériser l'influence que la « littérature » a exercée pendant la durée du gouvernement de Juillet, et la part qui lui revient dans ses fortunes si diverses, nous commencerons par définir exactement le mot lui-même, dont M. Nettement a fait le titre et le sujet de son histoire.

Si la littérature ne comprend que les lettrés proprement dits, poëtes, historiens, conteurs, critiques, auteurs dramatiques, la carrière est vaste, quand il s'agit d'apprécier le mouvement littéraire des dix-huit ans : car jamais la France n'a tant écrit et n'a tant lu. Mais la question est plus haute si on veut marquer le rôle de l'esprit pendant cette seconde période de l'essai du gouvernement constitutionnel; car jamais l'esprit n'a été plus maître des affaires, plus responsable des événements, j'entends ceux dont la Providence ne se réserve pas, comme il arrive à de certains moments, la responsabilité et la conduite.

M. Nettement, en écrivant l'*Histoire de la littérature sous le gouvernement de Juillet*, a pris naturellement par le haut la question que posait son livre. Il a fait l'histoire de

l'esprit lui-même ; il l'a suivi aussi loin que son observation a pu s'étendre. A côté des simples lettrés, il a mis les orateurs et les politiques ; il a jugé tous les partis, toutes les sectes, les royalistes et les républicains, les classiques et les romantiques, les sages et les brouillons. Cette diversité dans le rôle joué par les représentants de l'esprit français à tous les degrés n'est pas seulement l'intérêt du livre de M. Nettement ; c'en est la véritable importance philosophique, puisqu'à quelques omissions près (quelques-unes sont regrettables), il n'est pas une des voix dont la France a retenti pendant la durée de l'époque littéraire qu'il a racontée, qui n'ait trouvé dans cette histoire le commentaire qui la juge après l'écho qui la reproduit.

Et maintenant, quel est le moyen de se reconnaître dans cette mêlée des esprits et des œuvres, quand il s'agit de porter un jugement sur l'influence de l'esprit en général, et d'y chercher sa part dans les causes d'une catastrophe qui a atteint la société tout entière ? Ce moyen, c'est peut-être de regarder aux actes encore plus qu'aux œuvres, de considérer la littérature dans la société même, d'étudier le principe dans ses conséquences. Je dis que c'est peut-être le moyen de se comprendre, mais non pas de s'accorder.

Nous sommes, quant à nous, parfaitement convaincu que le gouvernement de Juillet n'a pas péri, comme on l'a dit souvent des régimes qui l'avaient précédé, par l'excès de son principe, c'est-à-dire par l'exagération de l'esprit nouveau. En sommes-nous moins disposé à reconnaître le mal que, dans l'ordre de l'esprit même, ce gouvernement n'a pu empêcher ? Et de même, M. Nettement croit que c'est l'excès du « rationalisme » qui a tué la monarchie constitutionnelle. Nie-t-il absolument pour cela le bien qui a marqué son passage ? Non, sans doute. Nous serions donc tout près de nous entendre, s'il ne s'agissait précisément de donner sa juste mesure, dans le passé, soit au bien, soit au mal ; mais c'est

ici que nous différons. M. Nettement croit que le mal l'a emporté de beaucoup sur le bien, et nous croyons le contraire; il croit que la société française a été pervertie jusqu'au cœur et finalement perdue par l'excès des influences désorganisatrices auxquelles l'esprit nouveau a donné l'essor sur tous les points. Nous croyons, nous, que ces influences ne l'ont jamais ni profondément pénétrée, ni possédée complétement, ni définitivement vaincue.

Donnons tout de suite une preuve à l'appui de cette assertion. Tombée un moment, et par l'effet d'une surprise[1], dans une anarchie qui s'était elle-même appelée « provisoire, » la société française s'est relevée par sa propre force, et en se servant, pour se sauver, des armes mêmes que ses ennemis avaient mises entre ses mains pour la perdre. Tout le monde sait l'histoire du suffrage universel après la Révolution de février. Des deux premières assemblées électives de la république, l'une a gagné une grande bataille contre l'anarchie même d'où elle était sortie, et elle a laissé reconstituer le pouvoir sous le nom de présidence; l'autre a réuni la plus nombreuse majorité monarchique que la France ait vue dans une chambre législative depuis soixante ans. Comment une société se relève-t-elle ainsi, et après une pareille chute, si ce n'est par son courage, par ses mœurs, par son esprit? Où la France aurait-elle trouvé la force de lutter alors contre les passions qui l'avaient un instant surprise et vaincue, si elle avait été, ce que M. Nettement la représente, une société gangrenée jusqu'aux os et vouée à la destruction, comme Ninive et Babylone? Il y a ici un rapprochement à faire. Pendant la première Révolution, le peuple n'est jamais complétement abandonné à lui-

[1] « ... Les événements de ce monde, quelque importants qu'ils nous paraissent, sont quelquefois mus par les plus petits ressorts, et le hasard en réclame sa forte part .. »

(Mme de Staël, *Réflexions sur le suicide.*)

même; il trouve devant lui des pouvoirs établis jusqu'à la chute de Louis XVI, une dictature souveraine jusqu'en thermidor, une réaction irrésistible jusqu'en brumaire. Après Février, le peuple est maître, maître absolu; la société est sous sa main; le gouvernement, l'administration, les finances, la diplomatie, sont à lui. C'est l'anarchie, oui, sans doute, et la pire de toutes, personne ne l'a dit plus haut que nous; c'est la pire des anarchies, parce qu'en imitant les formes de délibération et d'action des gouvernements réguliers elle peut faire un moment illusion sur sa radicale impuissance à régir l'État. Mais comparons pourtant la conduite du peuple pendant les deux crises révolutionnaires, celle de la fin du siècle dernier, celle du nôtre; nous verrons en quoi diffèrent le pays qui sort de la monarchie absolue pour entrer en révolution et celui que protége contre ses passions, même les plus perverses, une habitude déjà ancienne des formes et des pratiques de la liberté légale! Nier que la Révolution ait procédé, en 1848, avec une plus grande modération relative, moins de malheurs publics et privés, moins de persécutions, moins de violences, plus de respect pour le droit, la vie, la propriété des citoyens, nier cela, ce serait mentir à une évidence qui est d'hier, à une expérience que nos yeux ont vue, que nos mains ont touchée pour ainsi dire. Et comment n'y pas voir aussi l'influence de nos mœurs libérales et l'action de l'esprit nouveau? L'esprit nouveau n'est pas chargé de détruire complétement les passions au fond du cœur de l'homme et d'empêcher à jamais les révolutions des empires. Mais on prétend qu'il les multiplie; nous prétendons qu'il les discipline et qu'il les modère.

N'insistons pas. Pour juger de l'influence de l'esprit moderne, nous l'avons pris au moment où on le flatte le moins d'ordinaire, au moment d'une révolution; et nous l'avons montré lui résistant par l'adoucissement des mœurs, par la

force des habitudes civiles, par cette sorte d'éducation générale qui naît insensiblement pour un peuple de l'exercice de la vie publique. « ... Tous les peuples sont faits pour être élevés, écrit M. de Montalembert. Le gouvernement représentatif n'est autre chose qu'une longue éducation, laborieuse et difficile, mais la plus honorable et la plus féconde de toutes. L'exemple d'une nation qui a pu traverser le despotisme des Tudors, survivre aux ruses et à la corruption des Stuarts et subir la dure main de Cromwell pour arriver où elle est, n'a rien qui doive porter les autres nations à douter d'elles-mêmes pendant que leur apprentissage dure encore[1]... » Quoi qu'il en soit, observons maintenant la France de Juillet, non plus dans un de ses jours de détresse, mais à un de ces moments qu'on n'est pas en peine de trouver dans son histoire, où la sagesse de son gouvernement éclate dans la prospérité de ses affaires, dans les victoires de son armée d'Afrique, dans la paisible vivacité de ces luttes politiques, brillants tournois de l'intelligence, si l'on ne regarde qu'au spectacle, véritable école de la liberté pratique, si on consulte les résultats sérieux. Quel est alors le sentiment de tous les observateurs équitables? C'est que la France a compté peut-être à d'autres époques des écrivains plus illustres, des prédicateurs plus éloquents, de plus grands poëtes, et encore je n'en sais rien; c'est l'avenir qui le dira; — mais tout le monde convient que jamais l'esprit lui-même n'a obtenu un plus grand triomphe; car il gouverne, et il gouverne seul, sans charlatanisme et sans prestige. On luttait; oui, sans doute; mais qu'était-ce que cette lutte? un combat d'esprit, non pas l'esprit des ruelles d'autrefois, une rivalité de précieuses, la querelle des Uranistes et des Jobelins, des anciens et des modernes, — mais la discussion des plus graves intérêts, des plus grands

[1] *De l'Avenir politique de l'Angleterre*, p. 277.

principes, des plus hautes questions qui aient jamais passionné les hommes. Et quels étaient les acteurs de ces drames? Les plus grands esprits et les plus rares talents, les uns voués à la défense de la politique qui prévalait, les autres entraînés à la combattre, tous engagés dans la même épreuve, dans le même essai loyal du gouvernement représentatif; car, au moment de la lutte, on se dépréciait quelquefois par aveuglement ou calcul; après dix ans, on se rend justice. Qui de nous voudrait effacer de l'histoire des dix-huit ans les noms des Thiers, des Odilon Barrot, des Dufaure, des Montalembert? ou ceux des Noailles, des Berryer, des Fitz-James? Honneur à tous ceux qui, au nom de l'esprit et avec les armes de la discussion légale, ont pris part à cette noble lutte! Honneur à ceux qui ont soutenu le gouvernement libre! Respect à ceux qui ont su respecter les lois en le combattant! Et qu'on ne me dise pas que nous jugeons ici la politique du règne, non sa littérature. Nous ne jugeons pas sa politique, mais elle durait, elle aurait duré; elle n'avait contre elle en réalité aucune des « causes générales » qu'on a si souvent signalées et dont M. Nettement a refait l'histoire sous une autre forme. Si l'esprit libéral était sa faiblesse secrète et sa maladie mortelle, la monarchie de Juillet n'en est pas responsable devant l'histoire; elle l'avait reçue du pays lui-même; le germe en était au cœur de la France depuis dix siècles; le temps l'avait développé, la Révolution de 89 l'avait fait éclore avec une force irrésistible. C'était la loi même de notre progrès comme nation. Si c'est l'esprit nouveau qui nous a perdus, fallait-il revenir à la Fête des Fous ou à la Fête de l'Ane?

Aurum de Arabia,
Thus et myrrham de Saba
Tulit in Ecclesia
Virtus asinaria...

Fallait-il reprendre la torche des inquisiteurs ou l'épée des croisades? Ou bien encore, si c'est l'esprit qui nous a perdus, est-ce le matérialisme qui nous sauvera?

Quand on veut juger équitablement le mouvement intellectuel qui s'est produit sous le dernier règne, il faut donc le chercher où il est, c'est-à-dire en haut. Non que nous reprochions à M. Nettement d'avoir négligé cette recherche; peut-être même a-t-il laissé prendre trop de place à la politique dans son histoire : ce qui serait le défaut de notre critique, si ce n'était le sien. Mais M. Nettement a très-bien compris que c'était à la tribune, au barreau, dans la chaire chrétienne, dans la polémique sérieuse, dans l'économie politique, dans l'histoire contemporaine, dans la philosophie appliquée à l'étude des problèmes sociaux, dans tout ce noble bruit d'intelligence qui se faisait autour du pouvoir, — que c'était là, pour être juste, qu'il fallait chercher en grande partie les matériaux d'une histoire de l'esprit français durant cette époque. Seulement, par une contradiction étrange dans un juge si éclairé, M. Nettement place tout en haut ce mouvement des esprits libres; il cherche l'inspiration en bas. Vous n'étiez pas les fils du vieil esprit français, renaissant dans le nouveau, vous tous que la France voyait avec confiance au gouvernail ou à la manœuvre; vous étiez les bâtards adultérins du roman moderne. Le roman et le théâtre, voilà la source de dépravation qui, des bas-fonds de la société, remontait jusqu'à ses hauteurs;

Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit. .

C'est ainsi qu'après avoir signalé toutes les influences intellectuelles du règne, analysé les œuvres, glorifié les personnes, M. Nettement met leur impuissance en regard de leur grandeur; et c'est au fond de quelque boutique vouée à la

littérature industrielle, sur quelque plancher de théâtre consacré à la culture du « *camellia* » dramatique, dans quelque volume souillé et oublié, qu'il va chercher le secret de cette faiblesse qu'il reproche à la monarchie constitutionnelle! Ses orateurs et ses politiques l'auraient peut-être sauvée; ses romanciers l'ont perdue. C'est le *Chourineur* qui a tué cette société que défendaient M. de Broglie, M. Molé, M. Guizot, et combien d'autres! *Monte-Christo* l'a séduite; *Lugarto* l'a étouffée. Au terme de cette longue carrière parcourue avec tant d'éclat, et parmi cet imposant cortége de grands esprits et de nobles cœurs, c'est un romancier, homme ou femme, qui l'attendait pour lui donner le coup de grâce.

« ... En France, hors de France, dit l'auteur en terminant un chapitre consacré à l'*influence du roman immoral*, ne devions-nous plus avoir besoin de caractères fermes, d'esprits élevés, de cœurs ardents, dévoués et généreux? *S'il n'y avait rien de pareil*, était-ce dans le *Juif Errant*, dans l'*Enfant trouvé*, dans les *Parents pauvres*, dans toutes ces fictions scandaleuses que la génération actuelle trouvait l'aliment moral et intellectuel qui pouvait l'élever à la hauteur de sa mission et la mettre au niveau des situations difficiles? Platon chassait de sa république idéale les poëtes au rhythme mou et efféminé et les joueurs de flûte, parce qu'ils relâchent les ressorts des caractères et qu'ils énervent les âmes. Qu'aurait-il dit si ces poëtes efféminés et ces joueurs de flûte *avaient pris la directiou suprême des cœurs et des intelligences*? Il aurait dit que sa république courait à sa perte, et il aurait dit vrai; car c'est ainsi que succomba, non pas sa république imaginaire, mais sa patrie réelle, son Athènes... »

M. Nettement est ici, il faut bien le dire, l'organe de ce

parti pris de pessimisme historique qui, appliqué à l'étude des faits contemporains, met en lumière ceux que le temps aurait couverts de son ombre, si l'historien avait pu attendre, les grossit hors de toute proportion et en dénature à la fois la moralité et la perspective. Comment procèdent d'ordinaire ceux qui, dans de superficielles appréciations du dernier règne, ne cachent guère leur intention d'en abaisser le caractère et d'en calomnier l'esprit? Ils nomment deux ou trois romanciers, escortés d'un certain nombre de dramaturges et de songeurs utopistes; tout le règne est là. Toute la littérature des dix-huit ans, ce sont quelques tapageurs qui ont rossé le guet, non les gens sérieux qui ont tenu le salon, présidé au conseil de la famille et sauvegardé l'honneur de la maison... Restez au salon, dirons-nous à M. Nettement, puisque aussi bien votre critique nous y ramène sans cesse; restez en haut, non-seulement pour y glorifier, comme c'est votre goût, ces esprits distingués qui habitaient les hauteurs, mais pour reconnaître, dans la société dont ils étaient les guides sous toutes les bannières, l'influence qu'ils ont exercée. Restez en haut! Vous aimez à les flatter. Rendez-leur cette justice. Ils vous tiendront quitte de tout le reste.

Nous savons que l'œuvre n'était ni simple à accomplir ni facile à juger; que la confusion était grande, même dans le bien; que l'esprit libre remuait tout, avec les plus sérieuses tendances. Nous savons que, tandis qu'un parti politique rêvait la renaissance d'un passé impossible, un autre escomptait par impatience ou calcul les plus légitimes espérances de l'avenir; que, dans l'ordre littéraire, une école s'attaquait à la tradition de l'esprit français lui-même avec plus d'emportement que de raison, et obtenait plus d'applaudissements que de succès durables. Nous savions aussi les vices de cet industrialisme avide que n'excusent pas, dans les lettrés dignes de ce nom, la noble passion de l'indépen-

dance et la prétention tant de fois ridiculisée du *maréchalat* littéraire. Nous savions les ravages que pouvait faire, dans les rangs du peuple, cette prédication attrayante des criminelles chimères dont le roman et le drame s'étaient réservé l'apostolat et le profit. Mais nous savions aussi que la haute société avait fait la fortune de ces mauvais livres avant qu'ils fussent descendus dans l'atelier, dans la boutique ou dans l'antichambre; nous le savions, nous qui écrivions (en 1849) : « On sait comment les œuvres de l'esprit humain se propagent, comment les idées se répandent dans les masses, par une sorte d'infiltration insensible qui descend plus qu'elle ne remonte. Le peuple ne forme plus dans le monde moderne une caste à part, une société de parias, privilégiés pour le malheur et l'ignorance. L'air qu'il respire lui apporte insensiblement nos idées. Notre corruption est bientôt la sienne... Les mauvais livres n'agissent sur les classes inférieures que comme les mauvais exemples. Ils ne descendent chez l'artisan qu'avec le contre-seing des heureux du monde. La corruption des pauvres a été longtemps parallèle à celle des riches, et elle s'est faite par les mêmes causes, quoiqu'elle n'ait pas produit les mêmes résultats : car dans ces voies révolutionnaires où la dépravation des esprits pousse les peuples, les riches voudraient s'arrêter quelquefois, les pauvres jamais [1]... » Vous voyez que nous ne dissimulions pas plus que vous, dans l'occasion, les travers, les faiblesses et même les périls de la société. Mais autre chose est l'avertissement officieux et charitable, autre chose la condamnation sans appel. Nous voulions corriger un de ses travers. Vous prétendez changer son esprit même. Au fait, cette manie ridicule et perverse d'encourager sa propre diffamation dans des peintures sans vérité et sans justice, ce goût de contempler son image peinte en laid dans

[1] *Portraits politiques et révolutionnaires.* 2e édition. T. I, p. 215.

le miroir trompeur du drame ou du roman, cette manie est vieille comme le roman lui-même, bien qu'elle ait pris, vers la fin du dernier règne, des proportions extraordinaires. « Il y a, dit la Bruyère (il prédisait la littérature industrielle), il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot livre que de sottise à l'acheter. C'est ignorer le goût du peuple que de ne pas hasarder quelquefois de grandes fadaises... » Les grandes fadaises de ces derniers temps étaient aussi de grands mensonges; car oubliez-vous que la société avait alors, et en dépit de ses corrupteurs de tous les degrés, des représentants plus dignes d'elle, des peintres plus fidèles, des guides plus sûrs, des organes moins bruyants et plus écoutés?

Pressé par le temps, limité par l'espace, je sens bien qu'il faut que je renonce à caractériser par le détail cette influence contemporaine de la littérature sérieuse. Les noms, les œuvres, les écoles, les systèmes se pressent sous ma plume. La confusion paraît grande; et il y faudrait, pour la démêler, « *le chef d'orchestre* » et la main dirigeante que M. Sainte-Beuve réclamait autrefois, en se tournant, non sans une certaine malice, vers cette royauté sérieuse et affairée qui n'avait pas lu les *Portraits contemporains* de M. Sainte-Beuve, et qui restait sourde à son appel. On ne dirigeait pas l'esprit en ce temps-là. C'était beaucoup de le contenir. Mais il avait sa voie tracée par le mouvement même des affaires, des opinions et des passions, et il la suivait librement, avec une force supérieure à toute contrainte officielle, avec un ensemble que déguisait sans l'affaiblir la diversité des œuvres, des tendances et des succès. On différait par le caractère, par les sentiments, par les idées, par le style; on s'accordait dans la liberté. « L'âme humaine tout entière, dit quelque part M. Nettement, se réfléchit dans la littérature. » Cela était vrai surtout pendant la période d'essai du gouvernement constitutionnel. L'âme se

sentait vivre pour ainsi dire. Il régnait partout comme un souffle inspiré et vivifiant. La liberté de l'esprit humain n'a jamais eu, à aucune époque de son histoire, une carrière plus dégagée d'entraves; et, si nous regardons aux œuvres qui ont mérité de survivre, elle ne s'y est jamais moins compromise. Jugeons-nous les grands siècles littéraires par les œuvres sans nom, par les écrits oubliés? Nous observons l'ensemble, nous recueillons un certain nombre de traits généraux, et nous laissons le reste aux esprits curieux, qui n'ont pas, pour ces reliefs de la pensée et du goût, l'indifférence du préteur pour les causes secondaires. Que les érudits s'appliquent donc à cette recherche; elle intéresse l'étude des mœurs, elle est une partie de l'histoire de l'esprit humain ; mais, quand il s'agit de juger une époque, de lui donner un nom, de marquer sa place et son rang, encore une fois regardons en haut. Laissons d'Holbach pour admirer Montesquieu; passons Chapelain, s'il le faut, pour arriver à Corneille, et dans Corneille lui-même ne mettons pas au compte de son temps et sur la même ligne le *Menteur* et *Clitandre*, *Agésilas* et *Cinna*.

Je crois que l'un des caractères les moins contestables de la littérature de notre siècle, c'est la facilité. Mais, si nous en croyons ses détracteurs, c'est à peu près là son seul mérite. On dirait que la France a été livrée pendant quarante ans à une improvisation universelle ; et cette qualité ou ce défaut de quelques écrivains est devenu le trait commun par lequel on a caractérisé tous les autres. L'improvisation pourtant est un bien vieux péché en France, si j'en crois ce qu'écrivait Pélisson, l'aimable historien de l'Académie française, à propos des pièces de théâtre commandées par Richelieu : « Il faisoit, dit l'auteur, composer les vers de ces pièces, qu'on nommoit alors les pièces des cinq autheurs, par cinq personnes différentes, distribuant à chacun un acte, et achevant par ce moyen une comédie en un mois.

Ces cinq personnes étoient MM. de Boisrobert, Corneille, Colletet, de l'Estoile et Rotrou, ausquels, outre la pension ordinaire qu'il leur donnoit, il faisoit quelques libéralitez considérables, quand ils avoient réussi à son gré [1]... » Et nous croyons avoir inventé les primes, les pièces à double paternité, la littérature facile et l'inspiration à heure fixe ! Soyons donc plus justes. La facilité est une qualité toute française, mais elle est loin de caractériser exclusivement l'époque qui nous occupe, Si elle a été poussée à l'excès par un certain nombre d'*amuseurs* spirituels dans ce que M. Sainte-Beuve appelle si bien « de charmants gaspillages en tout genre, » elle n'a été ni l'inspiration ni la ressource des vrais écrivains. En définitive, et quand nous voudrons résumer dans quelques traits saillants la période littéraire que M. Nettement a si impitoyablement condamnée en la flattant, que verrons-nous ? Dans la politique, l'éloquence au service de toutes les grandes causes ; dans la religion, la liberté propageant la foi et affermissant les croyances ; dans la philosophie, le spiritualisme substitué au culte de la sensation; dans l'histoire, la recherche laborieuse et l'intelligence supérieure de la vérité remplaçant les procédés sommaires de l'école conjecturale ; dans la critique, toute la puissance de l'esprit, de l'érudition, souvent de la fantaisie, employée à la défense de la tradition, du bon goût et du sens commun ; dans le roman, et en dehors de quelques œuvres justement réprouvées, une facilité, une verve, une fécondité, et parfois une vigueur de talent qui ı
une des veines les plus heureuses de l'invention ı ;
dans la poésie, des œuvres d'une nouveauté hardie et d
célébrité universelle ; dans le conte, dans le proverbe,
la fable politique, dans la satire, quelques feuilles légères que le temps respecte et où se conservent, plus que]

[1] *Histoire de l'Académie française*, Amsterdam, 1717.

ailleurs, cette fleur immortelle et ce parfum de l'esprit français; au théâtre, après d'éclatantes tentatives pour renouveler la scène et bouleverser les poétiques, la renaissance inespérée des maîtres; et cette société d'un goût si calomnié et d'une éducation si suspecte venant applaudir, après deux siècles et en digne héritière des chefs-d'œuvre, les plus nobles accents de la muse tragique dans une bouche inspirée; — tel est, à cette distance où les contemporains ne se placent guère, mais où l'équitable avenir prendra son point de vue, tel est le spectacle que présente la littérature française sous le dernier règne. Je ne nomme personne, parce que les noms célèbres sont sur toutes les lèvres; mais je fais l'éloge de l'esprit, et quiconque a tenu une plume en France depuis vingt-cinq ans croira sans peine, et peut-être avec raison, que je l'ai nommé.

Et maintenant, est-il permis de dire que le *rationalisme* a gâté tout ce grand ensemble, où j'ai omis, comme M. Nettement lui-même et bien à tort, tout ce que la science, l'archéologie, l'étude des littératures étrangères, l'éloquence académique, le génie universitaire, les beaux-arts, ont ajouté de fleurons brillants à cette couronne immortelle de la patrie? Cette sentence sans appel contre l'esprit en dehors de la foi, c'est la conclusion du livre de M. Nettement, livre remarquable malgré tant d'erreurs, conclusion bien dure malgré tant de ménagements personnels. Au fait, ce qu'on reproche à la littérature de notre temps, c'est d'être laïque. On veut bien laisser passer l'esprit, à condition qu'il fasse pénitence; ce ne sont pas seulement ses fautes, ce sont ses idées qui ont besoin d'absolution. Ceci nous mène tout droit à la cellule du monastère et au *meâ culpâ* des frères pénitents. Ne lisions-nous pas récemment, dans une notice consacrée par un célèbre prédicateur à la mémoire de M. Ozanam, cette singulière appréciation du mariage, considéré dans ses rapports avec les travaux de l'intelligence : « ... Il

y eut, dit l'auteur, un piége qu'Ozanam n'évita point... Oserai-je dire, quoique Dieu l'ait absous en bénissant son union, qu'il était encore bien jeune (il avait trente ans) pour une félicité si ennemie des grandes muses... » Les muses des anciens étaient vierges [1]. Celles de la France moderne sont laïques. Elles épousent le siècle, et elles n'en sont pas moins pures pour unir à l'adoration de Dieu le culte de la raison, de l'humanité et de la liberté.

[1] ... *Prosit mihi vos dixisse puellas*, a dit Juvénal.

II

La longévité humaine.

— 14 JANVIER 1855. —

Notre siècle a découvert tant de choses qu'il n'est pas prouvé qu'il ne finira pas par découvrir aussi quelque recette infaillible et universelle pour ne pas mourir. Il a supprimé l'espace, il est en train de supprimer la douleur. Pourquoi ne supprimerait-il pas la maladie et même la mort? Voici, en attendant, un savant du premier ordre, un secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, un des hommes les plus autorisés et les plus écoutés dans toutes les questions qui se rattachent à l'histoire naturelle et à la physiologie comparée, voici M. Flourens, un érudit de beaucoup d'esprit et un homme d'esprit de beaucoup de sens, qui ajoute, de son autorité privée, tout un quart de siècle à la vie humaine; — qui fait ce miracle sans bruit, sans fanfares, et même sans injures à l'adresse du prochain, avec assurance et simplicité, et qui en donne de si bonnes raisons, qu'il n'est pas nécessaire, pour le croire, d'y mettre toute la complaisance que nous avons si facilement pour ceux qui nous flattent. Il est difficile en effet de lire le livre de M. Flourens [1] et de ne pas se croire, après l'avoir lu, un peu plus immortel qu'auparavant.

On a longtemps discuté sur la durée probable de la vie humaine; et les *moyennes* que la science et la statistique en

[1] *De la Longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe* (Paris, 1855).

ont données tour à tour ont varié suivant les époques. « En général, disait Voltaire, l'âge commun auquel l'espèce humaine est rendue à la terre, dont elle sort, est de vingt-deux à vingt-trois ans tout au plus, selon les meilleurs observateurs. De mille enfants nés dans une même année, les uns meurent à six mois, les autres à quinze; celui-ci à dix-huit ans, cet autre à trente-six, quelques-uns à soixante; trois ou quatre octogénaires, sans dents et sans yeux, meurent après avoir souffert quatre-vingts ans. Prenez un terme moyen : chacun a porté son fardeau vingt-deux ou vingt-trois années[1]... » Ainsi vingt-deux ans en moyenne, voilà ce que Voltaire accordait à l'humanite il y a un siècle. Il est vrai qu'il en parlait bien à son aise. Quand il marquait ainsi la limite de la vie humaine, Voltaire approchait de quatre-vingts ans, et il n'avait jamais eu plus d'esprit. De son côté Buffon disait, presqu'au même temps, que la vieillesse est *un préjugé;* que si nous nous sentons vieillir, c'est la faute de *notre arithmétique.* « L'homme qui ne meurt pas de maladie, ajoutait-il, vit partout quatre-vingt-dix ou cent ans. » — « Si l'on observait les hommes, dit-il ailleurs, on verrait que presque tous mènent une vie timide et contentieuse, et que la plupart meurent de chagrin... »

Quoi qu'il en soit, et en prenant un milieu entre cette limite impitoyable que Voltaire assignait à l'humanité, et cette longévité exceptionnelle que Buffon lui accordait sans trop dire comment, la science était parvenue de nos jours à une conclusion plus équitable et plus vraie sans doute. Elle fixait, si je ne me trompe pas, la moyenne de notre vie à trente-cinq ans; et nous en étions là, tous tant que nous sommes, plus ou moins résignés à notre sort, et prenant le plus que nous pouvions, du moins par l'espérance, la part du voisin, quand M. Flourens est arrivé avec son livre qui

[1] *Dictionnaire philosophique*. art. *Age*.

ouvre toute une carrière nouvelle à cette passion de longévité, chimère et tourment de la vie humaine, et qui, subordonnant la statistique à la physiologie, relègue ainsi tout le vieil attirail de *notre arithmétique* sur le second plan.

Il faut se contenter de faire l'exposition de ce système de M. Flourens; car, si extraordinaire qu'il soit, si conjectural qu'il paraisse, il n'appartient qu'aux savants de profession et d'inspiration de le discuter. M. Flourens fait à l'humanité un cadeau d'apparence si magnifique, que, dût-on compter plus tard avec lui, il faut commencer par lui rendre grâce; et les critiques de la littérature sont bien placés pour remplir, sous toute réserve de la part des savants, ce premier rôle de gratitude et de courtoisie. Laissons donc la parole un moment à M. Flourens. Ne discutons pas. Tout le monde sait que le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences met un talent de style d'une rare distinction au service d'une sagacité fort inventive. Il y a donc double profit à l'écouter. Il est de ceux qui vous charment avant de vous convaincre. Si la conviction n'arrive pas, le plaisir reste.

Posons d'abord ce que nous demandons la permission d'appeler le principe générateur de toute la doctrine biologique de M. Flourens :

La durée normale de la vie d'un homme est d'un siècle.

« ... Une vie séculaire, voilà donc, ajoute l'auteur, ce que la Providence a voulu donner à l'homme. Peu d'hommes, il est vrai, arrivent à ce grand terme; mais aussi combien peu d'hommes font-ils ce qu'il faudrait faire pour y arriver? Avec nos mœurs, nos passions, nos misères, *l'homme ne meurt pas, il se tue...* »

Comment M. Flourens est-il arrivé à ce résultat, si positif et si hardiment formulé, de quinze ans de recherches persévérantes et d'expériences infatigables? Le voici : Buffon

avait posé un problème dont il n'avait pu donner rigoureusement la solution : M. Flourens l'a trouvée. Buffon avait dit : « La durée totale de la vie peut se mesurer en quelque façon par celle du temps de l'accroissement... » Puis il avait donné à la croissance humaine tantôt trente ans[1], tantôt quatorze[2], faisant durer l'homme de quatre-vingt-dix à cent ans dans les deux cas. On le reconnaît à cette incertitude de ses prémisses : une chose manquait à Buffon, comme le remarque très-bien M. Flourens, c'est d'avoir connu *le signe certain* qui marque le terme de l'accroissement. « Je trouve ce signe, dit simplement et victorieusement M. Flourens, dans *la réunion des os à leurs épiphyses.* »

« ... Tant que les os ne sont pas réunis à leurs épiphyses, l'animal croît : dès que les os sont réunis à leurs épiphyses, l'animal cesse de croître.

« On a vu, par mon précédent chapitre, que, dans l'homme, cette réunion des os et des épiphyses s'opère à vingt ans.

« Elle se fait, dans le chameau, à huit ans ; dans le cheval à cinq ; dans le bœuf, à quatre ; dans le lion, à quatre ; dans le chien, à deux ; dans le chat, à dix-huit mois ; dans le lapin, à douze ; dans le cochon d'Inde, à sept, etc., etc.

« Or l'homme vit quatre-vingt-dix ou cent ans ; le chameau en vit quarante ; le cheval, vingt-cinq ; le bœuf, de quinze à vingt ; le lion vit environ vingt ans ; le chien, de dix à douze ; le chat, de neuf à dix ; le lapin vit huit ans ; le cochon d'Inde, de six à sept, etc., etc.

« Le rapport indiqué par Buffon touchait donc de bien près au rapport réel. Buffon dit que chaque animal vit à peu près six ou sept fois autant de temps qu'il en met à

[1] *Histoire des animaux*, t. II, p. 74.
[2] *Histoire du cheval.*

croître. Le rapport supposé était donc six ou sept ; et le rapport réel est cinq, ou à fort peu près.

« L'homme est vingt ans à croître, et il vit cinq fois vingt ans, c'est-à-dire cent ans ; le chameau est huit ans à croître, et il vit cinq fois huit ans, c'est-à-dire quarante ans ; le cheval est cinq ans à croître, et il vit cinq fois cinq ans, c'est-à-dire vingt-cinq ans, et ainsi des autres.

« Nous avons donc enfin *un caractère précis*, et qui nous donne *d'une manière sûre* la durée de l'accroissement : la durée de l'accroissement nous donne la durée de la vie... »

Tel est le système auquel M. Flourens a consacré, dans le livre que j'analyse, plusieurs chapitres d'un haut intérêt et toutes les ressources de la plus lumineuse argumentation. Malgré tout, il faut bien le dire, un système qui fait de la durée centenaire, non plus le privilége de quelques vieillards obstinés à vivre, mais le droit commun de l'humanité, pour ainsi dire, établi sur le meilleur des titres, la loi naturelle, celle que la science ne promulgue que quand Dieu l'a faite, un pareil système, quelque attrayant qu'il puisse paraître, nè serait pourtant qu'un mot vide de sens pour le commun des hommes, s'il n'entraînait pour conséquence, d'abord une nouvelle répartition de ce qu'on a appelé les âges de la vie humaine, proportionnés à sa durée totale, et ensuite l'indication du régime hygiénique le mieux accommodé à cette durée. Réservons pour un moment la question du régime, car c'est dans ce nouveau classement des âges qu'éclate surtout la hardiesse du principe qui sert de base au système de l'éminent écrivain ; et il est impossible pourtant, quand on admet ce principe de la vie séculaire, de ne pas accepter comme irrésistibles les conséquences qu'il en a tirées. M. Flourens a parfaitement senti en effet que, pour obéir à cette loi naturelle qui donne un siècle de vie à l'homme, la première chose à faire, c'était de prolonger de quelques lus-

tres les trois premiers âges de la vie, et de reculer le dernier bien au delà de la limite où l'usage autant que la science le fait commencer aujourd'hui. Aussi *propose-t-il* (mais en homme qui ne peut être refusé) de substituer aux divisions anciennement adoptées dans le partage de la vie humaine les nouvelles durées que voici :

« Pour la première enfance, de la naissance à dix ans, c'est l'enfance proprement dite; et pour la seconde, de dix à vingt, c'est l'adolescence; pour la première jeunesse, de vingt à trente, et, pour la seconde, de trente à quarante; pour le premier âge viril, de quarante à cinquante-cinq, et, pour le second, de cinquante-cinq à soixante-dix. L'âge viril, pris dans son ensemble, est l'époque forte, et, comme le mot le dit si bien, l'époque *virile* de la vie de l'homme. A soixante-dix ans *commence la première vieillesse*, qui s'étend jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, et à quatre-vingt-cinq ans commence la seconde et dernière vieillesse. »

Maintenant, est-ce arbitrairement et par manie de classification que M. Flourens a marqué ces limites et *proposé* ces divisions? Non, assurément.

« Je prolonge, dit-il, la durée de la première enfance jusqu'à dix ans, parce que ce n'est que de neuf à dix ans que se termine la seconde dentition, et ce qu'on pourrait appeler la *période dentaire*.

« Je prolonge l'adolescence jusqu'à vingt ans, parce que ce n'est qu'à vingt ans que se termine le développement des os, et par suite l'accroissement du corps en longueur.

« Tant que les os ne sont pas réunis à leurs *épiphyses*, le corps grandit. Une fois les os et les *épiphyses* réunis, le corps ne grandit plus; et c'est vers l'époque de vingt ans que cette réunion s'opère.

« Enfin je prolonge la jeunesse jusqu'à quarante ans, parce que ce n'est que vers quarante ans que se termine l'accroissement du corps en grosseur. Passé quarante ans, le corps ne grossit plus, à proprement parler : l'augmentation du volume qui survient alors n'est point, en effet, un véritable développement organique ; ce n'est qu'une simple accumulation de graisse.

« Après l'accroissement, ou, plus exactement, après le développement en longueur, après le développement en grosseur, j'en trouve encore un troisième qui, à la vérité, n'est point indiqué par les physiologistes, mais qui ne m'en semble pas moins réel : je veux parler de ce travail intérieur, profond, qui agit dans le tissu le plus intime de nos parties, et qui, rendant toutes ces parties plus achevées, plus fermes, rend aussi toutes les fonctions plus assurées et l'organisme entier plus complet.

« Ce dernier travail, que j'appelle travail d'*invigoration*, se fait de quarante à cinquante-cinq ans ; et, une fois fait, il se maintient ensuite plus ou moins jusqu'à soixante-cinq ou soixante-dix.

« A soixante-dix ans, la vieillesse commence... »

Mais pour arriver même *à ce commencement* de la vieillesse, suffit-il que, depuis cinquante ans, les os soient bien et dûment *réunis à leurs épiphyses ?* Suffit-il de décréter scientifiquement la longévité humaine pour la rendre certaine et infaillible ? Suffit-il, pour atteindre le but où M. Flourens nous attend, de mettre le pied sur le seuil de cet âge que les uns, comme le médecin Sanctorius, assimilent à une maladie (*senectus est ægritudo*), que les autres, tels que Cicéron et Fontenelle, considèrent comme l'époque la plus heureuse de la vie : car Fontenelle disait « que l'âge où il avait été le plus heureux était de cinquante-cinq à soixante-quinze ans. » Et l'admirable traité de Cicéron *sur*

la vieillesse, ce livre qui donne « appétit de vieillir, » disait Montaigne, ne semble que la paraphrase anticipée de cet aveu du philosophe français, mis dans la bouche éloquente du vieux Caton. Quoi qu'il en soit, suffit-il de proclamer la loi de l'existence centenaire et de la prouver par les meilleures raisons, pour la rendre d une exécution facile? Par malheur, il y faut autre chose. On voit que nous arrivons ainsi à la question des moyens les plus propres à la prolongation de la vie; recherche vieille comme le monde, je le sais, mais que M. Flourens a ravivée et rajeunie en la prenant sous sa protection, en l'appuyant à sa théorie et en lui prêtant son excellent style.

L'art de conserver la vie est aussi ancien que le monde, et il est bien évident que cet art était arrivé du premier coup à la perfection, puisque les patriarches vivaient plusieurs siècles. Les os mettaient sans doute plus de temps alors qu'aujourd'hui à se réunir à leurs épiphyses. Le secret des patriarches une fois perdu, l'homme s'est ingénié en tout temps à le retrouver, et le livre de M. Flourens est bien la preuve que ce qu'on a appelé la *macrobiotique*, c'est-à-dire l'étude de la longue vie, n'est pas près de tomber en désuétude, puisque l'auteur de la *Longévité humaine* aspire à la faire reposer aujourd'hui sur des lois certaines et à lui fermer la carrière de l'expérimentation conjecturale. Peut-être se flatte-t-il; peut-être la science qu'il patronne n'est-elle pas plus infaillible dans sa thérapeutique que dans ses principes; peut-être l'hygiène qu'il préconise à l'appui de son système n'est-elle pas plus à l'abri des objections que le système lui-même. Et ainsi M. Flourens fait justice, et avec raison, des empiriques qui se sont essayés, à toute époque, à ces solutions introuvables. Il se moque de l'astrologue Cardan, qui nous dit gravement « que les arbres ne vivent plus longtemps que les animaux *que parce qu'ils ne font pas d'exercice*... » Et il se moque même de l'illustre

Bacon qui conseille les *onctions huileuses* pour empêcher la transpiration. Il se moque, après Voltaire, de ce malencontreux Maupertuis qui voulait que l'on se couvrît le corps d'une enveloppe *de poix* pour le préserver de toute atteinte contagieuse. Mais que ne prend-il à partie Voltaire lui-même, dont on nous raconte [1] qu'il avait adopté comme un procédé d'hygiène infaillible un mélange de café et de chocolat ? Que ne faisait-il le procès à Delille, qui a dit :

> La casse prolongea les jours du vieux Voltaire,

et à tant d'autres que le culte exclusif d'un régime préféré, que l'emploi privilégié d'un remède universel, ont plus ou moins protégés contre les infirmités de la vieillesse? En fait de longévité, tout moyen est utile qui est conforme au tempérament de celui qui l'emploie ; tout sert, même un défaut (cela est triste à dire), s'il est devenu une habitude. Les vicieux même, hélas ! ont parfois le privilége d'une longue vie. Le docteur Léopold Turck, dans un livre rempli d'idées neuves et d'informations utiles [2], cite, d'après M. Ch. Joncourt, auteur d'une *Galerie des Centenaires*, l'exemple d'un ivrogne qui vécut plus de cent ans, et sur la tombe duquel on lisait cette curieuse épitaphe : « Sous cette pierre gît Brawn, qui, par la seule vertu de la bière forte, sut vivre cent vingt hivers. Il était toujours ivre, et, dans cet état, si redoutable, que la mort elle-même le craignait... » Il fallut, en effet, que la mort se rendît maître de lui par surprise, et elle y réussit, un jour qu'il n'avait pas bu. L'ivrogne centenaire du docteur Turck n'est pas, je l'avoue, un très-bon argument contre les avantages bien peu contestables de la vie sobre, pas plus que cet autre

[1] M. Réveillé-Parise, dans son excellent ouvrage : *Physiologie et Hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit.*

[2] *De la vieillesse étudiée comme maladie.* Paris, 1852.

centenaire anglais, Thomas Parre, qui mourut d'indigestion, un jour que Charles I[er], voulant lui faire fête, l'avait fait servir par son cuisinier. On disséqua le cadavre de Thomas Parre; tous ses viscères étaient parfaitement sains. Il était mort *d'accident* à cent cinquante ans.

On peut donc le dire : parmi les causes qui préservent la santé, la sobriété est la règle, la gourmandise est l'exception. Il est impossible de contester pourtant qu'un certain nombre de vieillards ne soient de grands mangeurs. La *Galerie des Centenaires* en cite quelques-uns; et il en est des octogénaires qui ont grand appétit commes de ces rentiers à fonds perdus dont parle Voltaire. Ces rentiers vivent obstinément, non pas parce qu'ils ont une rente, mais parce qu'ils sont d'ordinaire « gens de bon sens, dit-il, et qui se sentent bien constitués; » et de même beaucoup de vieillards vivent, non pas parce qu'ils mangent beaucoup, mais parce qu'ils ont un bon estomac.

La sobriété est donc la règle. Mais là même que de difficultés pour tracer la route à suivre! Que d'écueils marqués par l'impuissance, signalés par le ridicule! Quant à moi, j'en demande humblement pardon à M. Flourens; mais je ne puis prendre au sérieux son homme aux balances, son patricien aux jaunes d'œufs, son centenaire vénitien du seizième siècle, Louis Cornaro en un mot, qui, s'étant aperçu à quarante ans qu'il faisait fausse route en mangeant trop, passa le reste de sa vie à ne pas manger du tout, et arriva ainsi jusqu'au terme d'une existence séculaire. Il mourut en 1566, à quatre-vingt-dix-neuf ans passés.

. . . .

Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrais-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare du sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse?.....

Louis Cornaro était né à Venise d'une famille illustre qui

donna à la République trois doges, à l'île de Chypre une reine, à l'Italie une savante qui fut docteur de philosophie dans l'Université de Padoue. Le descendant des Cornaro passa soixante ans de sa vie à peser des jaunes d'œufs dans une balance. Mangeait-il en deux ou en trois fois, comme le demande naïvement l'astrologue Cardan? Se promenait-il dans sa chambre en long ou en large, et mettait-il cinq ou six ou huit grains de sel dans un œuf à la coque? L'histoire n'en dit rien; mais, quant à moi, je ne puis prendre au sérieux cet homme qui nous est donné comme un modèle de sobriété, parce que c'est là un maniaque, non un sage, parce qu'il m'inspire un peu de pitié et beaucoup d'ennui, et non ce respect qui est la couronne des vieillards, comme le dit magnifiquement Cicéron : *Apex autem senectutis est auctoritas*. Un jour ce Cornaro courut un grand risque. Sollicité par ses parents, par ses amis, par ses médecins, il fit une révolution dans son régime... « Ayant accoutumé, nous dit-il lui-même, de prendre en pain, soupe, jaune d'œufs et viande la pesanteur de douze onces, j'accrus ce poids jusqu'à quatorze, et, buvant quatorze onces de vin, j'en augmentai la dose jusqu'à seize... Au bout de douze jours, *j'eus une furieuse colique*... » Aussi, au lieu d'augmenter la quantité de ses aliments, Louis Cornaro finit-il par faire un repas d'un seul jaune d'œuf, puis, d'un seul jaune d'œuf, deux repas. Ce qui ne l'empêcha pas de conserver jusqu'à la fin de ses jours une voix harmonieuse, et de faire sa partie dans les concerts de famille. Il fit même, à quatre-vingt-dix ans, une comédie fort divertissante, nous dit-il; — je le crois bien; — et enfin c'est à lui qu'on doit les considérations suivantes sur la vieillesse : « Rien n'est plus avantageux à l'homme que de vivre longtemps. Si l'on est cardinal, *on peut devenir pape* en vieillissant. Si l'on est considérable dans sa république, on peut en devenir le chef... » Cornaro ne fut jamais qu'un homme qui dînait

très-mal. Nous autres, tous tant que nous sommes, grands ou petits, nous avons plus vécu que lui. Nous avons, en plus, le temps qu'il a perdu à tenir ses balances. Et puis, pourquoi ne pas le dire? à cet homme qui craignait tant la colique, je préfère cent fois cet aimable Saint-Évremond, qui à quatre-vingt-huit ans écrivait à Ninon de Lenclos : « ..... Je mange des huîtres tous les matins, je dîne bien; je ne soupe pas mal; on fait des héros pour un moindre mérite que le mien... »

On voit, par ce qui précède, de quelle difficulté il est de tracer des règles certaines en fait d'hygiène, puisque voici un homme qui semble avoir atteint les dernières limites de la sobriété, et qui, avec toute sa sagesse, n'est que ridicule. Revenons au bon sens. Disons avec Cicéron : « *Tantùm cibi et potionis adhibendum ut reficiantur vires, non opprimantur :* — Il faut boire et manger pour réparer ses forces, non les accabler... » Disons avec l'école de Salerne :

Medici tibi flant
Hæc tria : mens hilaris, requies, moderata diæta[1]...

Revendiquons avec Horace, le sybarite, les droits de notre âme immortelle, et ne laissons pas étouffer dans les fumées d'une débauche cette parcelle d'un souffle divin,

Atque affligit humo divinæ particulam auræ ;

et si nous avons le malheur de vieillir bien avant le terme marqué par le rapport de la durée avec la réunion des os à leurs épiphyses (ce qui est, hélas! le sort de presque tout le monde), si le travail d'*invigoration* ne nous soutient pas jusqu'à soixante-dix ans, comme M. Flourens nous le promet, pour peu que nous soyons sages, — défendons du

[1] Trois excellents médecins : la bonne humeur, le repos (après le travail), un régime modéré...

moins notre esprit de la ruine de notre corps, préservons-nous du radotage, laissons le régime des balances aux patriciens blasés de l'Adriatique, et tâchons qu'on ne dise pas de nous ce que Voltaire écrivait de la tante de mesdemoiselles Bessières : « ..... Elle mangeait dans une semaine deux ou trois biscuits, et vivait à peu près comme un perroquet; elle était sèche comme le bois d'un vieux violon, et vécut dans cet état près de quatre-vingts ans, sans presque souffrir. » Était-ce là vivre? C'était avoir perdu tout ce qui fait le prix de la vie,

Et propter vitam vivendi perdere causas.

Je n'ai pas l'honneur de connaître l'auteur de la *Longévité humaine*, si ce n'est comme tout le monde le connaît et l'honore, comme savant et comme écrivain; mais je suppose que, parvenu à une de ces époques de maturité rayonnante et sereine qu'il décrit si bien, « où la fortune est établie, disait Buffon, parlant de Fontenelle, la réputation faite, la considération obtenue, l'état de la vie fixé, les prétentions évanouies ou remplies, les projets avortés ou mûris, la plupart des passions calmées ou du moins refroidies... » — je suppose, dis-je, qu'arrivé à cet âge de possession florissante de tous les biens qu'un homme de cœur peut envier, M. Flourens a écrit son livre dans un de ces accès paisibles d'optimisme agréable où rien ne paraît plus impossible à la science. Et, en effet, à force d'avoir expérimenté la nature, de l'avoir assouplie, domptée, transformée, — après avoir découvert et démontré les plus incroyables mystères de la physiologie animale [1], et mis dans tout son jour cette loi fondamentale de l'organisme : « *La forme, dans tout ce qui a vie, est plus persistante que la matière;* » — après avoir tant

[1] Voir surtout l'ouvrage de M. Flourens, intitulé : *Théorie expérimentale de la formation des os.*

fait, on arrive à croire aussi peut-être qu'on pourrait changer les lois de la nature par le même procédé d'investigation patiente qui les a découvertes; ou plutôt on croit les découvrir en les changeant. Et, par exemple, si on fait moins que Condorcet, qui a écrit « qu'il doit arriver un temps où la mort ne sera plus que l'effet d'*accidents extraordinaires* ou de la destruction de plus en plus lente des forces vitales, et que la durée de l'intervalle moyen entre la naissance et cette destruction n'a elle-même *aucun terme assignable*...; » si l'on s'arrête à une limite moins extravagante, on dépasse pourtant, dans cette confiance que donne le succès, celle qui est tout à fait raisonnable. On refait des divisions vieilles comme le monde; on exalte des espéra s imaginaires; on jette le trouble, à très-bonne intention, les meilleurs esprits. Quel est le vieillard qui, le livre M. Flourens à la main, ne va pas se croire aujourd'hui cette période d'*invigoration* dont il nous fait une peinture? Quel est l'homme de quarante ans qui ne se cr pas jeune? Et les femmes! Quelles étrennes pour tous les âges et pour tous les sexes que le livre de M. F Vous voulez changer la nature? Voici un autre sa t la remplace par une force nouvelle. Je lisais récemm dans un livre que j'ai déjà cité, et où beaucoup de rêveries se mêlent à beaucoup d'observations justes et sérieuses, je lisais ce qui suit :

« . ... Il est probable que, sous l'influence de cette (le *fluide électrique*, les *bains d'électricité*), les secr reprendront une vigueur nouvelle, les rides s'effacer , les cheveux gris seront remplacés par des cheveux comme dans la jeunesse, les dents repousseront co chez les vieillards cités par Serres, John, Slave, Go autres observateurs. Et, si je ne me trompe, l'homme mis à ce traitement sera dans les conditions les plus fav

bles, non pas à un de ces rajeunissements partiels dont je cite quelques exemples (dans mon avant-propos), mais *à un rajeunissement total*, ou du moins à une restauration des forces de l'économie entière... ».

« ..... L'été passé, dit à son tour un physicien de Lyon, M. Beckensteinher, sur une quantité de papillons de vers à soie éclos, je pris une partie de mâles et autant de femelles qui étaient près de périr (de vieillesse). J'électrisai les mâles positivement pendant quinze minutes..... Après cinq à six minutes d'électrisation, les mâles sortirent de leur engourdissement léthargique et remuèrent les ailes... Je les réunis aux femelles qui avaient déjà pondu leurs œufs; un nouvel accouplement partiel eut lieu. Les femelles, presque expirantes, se ranimèrent et vécurent encore *pendant trois jours* avec les mâles électrisés..... »

« Quoique ce fait, ajoute l'auteur[1], ait rapport à des êtres bien éloignés de l'homme, il n'en a pas moins une grande valeur physiologique, et il n'en doit pas moins être considéré comme le rajeunissement très-complet d'animaux réduits par l'âge à un véritable état de décrépitude..... »

Certes, nous voilà bien loin des idées et des théories de M. Flourens. Mais, n'est-il pas permis de le dire? dans le système du docteur Turck comme dans celui de M. Flourens, c'est la nature qu'on pousse à bout, ici par la science, là par l'empirisme (je prends ce mot dans son meilleur sens). Le procédé est différent, le résultat est le même.

Voilà pour le fond du système de M. Flourens, si par hasard et par impossible j'avais raison, moi simple critique, contre lui, savant illustre. Quant à sa diététique, quant à cette foi un peu idolâtre des partisans exclusifs de la sobriété dans la puissance du régime, ne semblent-ils pas, parlons

[1] Le docteur Turck, dans son livre *De la Vieillesse*, p. 51-52.

franchement, réduire toute la vie humaine à une question de digestion? N'arrivent-ils pas au matérialisme par l'excès de la prudence, à l'égoïsme par une exagération de sagesse? La raison calme peut être aussi chimérique que l'imagination exaltée. En supprimant la passion dans la vie de l'homme, en mettant son cœur au régime et son esprit à la diète, est-on beaucoup plus près de la nature et de la vérité que si on l'affranchissait sans mesure, que si on le délivrait de tous les freins respectables? Ou je me trompe fort, ou ces philosophes si satisfaits et si prévoyants, à qui la sagesse est si douce, la prudence si naturelle et la vieillesse si facile, sont presque toujours des hommes à qui tout a souri et à qui tout a réussi sur la terre. Et Lucrèce nous a représenté, dans son poëme, ces temples que les sages se dressent à eux-mêmes dans la tranquille sérénité de leur âme,

Edita doctrinâ sapientûm templa serenâ,

et d'où ils contemplent sans péril pour eux, et com du rivage de la mer un jour de tempête, la misérable hu en proie aux orages et aux détresses de la vie.

C'est peut-être dans un de ces temples que le livre M. Flourens a été écrit; — livre excellent, après tout, substantiel et vif, hardi par l'intention, tempéré par la foi supérieur par la morale, auquel je ne reproche (mais c notre faute, non celle de M. Flourens) que d'être chimérique avec gravité.

III

Le César de Montaigne.

I

— 16 MARS 1856. —

Un jour, il y a longtemps de cela, ce bon M. Parison, qui était un savant modeste et un chercheur infatigable, trouva sur le quai un affreux petit volume relié en basane qu'il paya quatre-vingt-dix centimes. Ce volume était le César de Montaigne, qui vient d'être vendu quatre-vingt-dix louis[1] aux enchères de la bibliothèque de M. Parison.

Pour apprécier la joie que dut éprouver notre savant, quand il se vit en possession de ce bouquin incomparable, il faut avant tout se rendre bien compte de ce qui se passe dans l'âme d'un vrai bibliophile quand il découvre un trésor. D'abord « l'inventeur » d'un trésor de cette sorte n'a rien à démêler avec l'article 716 du Code civil, lequel dispose : « ..... Si le trésor est trouvé dans le fonds d'autrui, il appartient pour moitié à celui qui l'a découvert, et pour l'autre moitié au propriétaire du fonds. » Le trésor que découvre un bibliophile est bien à lui; et il y a une bonne raison à cela : ce n'est pas seulement sa découverte, c'est son inven-

[1] *Le César* (*Cæsaris Commentarii*, 1570, petit in-8° bas., n° 1,908 du catalogue) a été acheté 1,550 fr. par M. Techener pour le compte de M. le duc d'Aumale, non compris les frais de vente et de commission ; soit à peu près 1,800 fr.

tion, presque son œuvre. Si M. Parison n'avait pas été un lettré de premier ordre, un habile déchiffreur de vieux manuscrits et un *collectionneur* à outrance, si même il n'eût appartenu, bien avant la création du mot, à cette classe d'érudits qu'on appelle aujourd'hui assez gauchement des *montaignologues;* si M. Parison n'avait pas réuni tous ces avantages, il n'aurait pas sans doute attaché plus de prix au César de Montaigne que l'étalagiste qui l'estimait si peu, et le précieux volume serait peut-être encore enfoui, à l'heure qu'il est, dans quelque coin poudreux d'une arrière-boutique ou dans quelque armoire aux rebuts.

Et puis, ce n'est pas seulement le goût des lettrés qui fait le prix des livres; c'est la fortune, bonne ou mauvaise. *Habent sua fata*... Les livres ont leur destinée, les bibliophiles ont leurs caprices; la mode a sa tyrannie, et les érudits baissent parfois la tête comme de simples mortels devant cette reine des salons et des boudoirs. La mercuriale des ventes est sujette à de singulières variations, et la Bourse elle-même n'a pas un cours plus incertain et plus chanceux. Citons en passant quelques dates. De 1808 à 1811, la vogue est aux belles éditions des classiques de l'antiquité; en 1815, elle revient aux vieux livres, — gothiques français, imprimés sur vélin, manuscrits avec miniatures, reliures anciennes, ouvrages armoriés. Les Anglais, qui avaient profité d'une trêve pour faire une invasion bibliographique en France après le traité d'Amiens, profitent de la paix pour recommencer la campagne après la Restauration, et ils emportent dans leurs châteaux ces dépouilles opimes qui y sont encore, sous la protection du droit d'aînesse. En 1822, hausse subite des Elzevirs, qui dure plus de quinze ans; puis, vers 1837, pendant que les Elzevirs retombent en baisse, et que les classiques grecs et latins sont *calme plat*, comme disait Nodier, les romans de chevalerie, les mystères et les vieux poëtes sont plus que

jamais « demandés[1]. » Depuis vingt ans, même variation dans la fortune des livres; même inconstance dans le goût et dans le prix des reliures. J'ai connu un amateur (le premier de tous !) qui « déshabillait » impitoyablement tous les vieux livres qui lui tombaient sous la main, sans égard pour les chefs-d'œuvre d'un art plutôt rajeuni que surpassé. J'en connais d'autres qui croiraient déshonorer un maroquin vieux de trois ou quatre siècles s'ils y laissaient mettre la plus légère couche d'or ou de vernis. Qui peut dire les destinées si diverses des Gascon, des Dusseuil, des Derome, des Pasdeloup, des Bradel, des Bozerian? Qui ne sait ce que deviennent souvent, sur le marché, les magnifiques veaux fauves, les vélins satinés, les tranches-files métalliques, les charnières dorées, les brillants écussons qu'admiraient nos pères?

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Comment ce qui avait coûté si cher tombe-t-il à rien? Ou pourquoi ce que vous aviez payé un écu en vaut-il tout à coup cinquante pour avoir vieilli? Tantôt une indifférence sans pitié, tantôt un engouement sans raison. L'amour n'est ni plus capricieux, ni plus passionné, ni plus prodigue. « ... Je trouve également naturelle, disait Nodier, l'élégante prodigalité du curieux qui enrichit le Virgile d'Alde et l'Horace d'Elzevir d'un vêtement somptueux, et celle de l'amant qui suspend une rivière de diamants aux épaules de sa maîtresse. La bibliomanie est peut-être encore de l'amour. Une bibliothèque de luxe est le harem des vieillards... » Soit ! pourvu que les trésors qu'on y rassemble n'y soient pas possédés par des eunuques.

Revenons à Montaigne. J'ai montré la mode à peu près

[1] *Du prix courant des livres rares* dans le *Bulletin du Bibliophile* Paris, mars 1837.

maîtresse sur la place, quand il s'agit des éditions rares et des vieilles reliures, décidant tour à tour du prix d'un incunable ou d'un Didot, d'un filet gothique ou d'un vélin blanc. Montrons qu'elle décide quelquefois du destin des auteurs eux-mêmes. Montaigne, pour ne parler que de lui, en est bien la preuve. Très-recherché de son vivant, comme le témoignent les lettres d'Estienne Pasquier, très-admiré après sa mort, même de Richelieu, qui accepta la dédicace de l'édition de 1635, la vogue du grand sceptique commence à baisser vers le milieu du dix-septième siècle. De 1580, date de la première publication des *Essais*, à 1650, le docteur Payen, c'est-à-dire l'homme de France qui connaît le mieux Montaigne et ses abords, compte trente et une éditions de son auteur; de 1650 à 1724, six éditions seulement [1]. Puis à ce moment la faveur lui revient. On réimprime ses œuvres à Londres, à Paris, à Genève, à la Haye, à Amsterdam, treize fois, de 1724 à 1801. Ici, nouvelle décadence de la popularité de Montaigne, qui ne se relève qu'en 1816 et par une série non interrompue de réimpressions jusqu'en 1836. Pendant ces vingt ans, les *Essais* comptent vingt éditions; et aujourd'hui, après un autre quart de siècle, grâce à des travaux récents d'une valeur et d'une originalité incontestables, on peut assurer que notre grand Montaigne est plus lu, plus aimé, plus *demandé*, et, pour tout dire en un mot, « plus à la mode » qu'il n'y fut jamais. Nous sommes donc bien loin du temps où Pascal écrivait : « Le sot projet qu'a eu Montaigne de se peindre ! » — où La Bruyère le défendait à la fois contre Balzac et contre Malebranche ; — où Voltaire disait en pleine Académie : « Le style de Montaigne n'est ni pur, ni correct, *ni précis, ni noble ;* » — où la Harpe lui-même, qui l'a d'ailleurs bien jugé, lui reproche l'abus du langage familier ; — où M. Aimé Martin, l'érudit

[1] *Notice bibliographique sur Montaigne.* Paris, 1837.

élèbre, refusait un de ses autographes et contestait sa ignature [1]. Les temps sont bien changés ; les éditions oriinales de Montaigne se vendent aujourd'hui un prix fou ; es autographes ont monté, nous l'avons vu. dans la proortion de dix-huit sous à dix-huit cents francs ; on fouille es bibliothèques pour y découvrir les moindre débris de sa orrespondance ; on se dispute ses lettres devant la justice [2]. Si Montaigne n'existait pas, ce serait le moment de l'inventer. Mais à l'époque (c'était en 1801) où M. Parison trouva ur les quais le César qui s'y morfondait dans la case à quare-vingt-dix centimes, Montaigne n'était encore qu'un écriain de génie. Quoiqu'il eût été bien des fois l'objet de travaux sérieux, personne ne l'avait encore ni commenté, ni llustré, ni autographié, ni instrumenté, ni plaidé, comme il 'a été de notre temps. Montaigne était Montaigne, et rien de plus. C'était bien assez. « Ah ! l'admirable homme ! » écrivait madame de Sévigné, qui était restée fidèle à l'auteur des *Essais*. « Ah ! l'admirable homme ! qu'il est de bonne compagnie (elle voulait dire : bon compagnon). C'est mon ancien ami !... » Avant que Montaigne eût été retrouvé et remis à la mode par l'érudition moderne, plus d'un homme de goût pensait comme madame de Sévigné, et le disait tout bas. M. Villemain a eu le mérite de le dire tout haut un des premiers, dans « l'Éloge » que l'Académie française couronna en 1812. Il a commencé la *montaignologie* française. Il n'aurait pas inventé le mot, et je suis sûr qu'il ne l'aime guère. Il doit avoir quelque respect pour la chose.

Et maintenant, comprend-on comment ce bon M. Parison t se croire légitime propriétaire pour ses dix-huit sous, omme il l'était en effet, de ce bouquin méconnu dont la

[1] Voir, dans le numéro du *Bulletin du Bibliophile* de février 1856, un écent article de M. Payen.

[2] Voir le spirituel écrit publié par M. Feuillet de Conches sous ce titre : *Encore une lettre de Montaigne!* Paris, 1851.

haute valeur venait de lui être si subitement révélée? Il aurait dû partager avec le vendeur, dira-t-on. Partager quoi? une valeur qui était tout entière de goût et d'imagination? Pour pouvoir juger à quel point la valeur vénale du livre serait en rapport avec ce prix tout imaginaire que le choix de M. Parison lui donnait, il aurait fallu le revendre, et M. Parison n'y songeait pas. Il songeait à le garder et à en jouir, à en jouir tout seul, avec le délicieux égoïsme de l'érudition et de la passion. Et aussi bien, qui lui eût fait concurrence en ce temps-là? En 1801, M. Parison n'était pas, comme nous tous, aussi enfant que le siècle qui commençait. Il était né en 1771. Sa bibliothèque avait presque le même âge que lui : je crois vraiment qu'il l'avoit commencée au collège. « La bibliothèque, c'est l'homme, » dit quelque part le docteur Payen. Celle de M. Parison s'ouvrait, avec une prédilection marquée, à ces livres curieux entre tous qui portent la trace des savants ou des hommes célèbres qui les ont possédés, ces livres préférés où ils mettent leur chiffre, leur nom, leurs armoiries, quand ils en ont, leurs notes rapides, leur pensée, quelquefois leur génie. A tous ces titres le César de Montaigne appartenait à la bibliothèque de M. Parison, comme il appartient aujourd'hui à celle qui l'attend, entre l'Eschyle annoté de Racine et l'Aristophane de Rabelais. Dans le César, Montaigne revivait en quelque sorte à toutes les pages. Au bas du frontispice, il avait mis sa signature authentique ; sur les marges du livre, plus de six cents notes[1] de sa main inégalement réparties sur trois cent trente-six pages ; à la fin du volume, au verso d'un des

[1] Le docteur Payen se trompe cette fois, lui qui ne se trompe guère, quand il dit que « le nombre des annotations ne s'élève pas à moins de 368. » (*Documents inédits sur Montaigne*, 1855.) J'en ai compté 644, ainsi réparties : liv. I, des *Gaules*, 43 ; liv. II, 32; liv. III, 37 ; liv. IV, 35; liv. V, 75 ; liv. VI, 82 ; liv. VII, 125 ; liv. VIII, 2. Liv. I, des *Guerres civiles*, 56 ; liv. II, 22 ; liv. III, 157.

derniers feuillets, tout entier rempli de la plus fine écriture de Montaigne (de trente-six lignes à la page et de quarante lettres environ à la ligne), un jugement inédit sur le grand homme qui avait écrit ses campagnes de la même main rapide et ferme qui avait tenu l'épée du commandement. Tel était ce César de Montaigne, si heureusement retrouvé par M. Parison [1]. Montaigne avait consacré près de cinq mois à l'étude des *Commentaires*. Commencée le 25 février 1578, par la lecture des trois livres de la *Guerre civile*, et deux ans avant la première édition des *Essais*, il l'avoit terminée par la *Guerre des Gaules*, le 21 juillet de la même année. Après le millésime, Montaigne avait mis le chiffre qui marquait son âge, quarante-quatre ans avant le 28 février (date de sa naissance), quarante-cinq ans après. Il se précautionnait ainsi, comme il le dit lui-même, contre les défaillances trop habituelles de sa mémoire : « Pour subvenir un peu à la trahison de ma mémoire et à son défault si extrême qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme récents et à moi incogneus, que j'avois leu soigneusement quelques années auparavant et *barbouillé de mes notes*, j'ai prins en coustume depuis quelque temps d'adjouster

[1] En voici la description exacte : Au titre *C. Julii Cæsaris Commentarii, novis emendationibus illustrati. Ejusdem librorum qui desiderantur fragmenta, ex bibliotheca Fulvi Ursini romani.* — Pour écusson, la main armée du compas et traçant un cercle.—*Antuerpiæ, ex officina Christoph. Plantini*. CICDLXX. Petit in-8° de 499 pages chiffrées, le livre finissant par 16 feuillets sans chiffres, dont l'un, le 14e, contient la grande page autographe de Montaigne ; le 15e, deux lignes de son écriture ; le 16e, en blanc ;—et commençant par 16 autres feuillets également sans chiffres qui contiennent les dédicaces, l'*index* géographique, les cartes des Gaules et de l'Espagne, le plan des fortifications de quatre villes : Bourges, Marseille, Uxelodunum (Cahors), Alexia, et celui d'un pont que César fit jeter deux fois sur le Rhin et une autre fois sur l'Auron devant Bourges. « Estimant indigne de l'honneur du peuple romain, écrit Montaigne (*Essais*, liv. II), qu'il passast son armée à navire, il feit dresser un pont, à fin qu'il passast à pied ferme. »

au bout de chasque livre (je dis de ceulx desquels je ne me veulx servir qu'une fois) le tems auquel j'ai achevé de le lire et le jugement que j'en ai retiré en gros ; afin que cela me représente au moins l'air et idée générale que j'avois conceu de l'aucteur en le lisant[1]... » Et à la suite de ce passage Montaigne cite *in extenso* les notes qu'il avait écrites sur son Guicciardin, son Philippe de Comines et son Du Bellay. Quant à son jugement manuscrit sur César, il n'en dit mot. Il le gardait pour M. Parison.

Je reviendrai avec détail sur cette page finale du César de Montaigne, et j'essayerai de l'apprécier. Bornons-nous aujourd'hui à la décrire. Elle est écrite d'un caractère très-fin, mais lisible. La première ligne manque tout à fait : elle a été visiblement rognée par le relieur. Il en est de même des notes qui couvrent les marges. Le mal est irréparable. Fortune des livres! disions-nous. C'était bien la peine de paraître dans un temps dont les reliures sont justement célèbres, où les Grollier d'abord, puis les d'Urfé, les de Thou, ces pères de la bibliographie française, trouvaient, je ne dis pas des ouvriers, mais de véritables artistes qui composaient pour eux des merveilles dignes de leur goût intelligent et magnifique. Voici un exemplaire de César, imprimé chez Plantin, en 1570, sorti des mains de Montaigne, marqué de son nom, couvert de ses notes, illustré par une page inédite, donnant la date de sa lecture et celle de son âge, nous associant presque jour par jour à son travail et à sa pensée; — et cet exemplaire tombe sous le couteau d'un artisan grossier, qui, non-seulement retranche cette ligne d'en haut à la page finale, en rognant la tranche supérieure, mais qui supprime deux ou trois lettres à chacune des notes marginales en coupant la tranche du milieu dans toute l'épaisseur du volume! Vanité des livres, comme de tout le reste!

[1] *Essais*, liv. II, ch. x.

M. Charles Nodier a fait d'inutiles recherches pour découvrir le nom des habiles relieurs d'autrefois. « Tel homme, dit-il, a brodé sur le dos ou sur les *plats* d'un beau livre du seizième siècle des arabesques d'une finesse et d'un goût qui feraient envie au crayon de Raphaël et au burin de Benvenuto Cellini, dont le nom ne nous est point parvenu... » On ne sait plus rien de ceux qui furent habiles; on saura peut-être un jour le nom de celui qui a rogné le César de Montaigne! On apprend tant de choses aujourd'hui! Ce relieur a droit à la célébrité d'Érostrate. Quant à moi, je voudrais mettre ces malencontreux rogneurs de raretés séculaires dans ce coin du purgatoire où le Dante a placé je ne sais plus quels réprouvés, qu'il nous montre les pieds et les mains liés dans une immobilité sans relâche.

. . . .

E quanto fia piacer del giusto Sire,
Tanto staremo immobili e distesi...

Et aussi bien n'est-il pas toujours facile de rétablir le texte, quelquefois même le sens véritable de ces notes ainsi mutilées. Quelques-unes, huit ou dix au plus, résisteront, je le crains, à toute interprétation. Elles sont d'ailleurs, pour la plupart, fort lisiblement écrites dans tout ce que le ciseau du relieur a épargné; et je ne sais pas trop pourquoi Montaigne s'accuse quelque part « d'escrire si precipiteusement que, quoique il peigne insupportablement mal, dit-il, il aime mieulx escrire de sa main que d'y employer une aultre... » Tout au contraire, sa main est fort belle. Sa correspondance a très-bon air; toutes les lettres qu'on a récemment publiées de lui, avec le spécimen autographié de son écriture, sont des pièces admirables. La page finale du César est également d'une parfaite netteté; et quant aux notes marginales qui couvrent le livre, elles sont presque toutes écrites visiblement avec le soin qu'on met (quand on a ce défaut-là) à

écrire sur les imprimés qu'on aime à lire. « Les historiens sont le vray gibier de mon estude, » disait Montaigne dans la première édition de ses *Essais*. On voit assez, dans le César qu'il nous a laissé, quelle rude chasse il faisait à ce gibier-là !

Quelle est au fond la valeur réelle de ces notes ajoutées au texte des *Commentaires?* On pourrait les diviser en trois séries distinctes, suivant la manière dont elles sont rédigées. Ainsi tantôt ce sont de simples sommaires sans aucune réflexion, tels que celui-ci : *Dénombrement des forces des Suisses* (p. 16);—*l'Estat de la Gaule de ce temps* (p. 17); — *Victoire de César sur les Anglois* (p. 89), etc., etc... Ailleurs, le sommaire est accompagné d'une épithète qui est comme un jugement porté par l'auteur : *Paroles de Divico à César* (p. 7); Montaigne ajoute après coup le mot *braves,* pour marquer l'état qu'il fait de ce discours adressé par l'envoyé des Suisses au général romain. *Honteuse supplication des Gaulois à César*, écrit-il ailleurs (p. 16); — *Patience des Allemands à la guerre* (p. 21); — *Estrange obligation* (p. 59), etc., etc. Enfin il arrive aussi que tantôt ces notes résument, par quelque pensée brève et expressive, la substance du texte, comme dans celle-ci : *Un bon chef n'est jamais désobéi* (p. 24); tantôt elles ne sont que la traduction précise et énergique de quelque sentence qui se retrouve dans l'original, et alors le commentateur souligne sur le texte la phrase qu'il a reproduite, comme ici, par exemple : *Le soldat aux guerres civiles donne plus à la crainte qu'au devoir* (p. 239) (*miles in civili dissensione timori magis quam religioni consulit*). Ailleurs, Montaigne se contente de souligner sans traduire, comme dans cette phrase : *Plerumque in summo periculo timor misericordiam non recipit*... (p. 145), etc., etc.

Mon intention n'est pas, on le pense bien, de pousser à bout cette recherche un peu technique. Bornons-nous à dire

qu'après la peine de déchiffrer ces notes de Montaigne on pourrait se procurer une grande satisfaction, celle de les publier, en les *utilisant*, comme dit M. Payen, dans une édition nouvelle de César. L'idée est heureuse. Quel ne serait pas l'intérêt d'une édition des *Commentaires* où ces notes de l'auteur des *Essais* serviraient de guide au lecteur et le mettraient sans cesse en rapport avec ce grand et sage esprit!

Nous arrivons ainsi à la pièce principale, à la page autographe que Montaigne a écrite sur le dernier feuillet de son livre. Mais ici nous avons tout un petit drame à raconter. « ..... La chaleur des enchères met en jeu des passions si vives et si difficiles à concevoir, que nous ne craignons pas de trop promettre, disait le *Bulletin du Bibliophile* (janvier 1836), en faisant espérer à nos lecteurs qu'ils trouveront quelquefois, dans le récit de ces innocents débats, tout l'attrait d'un spectacle... » Aussi n'avons-nous pas fini avec le César de Montaigne. Nous sommes loin d'avoir dit, sur l'histoire de ce bouquin illustre, ce qu'elle renferme de plus nouveau et de plus curieux.

II

— 23 MARS 1856. —

C'était donc, vers 1801, un homme particulièrement heureux que ce bon M. Parison, quand il se vit possesseur du César de Montaigne.

Nous venons de raconter l'histoire de sa découverte. Nous dirons maintenant l'histoire de sa possession. M. Parison, si j'ai bien compris quelques documents curieux que j'ai entre les mains, garda près de cinquante ans le trésor dont

le hasard l'avait rendu maître à si peu de frais, sans jamais trahir vis-à-vis du public le secret de sa jouissance. Appartenait-il à cette classe de bibliophiles qui sont avares, jaloux et secrets? Je n'en sais rien. Il passait pour un aimable homme, fort obligeant dans tout le reste. Je doute qu'il fût un grand « prêteur de livres, » comme était ce célèbre Jean Grollier, lettré par goût, financier de son état, et qui avait fait mettre en lettres d'or sur chacun des volumes dont se composait sa magnifique bibliothèque : *Grollieri et amicorum* (à Grollier et à ses amis). Quant à M. Parison, il garda pour lui le César de Montaigne, et il n'en laissa jamais rien sortir, jusqu'au moment où la fortune lui suscita une concurrence dont il faut bien que nous disions quelques mots.

Le concurrent de M. Parison dans la possession du César, tout le monde le devine, c'était le docteur Payen. Nous avons déjà cité avec éloge, dans un précédent article, les travaux sérieux par lesquels cet érudit s'est fait connaître, travaux qui durent encore et qui ont presque uniquement pour objet la bibliographie et la biographie de Montaigne. M. Payen semblait avoir voué sa vie à une sorte de commentaire perpétuel de l'auteur des *Essais*. Avant de livrer au public l'ouvrage principal qu'il méditait, il en avait donné une sorte d'avant-goût par quelques extraits d'une nouveauté piquante. Médecin à Paris et praticien estimé, M. Payen s'était livré à sa passion dominante avec cette vivacité un peu inquiète que nous mettons à suivre nos goûts quand ils sont contrariés par notre état. *Deus nobis non otia fecit!* l[illegible] quelque part avec une sorte d'amertume. « J'ai mis [illegible] vice de Montaigne autant de désintéressement que d'am[illegible] » écrit-il ailleurs, à propos d'un récent livre de M. Grün [illegible] *la vie publique* de son auteur favori. Puis, ayant à [illegible]er quelques inexactitudes innocentes qui s'étaient glis[illegible]s cet ouvrage, M. Payen « se croit forcé, dit-il, de [illegible]r

des erreurs *d'autant plus dangereuses* qu'elles sont protégées par un nom, une position et un remarquable talent[1]..... » M. Payen, non plus, ne manquait pas de talent. Il avait la repartie prompte, l'érudition un peu agressive, le ton poli, l'affirmation tranchante, avec une certaine idolâtrie de son travail et de sa pensée. Peut-être, à force d'étudier Montaigne, avait-il grandi hors de toute proportion humaine ce sage aimable et ce sceptique de bonne foi. Peut-être s'était-il trop facilement persuadé que Montaigne était devenu sa propriété. Et malgré tout, si Montaigne devait appartenir à quelqu'un, qui ne voudrait le céder à M. Payen plus qu'à tout autre? M. Payen est de l'école de Grollier; il croit que les bons livres ne doivent pas être mis sous clef, que le génie des grands écrivains est le patrimoine de tous, et que les raretés sont pour tout le monde. Il dirait volontiers des auteurs illustres ce que Bossuet disait des princes, que ce sont « des fontaines publiques qu'on élève pour les répandre. » Seulement il aurait bien voulu se réserver le privilége d'étudier Montaigne à lui tout seul, sauf à répandre à flots dans le public les fruits de ses études et le trésor de ses découvertes.

Tel est le docteur Payen. Imaginez maintenant ce qui va se passer entre ce savant si discret qui veut tout garder, et cet érudit si expansif qui veut tout savoir et tout produire. M. Parison jouissait depuis trente ans sans contestation du César de Montaigne; il en jouissait, comme je l'ai dit, avec le plus pardonnable des égoïsmes, celui de l'érudition bien sûre de son fait et bien tranquille dans son domaine. Mais il ne s'agissait plus de jouir, il fallait se protéger contre la convoitise d'un rival. Ce n'était pas tout de posséder le César, il fallait le défendre...

J'ignore à quelle époque le docteur Payen a su que M. Pa-

[1] *Bulletin du Bibliophile*, numéro de janvier-février 1856, p. 526.

rison avait en sa possession le César de Montaigne, et cela importe peu. Je m'en tiens aux documents que j'ai sous la main, documents tirés de la bibliothèque de M. Parison lui-même, et qui marquent assez le caractère et la suite de ce petit drame bibliographique. Si je me sers de ces pièces, c'est précisément parce que je suis du parti de M. Payen contre M. Parison, et que je n'en veux rien tirer de désagréable ni pour M. Parison ni pour personne. Après tout, ces passions que le goût des livres entretient sont les plus respectables de toutes; et, s'il entre parfois un peu de manie dans ces surexcitations inoffensives, M. Sainte-Beuve a raison de le dire : il y aussi là bien souvent *quelque étincelle du feu sacré*.

Mais poursuivons. C'est en 1837 que le docteur Payen commence l'attaque contre le César de Montaigne. Le César était alors retranché au quatrième étage d'une maison du quai des Augustins, habitée par M. Parison. Le docteur Payen venait de publier sa *Notice bibliographique sur Montaigne*. Dans cette notice, une petite note, glissée au bas de la page 42, signalait le précieux exemplaire, mais rien de plus. Dix ans se passent, la durée du siége de Troie. L'affaire tirait en longueur. Le César s'obstinait à rester caché. M. Payen fait une nouvelle tentative : il adresse à M. Parison une nouvelle brochure (Paris, 1847), sous le titre de : *Documents inédits et peu connus sur Montaigne*. Ce titre seul avait un air d'épigramme. M. Payen y joint, sur un des feuillets de garde, une dédicace ainsi conçue : « Au savant M. Parison, *l'heureux et trop discret possesseur de précieuses lignes autographes de notre Montaigne ;* humble hommage de l'auteur... » Ce n'est pas tout : page 34 de cette brochure, M. Payen revient sur le volume introuvable, et il en donne le titre en tête d'une « *Liste des ouvrages signés ou annotés par Montaigne, qui sont parvenus*, dit-il, *à ma connaissance...* » C'était un progrès. Trois ans plus tard,

docteur Payen se rapproche de la place, et cette fois il saye d'ouvrir la brèche. Sous le titre de : *Nouveaux docu-ıts inédits ou peu connus* (Paris, 1850), il lance une troisième brochure fort curieuse et tout à fait pressante : «...Notre publication d'aujourd'hui, dit-il, *encouragera peut-être les érudits* à nous communiquer les matériaux nouveaux qu'ils pourraient posséder ; et, afin de leur donner une idée de l'œuvre que nous projetons, nous en transcrivons ici le titre [1], tel *qu'il nous a été conseillé par un savant modeste qui pourrait, lui aussi, s'il voulait, nous enrichir d'une belle page inédite encore de Montaigne.* » « Ce savant modeste », qui ne le comprend ? c'est l'obstiné possesseur du César. Pourtant on semble déjà en meilleure intelligence avec lui, hormis sur un point où le savant modeste se défend encore. Mais patience ! quelques années s'écoulent, et la brèche n'est pas réparée ; le César va se rendre, non pas vaincu, mais fléchi. Nous sommes en 1855. Le docteur Payen publie tout à coup un nouveau recueil de *Documents inédits sur Montaigne*, tiré cette fois à cent exemplaires seulement. Et que lisons-nous en tête de l'exemplaire adressé à ce bon M. Parison ?... « *A M. Parison ; bien chétif hommage en reconnaissance d'une immense libéralité !* » Qu'était-il donc arrivé ? Ah ! ici il faut laisser parler M. Payen lui-même : « Bonheur inouï !... M. Parison, qui possède une page entière, autographe et inédite de Montaitaigne, *dont jusqu'à présent il avait désiré réserver la publication*, a bien voulu s'en dessaisir en ma faveur, et il m'autorise à la publier ! » M. Payen attendoit depuis vingt ans cette autorisation. Mais quel triomphe pour lui ! comme cet hommage à M. Parison, sous forme d'un remercîment respectueux, ressemble à un chant de victoire ! Il le tient enfin, ce précieux volume,

[1] Voici ce titre de l'ouvrage projeté de M. Payen :
« *Michel de Montaigne*, recueil de particularités inédites ou peu con-

..... *Manibusque meis Mezentius hic est!* .

il tient les notes marginales et la page inédite; il tient tou. Il a pu compter les notes, copier la page. Le César s'est livré à discrétion M. Payen prend son âme, c'est-à-dire cette page autographe qu'il s'empresse de livrer au public: il ne laisse à M. Parison que le squelette relié en basane... Quelques mois plus tard, le savant si longtemps discret mourait à Paris au milieu de ses livres chéris et de ses autographes inexplorés; il mourait, non pas certes de cette indiscrétion dont avoit profité le docteur Payen; — mais peut-être ce sentiment de sa fin prochaine ne l'avait-il que trop disposé à un sacrifice si contraire à ses habitudes. « ...Ses organes s'étaient affaiblis, écrit M. Brunet; il avait éprouvé un peu de surdité, et de jour en jour la marche lui était devenue plus pénible; enfin il en était presque réduit à garder la chambre, lorsqu'il fut atteint de la maladie sous laquelle il a succombé, après huit jours de légères souffrances et en pleine connaisance, le 16 septembre dernier [1]. »

Arrêtons-nous ici et admirons cette puissance (volonté résolue dans une bonne cause. M. Payen v voir le César de Montaigne... « J'ai voulu voir, j'ai vu! » Il voulait publier la page inédite, il en a été le premier teur. Plus d'un amateur a pu la lire, même avant t de M. Parison. Nul doute désormais sur les in itic docteur Payen, dans cette poursuite obstinée où l'avons vu employer tour à tour l'épigramme et le m

nues sur l'auteur des *Essais*, son livre et ses autres écrits, sur sa famille, ses amis, ses admirateurs, ses contempteurs. »

[1] *Notice sur N. Parison*, par M. J. C. Brunet, le célèbre auteur du *Manuel du Libraire*, p. 9, en tête du catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. Parison. (Paris, 1856.)

tous les aiguillons d'une ironie spirituelle et toutes les séductions de la dédicace. Nul doute non plus sur le caractère de sa passion pour Montaigne. Il est un passionné, non un jaloux. Il aime son auteur non pour l'exploiter, mais pour le répandre, non pour en tirer l'égoïste satisfaction d'un succès personnel, mais pour partager, s'il est possible, son bonheur avec tout le monde. — Citons maintenant, à notre tour, cette page si longtemps dérobée à la lumière. Citons-la tout entière. Le nouveau possesseur du César de Montaigne nous y autorise. « Je ne suis nullement disposé au mystère, nous écrit-il, dans les choses où la légitime curiosité du public érudit est intéressée... » Ajoutons ainsi, comme il le désire, à une première et incomplète publicité. Voici le texte de cette page fidèlement reproduit d'après l'original que nous avons sous les yeux [1] :

« Somme, c'est César, un des plus grands miracles de nature ! Si elle eut voulu menager ses faveurs, elle en eut bien faict deus pièces admirables; -- le plus disert, le plus net et le plus sincere historien qui fut jamais; car en cette partie il n'en est nul Romain qui lui soit comparable, et suis tres aise que Cicero le juge de même; — et le chef de guerre en toutes considérations des plus grands qu'elle fit jamais. Quand je considere la grandeur incomparable de cette ame, j'excuse la victoire de ne s'estre peu defaire de lui, voire en cette tres injuste et tres inique cause. Il me semble qu'il ne juge de Pompeïus que deux fois (208, 324) [2].

[1] M. le docteur Payen donne strictement l'orthographe et la ponctuation de Montaigne; nous avons préféré, pour l'intelligence du lecteur, nous rapprocher davantage du système adopté par les éditeurs modernes de l'auteur des *Essais*. Il y a pourtant ici une remarque à faire : Montaigne, dans cette page, qui est si incontestablement de sa main, écrit *autres*, et non *aultres; eut*, et non *eust; fut*, et non *fust; prete*, et non *preste*. Nous avons justement respecté une orthographe qui est restée la nôtre.

[2] Ces chiffres sont ceux de deux pages de l'exemplaire même du *César*

Ses autres exploits et ses conseils, il les narre naïfvement, ne leur derobant rien de leur mérite; voire parfois il lui prete des recommandations de quoi il se fut bien passé, comme lors qu'il dict que ses conseils tardifs et considérés étoient tirés en mauvaise part par ceux de son armée; car par là il semble le vouloir decharger d'avoir donné cette misérable bataille, tenant César combattu et assiégé de la fein (319) [1]. Il me semble bien qu'il passe un peu legierement ce grand accident de la mort de Pompeïus. De tous les autres du parti contraire, il en parle indifféremment, — tantost nous proposant fidelement leurs actions vertueuses, tantost vitieuses, — qu'il n'est pas possible d'y marcher plus consciencieusement. S'il dérobe rien à la vérité, j'estime que ce soit parlant de soi, car si grandes choses ne peuvent être faictes par lui qu'il n'y aie plus du sien qu'il n'y en met. C'est ce livre qu'un general d'armée devroit continuellement avoir devant les yeus pour patron, comme faisoit le maréchal Strozzi qui le savoit quasi par cœur et l'a traduit; non pas je ne sçais quel Philippe de Comines que Charles cinquième avoit en pareille recommandation que le grand Alexandre avoit les œuvres de Homère, Marcus Brutus (avoit) Polybius l'historien. »

Telle est donc cette page, objet d'une si longue et si légitime convoitise. Le dirai-je pourtant? Bien que le mouve-

de Montaigne, auquel l'auteur nous renvoie : il s'agit en effet de deux jugements portés par César sur son rival, dont le premier surtout est très-sévère : p. 208, « *Simul infamia duarum legionum permotus...* » (de Bello civili, liv. I, 4), et p. 324, « *Quod nobis quidem nulla ratione factum a Pompeïo videtur...* » (*Ibid.*, liv. III, 92). Dans le premier cas, César reproche à Pompée une ambition peu scrupuleuse sur le choix des moyens; dans le second, une fausse manœuvre sur le champ de bataille.

[1] Ceci se rapporte évidemment à ce passage du livre III, 82, *De Bello civili* : « Si quid Pompeïus tardius aut consideratius faceret, — *illum delectari imperio et consulares prætoriosque servorum habere numero* dicebant. »

ment de phrase par lequel la page débute me paraisse admirable, bien que César y soit très-nettement qualifié comme historien, et que sa grande manière, son impartialité supérieure, son habile modestie, y soient appréciées avec justesse, je ne trouve là ni tout à fait le César que nous montre l'histoire, ni celui dont Montaigne lui-même a fait une peinture si achevée en maint endroit de ses *Essais*. César est l'enfant gâté de Montaigne. Il aime Épaminondas comme « le plus excellent » des hommes, César comme le plus grand. Il ne dissimule, il est vrai, ni les vices de son caractère, ni les crimes de sa politique. Il va quelque part jusqu'à le traiter de « brigand » (liv. II, chap. XI); il ne lui épargne ailleurs aucun reproche sur « sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition » (chap. X). Malgré tout, *ce miracle de nature* l'attire. Il y revient sans cesse dans le cours des *Essais*, et souvent dans des termes presque semblables à ceux qu'une première impression lui a inspirés. Comparez, par exemple, cette phrase où, dans la page autographe, Montaigne *excuse la victoire*, et cette autre où il caractérise la modestie de César; comparez-les avec leur reproduction dans les *Essais* (liv. II, chap. XXXIII et X), et vous y verrez la preuve de ce travail incessant que le grand moraliste faisait subir à son style. Quant au fond des idées même, Montaigne est allé beaucoup plus loin dans son immortel ouvrage, et il s'est élevé plus haut. Ce n'est pas seulement l'espace qui lui manquait quand il fit ce résumé rapide d'une longue lecture; mais on dirait qu'une certaine confusion lui en était restée dans l'esprit; le César tout entier ne se détachait pas encore nettement dans sa pensée; l'écrivain éclipsait le héros. Pour Montaigne, quand il écrit la page inédite, « le miracle de nature, » c'est l'historien; l'homme de guerre est presque sur le second plan. Or c'est l'homme de guerre que Montaigne admire le plus quand il a une fois repris, par la méditation, toute la liberté

de son jugement. Relisez plutôt ce vif et profond chapitre (le XXXIVe du livre II) qu'il a écrit : « *sur les moyens de faire la guerre de Julius Cesar.* » Ce patricien débauché, qui, suivant le mot de Montesquieu, « avait plusieurs vices et aucun défaut; » ce politique sans scrupule qui disait « qu'on ne doit violer les lois que pour régner; » ce factieux, grammairien et puriste, qui passait le Rubicon, et dont la plume s'arrêtait devant un mot insolite [1]; ce grand capitaine qui va « se serrant, dit Montaigne, où il parle des offices de sa profession » et des prodiges de son commandement, et qui décrit un pont qu'il a fait jeter sur le Rhin avec la complaisance et la prolixité d'un vieil ingénieur [2]; — ce génie à mille faces et cet orgueil insaisissable, Montaigne le peint supérieurement dans son livre. La page retrouvée n'y ajoute rien, qu'une révélation curieuse des habitudes de son travail et des procédés de son esprit. Dire que la tardive générosité de M. Parison « a doté le monde littéraire *et Montaigne lui-même* d'une page admirable, » c'est tomber dans l'exagération et le dithyrambe [3].

Quant à moi, ce que j'aime précisément de cette page inédite de Montaigne, c'est qu'elle n'est pas une feuille retrouvée des *Essais*. Elle a une autre valeur, non pas supérieure, mais plus originale. Elle a le mérite d'un premier jet. Elle contient comme le germe des pensées que la lecture des *Commentaires* de César a fait naître dans l'esprit de Montaigne, et qui plus tard, après un travail plus ou moins long, se sont répandues et classées chacune à leur rang dans son admirable ouvrage. On les y retrouve, comme je l'ai dit, souvent avec la même forme, mais mieux

[1] *Tanquam scopulum, sic fugias insolens verbum.* (Aulugelle, livre I. 10.)

[2] *De Bello gallico*, livre IV.

[3] *Bulletin du bibliophile*, numéro de février, page 578. (Article de M. Payen.)

définies et plus achevées. Tel est le mérite de cette curieuse page et aussi de cette quantité innombrable de notes marginales. Nous assistons pendant tout le cours de cette lecture, s'il est permis de le dire, à la gestation de ce grand esprit; puis, la pensée sort du cerveau, non pas tout armée, comme Minerve; mais laissez-la grandir encore, cette fille de la méditation et du travail : nous la retrouverons, sous sa forme définitive et complète, dans les *Essais*.

Laissons Montaigne, et ne nous reprochons pas toutefois d'avoir employé quelques instants à parler de ce respectable bouquin qui lui a servi cinq mois. Montaigne a mis cinq mois à lire César. M. Payen emploie toute sa vie à commenter Montaigne. Voilà de bons exemples, trop peu suivis de nos jours. L'unité du travail, la durée du zèle, la persévérance de la passion, l'ardeur de la convoitise et l'honnêteté du but, voilà comment on réussit quelquefois dans ce monde, et comment le docteur Payen a fini par attendrir un jour le possesseur du *César de Montaigne*, ce bon M. Parison.

IV

L'Académie française [1].

I

RÉCEPTION DE M. LEGOUVÉ

— 1er MARS 1856. —

L'Académie française avait élu un poëte. Elle l'a fait recevoir par un savant. Le poëte l'a charmée ; le savant l'a défendue, et il l'a fait avec cette dignité spirituelle et fine dont tous les savants n'ont pas nécessairement le secret. L'union n'est pas commune entre le génie des sciences positives et le don du beau langage. M. Flourens a ce double mérite. Il en a un autre : il prend au sérieux son titre d'académicien, et il veut qu'il soit respecté. Il a donné, à l'appui de cette prétention si naturelle, la meilleure raison du monde pour ses auditeurs, il a fait un bon discours. Un savant qui avait assisté à l'exécution d'une symphonie de Mozart disait : « Qu'est-ce que cela prouve? » Le discours de M. Flourens prouve quelque chose, quoiqu'il soit écrit en bon français.

Mais l'Académie avait donc besoin d'être défendue? Quel est son crime? On parle un peu trop d'elle, nous dit-on,

[1] Nous avons réuni, sous ce titre, un petit nombre d'esquisses composées à l'occasion des réceptions académiques, et dans lesquelles nous avons essayé pourtant de caractériser la situation, souvent difficile, que les circonstances de ces dernières années ont faite à l'Académie.

dans un temps où il ne faut parler beaucoup de personne. Autre grief : quand elle a une élection à faire, elle la prend à cœur, « comme si cela la regardait, » et non pas les gens qui veulent bien s'en occuper pour elle. Et puis, les uns la disent libérale outre mesure, les autres réactionnaire à l'excès, peut-être parce qu'elle ne donne dans aucune exagération, qu'elle est modérée sans être indifférente à la destinée de l'esprit moderne, qu'elle est libérale sans faire de bruit. Est-ce tout? L'Académie a un autre tort : elle ne sert à rien et ne gagne pas son argent. Tout cela s'est dit et s'est imprimé il y a peu de jours.

Est-ce donc contre tous ces griefs que M. Flourens a défendu l'Académie? Il aurait eu bien tort. Voltaire a dit dans un très-beau vers :

> La vertu s'avilit à se justifier.

Si l'Académie n'a pas charge de représenter la vertu (c'est bien assez d'avoir à la récompenser), elle représente l'esprit, et l'esprit a sa fierté comme le cœur. L'Académie ne répond pas à ceux qui font la mauvaise plaisanterie de lui reprocher, au temps où nous sommes, ce qu'elle coûte au budget. Mais elle représente l'esprit, disons-nous; et c'est ici surtout qu'on se fâche. On voudrait bien nous prouver que, née d'un caprice de Richelieu et d'une complaisance de quelques beaux esprits sans emploi, l'Académie française n'a jamais été qu'une coterie de désœuvrés, de vaniteux et d'impuissants. A ceux qui briguent ses suffrages, et longtemps avant de les donner, elle impose, dit-on, l'insignifiance comme la meilleure des candidatures ; dans les élus, elle tue l'originalité. Il n'y a qu'une bonne réponse à faire à ce reproche : prendre la liste des académiciens, relever la date de leur réception, et compter ceux qui, ce jour-là, ont brisé leur plume et se sont endormis vivants dans leur immortalité. « Le véritable fruit de ces assemblées, écrivait

men de toutes sortes d'ouvrages, y compris les siens. De toute cette besogne, elle n'a gardé en réalité qu'une attribution vraiment supérieure (je ne parle pas du Dictionnaire, toujours fini, toujours repris avec une érudition et un goût remarquables); mais enfin, parmi tant d'occupations de tout genre, l'Académie a surtout gardé le privilége d'être la représentation vivante et traditionnelle de l'esprit français. Non que tous les écrivains d'esprit soient de l'Académie; beaucoup voudraient en être, quelques-uns ne s'en soucient guère. Un conteur ingénieux qui y sera peut-être un jour, M. Arsène Houssaye, a fait la piquante histoire du *quarante et unième fauteuil*. C'était trop peu dire. Il y a presque toujours, pour un seul fauteuil, deux ou trois hommes capables de l'occuper à peu près au même titre, s'il ne s'agissait que de l'esprit; l'Académie regarde aussi à l'usage qu'on en fait. Quoi qu'il en soit, l'esprit français n'est pas tout entier à l'Académie, pas plus que le peuple n'était tout entier dans sa Constituante en 89; mais il y est à très-bon titre, par représentation et par tradition. On disait autrefois : Laissez-nous la république des lettres! Pourquoi ne dirait-on pas : Laissez-nous l'hérédité de l'Académie!

Pour que l'esprit français soit vraiment représenté à l'Académie, il faut qu'il y soit avec toute sa diversité, toutes ses aptitudes, tous ses contrastes; qu'il y soit même au besoin avec ses défauts, quand il s'y mêle ou le génie, ou un grand succès public, ou une popularité de bon aloi. L'Académie sait cela. Est-ce qu'elle a fermé sa porte à la Préface de Cromwell et à la Marquesa d'Amaëgui? Est-ce qu'elle a rebuté M. Victor Hugo ou M. Alfred de Musset? Et hier s'est-elle repentie d'avoir admis M. Legouvé, après l'avoir entendu? Tout le monde arrive à l'Académie, plus ou moins; on y arrive pour peu qu'on sache mettre, à un jour donné, quelques sourdines aux instruments trop sonores. L'Académie est un salon de gens polis; elle n'aime pas qu'on entre

chez elle avec des airs de tambour-major. M. Ancelot, qui était un homme du meilleur monde, a attendu dix ans; M. Victor Hugo, le grand poëte, s'est présenté cinq ou six fois; M. Legouvé a été plus heureux. Ceux qui attaquent aujourd'hui l'Académie sont gens d'esprit, malgré tout; qui peut répondre que la fantaisie ne leur prendra pas quelque matin d'y arriver à leur tour? Il est des candidats qui sont partis de plus loin. M. Théophile Gautier lui-même n'est-il pas en ligne aujourd'hui pour la prochaine élection? Cela me rappelle M. de Montmor, le maître des requêtes, disant du bel esprit Ménage, qui avait eu le malheur de médire de l'Académie : « *Il faut le condamner à en être, comme on condamne un homme qui a déshonoré une fille de famille à l'épouser...* »

M. Flourens a donc très-bien fait de revendiquer, pour l'Académie française, cette représentation non pas exclusive, mais supérieure de l'esprit français. Il a bien fait de glorifier cette noble égalité qui est sa force, cette diversité charmante qui est son lustre. On reproche à l'Académie de sacrifier aux « parchemins, » non pas en érudite, mais en parvenue, d'avoir des entraînements aristocratiques et des préférences de qualité. Dans l'épître dédicatoire d'une de ses pièces au duc de Montmorency, Georges Scudéri se vantait « d'être sorti d'une maison où *l'on n'avait jamais eu de plumes qu'au chapeau.* » C'était peut-être un titre en ce temps-là. Qui oserait aujourd'hui dire cela de l'Académie? Quant à moi, j'ignore ce qu'elle projette; mais je vois ce qu'elle a fait. Je prends ses listes, et j'y trouve qu'aucun genre sérieux n'a été ni méconnu ni oublié. J'y trouve la poésie lyrique, satirique ou dramatique représentée par *onze* noms; la critique en a *six*, le roman en a *deux*, la philosophie *deux*, la chaire chrétienne *un* seul. J'y compte *six* orateurs politiques, *sept* historiens, *deux* publicistes et *un* savant, celui-là même qui s'est montré si digne d'être de

l'Académie française en la défendant si bien. Voyons, en conscience ; est-ce là un corps d'où la politique ait chassé l'esprit ? La politique à l'Académie n'est représentée que par l'éloquence. Faut-il supprimer l'éloquence dans la littérature, dans l'histoire, au barreau, à la tribune, et briser ce noble fleuron de notre couronne littéraire pour l'empêcher de fleurir à l'Académie ?.....

Vous aurez beau faire : le discours écrit ou parlé sera toujours une des gloires et une des passions de l'esprit français. La séance d'hier l'a bien prouvé. M. Legouvé était précédé à l'Académie par une réputation fort honorable ; mais nous n'hésitons pas à le dire : son discours de réception est son meilleur ouvrage et son plus grand succès. Nous n'analyserons pas ce discours, vivement écrit, hardiment pensé, rempli de sensibilité et de grâce, de digressions amusantes et d'anecdotes habilement « *dramatisées.* » Nous n'en dirons rien : tout le monde l'a lu. Nous ne le jugerons pas, le public l'a jugé en l'applaudissant presque à chaque page. Essayez donc de faire de la critique contre un succès ! M. Legouvé est d'ailleurs un digne héritier de M. Ancelot, qui était, après M. Villemain et avec M. Viennet, l'homme de l'Académie française qui lisait le mieux. Il lit très-bien, avec beaucoup de netteté, de finesse, de chaleur et d'accent. Mais il faut bien se défier de ces gens qui lisent si bien ! Ils font tout passer. L'auditoire reste suspendu à leurs lèvres, comme dit le poëte, et il approuve tout. M. Legouvé a ainsi fait passer sa théorie de l'idéal dans la tragédie et son apologie littéraire de la collaboration, deux paradoxes trop agréablement soutenus pour ne pas réussir un jour de fête et devant une assemblée presque entièrement composée de dames. Les dames devaient bien ce succès à l'auteur de tant de pièces charmantes, d'une *Médée* rajeunie et d'un traité philosophique qui a leur éducation morale pour objet. Palissot disait du père de M. Legouvé, l'auteur du *Mérite des*

Femmes, « qu'en combattant pour les Grâces, il eut l'avantage d'en être souvent inspiré. » Entre les femmes et les écrivains du nom de Legouvé, c'est donc un échange traditionnel de bons procédés, dont la séance d'hier n'est pas le dernier. Il faut que l'Institut le sache bien : toutes les fois que ce nom aimable sera sur le programme d'une séance académique, les femmes viendront en foule. Elles auront raison. On a rarement mieux parlé d'elles que M. Legouvé ne l'a fait hier, et nous l'avons pour notre part franchement applaudi, comme si nous n'appartenions pas à la plus laide moitié du genre humain, quand il a résolûment fait l'éloge de notre temps, célébré sa moralité, ses lumières, et quand il a montré, au sein de la famille régénérée et purifiée, l'autorité conjugale mieux obéie, depuis qu'elle n'a plus contre elle une subordination exagérée dans la femme et l'indifférence dans le mari. Mais ce sont là des choses qu'il ne faut pas gâter en les abrégeant : aussi renvoyons-nous nos lecteurs au discours de M. Legouvé.

II.

RÉCEPTION DE M. LE DUC DE BROGLIE

— 4 AVRIL 1856. —

Une séance de l'Académie française est en tout te
sujet de légitime curiosité et un véritable régal d'espr
vés et délicats. L'intérêt s'en accroît quand l'Académie c
un de ces hommes dont la place est depuis longtemps
quée dans ses rangs, et qui semblent, en y entrant, apporter presque autant d'illustration qu'ils en reçoivent. Le président de la séance, M. Nisard, l'a justement remarqué;

duc de Broglie était un de ces récipiendaires longtemps
lus pour lesquels l'élection académique n'est que la
ante couronne d'une noble vie. « Même chez les sa-
. T te, la passion de la gloire est celle qui survit
a s autres[1]. » M. le duc de Broglie l'a bien
| | a verte vieillesse s'est montrée jalouse d'ajou-
u les souvenirs d'une race illustre et d'une carrière
mi ement remplie ce dernier titre d'honneur réservé
tinction littéraire, ce titre d'académicien dont le
s rais disait spirituellement : « *C'est le cordon bleu*
ux esprits. »

est un bel esprit, en effet, c'est surtout un grand esprit que l'Académie française a voulu honorer dans l'élection de M. le duc de Broglie. Pour tout le reste, j'entends la bité politique, la fidélité sans tache, l'énergique modératio principes, la calme fierté de l'âme, toutes ces qualit ie si haute valeur dans la vie publique, — l'Acadé- elle-même n'avait pas à offrir à M. le duc de Broglie récompense plus flatteuse que ce respect universel q s'attache à sa personne, depuis plus de quarante ans e i nom est mêlé aux plus grandes affaires de la F Ce n'est donc pas l'homme politique que l'Acadé- çaise a élu, quoi qu'on en ait dit ; ce n'est pas non un tardif hommage qu'elle a voulu rendre à un noble ère. C'est « l'homme d'esprit » qu'elle a choisi, pre- ce mot dans son acception la plus étendue et la plus . Aussi M. Nisard a-t-il eu raison de reporter nos sou- s aux premiers essais littéraires du jeune pair de e de la Restauration. Tout doit être compté en dans une carrière si bien remplie et dans un esprit la maturité avait devancé l'âge, dont l'infinie diversité le mettre à portée de toutes les grandes vocations.

1 ..... *Etiam sapientibus cupido gloriæ novissima exuitur....*

Philosophe et lettré, homme d'État, jurisconsulte, écrivain habile, logicien redoutable, orateur éloquent et causeur ingénieux, improvisateur et penseur, je cherche une qualité de l'intelligence ou un succès sérieux qui lui ait manqué. « Il a en toute chose ses raisons à lui, a dit M. Sainte-Beuve, même quand il pense la même chose que tout le monde. » Tel est en effet le caractère de l'esprit chez le duc de Broglie : une rare fécondité de ressources dans le sens commun, quelque chose de hardi, de vif, de spontané et d'inspiré au service des bonnes causes. « Il faut peut-être autant de feu que de justesse, a dit Vauvenargues, pour faire un véritable philosophe. » Chez le duc de Broglie la conviction devient facilement de la verve ; le bon sens fait alliance avec l'imagination, en la dominant. La passion non plus ne lui manque pas, quoi qu'en ait dit M. Nisard, qui a parlé de la passion en homme qui semble un peu brouillé avec [illegible]. Tout au contraire, les écrits de M. de Broglie, ses disco[illegible] politiques, ses dépêches diplomatiques, ses articles de lé[illegible] tion comparée et de critique littéraire, ont tous ce [illegible] : l'émotion dans la logique, la vivacité dans la rai[illegible], certaine décision originale et tranchante, la promptitud[illegible] coup d'œil, la fermeté du trait, l'assurance et parfois l'orgueil d'un grand esprit, jamais d'un grand seigneur. C'est là encore un trait qu'il importe de relever dans cette physionomie remarquable. Comblé des faveurs de la naissance et de la fortune, M. de Broglie a voulu s'élever par le travail comme le plus humble des enfants de la Révolution française, et, ayant tout obtenu, il a voulu tout mériter.

Aussi le duc de Broglie, et c'est une justice que M. Nisard lui a loyalement rendue, a-t-il marqué profondément son passage dans les affaires de la France, quoiqu'il n'ait pas été ministre en tout plus de trois ou quatre ans. Mais sa trace y était restée. Il avait ce qui subjugue infailliblement l'opinion des hommes, même si leurs passions essayent d'é-

chapper à cet ascendant : il avait un esprit libéral dans une grande situation toute faite, une raison à la hauteur de son rang, un grand talent allié à un caractère sans reproche, l'intrépidité de la conscience comme celle du cœur. Avec de tels avantages, M. le duc de Broglie pouvait quitter le pouvoir; il restait ministre, ministre consultant, comme on l'a dit. La retraite le rendait d'ailleurs à ses études interrompues, à ses livres, à ses écrits, à cet exercice de la pensée solitaire, charme et consolation de bien des afflictions publiques et privées. Le duc de Broglie est un des hommes de ce pays qui ont le plus demandé aux livres le secret de la vie pratique, et qui aussi, en rentrant dans la vie spéculative, y ont apporté le plus de véritable expérience et ont mis le plus de bon sens dans l'abstraction. C'est à tort que M. Nisard a dit de lui qu'il « *était un métaphysicien que la politique avait enlevé à sa vocation.* » M. le duc de Broglie, c'est l'honneur de sa vie et de son nom, était avant tout un politique; il était né pour être le conseiller d'un roi constitutionnel et la lumière d'un État libre. Le touchant et mélancolique retour qu'il a fait aujourd'hui sur cette grande époque de sa vie prouve bien le prix qu'il y attache et la préférence qu'il lui accorde dans ses souvenirs. Il était, je le répète, le plus profond des penseurs dans la vie privée, le plus pratique des hommes dans les affaires. Quand il parlait en politique, il avait pensé en sage, et, si élevé que fût le vol de sa pensée dans la sphère de la raison pure, jamais le duc de Broglie ne perdait le sentiment et l'intelligence de la réalité; il a pu être abstrait à ses heures, distrait quelquefois, jamais chimérique.

J'indique ici, plutôt que je ne prétends les peindre, quelques-uns des traits de la physionomie intellectuelle de M. le duc de Broglie. On en trouvera, dans le discours de M. Nisard et malgré des lacunes regrettables, une peinture de

toute manière plus étudiée et plus finie. Si j'y insiste de mon côté, c'est pour répondre à ceux qui accusent l'Académie française de ne savoir plus faire que des choix politiques et de sacrifier les gens de lettres aux grands seigneurs. Si l'Académie, par impossible, avait aujourd'hui cette faiblesse, elle se perdrait dans l'opinion du pays. Autrefois, c'était coutume; le péril était moins grand; et encore les préférences aristocratiques des académiciens ne passaient-elles pas toujours sans contrôle. On connaît l'apologue par lequel l'avocat Patru, un jour d'élection académique, essaya d'écarter la candidature d'un courtisan sans littérature et sans esprit : « Messieurs, dit-il, un ancien Grec avait une lyre admirable. Il s'y rompit une corde. Au lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent. Et la lyre avec sa corde d'argent perdit son harmonie... » En conscience, est-ce à M. le duc de Broglie qu'on appliquera jamais l'apologue de Patru? Est-ce lui qui affaiblira devant le public la considération dont jouit si justement l'Académie? Un si grand esprit avait partout sa place en France, sous le gouvernement libre, dans les conseils du souverain, dans le parlement, à la tribune. Il eût occupé avec éclat une chaire de législation, de littérature ou de haute critique. Comment serait-il déplacé dans l'assemblée de France où il y a le plus d'esprit? Ne disons rien de plus : la question est jugée; le sentiment public y suffit. Le discours prononcé aujourd'hui par le duc de Broglie, au milieu d'un concours si empressé et si sympathique, et avec cette sorte de modestie charmante qui sied si bien à une grande âme, ce discours, que tout le monde lira, est la meilleure réponse que l'Académie française puisse faire à ses ennemis, à ses envieux et à ses détracteurs.

« Ce n'est que par l'éloquence que les vertus d'un seul deviennent communes à tous ceux qui l'entendent... » Madame de Staël, en écrivant ces lignes, semblait avoir prédit

que son illustre gendre devait obtenir aujourd'hui
e comme orateur, comme écrivain et comme
homme. L'assemblée entière, suspendue à cette
inément affaiblie, mais encore pleine d'accent,
pénétrer par ce beau langage, et on eût dit qu'elle
ait revivre avec satisfaction dans un passé si noble-
reproduit. M. le duc de Broglie, en louant M. le comte
Sainte-Aulaire, avait à se défendre de la partialité bien
ime d'une amitié de quarante ans. Nous ne croyons pas
ant que l'éminent historien de la *Fronde* ait jamais
ugé tout à la fois avec plus d'honneur pour sa mémoire
et avec une raison plus ferme, plus dégagée de complaisance et plus près de la vérité. M. le duc de Broglie a rendu un moment la vie à cette noble figure. Il lui appartenait plus qu'à tout autre de relever les qualités supérieures qui distinguaient entre tous ce gentilhomme libéral, si bon par le cœur, si élevé par l'esprit, ami si sûr, écrivain si élégant, patriote si dévoué, si courageux et si fidèle. Mais c'est quand M. le duc de Broglie a rappelé le souvenir de ce grand homme de bien, de ce roi libéral qu'il a servi, c'est quand il a jeté un regard plein de tristesse et de regret sur ce noble gouvernement dont il avait été si longtemps le conseiller, l'organe ou le soutien, c'est à ce moment que l'orateur s'est élevé à la plus haute éloquence. M. Nisard n'a pas cherché à lutter contre cette impression trop générale pour être combattue; disons plutôt qu'il s'y est loyalement associé. Sachons-lui gré d'avoir revendiqué pour le passé quelques-uns de ses titres à l'estime et à la reconnaissance des honnêtes gens; félicitons-le d'avoir rappelé que, lorsque M. le duc de Broglie présenta aux Chambres les mesures de salut que l'attentat de Fieschi rendit nécessaires, il ne prétendit enlever à la presse que « la liberté de l'injure en lui laissant celle de la discussion »; et, puisque M. Nisard a bien voulu, lui aussi, nous promettre dans un avenir dont il ne

lui appartenait pas de marquer la limite « le règne paisible d'une sage libèrté », prenons acte de sa promesse, et remercions-le de ce coin de ciel libre qu'il nous a montré, avec une prévoyance si clémente, parmi les obscurités du présent.

III

RÉCEPTION DE M. DE FALLOUX

— 23 MARS 1857. —

L'Académie s'obstine, en dépit d'assertions contraires, à rester une compagnie exclusivement littéraire, comme c'est sa règle et son devoir ; mais elle ne peut pas empêcher que l'éloquence politique ait fait partie, depuis plus de soixante ans, du légitime domaine de l'esprit français. Elle a reçu dans son sein des publicistes et des orateurs. Elle en reçoit encore, témoin M. de Falloux. « ... Les hautes fonctions, les services rendus à l'État dans la carrière publique, sont et seront toujours des indications pour les choix (académiques), pourvu qu'il s'y joigne à l'appui un accompagnement, un prétexte littéraire, ou *un retentissement d'éloquence.* » Voilà ce qu'écrivait, il y a peu d'années, un éminent critique, médiocrement enclin à encourager les abus de pouvoir à l'Académie ; et il ajoutait : « Le danger, pour l'Académie, si danger il y avait, ne viendrait jamais de *quelques hommes distingués et lettrés du monde politique ;* il viendrait de gens de lettres médiocres, s'attroupant en bloc, se coalisant ou se déchirant [1]... » M. Sainte-Beuve

[1] *Portraits contemporains*, t. II, p. 155-156.

avait bien raison : le grand écueil d'une Académie, c'est le petit esprit. Les corps littéraires se compromettent moins par les grandes aptitudes que par les petites passions : Démosthènes y fait moins de bruit que Trissotin.

Si le principe des choix politiques n'est plus combattu, même par les plus avisés d'entre les académiciens, comment admettre que l'Académie puisse supprimer, dans l'éloge que ses élus font de leurs prédécesseurs, la part que ces derniers ont eue quelquefois, comme M. Molé, par exemple, aux grandes affaires de leur pays? L'Académie ne saurait supprimer l'histoire de France. Il y a deux mois, M. Guizot, présidant à la réception académique de M. Biot, louait justement le Premier Consul d'avoir prêté sa main puissante au rétablissement des études littéraires dans notre patrie. Aujourd'hui M. Falloux a beaucoup parlé, et en très-bons termes, de Napoléon Ier et de son règne. Voici, de compte fait, deux orateurs, et les moins suspects, qui ont déroulé dans leur plus belle prose quelques-unes des plus grandes pages de notre histoire contemporaine. Tous les régimes trouvent ainsi successivement des apologistes parmi les élus de l'Académie ; et ceux qui louent ces régimes ne sont pas toujours ceux qui les ont le plus aimés ou le mieux servis. Voilà le cours d'histoire que fait la docte compagnie quand elle ne fait pas son dictionnaire. Le crime n'est pas grand. Pourquoi donc tout ce bruit? Le public s'agite, nous dit-on. Cela est vrai, le public s'agite, et le plus innocemment du monde, à l'annonce de certaines solennités académiques. Il les commente longtemps à l'avance, et il s'en promet souvent ce que ces séances ne lui donnent guère. Le texte, au demeurant, est toujours plus froid que le commentaire. La préface, celle que font les salons, est toujours plus vive que le livre même, celui qu'on lit à l'Académie sous forme de discours. Au fond, quel est le mal? La France a eu de tout temps ses passions pu-

bliques : guerres de religion, frondes aristocratiques, prétentions politiques des parlements, puis une révolution sociale en 1789, la guerre à l'Europe pendant vingt ans; puis un jour, quand les épées venaient de rentrer au fourreau, les grandes luttes de la tribune tout à coup interrompues par un désastre sans cause et sans nom... C'est ainsi que la France a vécu depuis soixante ans, cherchant à tout prix l'émotion, la payant de son sang, de sa liberté ou de son repos. Aujourd'hui quelques salons de Paris se passionnent, une fois l'an, dit-on, pour l'Académie, qui ne se passionne pour personne; et vous criez à la fin du monde!

La réception de M. de Falloux à l'Académie française avait été précédée, elle aussi, par un assez grand mouvement des salons parisiens. Comment le cacher? M. de Falloux, choisi pour son esprit et son talent, appartenait par ses opinions, si ce n'est par son âge, au parti qui a gouverné quinze ans la France après le premier Empire. Chose singulière! ce partisan du passé s'était trouvé mêlé très-activement, après la chute du trône de Juillet, aux affaires d'une révolution démocratique. Il avait été un des orateurs écoutés de deux assemblées républicaines. Il avait été le ministre du prince-président. Les révolutions seules ont le privilége de ces surprises et de ces contrastes. Celle de Février mit en grande lumière l'énergie, la décision, l'esprit sérieux et appliqué, l'éloquence toute neuve et l'autorité imprévue de M. de Falloux. Il fut un des défenseurs de l'ordre au moment de son plus grand péril, et sur cette redoutable brèche que l'anarchie avait ouverte par la pioche des ateliers nationaux. Tout le monde se souvient de ce courageux défi qu'il jeta le 24 juin du haut de la tribune, la veille d'une bataille sanglante, à ces hordes enrégimentées de la démagogie parisienne. « ... Lorsqu'il faut du courage pour accomplir un devoir, écrivait madame de Staël, la plupart des hommes, même bons, ne se confient

en leur force que quand leur âme est émue, et n'oublient leurs intérêts que quand leur sang est agité. L'éloquence tient lieu de la musique guerrière. Elle précipite les âmes contre le danger... Les assemblées ont alors le courage et les vertus de l'homme le plus distingué qui soit dans leur sein[1].... » L'homme distingué, c'était M. de Falloux. Ajoutons, à l'honneur de cette époque, que M. de Falloux ne fut pas le seul courageux, ni même le plus grand de tous. Ce dernier, la France lui a donné un instant le pouvoir souverain ; l'histoire lui garde une place. A l'éloquence qui agit sur les assemblées dans les temps de crise M. de Falloux joignait des qualités d'un usage plus habituel. Il étudiait les affaires. Il savait les faire aussi bien que les discuter. Il mettait un esprit juste et fin au service du bon sens. Il avait le trait, et il visait juste, même en frappant fort. Personne n'a oublié la raillerie spirituelle qui fit avorter, deux mois après la bataille de Juin, la fâcheuse mesure des « représentants en mission » que projetait le gouvernement du jour. C'était à un moment où le souvenir des circulaires du premier ministre de l'intérieur de la République était encore présent à tous les esprits. « ... *Le représentant en mission*, dit M. de Falloux, *c'est la circulaire faite homme.* » Ce mot fut le coup de grâce du projet ministériel. Jadis, quand on entrait à l'Académie pour avoir fait un joli madrigal, témoin cet aimable marquis de Sainte-Aulaire en 1706, M. de Falloux eût été élu peut-être pour le seul mérite de son épigramme. Elle était du meilleur goût. Mais l'Académie, en le nommant aujourd'hui, a voulu honorer bien mieux qu'un homme d'esprit, insuffisamment désigné à ses suffrages par quelques écrits estimables et peu connus ; elle a élu l'orateur parlementaire signalé par deux ou trois succès de tribune qui en présageaient beaucoup d'au-

[1] *De la littérature*, édition Charpentier, p. 520.

tres, moins célèbre sans doute que la plupart de ses prédécesseurs, déjà choisis au même titre, mais à qui n'avaient manqué pourtant ni la grandeur du théâtre, ni l'éclat de la lutte, ni lé péril de la contradiction, cette décisive épreuve du talent. C'est un talent que l'Académie a élu, non une opinion. L'Académie ne donne pas des prix de vertu politique; elle dispense (qu'elle me pardonne la métaphore) les palmes de l'éloquence. Le mérite de M. de Falloux est d'avoir gagné la sienne sous le feu croisé des factions, et, comme en temps de guerre, quand les campagnes comptent double.

M. de Falloux est un orateur, un orateur de plus à l'Académie, où il ne grossira pas démesurément, quelle que soit sa valeur, le groupe des politiques. Plus des trois quarts des fauteuils y appartiennent à la littérature proprement dite, poésie (les poëtes ont douze fauteuils), roman, critique, histoire, philosophie. L'éloquence politique est représentée par un peu moins du cinquième des voix. C'est beaucoup trop, dites-vous; et je comprends en effet, sous *ce ciel tépide* dont parlait récemment M. Véron, je comprends que l'éloquence parlementaire ait aujourd'hui des prétentions plus modestes... Mais sept ou huit fauteuils pour les politiques redevenus hommes de lettres, était-ce donc trop après trente ans de gouvernement constitutionnel et de débats publics? Quoi qu'il en soit, si quelqu'un a jamais donné, à la première vue, l'idée d'un orateur, c'est M. de Falloux. Son abord est grave, sa physionomie pleine de noblesse, son geste mesuré, son œil pénétrant, sa voix vibrante. Son langage ne dément pas cette première impression : il a de la chaleur et de l'accent, le ton convaincu, l'expression habile, l'argumentation ferme, le style brillant. M. de Falloux avait laissé à la tribune le souvenir de ces qualités si rares dans un début. Il les a retrouvées pour une grande part à l'Académie, où pourtant tout le monde a pu remarquer qu'il était

plus timide devant l'Institut que devant l'émeute. La lecture de son discours n'aura pas démenti cette impression. Le ton en est plus calme, la couleur plus sobre, l'accent plus ménagé que la discussion politique ne le comporte. M. de Falloux n'avait personne à convaincre, personne à combattre. Je suppose aussi qu'il n'aura converti personne. Un candidat a quelquefois des adversaires, sans parler de ses concurrents : un récipiendaire n'a que des amis. Mais cette éloquence, qui se plaît aux contradictions véhémentes de la tribune et de la presse politique, trouve parfois son écueil dans la bienveillance même dont elle est l'objet. Où l'athlète a triomphé, l'académicien échoue. La distance est encore plus grande peut-être du sublime au ridicule que de l'éloge continu à la fadeur. M. de Falloux a tourné habilement cet écueil. Est-ce son talent seul qui l'a inspiré dans cette épreuve? Je crois que son sujet l'a mieux servi encore, s'il est possible. Le récipiendaire, en effet, avait à faire l'éloge de M. Molé.

La tâche était difficile. M. Molé avait été longtemps mêlé aux plus grandes affaires de la France, et sous trois régimes bien différents. Pendant plus de la moitié de cette longue vie, de 1814 à 1852, le pays tout entier l'avait vu à l'œuvre, soit dans les assemblées, soit au pouvoir. C'est la destinée des hommes publics dans les pays libres : leur vie est à jour; elle n'en est pas pour cela mieux connue. Tout s'y reflète des événements du dehors, et tout s'y ressent, quand il s'agit de les juger, de la confusion des partis. Leur histoire est celle de l'État lui-même; elle s'y confond sans cesse, si un examen attentif n'y sait découvrir la juste part qui appartient à leur influence personnelle et à leur action. C'est à cette délicate étude que s'est livré le nouvel académicien, en homme qui était digne de juger le comte Molé et capable de le comprendre. Disons même que son jugement n'a pas été trop gêné par le souvenir des dissentiments qui

avaient pu séparer autrefois le jeune député breton et l'habile ministre du roi Louis-Philippe. Si ce désaccord s'était affaibli plus tard sous l'action du temps, si ces deux hommes politiques s'étaient récemment rapprochés, c'est le plus jeune, nous n'en doutons point, qui avait fait les premiers pas, comme étant celui qui avait le plus de chemin à faire. M. de Falloux, qui avait passé un instant au pouvoir après 1848, avait mieux compris la France en la servant de près. M. Molé n'avait eu rien à désavouer ni dans ses principes ni dans sa conduite. Ce n'est pas lui qui aurait fait le *meâ culpâ* de la Révolution de 1830. Ce n'est pas lui qui aurait reproché à la France de Juillet « *de n'avoir pas eu le prévoyant courage de consacrer un principe* » que personne parmi ses partisans, dirons-nous à notre tour, n'eut l'idée de défendre à cette époque. Du courage! M. de Falloux sait aussi bien que personne la valeur de ce mot. Est-il donc vrai qu'au moment de la crise si évidemment provoquée qui entraîna dans l'abîme le trône de la branche aînée, est-il vrai que ce fut le parti constitutionnel qui manqua de cœur? Et M. Molé, un des premiers ministres du gouvernement nouveau, n'était-il qu'un homme d'État sans prévoyance et sans décision? J'en demande pardon à l'éminent récipiendaire : ce qu'il loue M. Molé d'avoir fait en 1814, M. Molé le fit en 1830. Seulement « il n'hésita pas. » Aucun lien personnel ne le rattachait à la Restauration. « *Il donna la préférence à la patrie.* » Ce fut librement qu'il se rallia au régime nouveau, librement qu'il qu'il le soutint, le conseilla et le servit, dans l'âge de sa plus ferme raison et de sa plus vigoureuse maturité. C'est à ce gouvernement qu'il dut les plus belles années de sa vie et le plus grand éclat de sa carrière politique, d'abord puissant comme le sont parfois, dans les pays libres, les ministres que soutient l'opinion, puis vaincu par le nombre, illustré par sa défaite comme d'autres par la victoire. N'in-

tons pas sur ces souvenirs si loin de nous. M. Molé était
èle. Il avait cette sorte de fidélité qui est (il s'agit de po-
que) plutôt de l'esprit que du cœur, ne s'étant guère at-
hé aux personnes que dans la mesure de l'intérêt public,
ient lié aux principes. Les siens étaient comme une
aition de son nom et de sa race, moins politiques que
ils, un certain ensemble « de doctrines religieuses, so-
conservatrices et réparatrices, » disait M. Sainte-
uve en 1841; — les principes, en un mot, que la grande
strature de France opposait autrefois aux contentions
s seigneurs, aux brigues des courtisans et au despotisme
rois. N'est-ce pas Étienne Pasquier qui disait (à propos
Louis XI il est vrai) : « ..... Comines fera son profit de
vie de ce roi pour montrer avec quelle dextérité il sut
ir le dessus de ses ennemis; et de moi, toute l'utilité que
n veux rapporter sera pour faire entendre *comme Dieu*
it avoir le dessus des rois quand il veut les châtier[1]... »
parle un des plus illustres magistrats de l'ancienne
ance. Il y avait de cette indépendance pratique dans le ca-
ctère de M. Molé. Dans l'homme politique, on découvrait
magistrat. La race s'y montrait par ce goût de la légalité,
tte sion de l'ordre, cette tolérance du fait accompli,
eur de l'anarchie révolutionnaire et en même
te libérale et patriotique intelligence des besoins
qui semblent rattacher, à deux siècles de distance,
grand Mathieu Molé de la Fronde au courageux consti-
it de 1848. M. de Falloux disait hier au milieu des ap-
ssements de l'assemblée : « En 1813, M. Molé suc-
au duc de Massa, grand juge : ce qui le plaçait, on est
nté de dire, *ce qui le replaçait à la tête de la magistrature*
ançaise. » Il est impossible de marquer en moins de mots,

[1] *Œuvres choisies d'Estienne Pasquier*, édition donnée par M. Léon
ugère, t. II, p. 246. (Lettre VIII du livre III dans les *Œuvres com-*
ètes.)

et avec plus de vérité, ce caractère de magistrat que M. Molé avait conservé comme un héritage de famille, et qui mêlait sa force, son inspiration et son prestige à tous les actes de sa vie politique.

Tel était M. Molé. Je ne relève ici qu'un des traits de sa physionomie, à la fois si ferme et si diverse. J'en passe beaucoup d'autres, ainsi que l'a fait M. de Falloux lui-même, comme si, après avoir retracé publiquement le portrait politique de son illustre prédécesseur, il eût voulu ajouter au prix de ses qualités plus intimes en les dérobant à cette grande lumière. Comme politique, M. Molé s'était caractérisé lui-même quand il disait à la Chambre des pairs, au début de la Restauration : « ... Personne n'est plus disposé que moi à profiter des leçons du passé; mais en même temps, je le demande, le présent ne fournit-il pas toujours les indications qui lui sont propres? Par cela seul qu'il succède au passé, *il réclame des procédés différents...* » C'est en vertu de ce principe que M. Molé avait pu servir trois gouvernements. Il avait été ministre sous trois règnes; mais le premier succédait à l'anarchie, le second avait restauré la liberté, le troisième l'aurait fondée sur des bases immuables, si les factions l'avaient permis. M. Molé aurait eu sa part de gloire dans cette fondation. Ne laissons pas croire qu'il a désavoué jamais cette brillante époque de sa vie! N'insinuons pas qu'il a regretté d'avoir été dix-huit ans l'ami, le conseiller, et l'hôte un jour de « ce grand homme de bien » qui fut, par la plus sacrée de toutes les lois, la loi du salut public, le roi des Français ! Comme chrétien, le comte Molé avait depuis longtemps réglé les affaires de sa conscience. Ne disons pas qu'il avait encore besoin de se convertir comme politique! « Les dernières résolutions d'une longue existence, nous dit-on, en sont la condamnation ou la couronne..... » Si M. Molé s'était repenti d'avoir mis sa main loyale, et dès le début, à l'œuvre du gouvernement de

Juillet, il aurait fait là un de ces actes d'humilité que la religion elle-même condamne ! Il aurait volontairement abaissé sa vie ! Il aurait détaché le plus noble fleuron de sa couronne civique !... Mais nous savons et nous affirmons le contraire.

En traçant le portrait du comte Molé, M. de Falloux a obéi à une préoccupation naturelle de sa part : il a voulu revendiquer pour ses opinions cette illustre mémoire que nous voudrions laisser au pays, à qui elle appartient. « La France a ses portraits de famille, a dit l'orateur; elle aime à les contempler et à les montrer..... » Laissons à la France le portrait du comte Molé; laissons-le avec tous les traits qui caractérisaient cette noble figure, si doucement fière, si finement sensée ! Le bon sens de M. Molé et son équité délicate auraient-ils reconnu le généreux gouvernement qu'il avait servi dans le tableau qu'en a retracé M. de Falloux ? Quoi ! pas un mot de ses labeurs, de ses épreuves, de son courage, de sa modération, de sa tolérance, de ses bienfaits ! pas un mot de ce loyal essai de la liberté constitutionnelle, fait à ciel ouvert, sous le feu des carabines régicides, avec la seule puissance de la justice et de la raison ! Je comprends, sans les partager, les regrets et les griefs de l'homme de parti, quand il s'agit d'apprécier l'origine de la monarchie de 1830. Mais, s'il nous faut parler la langue de ce parti, les actes du gouvernement de Juillet n'ont-ils pas racheté son origine ? Le règne tout entier n'est-il pas la rançon de l'avénément ? Ah ! nous pensions que la royauté de Juillet avait gagné, par dix-huit années prospères données à la France, le droit d'être moins oubliée, moins dédaignée, mieux jugée. Et n'avions-nous pas nous-même donné l'exemple de cette justice réciproque que se doivent les partis quand nous écrivions dans le *Journal des Débats* du 23 décembre 1853, à propos d'une *Histoire de la Restauration* par M. de Lamartine : « ..... La Restauration, ju-

gée, non-seulement dans les causes qui la rendirent un moment si populaire et dans les fautes qui précipitèrent sa fin désastreuse, mais dans toute cette période intermédiaire qui fut si utilement agitée, si sagement libérale, si habilement prudente, période féconde qui vit éclore l'esprit public en France, qui émancipa la littérature, l'histoire, le théâtre, l'industrie, l'instruction publique, communiqua son essor à la poésie, donna une armée à la monarchie, éleva une tribune, marqua les limites d'une opposition vraiment constitutionnelle et d'une presse vraiment libre, — la Restauration, dis-je, jugée dans cette série de ses bonnes œuvres, *fut une grande époque !...* »

C'est ainsi que nous parlions en 1853. Est-ce que même justice que nous nous efforcions de rendre hi-quement à la royauté restaurée n'était pas due au g-nement de Juillet? Est-ce que la réciprocité n'est plus u loi du bon accord? Est-ce dans l'humiliation que les se rencontrent et dans l'abaissement qu'ils se concil Oui, le noble comte Molé aurait protesté contre ce si qui met en oubli la plus mémorable époque de sa vie tique. Quoi ! vous prétendez honorer sa mémoire, et supprimez son plus beau titre !

Quel a été le succès du discours de M. de l à l'Académie? J'aimerais à dire qu'il a réussi littér si l'Académie elle-même avait donné, pendant cette qui a duré plus d'une heure, une seule marque sig son approbation. Non qu'elle n'ait apprécié, comme le blic tout entier, ce que ce discours renfermait de dé délicats, d'intentions fines et finement exprimées, de sentiments rendus avec vigueur, souvent avec éclat; était évident que la docte assemblée, comme une g partie du public, s'interdisait une approbation littéraire eût pu ressembler à un assentiment politique. L'A ne s'est associée ni aux principes de M. de Fa

ble de ses considérations historiques, ni à ses dé-
ni à ses oublis. N'en disons pas davantage sur ce

émie avait choisi un orateur pour remplacer un
d'État. Elle a pu voir qu'elle ne s'était pas trom-
le discours de M. de Falloux a un mérite incontes-
est ce souffle oratoire qui s'y produit dès le début
y circule, pour ainsi dire, depuis les premières
jusqu'aux dernières. Dès son exorde, M. de Falloux
on sujet par un côté qui n'était pas simplement le
idémique. Il l'a plutôt passionné que développé, se
volontairement à un point exclusif, grandissant
n prédécesseur les qualités qu'il aimait en lui et les
qu'il pouvait louer, au lieu d'étendre son horizon
ultiplier ses perspectives. C'est ainsi que l'Académie,
je le disais tout à l'heure, a été privée de toute une
du portrait de M. Molé. M. de Falloux a laissé dans
le côté souriant de cette physionomie si grave, la
itime de cette vie si habituellement mêlée aux grandes
Son auditoire attendait de lui moins de discrétion.
ut pas assez d'indiquer en passant, dans le comte
cette harmonie exquise de ses manières et de son
. » L'orateur devait insister davantage sur un genre
te qui a été dans l'homme privé une des puissances
nme d'État, — le don de plaire, le talent de conci-
conversation attrayante, la mémoire féconde, le lan-
réable; une finesse gracieuse, une sagacité péné-
un ton de bonne compagnie allié à une décision
la courtoisie d'un chevalier dans l'austérité d'un
it; l'homme du monde venant sans cesse en aide
ique, la causerie assistant l'éloquence, y suppléant
is, le salon achevant l'œuvre de la tribune..... Je
qu'indiquer ici le portrait que M. de Falloux aurait
. Quelques parties de son discours, très-finement

touchées, prouvent de reste que cet art des nuances ne lui est pas étranger, et que s'il n'a pas complété sûr ce point son œuvre si distinguée sous d'autres rapports, c'est qu'il ne l'a pas voulu.

M. Brifaut l'a essayé après lui. M. Brifaut présidait comme directeur la séance de l'Académie. Il était chargé de répondre au discours du récipiendaire. Cette réponse, que le vénérable président n'a pu prononcer lui-même, mais que M. Patin a supérieurement lue, avait pour objet sans doute de suppléer aux lacunes du discours de réception, et peut-être aussi de produire, par une naïve expression de bienveillance et de sensibilité, mêlée à une entière abnégation politique, cet accord de sentiments que le discours n'avait pu obtenir. L'honnête langage de M. Brifaut n'a pas complétement trahi ses intentions. Il a quelque peu déridé les visages par le choix agréable des anecdotes ; il a détendu les cœurs par la spirituelle bonhomie de ses aperçus historiques. La réponse de M. Brifaut avait un autre mérite qui est devenu rare à l'Académie : elle n'a duré qu'un quart d'heure. Le discours public fait aujourd'hui partie des usages académiques. Dans l'origine de l'institution, les académiciens élus ne disaient mot. Les récipiendaires n'ont commencé à parler que par la bouche de l'avocat Patru en 1640, à parler publiquement que par celle de Fléchier en 1673, et à parler plus d'une demi-heure qu'à la fin du dix-huitième siècle. M. Sainte-Beuve remarque que Garat, répondant au poëte Parny (6 nivôse an XII) « parut long dans un discours de trois quarts d'heure. » Et, à propos de réceptions académiques, Fiévée raconte une anecdote que je demande la permission de citer, mais humblement, après celles qu'a si spirituellement rapportées M. Brifaut. Fiévée avait pour principe de ne jamais mettre le pied à l'Académie. Je n'ai pas besoin de dire qu'il n'en était pas. « N'ayant pu, dit-il, refuser au cardinal Maury d'entendre chez moi

a lecture du discours qu'il devait prononcer le jour de sa réception (en 1807), je pris l'engagement d'y assister sur la promesse qu'il me fit *de réduire son travail d'un grand quart*. Nous avions marqué d'accord les passages qu'il fallait retrancher. Non-seulement il n'en fit rien, mais il y ajouta. Je fus doublement dupe de ma complaisance. On ne m'y a pas rattrapé... »

Fiévée n'est pas retourné à l'Institut, et il s'en vante. Quant à nous, nous sommes par état moins difficile et moins dédaigneux. Les longs discours ne nous font pas plus peur que les « longs ouvrages », — et nous reviendrons à l'Académie, quand on voudra.

IV

LES RAPPORTS ACADÉMIQUES DE M. VILLEMAIN

— 27 SEPTEMBRE 1857. —

Si pressé qu'on soit de parler d'un livre de M. Villemain, il est toujours trop tard pour l'annoncer : le public vous a prévenu. Cela est vrai surtout de ces ouvrages où M. Villemain recueille en volumes, avec la très-légitime prétention de les faire durer, ces rapides et substantielles analyses de littérature contemporaine dont ses Rapports annuels à l'Académie française sont l'écho spirituel et savant. Quel est celui de ces Rapports qui ait attendu la permission de la critique pour faire son chemin dans le monde? Qui n'a lu et qui n'aurait voulu entendre ces fines appréciations de tant d'œuvres si diverses par le sujet, par le style, par les sentiments, par les tendances, malgré l'uniforme cachet « d'utilité morale » que le choix de l'Académie leur imprime?

Qui ne sait comment M. Villemain se joue de ces difficultés, et la supériorité qu'il conserve dans ces joutes charmantes et délicates ? L'Académie (elle ne s'en cache pas) donne autant d'encouragements que de récompenses. Sous le titre de « prix », elle aime à aider les efforts honorables, les travaux utiles, les talents sérieux, les vocations timides ou déconcertées par l'indifférence du public. Elle est pour les auteurs une mère indulgente, et on peut bien dire qu'elle pratique, à l'égard de quelques livres, la plus accommodante des vertus chrétiennes. C'est son mérite. Ce serait aussi sa mission s'il fallait en croire le plus ancien de ses historiens. Il y a près de deux siècles qu'à propos d'une critique assez sérieuse que l'Académie avait faite de quelques stances de Malherbe[1], Pellisson écrivait : « Quelques-uns des académiciens souffroient avec impatience que la compagnie censurât ainsi les ouvrages d'un grand personnage après sa mort ; en quoi ils trouvoient quelque chose de cruel et d'inhumain. Mais *la modération dont elle usa dans cet examen* semble témoigner assez que son intention étoit entièrement innocente. Et, si je juge d'autrui par moi-même, j'en suis tout à fait pe ; car quant à moi, si, bien loin de supprimer tout ide (dans son histoire), je m'y suis étendu un peu plus q le coutume, je sais bien que ni ce désir de jeune l le trouver à redire partout, ni aucun autre mouvement ble ne m'ont point engagé dans ce discours ; qu'au traire, si j'avois eu moins d'estime et de resp Malherbe, je n'aurois point parlé de ses fautes ; et je ne les ai rapportées (si l'on peut comparer les c sacrées aux profanes) que comme l'Écriture rapporte c des saints, *pour consoler ceux qui ont trop de regret de lir et les empêcher de perdre courage*[2]. » Telle est la

[1] O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées...
(*Stances pour le roi allant en Limousin*.)

[2] *Histoire de l'Académie française* (Amsterdam, 1717), p. 96.

suétude traditionnelle de l'Académie. La mémoire de Malherbe s'en serait bien passée en 1638. Elle en aurait peut-être besoin aujourd'hui.

Qui connaît mieux que M. Villemain ces précédents de l'Académie française? Qui mettrait plus d'art à répandre, sur les œuvres soumises à son jugement, le rayon bienfaisant qui les éclaire un jour, non sans y laisser sa trace vivifiante? L'éminent écrivain déploie, dans l'exercice de ce devoir difficile, les qualités d'un maître aimable, car il a bon cœur, — mais il reste un maître. Relisez avec attention, dans ce beau volume que l'éditeur Didier vient de publier [1], ces Rapports académiques qui vous ont laissé le souvenir d'une grâce charmante, mêlée d'un peu plus de malice que Pellisson ne s'en croit permis. Relisez-les dans l'ordre où chaque année les renouvelle : c'est tout un cours de littérature contemporaine que vous avez sous les yeux. Histoire, philosophie, morale religieuse, éducation, poésie, roman, je cherche le genre qui échappe à cette universelle enquête du bon goût, servi par un si bon style, associé à une si sûre érudition. Tout y arrive ou y revient: une sorte d'attraction vous y attire ou vous y ramène. Si modeste auteur que l'on soit, on aime à avoir sur son nom et sur son livre, et plutôt deux fois qu'une seule, l'ingénieux *visa* de cette plume élégante et ferme qui vous fait croire, si peu que vous en doutiez, à la légitimité d'un succès, vous relève d'une chute imméritée, vous console d'une critique grossière par une censure délicate, vous dirige sans vous subjuguer et prétend moins vous régenter que vous instruire. Ainsi procède M. Villemain. Il laisse la lourde férule à ceux qui aiment mieux frapper fort que toucher juste. Pour juger les nombreux clients de l'Académie, et aussi pour réfuter ses adversaires personnels, M. Villemain n'a pas besoin de faire la grosse

[1] *Choix d'études sur la littérature contemporaine*, 1 vol. in-8°. Paris, 1857.

voix et de se donner des airs de « matamore » : il lui suffit souvent d'un sourire.

Tous les genres se croisent dans ce livre de famille que M. Villemain tient ouvert à la littérature contemporaine. Tous les noms s'y mêlent sans choc et sans confusion. Et, par exemple, on y voit figurer quelque part Alfred de Musset entre un savant économiste et un prêtre, entre M. Henri Baudrillart et l'abbé Gratry; les *Contes d'Espagne* entre l'*Éloge de Turgot* et la *Connaissance de Dieu*. M. Émile Augier n'y tient pas une moindre place, ni dans une bonne compagnie. *Gabrielle* y reçoit sa récompense l'*Histoire du tiers État* et la *Psychologie d'Aristote*. main semble emprunter à la Comédie sa devise la ronnant : *Castigat ridendo*. Est-ce là ce qu'on lui repr car on nous dit que cette universalité bienveillante, ce de tenir la balance, sinon égale entre les différents gen du moins à portée de tous; cette critique à la fois lante et incisive; cette spirituelle équité qui n' adulatrice ni gourmée; on nous dit que toutes ces d'une justice supérieure avec courtoisie ont p à auprès de quelques esprits chagrins, des noms et subi des commentaires dénigrants. On parle de c sance. On met en doute les convictions; on voudrait franchise; on va jusqu'à contester l'autorité...

L'autorité dans la littérature, où est-elle? Dans les théories ou dans les œuvres? Est-elle attachée au talent, à l'âge, à la popularité, au succès, au bon goût infaillible et persévérant? Est-elle un fruit de l'expérience, le produit d délégation illustre? Vient-elle de la compétence du ju de l'adhésion des justiciables? Parlons clairement : ces éléments dont se forme l'autorité d'un hom de lettres, un seul manque-t-il à l'influence et à l'action de Villemain? Est-on en peine de ses principes litté A-t lu ses œuvres? Critique supérieur, a-t-il fait pa

comme écrivain? A-t-il donné le modèle à côté du précepte? Est-ce lui qui a tracé le *Tableau de l'Éloquence chrétienne* au quatrième siècle; professé, puis écrit le *Cours de littérature au moyen âge?* Est-ce lui dont M. Sainte-Beuve écrivait (en 1836) : « Il est de ceux dont l'*autorité* continue de vivre et qu'on est certain, en avançant, *de toujours et de plus en plus retrouver*[1]*?* » Est-ce lui enfin qui, dans ce volume même que nous annonçons et à la suite de ces Rapports annuels où la mêlée est si grande, a choisi quelques noms d'élite, M. de Chateaubriand et Milton, par exemple, pour en faire l'objet d'une analyse morale avec cette sagacité profonde qui associe à l'examen d'un livre l'étude d'un homme et la peinture d'un siècle? « ... Je vous avoue que j'ai une curiosité extrême et insatiable pour tout ce qui peut me faire connaître les mœurs, le génie et la fortune des personnes extraordinaires; que j'ai même cette faiblesse d'étudier souvent dans les livres l'esprit de l'auteur beaucoup plus que la matière qu'il a traitée... » Est-ce un bel esprit du grand siècle qui a écrit cela? Est-ce M. Villemain? Est-ce lui qui a le premier pratiqué avec succès cette alliance de la critique et de l'histoire dont M. Augustin Thierry a si bien dit qu'elle est « une science nouvelle dont M. Villemain est le créateur?... »

A cette autorité que l'illustre critique tient de lui-même, rien ne manque non plus dans la confiance de ceux qui lui délèguent leurs pouvoirs ou qui subissent sa sentence, le jour des récompenses académiques. Qui se croit mal jugé, quand c'est l'Académie française qui rend les arrêts et quand c'est M. Villemain qui les formule et qui les proclame? Il y a une autre preuve, celle-là sans réplique, de l'autorité que M. Villemain a conservée, en dépit de tout. Il a des ennemis. « Notre ennemi, c'est notre maître. » Cela est vrai de

[1] *Portraits contemporains*, t. Ier, p. 468. Paris, 1847.

tous les pouvoirs. Personne ne s'en plaint ni ne s'en étonne. M. Villemain seul, dans l'innocence de ses intentions, aurait le droit de dire, comme autrefois le défenseur du poëte Archias : « Les étranges gens, qui me font un crime de consacrer à la culture exclusive des belles-lettres le temps qu'ils donnent à leurs plaisirs et à leurs affaires, et de préférer la douceur de l'étude aux soucis de l'avarice et de l'ambition[1] ! »

Les esprits chagrins dont nous avons parlé ne se représentent guère l'autorité dans les lettres que le bon
tête et la férule à la main. De tout autres façons leur
sent incompatibles avec la dignité de la profession
raire.

> Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
> Rien ne touche son goût, tant il est difficile !
> Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
> Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit ;
> Que c'est être savant que trouver à redire ;
> Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
> Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
> Il se met au-dessus de tous les autres gens.....

L'Académie française a d'autres sentiments et d'autres procédés. Pour être immortel, on n'en est pas moins parfois très-vivant. L'Académie est de son temps. Composée de juges qui sont hommes du monde, elle est un salon plus qu'un tribunal. Ses arrêts sont ceux de lettrés qui ont de

[1] *Quis tandem me reprehendat aut quis mihi jure succenseat, si, quantum cæteris ad suas res obeundas, quantum ad festos dies ludorum celebrandos, quantum ad alias voluptates, et ad ipsam requiem animi et corporis conceditur temporis; quantum alii tribuunt tempestivis conviviis, quantum denique aleæ, quantum pilæ, tantum mihi egomet ad hæc studia recolenda sumpsero?* (Cic., *pro Archiâ poetâ*, VI, 13.)

Nous avons traduit librement ce passage du grand orateur; mais le texte vaut la peine d'être cité tout entier. Il est à l'adresse des sensualistes de notre temps.

la conscience et d'honnêtes gens qui ont du goût. C'est là, entre beaucoup d'autres, le mérite de ces Rapports annuels qu'un esprit chagrin eût faits terribles, que M. Villemain se contente de faire agréables, et où se retrouve le bon sens français avec ces traditions de finesse indulgente et courtoise que nous rappelions tout à l'heure. M. Villemain continue Pellisson, avec plus d'éclat, une information plus vaste, un horizon plus étendu, « *un degré de perfection et de fini* » (le mot est de M. Sainte-Beuve) plus achevé et plus sensible; il le continue pourtant pour la grâce bienveillante et fine qui relève en lui l'autorité. Et qui aurait, plus que M. Villemain, le droit de répéter aujourd'hui ce qu'on écrivait si justement il y a deux siècles? « Tant d'hommes d'esprit et de savoir ne peuvent pas s'assembler toutes les semaines, sans s'exciter les uns les autres au travail et à l'étude des belles-lettres, sans profiter beaucoup dans ces conversations, et sans répandre insensiblement le profit qu'ils auront fait pour eux-mêmes sur tout Paris et sur tout le reste du royaume. »

Empire, république ou royaume, il faut en prendre son parti : — quand un homme d'esprit travaille, le profit en est pour tous. Les idées vont vite. La politique a beau dominer les hommes ou les diviser, la littérature les rapproche. Non que de petites haines et de mesquines passions ne s'y fassent jour comme partout ailleurs; la vanité humaine ne s'y prête que trop. Mais dans un pays où la culture des lettres n'est, comme chez nous, qu'une tradition rarement interrompue d'indépendance et de franchise, de généreuse expansion et de libre examen, — les esprits cultivés s'entendent. Il n'y a pas de plus grande force que celle-là. Cette force n'a pas toujours à son service, il est vrai, le pouvoir matériel et la discipline, les trésors et les bataillons. Elle en tire grand parti pour le bien public, quand elle les a. Quand elle ne les a plus, elle fait son chemin toute seule. A défaut

de discipline, elle a l'étendue et la perpétuité... Ce sont là de vieilles idées, nous dit-on. Tant mieux, si, étant si vieilles, elles sont encore de mise aujourd'hui. Cela prouve qu'elles tiennent à l'essence même de l'esprit français, esprit libre en dépit de tout, et le seul pouvoir, en France, qu'on n'ait jamais ni avili ni détrôné.

V

Les revanches de George Dandin.

— 28 FÉVRIER 1855. —

MONSIEUR DE SOTENVILLE.
Allons, mettez-vous à genoux.
GEORGE DANDIN.
A genoux?
MONSIEUR DE SOTENVILLE.
Oui, à genoux, et sans tarder.

Si George Dandin n'était qu'un sot maniaque comme Jourdain, il ne serait guère qu'une divertissante caricaıre comme lui. Mais George Dandin est un personnage séieux et vraiment comique; il n'est pas un sot, mais un omme de bon sens qui a fait une sottise, ce qui est bien ifférent. La sottise de George Dandin, c'est d'avoir épousé ne fille noble, n'étant qu'un vilain; sottise il y a deux cents ns, quand il y avait encore des vilains, — mais un acte out simple et très-commun aujourd'hui que la Révolution ançaise s'est chargée, sans réplique, de la revanche de eorge Dandin.

La Révolution a supprimé les classes; le roman les prend son compte, le drame les rétablit. « M. Poirier, dit Gason de Presle dans la charmante comédie de MM. Augier et ules Sandeau, *c'est George Dandin à l'état de beau-père...* » — « S'il manquait quelque chose à l'ensemble de sa tenue ou de sa personne pour réaliser le type d'un homme à la mode, écrit M. de Pontmartin, parlant du héros d'une de

ses Nouvelles[1], un marquis, un œil expérimenté, n'eût pu méconnaître en lui *certains signes de race qui survivent aux privilèges et aux parchemins...* » Et le public, que ces distinctions soulèveraient de colère s'il les rencontrait dans la loi, il va les applaudir au théâtre, il les recherche dans les livres. L'esprit de caste, l'orgueil de race, y reprend tranquillement possession du terrain qu'il a perdu dans la société. Le noble y reçoit les hommages, et le vilain y reçoit les coups de bâton, ou à peu de chose près. Nous en sommes là, en l'an de grâce 1855...

Vous avez en effet, aujourd'hui, pour peu que le démon du drame ou du roman vous possède, un moyen à peu près immanquable de plaire au public, de l'attirer, de le retenir. Vous prenez un bourgeois, cinquante ans, décoré, banquier et millionnaire, pair de France ou qui veut l'être, ayant une fille à marier, une femme à surveiller ou un garçon à établir, quelquefois tous les trois ensemble. — Ce bourgeois, vous le faites vivre sous le dernier règne, entre 1840 et 1848, et puis vous opposez fièrement à ce parvenu de la finance, grand coureur de candidatures politiques, ou quelque rapin méconnu, ou quelque étudiant de sixième année incompris, ou quelque Moncade impertinent plus ou moins descendant des croisés. Le procédé est sûr, la recette infaillible, le succès certain.

Repassez dans votre mémoire la plupart des pièces à succès de ces derniers temps : le bourgeois constitutionnel est partout, et partout avec le rôle principal ; tantôt pris au piége de son avarice par la friponnerie d'un gendre[2], tantôt bafoué jusqu'au ridicule ou jusqu'à l'ignominie[3], sans parler de ces autres types du bourgeois dont une pièce très-courue[4]

[1] Le *Fond de la coupe*. Paris, 1855.
[2] L'*Honneur et l'Argent*.
[3] Le *Gendre de M. Poirier*.
[4] Les *Parisiens*, par M. Barrière.

nous offre la collection à peu près complète, depuis le limonadier millionnaire acharné à l'héritage de l'orpheline, jusqu'au financier escomptant, dans un déjeuner de garçons, les profits d'une prise d'armes et le sang d'une émeute... La comédie moderne est donc, à proprement parler, le calvaire de la bourgeoisie; et, en regard de ces victimes expiatoires du nouveau régime, le drame aime à placer les prétendus ésentants de l'ancienne société, ces jeunes fats bien gan- qu'il appelle des nobles, auxquels il donne volontiers ..us les vices, excepté celui d'épargner l'argent des beaux-pères, et qu'il recommande à son public par ce ton leste et dégagé, ces façons aristocratiques et cette impertinence de bonne maison qui ne manque jamais son effet sur un auditoire français, libéral et philosophe, comme nous sommes s.

Le drame moderne n'est pas plus avancé que cela.

« ... Monsieur mon père, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'assister en personne au grand siége de Montauban..., et j'ai eu un aïeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré en son temps, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer. »

Ainsi parle, dans Molière, M. de Sotenville.

« Et sais-tu pourquoi, dit à son tour Gaston de Presle, dans le *Gendre de M. Poirier*, sais-tu pourquoi Jean-Gaston de Presle a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry? Sais-tu pourquoi François-Gaston de Presle est monté le premier à l'assaut de la Rochelle? pourquoi Louis-Gaston de Presle s'est fait sauter à la Hogue? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France ou baron... »

« ... Et savez-vous, dit Raoul de Pintré, dans les *Parisiens*, savez-vous que ce château (son château) a appartenu

au sire Raoul de Monvoisin, de qui nous descendons par les femmes?... Qu'en 1600 il a été habité par Sully, de qui nous descendons un peu aussi, et qui commençait même à le faire réparer lorsqu'il apprit la mort de Henri IV?... »

Vous le voyez, le drame a changé de costume; il a donné à M. de Sotenville le frac noir, les gants jaunes et la cravate de satin; — il continue à vivre sur le même fond de vanteries et de préjugés qui séparait si profondément les classes avant la destruction de l'ancien régime, et il croit qu'il y a encore aujourd'hui, je ne dis pas des nobles qui pensent comme pensait M. de Sotenville (à la rigueur on en trouverait), mais qui osent parler comme lui.

Eh bien, le drame, je lui en demande pardon trè
blement (il ne faut pas se brouiller avec lui), le dra
trompe; et il fait bien pis: il contribue à répandre et à
créditer des idées fausses. Il ne tient compte ni des c
ments survenus dans nos mœurs, ni de nos réformes s
ni de nos révolutions politiques; il oublie tout, ou p il
méconnaît tout, jusqu'à cet invariable A B C de toutes nos constitutions depuis soixante ans: *Tous les Français sont égaux devant la loi*. Je sais bien que l'égalité peut être écrite dans la loi et repoussée par les mœurs, comme cela arriverait en Angleterre, par exemple, si on s'avisait de
l'égalité par arrêt du Parlement avant de la faire ent
les habitudes et dans les sentiments du peuple an
France c'est tout le contraire: on aurait beau re re l'a-
ristocratie dans les lois, les mœurs la repoussent. Et vo
à Londres, un premier ministre pouvait dire, il y a
jours, en plein Parlement et à la face de cette
sa raison démontre peut-être d'une façon bien c
vices de son organisation aristocratique, où son go
tient encore, — un ministre pouvait dire: « Lorsque je
sidère les triomphes remportés par nos invincibles s

lorsque je considère la part que la noblesse et l'aristocratie de la nation ont eue dans les palmes cueillies sur le champ de bataille, je ne crois pas que mon pays ait pu baisser dans l'opinion du monde! Oubliez-vous donc ce noble fait d'armes de Balaclava, où les officiers de la plus haute noblesse se sont bravement élancés contre l'ennemi, entraînant à leur suite des *hommes des classes inférieures*, où le noble et le plébéien ont rivalisé de courage, et où le simple soldat ne l'a cédé nullement en bravoure au noble pair d'Angleterre?... » Mais, en France, un certificat de bravoure donné dans un pareil langage à des soldats français serait une inconvenance publique; et il n'est pas un des braves qui combattent aujourd'hui sous nos trois couleurs qui ne se sentît blessé jusqu'au fond de l'âme, si on venait lui dire que sa vaillance n'est que la pratique d'une leçon que donnent aux pauvres gens les héros de bonne maison.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

En France, tout le monde comprend cela, et trop peut-être. En Angleterre, ce premier roi serait tout au moins un baronnet.

J'ai donc raison de le dire: quand le drame met sur la scène ces fantastiques héritiers des vieilles races qui ne savent conclure une affaire, signer à un acte, aliéner un champ, prendre femme, qu'en invoquant le souvenir de Damiette ou de Bouvines, de Nordlingen ou de Fontenoy; quand il fait intervenir les ancêtres, par la bouche de leurs descendants, comme entremetteurs de créances véreuses, de mariages cupides et de honteux contrats, je dis que le drame nous trompe sur toute une portion notable de la société française. Il nous trompe, en leur prêtant un langage vieux de plusieurs siècles, et il se fait vieux lui-même, en dépit de la jeunesse, de la verve et du talent de ses auteurs. Gas-

ton de Presle et Raoul de Pintré sont des types abolis. La pièce de MM. Augier et Sandeau, celle de M. Barrière, sont, à quelques égards et toute proportion gardée, des pièces d'autrefois.

Il n'y a plus de nobles insolents; il y a encore de sots nobles, comme il y a de sots bourgeois, de sots riches, de sots banquiers, de sots auteurs. Mais un sot ne court plus le monde, son arbre généalogique à la main. Il ne dit plus :

> Écoutez-moi : voici don Gomez de Sylva,
> Grand maître de Saint-Jacque et de Calatrava...

il ne brandit plus à tout propos la vieille rapière de ses aïeux; il ne parle plus de la *noblesse de robe* et de la *noblesse d'épée*, et, s'il existe quelque part encore, caché au fond d'un manoir, quelque descendant authentique de Jean-Gilles de Sotenville (cela est possible), ces caricatures de la vieille noblesse ne sont plus dans la circulation. Peut-être n'y ont-elles jamais été. Un noble aujourd'hui, si par aventure il rançonne George Dandin, ne s'en vante pas. S'il s'adore et s'admire dans sa supériorité chimérique, c'est tout au plus en famille et tout bas. Ce genre d'idolâtrie n'a plus d'autels publics. Ce culte n'a plus de fidèles qu'au fond de quelques cœurs obstinés. L'esprit de race, chez ceux où il n'a pas changé pour le fond des sentiments, se montre du moins prudent et réservé dans le langage, et il rend ainsi hommage à nos mœurs nouvelles en les détestant. Croit-on par hasard qu'une expérience de soixante ans n'a rien appris aux descendants des vieilles classes privilégiées? Et le drame, à bout de moyens, imagine aujourd'hui de rendre la parole à ces impertinences d'un autre temps! Et le public applaudit, comme si la Révolution était à recommencer contre la noblesse, ou comme s'il n'était pas quelque peu juge et partie lui-même dans ce procès de ridicule et d'indignité qu'on intente à la bourgeoisie!

Honorables faquins, place! je suis des vôtres!
. . . .
Banqueroutiers, valets, libertins, renégats,
Fripons de toute espèce et de tous les états,
Salut! nous nous devons un respect réciproque;
Nous comprenons l'esprit positif de l'époque...
Nous sommes des pieds-plats, oui, des marauds, d'accord;
Mais le monde est à nous, car nous avons de l'or!

Honnête public! oh! qu'il ressemble bien à « la femme de Sganarelle! » Comme il aime à être battu!

M. de Pontmartin n'est pas tombé dans ces déclamations et dans ces anachronismes du drame moderne, et même il a inventé de donner à la bourgeoisie française ce qu'il a appelé le premier « la revanche de George Dandin. » Il a voulu la venger de ce ridicule que Molière lui avait infligé. Il a mis à son service cette plume élégante et fine, inventive et châtiée, que l'auteur des *Causeries littéraires* tient d'une main si légère et si ferme. L'intention était bonne; l'avocat excellent; voyons si la cause sera gagnée.

Cette revanche de George Dandin, notre spirituel conteur en a prêté l'idée à un bourgeois de Paris, parvenu du dernier règne, comme tous les autres, industriel et millionnaire, comme ils le sont tous, mais qui ne veut être ni député, ni pair de France, ni ambassadeur : car voilà ce qui distingue, du type général adopté par le roman moderne, M. Durousseau, le héros de cette histoire[1], M. Durousseau a donc une idée fixe : c'est de venger M. Jourdain et George Dandin dans sa personne. Littérairement, l'idée était heureuse; et notre bourgeois avait, entre beaucoup d'autres, un moyen sûr de consommer sa vengeance. Il n'avait qu'à se montrer homme de bon sens, de bonne éducation et de bon goût. Il prenait pour gendre un noble descendant des Prasly,

[1] *L'Envers de la Comédie*, une des nouvelles du recueil intitulé : le *Fond de la Coupe*.

homme de cœur et de mérite, mais étranger au monde, et si pauvre qu'il avait été réduit à mettre des carrés de papier, en guise de vitres, aux fenêtres du château de ses pères... Donnant un pareil mari à sa fille, qu'avait à faire M. Durousseau pour prendre la vraie revanche d'un galant homme? C'était de lui montrer une grande estime (il la méritait); c'était de ne marquer la supériorité du millionnaire que par la délicatesse de l'homme du monde; c'était de sauver à son gendre, à force d'esprit, ces douloureuses piqûres que l'argent, s'il n'y prend garde, fait si facilement à l'honneur; c'était, en un mot, d'élever jusqu'à lui, par la confiance, cette pauvreté si timide, si loyale et si méritoire. En agissant ainsi, M. Durousseau eût en effet noblement pris sa revanche des Sotenville et des Dorimène. Mais justement il fait tout le contraire. Il est pourtant habile, ce père Durousseau, pas assez habile toutefois pour être modeste, discret et délicat. « Je suis plus fin que vous, disait un jour le roi Louis-Philippe à un de ses conseillers; vous vantez toujours votre finesse; je ne parle jamais de la mienne... » Quant à Durousseau, voici son portrait peint par lui-même:

« ..... Trente ans de travaux industriels bravement entrepris et loyalement soutenus, quatre millions acquis sans qu'il en ait coûté un seul murmure à ma conscience, des fonctions administratives (gratuites) acceptées avec dévouement et remplies avec honneur; une aptitude réelle pour les affaires, éprouvée par bien des luttes et constatée par bien des triomphes; douze mille francs d'impôt foncier, presque toujours payés d'avance; enfin la certitude de faire nommer qui je veux dans mon arrondissement et de me faire nommer moi-même si l'envie m'en prenait : il me semble qu'avec ces appuis-là et en l'an de royauté bourgeoise 1845, je n'aurais besoin de personne pour arriver aux plus hautes positions politiques. J'y vois en ce moment des bourgeois

comme moi qui n'y font pas trop mauvaise figure et qui n'ont pas le moindre marquis pour gendre!...

« — Soit, lui dit son beau-frère; mais enfin m'expliquerez-vous cette énigme? Le choix que vous venez de faire (de George de Prasly, le gentilhomme ruiné) a-t-il un sens, ou n'est-il qu'une fantaisie d'homme riche?

« — Mévil! dit gravement M. Durousseau, je n'ai ni ambition ni vanité; j'ai mieux que cela, j'ai de l'orgueil... Je suis veuf, me suis-je dit, j'ai une fille unique qui aura deux cent mille livres de rente... Si je la mariais à un gentilhomme pauvre que je dominerais, *à qui je ferais sentir incessamment ma supériorité, ma puissance?* J'aime le commandement, je l'avoue; si je pouvais satisfaire cette passion sur un homme ayant eu des ancêtres aux croisades... Si à chaque velléité de révolte, je pouvais lui rappeler qu'*il n'est qu'un zéro dont je suis le chiffre*... que ses chevaux, ses voitures, son hôtel, son mobilier, son argenterie, sa table, la toilette de sa femme, sont autant de liens qui le font mon obligé, mon vassal et mon esclave... Voilà ce que je me disais, Mévil! me comprenez-vous?... »

Oui, nous comprenons; Durousseau, dans le roman de M. de Pontmartin, est un fou d'orgueil, comme Gaston de Presle, dans le *Gendre de M. Poirier*, est un fou d'impertinence. Ces folies-là peuvent être très-amusantes, et c'est bien assez pour qu'un homme d'esprit les risque et qu'un public insouciant les applaudisse; elles sont amusantes, elles ne sont pas vraies...

L'orgueil aidant, Durousseau vengera George Dandin; je le veux bien. Madame de Sotenville disait à Dandin : « *Souvenez-vous que vous avez épousé une demoiselle!* » M. Durousseau dira à George de Prasly : « C'est nous qui payons! » — « Allons, à genoux, » disait Sotenville. — Et que dit à son tour M. Durousseau, un jour que son gendre a quitté

Paris sans sa permission : « ... Je le rattraperai, je l'arrêterai, je l'accablerai, je l'humilierai devant ses gens, devant sa femme... Je ne lui ferai grâce que lorsqu'il m'aura demandé pardon *à genoux, oui, à genoux*, comme l'autre, le George de Molière !... » Durousseau vengera donc Ge e Dandin, oui, je le crois ; mais à quel prix? à un prix qui tourner toute la vengeance contre le vengeur, au prix s repos, de ses affections, de son bonheur, et, pour tout , aux dépens de son orgueil même, qui se châtie lui-m , comme on ne le voit que trop dans la suite de cette l , par l'excès des précautions dont il a voulu assurer sa v geance ; car ce fils des croisés qu'il a emprisonné s le mariage comme dans une geôle, cet homme de cœ a eu d'abord la faiblesse inexplicable de signer un cont où se trouve un article 9 ainsi conçu : « *Les conjoints l 'eront chez M. Durousseau à Paris et à la campagne, et pourront le quitter sans sa permission...* » — George Prasly, pour échapper à cet esclavage, retrouve un n la fierté de sa race et le sang de ses veines. Il ré contre ce tyran de son honneur, ce bourreau de , contre ce jouteur impuissant qui a osé s'attaquer à l et que le contre-coup fait tomber à plat dans le son gendre, dans l'abandon de sa fille et dans la déco de ses affaires. Telle est la revanche de George l din, t que M. Durousseau l'a prise ; et finalement, l'h combat reste au gentilhomme, et cette mécanique q e banquier millionnaire avait imaginée pour la plus commodité de sa fille, « ce marquis complet de ci six pouces, capable de saluer, de se mettre à , de se tenir droit dans l'angle d'un salon, de donner le b l femme et même de dire *oui* et *non* dans les circo s importantes, » cet automate, qu'eût admiré Vau , se trouve être à la fin un mari admirable, un héroïque so , un père excellent ; car ai-je besoin de dire qu'i ré-

conciliés, Nathalie Durousseau et George de Prasly vécurent de longues années et qu'ils eurent beaucoup d'enfants?...

En résumé, M. de Pontmartin avait eu une idée ingénieuse qu'il avait abordée avec sincérité, qu'il aurait pu développer avec succès; seulement sa plume, chemin faisant, a faussé compagnie à son idée. Son bourgeois commence en Jourdain révolté, pour finir en Dandin repentant, et son noble, qui débute en victime, finit en vengeur. M. de Pontmartin n'était pas tout à fait l'homme qu'il fallait pour la thèse qu'il a soutenue. On tombe du côté où l'on penche. Il est tombé du côté de la noblesse, quoiqu'il eût l'intention très-sincère de faire bonne mesure à la bourgeoisie. Ayant à donner une leçon aux détracteurs systématiques de la bourgeoisie française, il leur a procuré une satisfaction involontaire. Comment lire, en effet, cet amusant récit, sans être bientôt du parti de ce pauvre gentilhomme contre ce riche orgueilleux, pour ce marquis à pied contre ce Turcaret en litière, pour cette loyauté surprise contre cet article 9 qui l'asservit, à moins qu'on ne dise que la même main qui avait souscrit l'engagement méritait d'y être à jamais enchaînée?...

Je trouve, dans un recueil agréable que vient de publier M. Xavier Marmier [1], un conte danois, qui a pour titre la *Mésalliance*. La mésalliance! Cherchons le sens tout nouveau et très-peu aristocratique que l'auteur du conte a voulu donner à ce mot-là... Une jeune fille, la fille d'un bourgeois de Copenhague, ancien capitaine au long cours et présentement millionnaire (ils le sont tous), vieux marin à l'air rude, au propos brusque, au cœur tendre, un véritable père Goriot danois, — Hélène Swendsen s'est laissé prendre au piége d'un noble élégant, artificieux coureur d'héritages, le comte Alexandre de Falkenstierne. L'homme est élégant,

[1] *Nouvelles danoises*, traduites par M. X. Marmier. Paris, 1855.

le piége est grossier, la fille est crédule, et elle n'a pour conseil qu'un vieil oncle, homme d'esprit et de sens que, naturellement, elle n'écoute pas. Le comte est un de ces galants positifs qui disent d'une fille pauvre : « ... *Si elle voulait bien m'aimer sans être comtesse, j'en serais charmé ;* » et à Hélène, qui est riche, qu'il veut faire comtesse, et qui lui avoue, dans son innocence, qu'elle le regarde passer chaque jour sur son beau cheval, mais qu'il ne peut, lui, l'apercevoir, « car il ne lève les yeux que jusqu'au premier étage, et elle demeure au second ; » — à Hélène qui lui parle ce timide langage : « Merci! merci! répond le comte avec un transport de joie. Que vous êtes bonne! Demain, *mes regards seront plus près du ciel!...* » Voilà l'homme. Ajoutons qu'il est brave, excellent cavalier, beau joueur, mauvaise paye et de noblesse authentique ; et, bien que M. Louis Heiberg, l'auteur de ces contes, nous dise « qu'en Danemark la noblesse de naissance n'a plus qu'un reflet de son ancienne suprématie, » il est impossible de mettre en doute un moment que cette couronne aristocratique ne compense agréablement, aux yeux des parents d'Hélène, ce qui manque en solidité, du côté du comte, à son caractère, à sa considération et à sa fortune. Nous voici donc retombés, comme vous le voyez, en plein George Dandin.

Quoi qu'il en soit, Hélène Swendsen est fiancée au comte; le temps s'écoule en doux propos, le charme opère, la fascination s'accomplit ; et, quand le contrat est à la fin signé, quand la cérémonie du mariage va être célébrée, le comte de Falkenstierne, qui se croit sûr de son ascendant, exige du vieux marin, séance tenante, qu'il accepte une obligation de dix mille écus, perdus par lui la veille dans un tripot, et ce sans délai, à peine de nullité!... Que faire? Le vieux marin signe. Hélène était là, couronnée de fleurs, comme Iphigénie. Elle a tout vu, elle a tout compris ; elle

se laisse conduire dans la salle où le prêtre attend et où il reçoit les serments du comte. Quand vient le tour d'Hélène :

« Mademoiselle Hélène-Marie Swendsen, lui dit-il, prenez-vous M. Willibald (Alexandre), comte de Falkenstierne, pour votre époux?

« Hélène essaya de répondre, et ne put articuler un mot. Le prêtre, habitué à cette timidité des jeunes mariées, continua : « Prometttez-vous de vivre avec lui dans le bonheur « et dans l'adversité, comme une femme doit vivre avec son « mari?

« — Non! dit Hélène d'une voix ferme.

« Tous les assistants se levèrent. Falkenstierne se pencha avec effroi vers sa fiancée. Le prêtre garda un instant le silence; puis, supposant que son oreille l'avait trompé, répéta sa question. Hélène l'écouta tout entière, puis s'écria d'un ton impétueux : « Non, non! je ne veux pas épouser « le comte... »

« Le prêtre ferma son livre...

« Les forces d'Hélène étaient épuisées. Elle tomba dans les bras de Marie, qui était accourue précipitamment près d'elle....et, tandis qu'on lui baignait le front, sa couronne de mariage tomba sur le sol, ses cheveux se déroulèrent à ses pieds. Un instant après, elle reprit connaissance et promena autour d'elle un regard étonné...

« Ma chère enfant! » murmura le comte en essayant de lui saisir la main qu'elle retira. Volmand (l'oncle d'Hélène) la prit dans ses bras, la transporta dans un fauteuil, puis ferma la porte. Autour d'elle seulement se trouvaient ses parents, le prêtre et Falkenstierne, qui se jeta à ses genoux en lui disant : « Ma chère amie, quel fatal égarement!... »

« Elle se souleva sur son fauteuil, et avec une fermeté et une sorte de majesté qu'on ne lui avait pas encore vues : « Non, monsieur le comte, lui répondit-elle, c'est au con-

« traire l'effet d'un rayon de lumière qui est entré dans « mon âme lorsque j'ai assisté, ici même, il y a quelques « instants, à votre indigne entretien avec mon père. Je « m'étais trompée... Vous n'êtes point l'homme que j'ai- « mais si ardemment dans mon inexpérience. Je m'étais « laissé fasciner par vos qualités extérieures ; mais, je le dis « à mon honneur, je ne considérais ces qualités que comme « l'image d'une âme élevée. Vous n'avez pas cette âme dont « je vous dotais, et vous ne pouvez plus exercer aucun pou- « voir sur moi. Mon enthousiasme est mort, et avec lui mon « amour. »

Hélène ne prononce pas ce mot sévère, qui est le titre et la morale du livre : *Mésalliance !...* Mais, nous le disons, la mésalliance, c'est la fille du bourgeois qui l'aurait subie, si elle eût épousé Falkenstierne !

Restons sur cette touchante et sérieuse impression. Ne désespérons ni du bon sens, ni de l'honnêteté, ni de la dignité humaine, ni du progrès ; contemplons le comte Alexandre de Falkenstierne, à genoux, aux pieds de la fille du bourgeois de Copenhague, et rappelons-nous le temps où c'était George Dandin, le riche vilain, qui était à genoux devant Angélique de Sotenville, une chandelle à la main...

VI

La vertu dans les romans d'aujourd'hui.

I

— 21 AOUT 1855. —

Suzanne Duchemin [1] habite la ville de Provins (Seine-et-Marne). C'est la pauvre veuve d'un artiste. Elle est petite. Il n'est pas bien sûr qu'elle ait été jolie. On peut croire aussi qu'elle n'a pas d'esprit, à la voir si humble, si effacée, si timide, si volontairement bornée dans les habitudes monotones et dans l'obscure routine d'une vie de province. Quel âge a-t-elle ? C'est ce que je ne saurais dire. Les uns lui donnent quarante ans, ce sont les amis ; d'autres hochent la tête et semblent insinuer quelque chose de plus. Mettons quarante-cinq, « l'âge crépusculaire, nous dit l'auteur, entre le soleil qui fuit et la nuit qui vient, une harmonie de l'automne, douce, pâle, sans grands éclairs, une chrysanthème au faible parfum qui s'épanouit timidement entre le givre et la neige... »

Telle est Suzanne Duchemin. Ajoutons que, si elle ne brille, à la première vue, ni par sa beauté, ni par sa conversation, ni par son élégance, ni par sa fortune, Suzanne excelle à à faire des pâtisseries friandes, à ourler des droguets et à préparer des conserves de violettes. Excepté ses grands yeux, qui semblent profonds, et qui ne lui servent, tout bien

[1] *Suzanne Duchemin*, par M. Louis Ulbach. Paris, 1855.

considéré, qu'à satisfaire « une curiosité de provinciale, » on ne voit pas trop, au premier abord, comment Suzanne Duchemin peut être l'héroïne du roman de M. Ulbach. Mais attendons.

M. Ulbach a toute une théorie sur l'art, toute une poétique du roman ; et, si je ne la juge d'abord que par les genres qu'il exclut avant de regarder à celui qu'il adopte, la théorie de M. Ulbach pourrait bien n'être pas tout à fait mauvaise. Et, en effet, il exclut avant tout le roman politique. Il en veut à M. Eugène Sue du préjudice porté à son talent *par l'affectation démocratique de ses romans.* « M. Eugène Sue, nous dit-il, a plutôt ridiculisé sa cause qu'il ne l'a servie... » Nous n'avons, pour notre part, jamais rien dit d'aussi dur. Arrière donc les romanciers pamphlétaires et « les littérateurs à cocarde », comme M. Ulbach les appelle ; — et il n'est pas suspect. Passons aux fantaisistes. L'auteur de *Suzanne Duchemin* les condamne avec un arrêt en bonne forme, signé *de Balzac.* « ... En littérature, a dit ce grand romancier, il ne suffit pas d'amuser ni de plaire ; il faut attacher un sens quelconque à la plaisanterie... M. Alfred de Musset a-t-il élevé chacune de ses narrations (*Frédéric et Bernerette*, par exemple) à la hauteur où elles deviennent typiques ?... » L'auteur répond : Non. Aussi n'en parlons plus, dussions-nous relire en cachette ce petit chef-d'œuvre (médiocrement typique) de grâce, d'observation et de finesse.

Après les conteurs de la fantaisie viennent ceux qui portent aujourd'hui un si vilain nom, ceux qu'on appelle les *réalistes.* M. Ulbach ne traite pas mieux ces nouveaux venus qu'il n'a traité leurs devanciers : « L'école réaliste, écrit-il, s'en tient à la platitude et croirait déroger en risquant un trait qui ne fût pas un calque servile. Quant aux idées, elle les évite comme du superflu, elle vise à la force et n'atteint que la grossièreté.... Elle se croit fille de Balzac;

elle n'est que la filleule de Paul de Kock.... » Cela s'appelle parler. Ajoutons que M. Ulbach, qui est un si grand ennemi de la démocratie dans le roman, de la fantaisie dans l'invention et du réalisme partout, ne l'est pas moins de la prolixité de nos faiseurs quand il s'agit du roman d'aventures, « interminables épopées, nous dit-il, qui ont failli hébéter la génération. Disons enfin qu'il proscrit, ou à peu près, le dialogue, toujours à l'exemple de Balzac, « comme la dernière des formes littéraires, la moins estimée et la plus facile... » D'où il faut conclure, ce semble, et en résumant toutes ces exclusions prononcées par M. Ulbach, que le genre qu'il admet est celui où il a réussi, et que le roman qu'il préfère est celui qu'il a fait. Et pourquoi pas?

Parlons franchement : M. Ulbach a fait un roman très-agréable, où il a mis beaucoup d'esprit, de malice, de paradoxe et de verve ; mais, s'il faut classer son œuvre et la rapporter à un genre connu, c'est ici que l'embarras commence ; car nous voici retombés, avec l'auteur de *Suzanne Duchemin*, dans cette méthaphysique romanesque et dans ces poétiques de circonstance que chacun se plaît à créer pour son usage personnel ; et il n'est pas toujours facile d'en faire sortir une idée juste. «... Nous avons rêvé, nous dit l'auteur, une histoire simple et de peu d'acteurs, mettant aux prises l'amour des sens et l'amour idéal. Nous voulions placer entre ces deux courants une nature loyale, agitée de l'inconnu. René nous semblait devoir être refait, au profit de la croyance et de l'affirmation (mais alors ce n'est plus René !). Aujourd'hui ce mélancolique insatiable ne doit plus douter ni s'abîmer dans de vagues et douloureuses extases ; il doit affirmer, il doit croire (ce n'est plus René !), il doit aimer, il doit opposer une illusion incessante aux réalités qui le froissent. Il est en route pour l'avenir; ce n'est plus pour lui le moment de la halte, du découragement... » Puis l'auteur ajoute : « Afin de développer cette

incarnation moderne du mythe de Psyché, nous mettions toutes les grâces de la forme dans une jeune fille, très-simple, très-naïve; et *derrière cet ange matériel* nous plaçions la pâle figure d'une martyre de l'amour, d'une sainte Thérèse laïque, *prêtant son âme à cette jeune fille qui lui prête sa beauté*, et arrivant ainsi à créer le type essentiel, *la femme beauté et esprit*, seule digne des grandes adorations.... »

Ceci nous ramène à Provins. Vous vous doutez bien en effet que cette sainte Thérèse laïque, celle qui doit résumer en sa personne l'esprit et la beauté, l'esprit qu'elle cache, la beauté qu'elle emprunte, — c'est précisément cette Suzanne Duchemin qui paye si peu de mine et qui fait si bien les confitures. Vous vous en doutez, parce que M. Ulbach a beau faire et protester contre tous les genres qui ne sont pas le sien, il est un peu comme tout le monde en ce temps-ci : il est de son pays et de son siècle, et, une fois la plume à la main, il aime les situations étranges, les caractères indéfinis, la métaphysique commode et les femmes incomprises. Il a rêvé une histoire simple, hélas ! — et il a écrit, il a embrouillé, avec beaucoup d'art et de style, une véritable énigme d'amour. Que nous parle-t-il de sainte Thérèse? Madame Guyon, Marie Alacoque, n'étaient que des écolières auprès de Suzanne Duchemin.

Nous n'avons encore montré de Suzanne Duchemin que les apparences. Essayons de dire ce qu'elle est en réalité. Jusqu'au milieu du roman de M. Ulbach, Suzanne est telle que nous l'avons représentée, l'inoffensive comparse d'un petit intérieur de province composé d'un gentillâtre insignifiant, d'une mère quelconque, et de leur fille, Edmée de Sainte-Aure, qui semble avoir été mise au monde tout exprès pour représenter la beauté physique dans la virginité insouciante, et le culte de la vie matérielle dans la jeunesse étourdie, — une fille qui ne pratique ni la passion, ni l'ex-

tase, ni la lecture, ni l'aquarelle, ni même le piano, si ce n'est pour faire danser l'hiver les bourgeois de Provins. « Mais je n'ai, dit-elle, jamais pu *tapoter le sentiment*... »

Et maintenant il s'agit de marier cette fille si positive, et il ne semble pas que ce soit là le difficile; car sa famille est honorable, sa fortune suffisante, et elle n'a aucune objection, étant calme comme elle est, à un mariage de convenance et de raison. Mais non; le génie du romanesque suscite, comme prétendant à la main de mademoiselle de Sainte-Aure un jeune gentilhomme qui n'a qu'une idée, si c'en est une, la recherche de l'idéal; et il s'en va partout en effet, chasseur acharné à sa poursuite, en dépit des sarcasmes d'un malicieux ami, qui pendant ce temps-là est fort occupé à chasser autre chose sous le ciel voluptueux et le long des lagunes enchantées de Venise. L'idéal est partout, et même à Provins. Valentin de Rianval, c'est le nom de notre gentilhomme spiritualiste, croit l'avoir trouvé; car mademoiselle de Sainte-Aure, qu'il a prise d'abord pour ce qu'elle est, une bonne fille sans littérature et sans malice, lui lance un jour, à bout portant, une de ces épîtres brûlantes qui s'attachent au flanc d'un amoureux comme une flèche empennée, *hæret lateri lethalis arundo*..... Valentin se sent atteint au cœur; mais il triomphe, il a trouvé sa chimère sous la forme la plus attrayante. L'idéal lui sourit par deux beaux yeux, fendus en amande, sous une couronne de cheveux blonds. La correspondance une fois commencée ne s'arrête plus, et chaque jour elle ajoute une nouvelle extase aux ravissements de la veille. Valentin écrit à son ami le sceptique, Armand de Fougères : « ... Que te dire, mon ami? Elle m'aime comme je l'aime. Elle comprend avec une pénétration enchanteresse mes rêves, mes projets, mes angoisses. *Elle veut me suivre dans ces régions de l'idée pure qui échappent aux sens!* Si tu savais quelle flamme dans cette transparente albâtre! quelle ten-

dresse dans cette naïveté! quel dévouement dans cette innocence! Oh! Armand, sois jaloux de moi! *Je te jure que je suis le roi de la terre et du ciel*, que j'ai du soleil plein les yeux et des nuages sous les pieds! »

Mais revenons à Suzanne Duchemin. Il en est temps, si nous voulons expliquer cette métamorphose si soudaine qui s'est opérée dans les allures de l'héritière des Sainte-Aure, dans ses sentiments, et surtout dans sa prose...

Les lettres de mademoiselle de Sainte-Aure, — c'est Suzanne Duchemin qui les écrit.

C'est que Suzanne, elle aussi, a passé vingt-cinq ans de sa vie à poursuivre l'idéal; et, moins heureuse que Valentin de Rianval, elle ne l'a pas trouvé. Son mari était un de ces artistes qui ont un grand talent et de mauvaises mœurs, des habitudes vulgaires et une corruption raffinée. Il n'avait ni aimé ni compris Suzanne. Veuve à quarante ans, elle était venue s'ensevelir dans sa ville natale et y jouer ce rôle d'ingénue respectable que nous avons décrit. Mais elle a eu beau faire : l'apparence est calme, l'âme est agitée, le cœur est plein de révoltes et de désirs. Elle a soif d'émotions, elle les appelle, elle les attend. Tranchons le mot : sous ces voiles pudiques et complaisants qui dérobent en partie aux regards du monde les souffrances de sa vie stérile et de sa vocation manquée, Suzanne Duchemin est à l'affût d'une passion; elle guette un amoureux; et, quand Valentin se présente, elle taille sa plume, l'aiguise comme un dard, et vise au cœur de l'amant avec l'innocente main de la fiancée... Que dites-vous du procédé et de l'invention?

A force d'écrire à Valentin sous le nom d'Edmée de Sainte-Aure, et de recevoir par la main d'Edmée les réponses de Valentin, qui ne se doute pas du piége tendu à sa simplicité, — Suzanne Duchemin finit par s'échauffer au jeu, et elle se persuade un matin que c'est elle qui est aimée... que dis-je? elle écrit à son frère, l'abbé Richard : « Mon frère.

souffre, j'ai des insomnies. Cet aliment, cette fiction lit-
'aire ne me suffit plus... Je vais vous le dire tout bas,
n bas : J'ai peur qu'avec votre expérience vous n'ayez
mieux que moi. *Je suis jalouse de ces enfants*, et, en
pit du ridicule, il m'arrive de me demander quelquefois
*ırquoi Valentin épouse Edmée, puisque c'est moi qu'il
ne.* Hélas ! oui, c'est moi qui suis sa véritable fiancée,
isque c'est mon âme que j'ai répandue dans ces lettres,
st elle qu'il a comprise... Et pourtant, si je lui disais
ıt, il me repousserait, il rirait de moi... Ah ! mon frère,
ıs avez raison : Dieu m'a tentée et punie. J'aime, non
ıs un impossible fantôme, un rêve, un être chimérique,
*ıis ce beau jeune homme intelligent, spiritualiste, plein
génie...* »

Ainsi parle Suzanne Duchemin à son frère Richard. Ri-
l est le conseil, le juge, le châtiment de cette femme,
cette femme odieuse autant que ridicule, disons-le, quoi
'ait pu faire le talent très-distingué de M. Ulbach pour
ıver sa création. L'abbé Richard est le châtiment de Su-
ıe; il est la raison et la morale de cette histoire; il est
contre-poids de cette folie. Il rétablit sans cesse l'équi-
re que la fausse exaltation de sa sœur a rompu. Il plaide
nplement, énergiquement, la cause du bon sens. Il appelle
choses par leur nom; il dit à l'idéal : Tu es l'orgueil !
à l'extase : Tu es la luxure ! — au sensualisme déguisé
dithyrambe : Tu es le mensonge ! — à la fraude drapée
lyrisme : Tu es le crime !..... « Je trouve; écrit-il, une
rte de *fantaisie incestueuse* dans ces lettres dictées à une
ıne fille que vous aimez maternellement pour toucher un
ıne homme que vous traitez en fils. Prenez-y garde, ma
; vous parlez très-haut, trop haut de votre pureté !... »
« Vous avez trompé un loyal jeune homme, dit-il encore;
us avez fait jouer à une innocente jeune fille un rôle de
quetterie raffinée qui pouvait la perdre !... » — « Je veux

apprendre par votre première lettre, dit-il une autre fois, que cette correspondance a cessé... » Ah! ce frère de Suzanne Duchemin est un admirable prêtre, et il suffirait tout seul au succès du livre de M. Ulbach, si tant d'autres pages, remarquables par la finesse du trait et la sincérité de l'accent, n'étaient pas là pour expliquer l'attention que le public accorde à ce petit volume, et que personne ne nous reprochera sans doute de lui avoir donnée après l'avoir lu.

Quand Valentin de Rianval apprend le stratagème qui a prêté à Edmée de Sainte-Aure l'esprit et l'imagination de Suzanne, vous croyez qu'il va se fâcher? vous ne le connaissez guère. Valentin est un spiritualiste de trop bonne compagnie! Lui, se fâcher! J'ai lu autrefois un roman fort singulier de cette spirituelle et regrettable madame Émile de Girardin, qui avait pour titre, si j'ai bon souvenir: *Un cœur pour deux amours*. Valentin a un cœur de cette capacité-là. Très-indulgent pour la ruse qui lui a fait dépenser en pure perte tant de belle prose et tant de papier glacé, il se à aimer passionnément Suzanne pour son esprit, E pour sa beauté; ce qui ne laisse pas de lui faire, en de compte, une situation assez originale: « Fi é de amantes, comme il le dit lui-même, l'une m'en e, l m'enlève. Edmée, Suzanne, pourquoi n'êtes-vo seule et même créature? L'une est fraîche, sou te, ment épanouie dans sa jeunesse; l'autre est pâle, Nul n'hésiterait. Moi, je mets ma gloire à hésiter... » gré tout, on voit d'ici le dénoûment: Suzanne Du meurt de consomption, d'impuissance et d'am ruine qu'a dévorée l'incendie. Valentin fait son « Ah! tu avais raison; on ne peut séparer les sens de l J'étais un utopiste insensé. J'en suis puni. J'i union céleste en dehors de l'humanité, l'hu ité m'a saisi... » Puis il épouse Edmée de Sainte-Aure. Et dites que l'Idéal n'aboutit à rien!

M. Ulbach a-t-il voulu relever l'Idéal dans l'amour en lui donnant quarante-cinq ans, en le logeant à Provins, en le montrant sous les traits d'une ménagère, douée de toutes sortes de petits talents utiles et agréables? Ou bien a-t-il voulu le glorifier en lui mettant la convoitise au cœur, le sarcasme à la bouche, le mensonge sous la plume, en le faisant jaloux, suborneur et faussaire, et en le livrant à la fin aux aiguillons d'un amour ridicule, aux tortures d'un repentir tardif et aux anathèmes d'un prêtre inspiré? Est-ce là ce que M. Ulbach a voulu? si j'en crois sa très-sérieuse préface, c'était là son but.

Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années [1]!

Qu'il eût mieux valu se joindre à l'abbé Richard pour flétrir la conduite de Suzanne Duchemin, se joindre à Armand de Fougères pour s'en moquer! « .... Tu es puni de ta curiosité, écrit Armand; tu as voulu, comme Psyché, regarder l'Amour endormi. Une goutte brûlante est tombée sur ce beau corps, et le dieu malin, en s'éveillant, t'a fait la grimace... » M. Ulbach aura beau faire, cette grimace de l'Amour est la morale de son livre; cette moquerie en est la vraie conclusion. Ainsi compris, le roman de M. Ulbach est un des plus amusants et des plus édifiants que l'on puisse lire; mais il n'est édifiant qu'à une condition, c'est que vous serez du parti du livre contre sa préface, du parti de l'abbé Richard contre Suzanne Duchemin.

Passer de *Suzanne Duchemin* aux *Bourgeois de Molinchart* [2], c'est tomber du roman psychologique dans le pasti-

[1] *Mithridate*, acte IV, scène VI.
[2] Les *Bourgeois de Molinchart*, par M. Champfleury, 1 volume. Paris, 1855.

che réaliste, de la hauteur d'une idée, bonne ou mauvaise, dans le terre-à-terre d'une imitation systématiquement vulgaire, d'une spirituelle et vive ébauche dans le fini prosaïque et léché, de l'école de Gœthe, de miss Inchbald, de madame de Duras et de Benjamin Constant dans l'atelier de M. Courbet. Je ne m'étonne pas, malgré tout, d'une certaine vogue qui s'attache en ce moment aux romans de M. Champfleury. Il n'y a pas si loin que l'on croit du matérialisme d'une société « au réalisme » d'une littérature. On lit les livres de M. Champfleury comme on va voir, toute proportion gardée, les pièces de M. Dumas fils. Pourquoi ferait-on mauvaise mine aux bourgeois de Molinchart quand on montre tant d'empressement aux héroïnes du demi-monde? Le réalisme n'est pas seulement dans les livres, il est dans le monde lui-même. Outre que le niveau des habitudes sociales tend à baisser sans cesse, ceux qui trouvent encore la distinction chez eux et autour d'eux vont en chercher l'oubli, on le dirait, au théâtre ou dans les romans. Autrefois c'était le contraire. Le roman et le théâtre n'ont fait pendant un temps que refléter, et souvent avec exagération, la délicatesse raffinée des salons du grand monde. C'est ainsi que Pyrrhus, Oreste, Auguste, Mithridate, Cyrus, Néron lui-même, nous semblent parfois avoir fait leur apprentissage de gens bien élevés à l'hôtel de Rambouillet, à Versailles ou à Trianon. Aujourd'hui Hermione et Monime cultivent « le *camellia* » ; elles ont un coupé et vont chez Mabille.

Quoi qu'il en soit, si M. Ulbach est en quête d'un genre original et nouveau, M. Champfleury est invariablement fidèle au sien. Les *Bourgeois de Molinchart* ne marquent ni progrès, ni décadence dans sa manière, ni amendement dans sa théorie, ni faiblesse de la main, de la pensée ou du cœur. C'est toujours la même intrépidité d'observation minutieuse et d'inquisition implacable dans les infiniment petits détails de la vie privée, la même copie obstinément servile et stric-

tement exacte, serrant la réalité, défiant le dégoût, narguant l'invraisemblance. Car il faut bien que je le dise ici à M. Champfleury : à force de peindre le réel, il arrive à l'invraisemblable. C'est l'écueil de l'imitation, quand l'art ne s'y mêle pas. Le réalisme ne tient aucun compte de la perspective ; et en vous mettant tout à coup sous les yeux, sans aucune de ces préparations habiles qui sont le secret des maîtres, ses créations les plus étudiées, il vous fait bien souvent crier de surprise. C'est ainsi que dans les *Bourgeois de Molinchart* il est impossible d'accepter pour vraisemblable un imbécile de la force de Créton du Coche. *L'homme au parapluie* ne paraît pas plus réel. En général, M. Champfleury est impitoyable pour ses bourgeois ; et, par exemple, il dira de l'un de ses personnages « qu'il avait une de ces physionomies distinguées *qui ne permettaient pas de le classer dans la bourgeoisie.* » On n'est jamais trahi que par les siens! Et maintenant quel est l'homme bien élevé, bourgeois ou non, qui parlera à l'oreille d'une femme comme M. Champfleury fait parler le comte de Vorges?...

« ..... Je vous demande pardon, monsieur; je croyais avoir surpris quelques marques d'impatience de votre part. — Je l'avoue, madame, vous avez raison; je vous écoutais, *et je rageais* d'entendre votre jolie voix répondre *des paroles si inutiles* à la personne qui est à votre gauche... »

Ne voilà-t-il pas un style bien galant et bien approprié à la condition d'un homme qui nous est donné, dans le roman de M. Champfleury, pour un type de la bonne compagnie? J'en dirai autant de quelques métaphores qui se sont glissées, à l'insu de l'auteur sans doute, sous le tissu systématiquement terne et incolore de son style. Le réalisme ne doit pas se permettre les fleurs de rhétorique, ou il n'est plus le réalisme. Demandez à M. Courbet s'il met des lis et

des roses sur les épaules de ses blanchisseuses?... Dumarsais disait qu'il se fait plus de figures de style en une matinée du carré des halles que pendant toute une séance de l'Académie. Il avait raison. Mais le peuple, qui est un si grand inventeur de métaphores, n'aurait pas trouvé celle-ci, je gage : « Bien souvent il lui arrivait (à madame Créton du Coche) *de prendre sa vie* depuis le jour où elle avait juré fidélité à l'avoué, *et d'en égrener les incidents un à un comme un chapelet*... » Malgré tout, et pour conclure, les *Bourgeois de Molinchart* ne pèchent pas par l'excès du langage métaphorique, et l'affectation du style élégant n'est pas leur défaut. Ils sont bêtes quand ils ne sont pas méchants, et quelquefois l'un et l'autre; mais, grâce à cette confusion fréquente, et, la méchanceté relevant la bêtise, l'histoire que raconte M. Champfleury a une certaine vie qui pousse à la lire, croyez-m'en, d'un bout à l'autre. Il y a là de la part du lecteur, si poli qu'il soit, quelque chose de cette curiosité indiscrète qui vous fait regarder chez le voisin...

II

— 27 AOUT 1855. —

Le roman français est aujourd'hui en pleine dérive, je vrais dire en pleine déroute, si à tous les faiseurs d fois, morts la plupart, les autres usés de fatigue, d sance ou de discrédit, n'avait succédé l'intrépide p des imitateurs qui, à force d'esprit, de ressources d'i sions, essayent de soutenir et de protéger la retraite. ques-uns, il est vrai, comme M. Ulbach, crient S e peut! aux vieilles routines et s'arrangent un plan de gne à leur usage. Mais en général c'est la monnaie du qu'on nous donne aujourd'hui; — et de tout ce grand b

qu'a fait pendant vingt ans le roman moderne, nous n'avons plus que l'écho affaibli dans des souvenirs qui s'effacent. Ce n'est pourtant pas le talent qui manque à ces héritiers de nos grands faiseurs, et les intentions mêmes sont meilleures que jamais. Mais le temps a fait là sa moisson comme la faisait le fils de Tarquin avec sa baguette démocratique : il a abattu toutes les têtes qui s'élevaient par-dessus les autres. Les maîtres sont partis; les disciples sont restés. Tel est le train des choses de ce monde.

Les romanciers d'aujourd'hui ressemblent, si je puis le dire, à des membres d'une société de tempérance qui se mettraient à boire de l'eau dans les verres laissés sur la table d'une orgie récente, au milieu des plats déflorés et des flacons vides. L'orgie est passée; les gais compagnons sont loin; — la table est encore mise, et les nouveaux convives, en venant s'y asseoir, ont l'air de faire pénitence pour la débauche que d'autres ont faite. C'est là quelque peu le caractère des romans d'aujourd'hui. Je ne dis pas qu'ils soient devenus bien sévères, mais ils sont tristes. M. Laurent Pichat [1] commence le sien par un enterrement de première classe. M. Henry Murger [2] a aussi quelques pages empruntées aux archives des pompes funèbres. Tous ces romans ont un air de tristesse, de résipiscence et de mortification. Ils sacrifient à la religion, à la morale, à la famille, non pas tous très-franchement, ni avec un parti pris bien définitif, ni avec un accent très-convaincu, ni sans mélange des travers d'autrefois; mais ils essayent du moins de donner le change, et ils payent sans trop de façons cette sorte d'hommage que les gens d'esprit ne refusent jamais à la vertu. Telle est la tendance des romanciers d'aujourd'hui. Chaque roman a son Philinte ou son Grandison, son abbé Richard ou son

[1] *Cartes sur table*, 1 vol. Paris, 1855.
[2] Les *Buveurs d'eau*, 1 vol. Paris. 1855.

père Duval, chargés de représenter l'honnêteté, la raison et le sens commun dans la mêlée des passions humaines. On n'écrit plus une nouvelle, un conte, ni même un drame, sans y mettre ce contre-poids vertueux. Est-ce donc que la morale est redevenue à la mode, comme M. de Rémusat le disait de la religion en 1826 : « L'orthodoxie, écrivait-il, est devenue une bienséance, la foi est *convenable*, et rien de plus. Bizarrerie étrange! la religion, la chose éternelle, la religion est à la mode[1]!... »

Nous n'étions pourtant pas beaucoup moins vertueux il y a dix ans, ce me semble, que nous ne le sommes aujourd'hui. Nos romans seuls l'étaient moins. La société les laissait faire. Elle se sentait libre. Elle se croyait forte, et elle l'eût été bien davantage, si elle eût eu moins de confiance dans sa force. Malgré tout, elle ne s'inquiétait ni des orages de sa tribune ni des excès de sa littérature; elle n'avait peur ni de ses démagogues ni de ses conteurs. Cette confiance n'était qu'une erreur de la liberté; elle a servi d'argument contre ses amis dans des controverses sans bonne foi; au fait, elle avait son danger. La réaction a été vive. Elle était légitime. Mais ne laissez donc pas dire que c'est le roman moderne qui a perdu la France, et que c'est *Lugarto*, *Trenmor* et *Rose-Pompon* qui ont fait la Révolution de février. La France constitutionnelle valait mieux que ses romans, et elle était plus forte que ses corrupteurs. Le roman calomniait le monde sans le pervertir. Le monde encourageait le roman sans l'estimer. Quand les démagogues se sont rués sur elle, la société française avait plutôt perdu sa bonne renommée que sa vertu, j'entends cette vertu relative qui est celle de la civilisation et des lumières. Mais c'est toujours une grande faiblesse de donner la vogue aux mauvais livres quand on veut garder de bonnes mœurs, d'encourager sa

[1] *Passé et Présent*, t. Ier, p. 347.

propre diffamation quand on est une société polie, intelligente, sérieuse et correcte, et de rire aux diffamateurs parce qu'ils amusent la galerie. C'est une grande faiblesse! Nous l'avons expiée, en payant le tort d'avoir souffert la calomnie aussi cher que si nous l'eussions méritée.

Quoi qu'il en soit, les romanciers d'aujourd'hui n'ont accepté que sous toute réserve l'héritage du roman d'autrefois, et ils ont introduit la vertu pour régler les parts, dresser les inventaires et mettre tout le monde d'accord. Ils ont fait sagement. J'aurais voulu pourtant qu'en faisant le *meâ culpâ* du roman moderne ils n'eussent rien gardé de sa défroque, et qu'en mettant la vertu sur la scène ils ne lui eussent pas donné l'allure et le style, tantôt d'une coureuse, tantôt d'une *illuminée*. Les romanciers du jour sont en train d'inventer une vertu qui n'a pas cours dans le monde réel, comme leurs prédécesseurs avaient inventé une perversité exceptionnelle et qui calomniait la société véritable. Ne faisons ni la caricature de la société, ni son idylle, ni son dithyrambe. Si nous voulons dater de 1848 la réformation du roman français, n'allons pas remonter, par entraînement de repentir, jusqu'à 1804. Échappés à Vautrin et au Chourineur, ne retournons pas au vertueux Chactas. Il ne faut ni calomnier le monde, ni le flatter : il faut le peindre. Dans l'homme, c'est le fond du cœur qu'il faut étudier, non le costume; c'est sa ressemblance durable qu'il faut atteindre, non sa physionomie passagère, celle que les révolutions lui donnent et lui ôtent en un instant. Les romans qui ont duré sont ceux qui ont représenté ce côté éternel du cœur humain, immuable dans sa variété même, limité dans ses vertus et même dans ses vices. *Gil Blas* est immortel. *René* a été vrai; il ne l'est plus, il est aussi vieux que la *Clélie*. *Oberman* a fait son temps comme le *Cyrus*. La *Religieuse* de Diderot n'est pas plus vivante aujourd'hui que *M. Botte*. Le *Paysan perverti* est une antiquité comme le *Meunier*

d'Angibaut. Quand donc nos romanciers du jour imaginent de rétablir la vertu dans le roman et d'y rendre à l'honnête homme ses entrées qu'il n'aurait jamais dû perdre, ce ne sont pas des charges d'atelier que nous leur demandons, mais de vraies peintures. Ce n'est pas non plus dans ce milieu équivoque où l'âme ne vit que de découragements sceptiques, de désespoirs prétentieux et d'aspirations indéfinies, ce n'est pas là qu'il faut aller chercher la vertu, c'est dans le réel et le possible. C'est le vrai que nous voulons, le vrai, s'il était permis de le dire, en chair et en os, conforme aux lois de la nature et aux conditions de la société, quelque chose qui soit dans l'ordre, dans la réalité et dans la mesure. « Les bizarreries, inventées ou naturelles, disait madame de Staël, étonnent un moment l'imagination; *mais la pensée ne se repose que dans l'ordre*[1]. »

J'ai déjà, en partie et par avance, appliqué ces réflexions au roman de M. Ulbach, et il m'a suffi pour cela d'en faire l'analyse avec un peu de soin. *Suzanne Duchemin* est une fausse vertueuse, et la seule excuse qu'elle puisse avoir à nos yeux, c'est qu'elle se trompe elle-même en nous trompant. J'en dirai autant des *Buveurs d'eau* de M. Henry Murger.

M. Henry Murger nous avait accoutumés à ses gais c gnons, artistes par goût, inconstants par nature, insou sans prétention, francs buveurs dans les bons jours, jo martyrs de la mauvaise fortune, locataires insaisissables et débiteurs problématiques, qui eussent *rossé le guet* comme de vrais gentilshommes d'autrefois, si le guet se laissait encore battre, et qui, en attendant, battaient leurs tailleurs aux jours d'échéance, quand ils en trouvaient. Les *Bohèmes* de M. Henry Murger étaient donc amusants, faute de mieux; ses *Buveurs d'eau* sont tout le contraire. Ces rapins qui n'ont

[1] *De la Littérature*, discours préliminaire.

ni sou ni maille et qui cherchent *la formule définitive de l'art moderne*, ces amants faméliques de l'Idéal qui se séquestrent pour s'affermir dans la foi du beau, et qui associent leur misère pour la perpétuer, ces solitaires qui sont jaloux, ces désintéressés qui sont pleins de convoitise, ces esprits libres qui ajoutent aux contraintes naturelles de l'état social celles de leur absurde règlement, ces affiliés soupçonneux et ces amis intolérants, ces fiers courtisans de l'indigence qui vous disent : « Le jour où j'ai permis à ma grand'mère d'accepter la condition de servante pour que je fusse libre de faire de l'art, j'ai réuni en faisceau toutes les fiertés, toutes les vanités, tous les préjugés du respect humain que l'homme traîne après lui pour embarrasser sa marche, et je les ai brisés afin d'ouvrir un chemin libre au passage de ma volonté. Si j'avais vécu de son temps, j'eusse peut-être hésité à imiter Salvator, qui se jeta, une carabine à la main, dans les Abruzzes, pour conserver son pinceau de l'autre ; *mais je n'hésiterais pas à prendre une livrée*, comme Chatterton refusa de le faire, si le maître que je servais me laissait une certaine somme de liberté *pour être artiste quand je ne serais plus valet*...; » oui, je le répète, ces prétentieux buveurs d'eau claire que M. Murger appelle Antoine, Paul, Olivier et Lazare, et qui répondraient sans doute à d'autres noms, je les tiens pour vrais peut-être, quoique je n'en sois pas bien sûr; mais, s'ils représentent la vertu dans l'art, ma foi, tant pis pour l'art et pour la vertu ! Quant à moi, j'approuve fort celui d'entre eux (c'est Francis, je crois) qui, un matin, leur tourne le dos et se reprend à la vie raisonnable ; j'approuve Hélène, l'aimable fille, qui, pour mettre l'océan Atlantique entre ses maussades amis et elle, prend un soir le paquebot de New-York ; j'approuve enfin Eugène, un homme du monde, qui leur dit : *Vous êtes de singuliers garçons !* Eugène est poli. Les *buveurs d'eau* sont des fous, des fous d'insociabilité, de mauvaise humeur et de

jalousie, et l'orgueil perce à travers les trous de leurs paletots.

En fait de misanthropie, la meilleure ne vaut rien. Mais Alceste, du moins, est un homme de cour et du meilleur monde : il pourra bien troubler sa maison ; il ne cherche pas à changer l'État. Dans un misanthrope d'atelier, je vois toujours poindre un socialiste. J'aime mieux un gai compagnon, moins entiché d'idéal, moins chercheur de chimères, dût-il rester toute sa vie, comme M. Murger le dit si bien de Francis, « ce qu'il était prédestiné à être : un artiste médiocre, bon garçon peu prétentieux quand l'âge lui vint, et ne prenant sa réputation que pour l'erreur d'une vogue dont il profitait, comme le plus honnête homme peut profiter d'une erreur qui, en définitive, ne fait de tort à personne... »

Le talent de M. Murger, qui est franc, hardi, primesautier, bon vivant, si on peut le dire, s'accommode mieux en général des types naturels et faciles que de ceux dont la création exige un certain effort pénible de l'esprit. Cette métaphysique de l'idéal ne lui va pas. La vie pratique le sert davantage, et le courant des mœurs et des passions bourgeoises le porte mieux et plus longtemps. Dans ce roman des *Buveurs d'eau*, ce sont tous les personnages destinés à leur faire contraste qui nous amusent; disons mieux : ce sont ceux-là seuls qui existent réellement. Les héros du livre ont l'air de fantômes : *simulacra modis pallentia miris*. Les figures accessoires sont vivantes. Francis, Hélène, le p Bridoux, M. et madame Renaud, sont excellents; et, s fin de l'histoire, Eugène et Claire sauvent tout. Le r M. Murger ne vit donc que par ceux de ses person composent la partie la moins édifiante de son récit. L ertus de ses solitaires l'auraient tué, parce que ce le fausses vertus.

Que dire de la vertu telle que M. Laurent Pichat l'a conçue? « Les vertus, dit un de ses personnages, le spirituel et sceptique Arsène Pellegrin, les vertus sont filles des con-

venances. » Tout le livre est là, et l'auteur a eu bien raison de lui donner ce titre significatif : *Cartes sur table.* Arsène est, en effet, un hardi joueur qui ne cache son jeu à personne. C'est pour cela peut-être qu'en fin de compte il perd la partie ; car l'histoire finit au moment où se ferme sur lui la porte de la voiture cellulaire qui va le conduire à Toulon en compagnie des transportés de juin 1848. Il perd la partie. A-t-il gagné l'estime du monde? a-t-il mérité celle de ses amis? Il faut absolument lire le roman de M. Laurent Pichat tout entier pour le savoir. Mais c'est encore là un singulier vertueux que cet Arsène Pellegrin, qui est sceptique et qui invoque Jésus-Christ, qui est fainéant et dont l'activité remplit tout ce livre, qui est pauvre, pauvre volontaire, et qui n'estime que l'argent, qui est égoïste et qui fait l'aumône sans regarder et sans compter, qui doute de tout et qui a des principes arrêtés sur tout, « honnête par tempérament, nous dit l'auteur, laissant son scepticisme s'exhaler en paroles, et promenant *sa probité cynique comme certains êtres portent une infirmité, empressés d'en rire les premiers...* »

Et cet homme, pourtant, tel que M. Laurent Pichat l'a conçu, avec ses contradictions, ses inconséquences et ses hâbleries métaphysiques, l'auteur le met au service de l'Idéal. Il le fait apôtre de l'Idée ; il écrit son nom au martyrologe du socialisme persécuté. Que dis-je? Il fait d'Arsène Pellegrin le précepteur moral d'un jeune fils de famille riche à millions, sans caractère et sans relief ; et le maître conduit partout l'élève, dans les salons et dans les boudoirs, dans les assemblées de charité et dans les orgies, parmi toutes les épreuves et tous les écueils de la vie sociale, et partout avec des maximes comme celle-ci, par exemple : « Ce monde est un vaste potager où poussent des salades et des melons..., » ou cette autre : « Traverser la vie, c'est franchir une rue macadamisée par un jour de pluie ; moi, je

passe sans souci au milieu de la chaussée..., » ou cette dernière : « Il faut arracher Maurice (l'élève de Pellegrin) à ce danger ; puisqu'il ne peut obéir à la sagesse, *il faut le jeter d'un excès dans un autre...*, » etc., etc. Cette morale, c'est tout le roman : un sceptique sans scrupule conduisant un riche imbécile, un aveugle portant un paralytique. Je ne veux rien dire de plus de ce livre, qui doit être l'œuvre d'un très-jeune esprit et qui renferme plus d'une page brillante; je n'y veux relever que cette impuissance commune des romanciers du jour à exprimer sainement, quoi qu'ils fassent, l'idée de vertu. Voici, tout compte fait, trois écrivains de talent, M. Louis Ulbach, M. Henry Murger et M. Laurent Pichat, l'un qui poursuit l'Idéal sous les traits d'une vieille ménagère amoureuse, l'autre qui lui donne pour apôtres de jeunes misanthropes barricadés dans leurs mansardes, le troisième qui le figure sous les traits d'un sophiste inintelligible dans les variations de sa conduite et de son langage. Mon Dieu, messieurs, puisque vous cherchez la vertu sur la terre et que vous voulez bien en faire désormais un des ressorts de vos romans, pourquoi n'allez-vous pas, comme faisaient autrefois Fielding, Goldsmith et Richardson, la prendre tout simplement dans le cœur d'un honnête homme?

M. Henri Conscience[1] est un conteur flamand, et je crois prudent de ne pas l'admettre dans ce concours où les romanciers français se disputent aujourd'hui le prix de vertu. Il aurait grande chance de le gagner. Il est plus près de la vérité dans cette recherche qu'aucun de nos spirituels compatriotes. Si le conte vertueux n'existait pas, M. Henri Conscience l'aurait inventé. Sa morale est pure, ses principes sont ceux d'une honnêteté naturelle, ses récits respirent l'enthousiasme du bien et l'horreur du mal. Peut-être même

[1] *Scènes de la vie flamande*. 2 vol. Paris, 1855.

cette sorte de prédication moralisatrice, qui est le but avoué de l'auteur, est-elle trop manifeste dans ses ouvrages. Peut-être aussi le vice, dans les écrits de M. Conscience, est-il trop souvent justiciable de la cour d'assises. Et, par exemple, on trouve dans le conte intitulé l'*Avare* un scélérat qui étouffe son bienfaiteur avec des circonstances qui ne sont vraiment de mise que dans la *Gazette des Tribunaux*. On n'aime pas ces héros sinistres qui vont droit du roman à l'échafaud. Quoi qu'il en soit, ces contes ont du charme, de l'abandon, une certaine poésie devant le spectacle des calmes beautés de la campagne, avec un peu de gaucherie tudesque par instant dans la conduite des événements et dans la manière de faire parler les personnages. Les honnêtes gens sont là tout d'une pièce, et l'auteur n'y va pas de main morte quand il s'agit par exemple de cet excellent M. Van Roosemael, l'épicier d'Anvers, au moment où il apprend quelque nouvelle folie de sa fille, récemment échappée d'un pensionnat français et *francisée* jusqu'à la moelle des os : « Imbécile que je suis ! s'écrie Roosemael. *Plût à Dieu que j'eusse brisé bras et jambes à ma femme entêtée !* Le docteur Pelkmans (un grand ennemi de l'éducation française) avait raison de dire que je me gratterais l'oreille; mais à quoi sert de se lamenter maintenant?... » La *Fille de l'Épicier* est toute une satire contre la France, un coup de boutoir appliqué d'une main peu légère. Mais ne nous en plaignons pas : une épigramme bien lancée aurait peut-être touché le but; le coup de massue frappe à côté.

Le *Blessé de Novare* [1] nous ramène au roman français et à cette peinture de l'idéal qui réunit aujourd'hui, dans un but en apparence commun, tant d'esprits qui se ressemblent si peu. L'auteur anonyme du *Blessé de Novare* n'a pas l'air, en effet, d'appartenir à la nouvelle école du ro-

[1] 2 vol. Paris, 1855. (*Anonyme.*)

man, celle dont nous venons d'étudier les œuvres. S'il s'en rapproche par cette recherche de spiritualité qui semble de mode en ce moment, et qui est chez lui un goût, il s'en distingue par un ton plus sérieux, un accent plus profond, une inspiration plus sobre (même quand l'exécution ne l'est pas), un plan mieux fait, un parti pris de morale plus décidé et plus soutenu. C'est donc là un livre, si ce n'est tout à fait supérieur aux précédents, du moins hors de toute comparaison avec ceux du jour. Quant à moi, je n'ai pas lu depuis longtemps un roman écrit avec plus de conscience, où la géographie, l'histoire, la politique et jusqu'à la *flore* des pays où la scène est placée aient été plus curieusement étudiées. La scène est en partie aux Indes, et tour à tour à Calcutta, sur les bords du Gange, au pied de l'Himalaya, tantôt au milieu des fastueuses caravanes qu'entretient l'orgueil anglais, tantôt parmi les missions lazaristes que sa politique tolère; et partout la scène est *illustrée* par l'érudition pittoresque de l'auteur; partout le contraste des mœurs, des usages, des sentiments et des croyances éclate dans un récit abondant, coloré, sous l'azur de ce ciel magnifique ou dans ces forêts luxuriantes qui ont des ombrages si nécessaires et des noms si doux, le *negtali*, redouté des serpents, le *nilica*, cher aux mélancoliques, le *tchambaga*, couronne des vierges, — sans parler des roses du Bengale, de Cachemire et de Sirinagur, « et de toutes ces splendeurs de la végétation tropicale s'épanouissant, dit l'auteur, dans l'éclat des beautés sauvages que la main de l'homme n'a jamais mutilées... »

Quand le héros du livre retourne en Europe, il décrit la vieille Europe comme il a décrit l'Inde anglaise, avec le même entrain et le même bonheur. S'il a un défaut pourtant, c'est qu'il décrit trop. Le héros est un jeune gentilhomme polonais, de sang presque royal, colonel au service de Sa Majesté Britannique, le comte Zélislas. Il s'est fait

soldat par découragement de patriotisme; il donne sa démission par ennui; puis il tombe amoureux d'une jeune fille indienne; et, après avoir promené pendant un an, dans les solitudes de l'Héoonda, ses rêveries désespérées et ses ardeurs platoniques, il va chercher un autre amour non moins innocent à Paris, y repousse l'épée à la main l'injurieuse provocation d'un mari, tue le mari, et vient à son tour finir sa vie d'aventures en recevant une balle autrichienne en pleine poitrine à la bataille de Novare.

Dès le début du livre, le blessé est mourant. Transporté dans un chalet des Alpes, les médecins ont condamné Zélislas. Son agonie dure le temps qu'il a fallu à sa sœur, accourue auprès de son lit de mort, pour lire le volumineux manuscrit dans lequel il a raconté lui-même toute son histoire.

Zélislas est un peu frère de René. « Pourquoi vous dire que *je suis né désolé?* écrit-il à sa mère, vous le savez mieux que moi... » — « Je porte en moi, écrit-il ailleurs, *la houle des prochains naufrages...* » — « Je sais le nom de mon ennemi, dit-il une autre fois; c'est l'Idéal..... » Ailleurs, Djéva, la jeune Indienne qu'il a aimée, Djéva lui apparaît en souvenir, « comme une des victimes du malheur qu'il traîne après lui. »

> Voilà de ton amour le détestable fruit :
> Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit !

Maintenant vous connaissez l'homme! Il n'eût été ni Polonais proscrit, ni colonel au service de la Compagnie des Indes; il n'eût été ni l'amoureux d'une jeune néophyte dans une aldée du Gange, ni le cavalier servant d'une belle marquise à Paris, ni soldat de Charles-Albert, ni blessé à Novare; — il n'eût été qu'un rêveur abîmé dans l'extase, affamé de solitude, enivré de désespoirs chimériques et de pensées creuses; — malgré tout, l'historien de Zélislas aurait pu en-

core et tout aussi bien écrire son livre; car le livre, c'est l'histoire d'un esprit malade qui aurait gâté la meilleure position du monde et qui abuse du malheur même. Ce n'est pas là un vertueux, c'est un maniaque. Mais, en mettant dans un cadre brillant cette physionomie mélancolique, en mêlant sans cesse aux réalités de la vie ce triste habitant des régions idéales, en condamnant ce solitaire à l'agitation et au bruit, en livrant à tous les tourments d'un amour inassouvi ce misanthrope impénitent, — l'auteur du *Blessé de Novare* a fait d'autant mieux ressortir les travers de son cœur et les faiblesses de son esprit.

Malgré tout, cette histoire, qui porte la date de 1849, est arriérée de quelque cinquante ans. Si ce n'est pas là un défaut, et si le public accepte plus facilement les anachronismes dans le roman que dans l'histoire, le *Blessé de Novare* sera lu. Il mérite de l'être. C'est l'œuvre d'un sérieux esprit qui peut-être s'est laissé persuader trop complaisamment qu'il était possible de renouveler le roman français en le retrempant aux sources désormais taries du passé. Mais qu'importe, si le livre réussit? *René*, *Manfred*, *Oberman*, *Werther*, *Jacopo Ortis*, qu'importe que vous soyez vieux, si le talent vous rajeunit!... Quoi qu'il en soit, je suis de l'avis de notre aimable critique Hoffmann, qui disait : « Je ne crois pas aux revenants, *mais je les crains.* »

J'ajoute que l'intention morale est encore plus marquée dans ce livre, la leçon plus haute, la prédication plus édifiante que dans aucun des romans du jour que je viens d'étudier. Si Cecilia, la veuve du nabab, est une Suzanne Duchemin rajeunie, — Djéva, la jeune Indienne, personnifie la pureté angélique sur la terre. Zélislas est un Arsène Pellegrin anobli. Le père Thadée est un abbé Richard, non pas grandi peut-être, mais poétisé. « *Votre maladie est celle du siècle,* » dit-il à l'aventurier polonais. Je crois que le père Thadée se trompe, et que le siècle a une autre maladie que

celle de l'Idéal. L'abbé Richard, celui que M. Ulbach a si bien conçu, voit mieux les choses et de plus près ; il est moins lyrique et il est plus vrai. Le père Thadée est un enchanteur plus entraînant ; l'abbé Richard est un directeur plus éprouvé et plus pratique. De tous ces romans d'aujourd'hui, c'est la seule figure qui restera ; et encore. . . .

VII

Le roman terrible.

— 12 NOVEMBRE 1856. —

. . . .

Eh bien, monsieur Nadar, quand vous étiez étudiant, vous étiez jeune, je le suppose, vous aviez vingt ans. Le présent vous charmait, l'avenir vous souriait. Vous aviez les illusions et les joies de la jeunesse, « les longs espoirs et les vastes pensées. » Que le monde vous semblait radieux ! Je sais bien qu'il y avait, de temps à autre, quelque examen à passer; mais ailleurs, que de plaisirs ! que de liberté ! que d'amour ! que de franches amitiés ! que d'azur au ciel ! que de loyauté sur la terre... quand vous étiez jeune ! et que d'aimables créatures ici-bas ! comme tout vous plaisait, même leur inconstance ! comme tout vous amusait, même l'Odéon ! comme tout vous semblait beau, même le pays latin, *quand vous étiez étudiant !*... et comme vous allez nous raconter de belles histoires !

— Disant cela, j'ouvris un petit volume vert tendre que venait de publier M. Nadar [1].

Mais il faut que je raconte d'abord dans quelle disposition d'esprit cette lecture me surprenait, et quelle espèce de diversion j'attendais de ce petit livre, signé d'un nom si aimable, pourvu d'un titre si provocant et d'une physionomie si avenante.

Voulant payer au roman moderne mon tribut de critique

[1] *Quand j'étais étudiant*, par M. Nadar. 1 vol. in-12. Paris, 1856.

accoutumée, et passer aussi quelques heures agréables, les pieds sur les chenets, un jour de brouillard, à la campagne, — j'avais fait venir de Paris, un peu au hasard, une douzaine de volumes de ce genre, choisis seulement parmi les plus nouveaux. Je pris à l'aventure un de ces livres : c'était l'*Assassinat du Pont-Rouge*, par M. Charles Barbara. Le titre n'avait rien d'engageant. Mais quoi ! n'avons-nous pas lu jadis, avec toute sorte de saisissements, l'*Auberge rouge* de M. de Balzac? Sommes-nous donc plus difficiles aujourd'hui? Qui ne se souvient de M. Mauricey et de ses grands verres d'eau, avalés parmi tant d'angoisses? Les émotions qu'on va chercher en cour d'assises ne sont pas, il est vrai, celles qu'on aime à rencontrer dans un roman. Les criminels, justiciables de l'échafaud, sont de tristes héros dans un conte. Mais courage ! me disais-je; peut-être M. Barbara a-t-il trouvé, comme l'auteur de *Ferragus*, le maître du genre, quelques-unes de ces touches délicates et viriles qui sauvent l'art, l'art divin du style, dans ses applications les plus compromettantes. Peut-être a-t-il évité le dégoût, cet écueil de l'horrible. Lisons donc. Le temps est sombre, le vent siffle dans les arbres dépouillés, l'hiver approche. M. Barbara est sans doute un bon compagnon qui veut me faire plus de peur que de mal. Va donc pour l'*Assassinat du Pont-Rouge !*

Clément, le héros du livre, a assassiné, dans des circonstances qui lui assurent l'impunité, un agent de change fugitif, porteur d'un gros portefeuille qu'il a pu sauver. « ... Je m'approchai de Thillard (endormi). Des doigts de ma main libre (l'autre tenait une fiole d'*acide cyanhydrique*) je lui pinçai doucement les narines et le contraignis peu à peu d'ouvrir la bouche. Dès qu'elle fut béante, je lui versai de l'acide dans la gorge... Le poison agit avec une promptitude foudroyante... Je redoutais des vomissements, il n'y en eut point. Je m'approchai de nouveau. Il était sans pouls

et sans respiration; une sueur visqueuse lui couvrait la peau... La rigidité des membres m'avertit bientôt qu'il n'était plus réellement qu'un cadavre... Je songeai alors *à inventorier la personne de Thillard.* » Telle est « l'anecdote » qui fait le fond du roman de M. Barbara. Voulez-vous un portrait du héros? « ... Ses cheveux châtains aux reflets rougeâtres, sa moustache rare de couleur rousse, sa peau terreuse, parsemée de taches vertes, composaient un ensemble de tons qui donnaient à sa tête une apparence sordide et venimeuse. Par instants un regard éteint, louche, sinistre, perçait le verre de ses lunettes en écaille. Évidemment les trous et les désordres de ce visage n'étaient, on peut dire, que *les stigmates d'une vie terrible...* » Quoi qu'il en soit, le crime commis, Clément épouse sa concubine qui a été sa complice. Il s'est fait dévot. Il est membre de la Société de Saint-François-Régis. Il donne des soirées. Sa femme chante au piano. Il est riche, il est heureux... Heureux? Clément le dit, mais il se trompe lui-même. Un soir (peut-être avait-il mal dîné) le remords le prend. Il s'enfuit en Amérique comme s'il eût volé des actions du Nord. En Amérique, il fait une fortune immense, il prodigue l'aumône, il fonde un hôpital, il sauve des naufragés, puis s'en va mourir enfin sur le bateau qui le ramène en France, toujours repentant et toujours millionnaire. Est-ce tout? Clément, avant de mourir, fait sa confession, et il nous apprend que, quand on a assassiné un agent de change pour avoir son argent, on éprouve quelquefois des remords; et enfin « qu'un homicide volontaire, avec préméditation, dans des vues de basse envie, de plate convoitise, est un des plus grands crimes qui se puissent commettre. » Telle est la moralité du livre. Mieux vaut tard que jamais.

M. Barbara est un jeune homme, sans doute; il a les qualités de la jeunesse, la vivacité, l'entrain, une certaine vigueur de trait, une véritable honnêteté d'intention. Il a

même de la modestie, si j'en crois une gracieuse lettre, écrite pour recommander son livre. Il a toutes ces qualités, et même du talent quelquefois, témoin cette scène entre Clément et sa femme, quand cette malheureuse, au moment d'expirer, veut se confesser, peut-être se trahir, et que Clément crie au prêtre qui essaye d'entrer : « Allez-vous-en ! épargnez-moi le tort de porter les mains sur vous !... » Cette scène est belle. Mais, ces pages exceptées, quelle rage de ne demander à la jeunesse que l'inspiration qui suffit à de pareilles œuvres ! quelle manie de substituer à l'ingénieuse et libre pensée du romancier, poëte et moraliste, l'inexorable exactitude du sténographe en cour d'assises ! M. Charles Barbara a écrit un autre volume de contes qu'il a intitulé : *Histoires émouvantes*. C'est toujours le même défi que la réalité crue jette à la vérité idéale, celle de l'art ; — toujours le pathétique à outrance, celui qui s'attaque aux nerfs et fait frissonner la chair, substitué à l'émotion intelligente qui pénètre au fond du cœur. M. Barbara demande des conseils à la critique : qu'il nous remue un peu moins et qu'il nous touche un peu plus.

Après les *Histoires émouvantes* de M. Barbara, tomber, comme je le fis, cette lecture achevée, dans les *Histoires extraordinaires* de M. Edgar Poë et dans les *Contes bizarres* de M. Achim d'Arnim, — j'en demande pardon aux spirituels traducteurs de ces deux ouvrages, c'était avoir la main malheureuse. « Edgar Poë, écrit M. Charles Baudelaire, qui a consacré une très-vive et curieuse Notice à cet étrange romancier de l'Amérique moderne, ivrogne et poëte, métaphysicien et conteur, magnétiseur et fantaisiste, le tout ensemble, — Edgar Poë aime à agiter ses figures sur les fonds violâtres et verdâtres *où se révèlent la phosphorescence de la pourriture et la senteur de l'orage...* » — « Achim d'Arnim, dit de son côté M. Théophile Gautier père en présentant au public son jeune fils, traducteur des

Contes bizarres, — Achim d'Arnim, écrivain fantastique, procède à la manière de Goya, l'auteur des *Caprichos*... Dès que vous avez mis le pied sur le seuil de ce monde mystérieux, vous êtes saisi d'un singulier malaise, d'un frisson de terreur involontaire, car vous ne savez pas si vous avez affaire à des hommes ou à des spectres. Les êtres réels semblent avoir déjà appartenu à la tombe ; et, en s'approchant de vous, ils vous murmurent à l'oreille avec un petit souffle froid « *qu'ils sont morts depuis longtemps* », et vous recommandent de ne pas vous effrayer « *de cette particularité...* » Quand les défenseurs naturels d'un ouvrage, ceux qui l'ont traduit ou qui le produisent, en parlent avec si peu de révérence, le simple mortel qui lit le livre a bien le droit de s'en défier. Pour ma part, cependant, j'ai tenu grand compte de la recommandation que nous fait M. Gautier. Les fantômes d'Achim d'Arnim m'ont causé beaucoup moins d'effroi que d'ennui. Je me plaignais tout à l'heure de l'impitoyable crudité du roman « réaliste. » Ici, au contraire, toute réalité disparaît dans une invraisemblance sans charme, sans surprise et sans poésie. Les *Contes bizarres* ne sont qu'un composé presque fortuit de magie brute, appliquée sans art à la chronique et à l'histoire. C'est tantôt *Isabelle d'Égypte*, maîtresse de Charles-Quint archiduc, jouant le rôle d'une sorcière incomprise ; tantôt Charles-Quint lui-même, martyr et plastron d'un mauvais génie qui, sous les formes les moins épiques, « grillon, crapaud, hanneton, araignée », s'en donne à cœur joie sur le futur vainqueur de François Ier et de Soliman. *Ægri somnia !* Les *Contes bizarres* sont le rêve d'un cerveau malade, à qui la fièvre ne communique pas l'inspiration et qui semble impuissant, même dans l'étrange. Les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poë sont l'énergique et subtil effort d'une hallucination plus vigoureuse, le tour de force d'un prodigieux « jongleur » (le mot est, je crois, de M. Baudelaire), — mais tour de force sans

grâce, subtilité sans finesse, excentricité sans verve, invention sans poésie, imagination froide comme ces chiffres mêmes qui jouent un si grand rôle dans les conceptions de l'auteur, et récréative comme l'algèbre, qui semble y remplacer l'amour. Edgar Poë est un partisan déterminé du magnétisme; et, si vous voulez savoir jusqu'où va sur ce point la frénésie de sa crédulité et jusqu'où peut être poussé le cynique étalage des misères humaines, lisez tout entier le conte intitulé la *Vérité sur le cas de M. Valdemar*. Le « *cas* » de M. Valdemar ressemble fort à la « *particularité* » que signale M. Gautier. Ce pauvre homme est mort et n'est plus bon qu'à être enterré; mais il s'agit bien de cela ! Mort, M. Valdemar est magnétisé par Edgar Poë ; mort, Edgar Poë le fait vivre, il le fait parler.....

« . . . .

« — Monsieur Valdemar, lui dis-je, dormez-vous?

« ..... Les lèvres remuèrent paresseusement et laissèrent échapper ces mots dans un murmure à peine intelligible :

« — Oui, je dors maintenant. Ne m'éveillez pas ! Laissez-moi mourir ainsi !

« Je tâtai les membres, et les trouvai toujours aussi rigides...

« — Vous sentez-vous toujours mal à la poitrine, monsieur Valdemar?

« — Mal? non, je meurs...

« Je ne jugeai pas convenable de le tourmenter davantage pour le moment... Cependant il s'était fait un changement marqué dans la physionomie du somnambule. Les yeux roulèrent dans leurs orbites, lentement découverts par les paupières qui remontaient; la peau prit un ton général cadavéreux, ressemblant moins à du parchemin qu'à du papier blanc... La lèvre supérieure se tordit... L'aspect de M. Valdemar en ce moment était tellement hideux, que ce

fut une reculade générale loin de la région du lit... Je résolus cependant de lui parler encore une fois, et je répétai simplement ma question précédente :

« — Monsieur Valdemar, dormez-vous toujours?

« Il n'y avait plus dans M. Valdemar le plus faible symptôme de vitalité; et, concluant qu'il était mort, nous le laissions aux soins des gardes-malades, quand un fort mouvement de vibration se manifesta dans la langue. Cela dura pendant une minute peut-être. A l'expiration de cette période, des mâchoires distendues et immobiles jaillit une voix, — une voix telle, que ce serait folie d'essayer de la décrire... Le son était âpre, déchiré, caverneux... La voix semblait parvenir à nos oreilles, aux miennes du moins, comme d'une très-lointaine distance ou de quelque abîme souterrain... Elle m'impressionna (je crains en vérité qu'il ne me soit impossible de me faire comprendre) de la même manière que les matières glutineuses ou gélatineuses affectent le sens du toucher... J'avais demandé à M. Valdemar, on s'en souvient, s'il dormait toujours, il répondit :

« — Oui, — non: — j'ai *dormi*, et maintenant... maintenant *je suis mort !*

« Aucune des personnes présentes n'essaya de nier ni même de réprimer l'indescriptible, la frissonnante horreur que ces quelques mots ainsi prononcés étaient si bien faits pour créer. M. L.... l'étudiant s'évanouit. Les gardes-malades s'enfuirent immédiatement de la chambre, et il fut impossible de les y ramener. . . . .

. . . .

« Comme je faisais rapidement les passes magnétiques à travers les cris de *mort ! mort !* — qui faisaient littéralement explosion sur la langue et non sur les lèvres *du sujet*, — tout son corps, d'un seul coup, dans l'espace d'une minute et même moins, se déroba, s'émietta, *se pourrit* absolument sous mes mains. . . . . »

Edgar Poë continue sur ce ton. N'achevons pas comme lui. J'ai abrégé et adouci ses descriptions. Notre délicatesse française, si peu ménagée qu'elle soit depuis quelque temps, ne supporterait pas de pareils détails.

« Si vous voulez parler français, disait Voltaire, n'allez pas en Allemagne. » N'allez pas en Amérique, dirons-nous à notre tour, si vous êtes curieux de fictions agréables, et si vous voulez charmer des lecteurs délicats. La France, il est vrai, n'a plus rien à emprunter ni à envier aux autres pays en fait de créations monstrueuses et extravagantes. Elle est riche de son propre fonds. Depuis trente ans surtout elle peut défier, dans le domaine du roman, tout à la fois l'intempérance tudesque et l'excentricité britannique. Reste à savoir si le goût public a provoqué ces excès de la littérature romantique, ou s'il les a seulement subis. C'était trop de les encourager. Je comprends, à la rigueur, pourquoi, de 1845 à 1850, nous avons eu le roman socialiste. Le roman aidait la Révolution. La société qui aime « à être battue, » comme la femme de Sganarelle, faisait fête à ses romanciers. Mais quelqu'un me dira-t-il pourquoi nous avons aujourd'hui le « roman terrible? » Pourquoi ce genre de littérature, fait pour être l'école des mœurs; une sorte de supplément agréable aux leçons de l'expérience et de l'histoire, tourne-t-il aujourd'hui aux épouvantements, aux massacres, au vampirisme? Pourquoi ne sait-il plus que dresser des échafauds, agiter des poignards, remplir jusqu'au bouchon des fioles empoisonnées, creuser des souterrains, créer des fantômes comme au temps des *Mystères d'Udolphe* et des aventures de milord Axminster? Pourquoi tout ce bruit, ces terreurs, ces cadavres, ces pompes funèbres, ces apparitions? Pourquoi ce hideux réalisme encore plus faux que toute fiction? car copier sans art, c'est travestir. Pourquoi cela? La société française, paisible, régulière, correcte, prudente comme elle l'est (quelques-uns

trouvent qu'elle l'est trop), éprouve-t-elle le besoin du roman terroriste, de même qu'au temps de la plus grande licence de ses mœurs, il y a un siècle, elle aimait à lire le *Sofa* et les *Liaisons dangereuses*, — les histoires de la Calprenède et de Scudéri au temps des Précieuses, — les romans de Pigault-Lebrun au temps de Barras? Cette corrélation presque inévitable que nous remarquons, dans l'histoire de la littérature romanesque, entre les productions des romanciers et les goûts de leur époque, nous fait chercher le rapport qui peut exister aujourd'hui entre nos mœurs, si parfaitement douces, qu'elles tournent à l'insignifiance, et les conceptions de nos conteurs voués au genre terrible. Le roman actuel, au lieu d'être une expression de la société, comme il l'a toujours été autrefois, plus ou moins, n'en serait-il que la contradiction et le démenti? Ajoutons que la plupart de ces inventeurs sans scrupule sont des jeunes gens de sens rassis, d'honnêtes écrivains, très-maîtres d'eux-mêmes, ayant plus de facilité que de génie, et quelques-uns même, si nous cherchons bien, d'excellents pères de famille, époux sans faiblesses et contribuables sans reproche. Leur vie n'explique pas leurs œuvres. Cela me rappelle ce que disait Charles Nodier, il y a bien longtemps, quand parut le *Vampire* de lord Byron : « On comprend bien, écrivait-il, que la plupart des grands classiques, qui ont été presque toujours les plus malheureux des hommes, aient essayé de se consoler par des fictions charmantes; mais il est surprenant que des hommes doués de toutes les faveurs du sort aient volontiers condamné leur imagination à se repaître d'affreux mensonges... » On en pourrait dire autant de la plupart de nos conteurs d'aujourd'hui. Ils se donnent un mal infini pour paraître plus méchants qu'ils ne sont, grossissant leur voix, agitant de grands bras, déchaînant de sang-froid toutes les chimères et tous les gnomes du « réalisme, » véritables fanfarons de noirceur et de mi-

santhropie; au demeurant, les meilleurs fils du monde.....

Et tenez, parmi ces auteurs dont je passe aujourd'hui la revue dans mon fauteuil, croyant y trouver la distraction d'une soirée de campagne, voici, par exemple, M. Maxime Du Camp qui écrit les *Mémoires d'un suicidé*. Son livre, spirituellement mêlé de souvenirs pittoresques et d'impressions cosmopolites, n'est au fond qu'une longue apologie de la mort volontaire, la *mort consolatrice*, comme il l'appelle en exposant un projet de statue qu'il lui destine : « Une jeune femme pâle et sérieuse, les cheveux négligés d'où s'échappent des violettes, un sourire triste comme un adieu entr'ouvrant ses lèvres décolorées, une faucille d'or à la main, l'autre tendue vers ceux qui l'appellent, ses pieds nus et minces sur des chaînes brisées..... » Tout cela est bien poétique pour dire que le héros de M. Du Camp est le plus ennuyé des hommes et que la vie lui est à charge, à trente ans, parce qu'il n'a plus rien à faire. « Ah ! que j'ai envie de mourir ! » Voilà ce qu'il répète à chaque page ; et il se tue, un peu tard cependant; car il prend le temps de faire la théorie du suicide, un pistolet à la main. Pitié au suicide ! Haine à la théorie ! Werther meurt plus simplement : c'est qu'il se tue par désespoir, non par ennui.

Après le *Suicidé* de M. Du Camp, l'*idylle tragique* [1] de M. Juste Olivier; idylle en effet par le début, *formosa supernè*, horrible tragédie d'assassinat par le dénoûment. Luze Léonard (qui donne son nom au livre) est à la fin poignardée par son amant; l'amant tombe à son tour, « la tête fendue jusqu'aux dents; » le vieux Léonard se tue, l'oncle Jean est blessé, « et, quand tout fut fini, on compta, dit la chronique, une vingtaine de morts et de mourants... » Restait Lescueil, le braconnier, un des plus gais compagnons de ce drame. Celui-là[1] meurt sur la roue, et l'auteur ne nous

[1] *Luze Léonard, ou les deux Promesses*, idylle tragique. Neufchâtel et Paris, 1856. 1 vol. in-12.

fait pas grâce d'un seul de ses soupirs..... « On entendit bientôt *craquer la chair et les os*, et pousser quatre grands cris; mais Lescueil n'était pas mort... » Dites, n'y a-t il pas là une gageure, et pouvais-je plus mal tomber? M. Juste Olivier est pourtant un agréable écrivain, d'un vrai talent, inventif et naturel, érudit fin et conteur discret. Son idylle, toute fraîche venue de Neuchâtel (Suisse) et datée du seizième siècle, son idylle est charmante jusqu'au moment où elle change sa houlette en instrument de carnage et fait couler un ruisseau de sang humain dans la prairie où poussaient les marguerites.

Et enfin cet aimable conteur que nous connaissons tous, cet esprit fin, mesuré, hardi avec grâce et délicat sans recherche, M. Amédée Achard, — n'est-ce pas lui, dans ce recueil qu'il a intitulé *Parisiennes et Provinciales*, qui a écrit l'histoire de la *Chambre rouge*, — récit très-émouvant sans doute, mais où le raffinement d'une vengeance conjugale, pratiquée par « *un atroce vieillard,* » cet impossible M. de Pont-Thibaud, aboutit à un excès de monstruosité incompatible avec nos sentiments modernes, notre législation et nos mœurs? Mais, pour que l'excès dans la conception et l'exagération dans la couleur aient atteint à ce point M. Amédée Achard lui-même, ne faut-il pas que ces défauts aient fait des progrès inquiétants et qu'ils fassent courir un véritable danger à l'esprit français?

..... Telle était donc, au moment où j'ouvris le petit volume de M. Nadar, la disposition qui m'était restée : moitié fatigue d'une si longue lecture, moitié dépit d'avoir presque partout rencontré l'effort, la recherche pénible, quelquefois le dégoût, bien souvent l'ennui, où je cherchais le plaisir; sans parler de ce mécontentement de soi-même qu'on éprouve à se trouver si froid, si peu entraîné, si dépourvu d'émotion devant tant d'histoires *émouvantes, bizarres, extraordinaires!!!*

La lecture du livre de M. Nadar ne me parut guère modifier d'abord cette disposition; peut-être même l'avait-elle augmentée. Quand M. Nadar *était étudiant*, il voyait déjà la vie humaine, hélas! comme ses confrères du roman moderne la voient aujourd'hui; — et il la peint comme eux, me disais-je. Son sérieux est morne, sa gaieté grimace. Presque tous ses héros sont tristes, d'une tristesse terne, maladive et malsaine; quelques-uns sont hideux. *Félicité* la boulangère, *Mademoiselle Crête*, l'ivrogne *Lequeux*, sont repoussants. *Pierre Jouvencel* n'a au-dessous de lui, dans l'ordre moral, que son frère, *Jean Jouvencel*. Le *Mort guéri* est une plaisanterie qui sent son croque-mort d'une lieue. L'*Appareil de fracture* est une charge d'atelier par trop sinistre.

Qui tôt ensevelit bien souvent assassine;
Et tel est cru défunt qui n'en a que la mine...

Voilà ce que je me disais en lisant les récits de M. Nadar. Ainsi j'avais réservé, comme diversion à une lecture décourageante, un recueil de contes qui semblait résumer en quelques feuillets tous les romanciers que je quittais! J'étais allé chercher de nouveau, dans ces pages de la vingtième année, les arguments qu'ils m'avaient fournis contre le mauvais goût du temps! J'avais là, dans ce petit volume, toute l'essence concentrée du « réalisme, » une sorte d'abrégé du roman terrible!... Par bonheur, cette dernière épreuve me réservait aussi une consolation. Dans cet écrin rempli de bijoux équivoques, une perle d'un grand prix s'était glissée, un diamant dans cette poignée de *strass*, une miniature exquise parmi ces lithographies grimaçantes. L'histoire du pauvre prêtre, opéré par Dupuytren, et qui se retrouve au lit de mort du grand praticien quelques années plus tard, cette histoire est un chef-d'œuvre, et elle justifie

à elle seule la place que j'ai donnée au livre de M. Nadar dans cette causerie. La *Mort de Dupuytren* est un chef-d'œuvre, tant par le style, qui n'est cette fois ni prétentieux ni négligé, que par le sentiment, qui est exquis ; par l'intention morale, qui est la plus honnête du monde ; par le détail, qui est d'un choix excellent ; par l'émotion, qui surabonde sans jamais être raffinée ni vulgaire. Ce sont quelques pages. De gros volumes échouent souvent devant l'indifférence du public. Ces douze pages feront le tour du monde. Quant à moi, je les préfère à vingt in-octavo de *contes extraordinaires*. Où le cœur humain joue bien son rôle, le format n'y fait rien. Étienne Béquet a été un moment célèbre avec son *Mouchoir bleu*, qui avait la longueur d'un feuilleton. M. Mérimée, avec le plus mince bagage de conteur, est le plus grand de tous. M. Alfred de Musset est entré à l'Académie avec quelques lignes de prose et quelques centaines de beaux vers. C'est le style qui fait ces miracles ; et le style, c'est le travail, la patience, le temps ; c'est l'inspiration conquise à la sueur du front et à la lueur des lampes solitaires. « Pour bien écrire, disait M. Joubert, il faut une facilité naturelle et une difficulté acquise. » Je crois aussi que c'est lui qui comparait le style « à ce vernis brillant qu'on met sur les tableaux pour les faire durer. » C'est bien vrai ; mais c'est trop peu dire. Le style est tout. Le vernis même ne fait durer véritablement que les bons tableaux.

VIII

Madame George Sand, ou le roman dans la vie privée.

I

— 28 JANVIER 1855. —

Histoire de ma vie..... C'est le titre que madame George Sand donne à ses Mémoires. J'en voudrais un autre plus complet, du moins pour les cinq volumes que j'ai sous les yeux[1], et que j'intitulerais: *Histoire de ma vie avant ma naissance*. Madame Sand veut bien nous dire en effet qu'elle est née l'an XII de la République (1804),et son histoire, telle qu'elle la raconte, remonte à la naissance du maréchal de Saxe, vers 1696, c'est-à-dire cent huit ans environ avant celle de son arrière-petite-fille, le célèbre auteur d'*Indiana*. L'histoire de sa vie, c'est donc, jusqu'à présent du moins, l'histoire de son bisaïeul le maréchal de Saxe, fils naturel de l'électeur Auguste II, roi de Pologne, et de sa grand'-mère, fille naturelle du maréchal de Saxe; c'est aussi l'histoire de son père, M. Dupin de Francueil ou de Saxe, car il prenait volontiers les deux noms, et de sa mère Sophie-Victoire-Antoinette Delaborde, — sans parler de maître Deschartres le précepteur, de Saint-Jean le cocher, de mademoiselle Roumier la vieille bonne, et d'un certain nombre d'animaux plus ou moins domestiques, le chien Tristan, la

[1] Les seuls qui eussent alors paru (1855).

chienne Nérina, la fauvette Agathe, le milan chasse-mouches et le sansonnet de Venise, qui ne laissent pas, les oiseaux surtout, de tenir une place assez considérable dans ces premiers volumes de madame Sand, — sans doute en vertu de cette réflexion de l'auteur : « ... Chez l'oiseau, les deux sexes, doués d'égale vertu, offrent l'exemple de l'idéal dans l'hyménée. *Qu'on ne parle donc pas légèrement des oiseaux ;* il s'en faut de peu qu'ils ne vous valent... » M. Toussenel, le spirituel auteur de l'*Esprit des Bêtes*, est probablement de cet avis-là.

Comme il n'est pas permis de soupçonner un écrivain aussi incontestablement célèbre que madame George Sand de « tirer au volume », on pourrait se demander quelle est la raison qui explique, de la part de l'auteur du livre que j'étudie, et en guise de préface à sa propre histoire, une consommation d'ancêtres aussi prodigieuse. Mais cette raison, madame George Sand nous la donne page 252 de son quatrième volume : « ..... J'affirme, dit-elle, que je ne pourrais pas raconter et expliquer ma vie sans avoir raconté et fait comprendre celle de mes parents. C'est aussi nécessaire dans l'histoire des individus que dans l'histoire du genre humain. Lisez à part une page de la Révolution ou de l'Empire, vous n'y comprendrez rien si vous ne connaissez toute l'histoire antérieure de la Révolution et de l'Empire; et, pour comprendre la Révolution et l'Empire, encore vous faut-il connaître toute l'histoire de l'humanité. Je raconte ici une histoire intime. L'humanité a son histoire intime dans chaque homme. *Il faut donc que j'embrasse une période d'environ cent ans pour raconter quarante ans de ma vie...* » Et voilà, puisque vous êtes curieux, voilà pourquoi madame Sand vous donne d'abord cinq volumes d'autobiographie rétrospective, en attendant les autres...

Mais, voyons, parlons franchement et la main sur la conscience, est-ce bien là la véritable raison qui a inspiré à

madame Sand cette histoire à perte de vue dans le passé, à travers les archives poudreuses, les titres perdus et les correspondances plus ou moins familières de sa race? Madame Sand est bien peu aristocrate ; elle le dit du moins, elle le croit peut-être; mais, avant de s'admirer en elle-même, comme c'est le droit de son génie, n'a-t-elle pas commencé par s'admirer un peu dans sa famille ? ne revient-elle pas, à plusieurs reprises, avec toutes sortes de réserves démocratiques, mais avec une complaisance trop manifeste, sur «ce sang des rois qui se trouve mêlé dans ses veines au sang des pauvres et des petits, » sur cette parenté qui l'unit « d'une manière illégitime, mais fort réelle, » et de très-près, aux rois de France Louis XVIII et Charles X? Sous couleur d'un grand dédain pour l'esprit de caste, n'y sacrifie-t-elle pas toute cette première partie de son œuvre, où nous cherchions, simple que nous sommes, l'histoire de son enfance et de sa jeunesse, et où nous nous heurtons à chaque pas contre quelque rameau de son arbre généalogique? L'orgueil humain, hélas ! a bien des ressources et bien des ruses. Le masque qui le cache le mieux n'est pas toujours celui qui l'étouffe le plus. Combien de démagogues qui ne sont qu'envieux ! Combien de chambellans dans un tribun du peuple ! Combien de philanthropes qui adorent le genre humain et qui font mauvais ménage ! Combien de philosophes dont l'arrogance perce à travers les trous de leur manteau ! Et qui nous dit, par exemple, qu'au moment d'écrire l'histoire de sa vie, et en remontant à cette souche royale d'où elle est issue, madame George Sand a su complétement réprimer en elle ce frémissement de la fibre aristocratique qui, à son insu peut-être,

Chatouillait de son cœur l'orgueilleuse faiblesse?...

Quoi qu'il en soit, n'insistons pas. Il y a toutes sortes de

manières de parler de ses ancêtres, quand on en a, la plus modeste assurément, la plus libérale, c'est de n'en pas parler du tout. Madame Sand, qui doit à son talent remarquable et au succès non interrompu de ses œuvres une des plus grandes célébrités littéraires de ce siècle, était parfaitement en droit sans doute de glisser sur ces origines de sa famille, qui n'auraient rien perdu à rester dans ce demi-jour où tout le monde les soupçonnait sans trop les voir. Tout le monde savait en effet que madame Sand était l'arrière-petite-fille du maréchal de Saxe ; et, quoique le génie littéraire soit, Dieu merci, très-plébéien en France, il semblait piquant de retrouver peut-être dans l'auteur de *Jacques* et de *Lélia*, dans ce mélange, incroyable chez une femme, de rêverie et de hardiesse, de sentimentalité et d'énergie, de facilité morale et d'intrépidité dogmatique, quelque chose de ce grand homme singulier dont Voltaire disait : « ... Il est étrange qu'il ait fait la guerre avec une intelligence si supérieure, *étant très-chimérique* sur tout le reste[1] ; » — lui (le maréchal) qui écrivait aussi à Favart, en le chargeant de lui amener en Flandre une troupe de comédiens : « Ne croyez pas que je regarde ma comédie comme un simple amusement : *elle entre dans mes vues politiques et dans le plan de mes opérations militaires*[2]... ; » — lui enfin dont on connaît ce trait significatif que M. de Sevelinges a raconté et que madame Sand répète : « ... Un lieutenant général lui proposait un jour un coup de main qui ne devait, disait-il, coûter qu'une vingtaine de grenadiers. — « Une vingtaine de

[1] *Correspondance générale*, le 4 juillet 1760. Voltaire ajoute : « Je l'ai vu partir pour conquérir la Courlande avec deux cents fusils et deux laquais, revenir en poste pour .... avec mademoiselle Lecouvreur, et construire sur la Seine une galère qui devait remonter de Rouen à Paris en douze heures. Sa machine lui coûta dix mille écus, et les ouvriers se moquaient de lui. Mademoiselle Lecouvreur disait : *Qu'allait-il faire dans cette galère?*..... »

[2] *Mémoires et Correspondance de Favart.*

grenadiers? s'écria le maréchal indigné; *passe encore si c'étaient des lieutenants généraux!.....* » Tel était le maréchal de Saxe. Et à ce propos madame Sand développe toute une théorie sur ce qu'elle appelle la grande influence qu'elle attribue *à l'hérédité d'organisation...* Peut-être bien a-t-elle raison en thèse générale, et nous ne demandons pas mieux que de tenir compte à la petite-fille du glorieux Maurice de ce droit qu'elle revendique de pouvoir relire, dans le passé, *la page qui précède celle où son individualité est inscrite dans le livre universel...* — mais à la condition pourtant de laisser la théorie dans le vague où elle doit rester, au lieu de la pousser à bout jusqu'à des conséquences absurdes, comme si l'on supposait, par exemple, que le vainqueur de Fontenoi (lui qui écrivait, quand on voulut le faire entrer à l'Académie : « *Il veule me fere de la Cadémie. Sela miret comme une bage à un cat* ») aurait pu écrire *Indiana*, ou que l'auteur d'*Indiana* aurait pu gagner la bataille de Fontenoi.

En s'arrêtant en deçà de cette limite, il y avait, je le répète, dans cette solidarité héréditaire de deux destinées si différentes, celle du romancier et celle du maréchal, unies peut-être par une certaine dose, égale chez tous les deux, de velléités chimériques et d'aspirations *humanitaires* [1], — il y avait, dis-je, assez de points de rapport pour qu'il fût de bon goût de laisser à la curiosité du public, et aussi à sa malice, le soin de faire les frais du rapprochement. Mais, au contraire, dans cette partie de son histoire qui précède sa naissance, madame Sand s'est plu à déchirer tous les voiles, même les plus indispensables, pour nous montrer à nu, et avec l'exactitude d'un commis de municipalité, tous les mystères de son origine; — ici demoiselle Marie Rain-

[1] *Voir* l'ouvrage de Maurice de Saxe, intitulé : *Mes Rêveries*, 1757, et aussi les *Lettres et Mémoires choisis dans les papiers du maréchal de Saxe*, 1794.

teau, *dame de l'Opéra*, sous le nom de mademoiselle Verrières, « nom de guerre, » nous dit madame Sand; laquelle habitait avec sa sœur *une petite maison des champs* où venait Maurice; plus tard, la fille de Marie Rainteau, Marie-Aurore, remise en possession de son état de fille « naturelle de Maurice, comte de Saxe, maréchal général des camps et armées de France, » — et ce par arrêt du Parlement du 4 juin 1766 et sur les conclusions conformes de M. Joly de Fleury, comme il appert d'un extrait de la *Collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence actuelle*, par Me J. B. Denisart, procureur au Châtelet à Paris, tome III, p. 704; Paris, 1771... *Ne varietur*. On le voit, rien n'y manque. Madame Sand n'écrit pas pour les amateurs de scandale, nous dit-elle; j'en suis sûr; mais elle a bien l'air d'écrire pour ceux qui ne seraient pas suffisamment édifiés sur son origine, et elle ne recule, soit humilité, soit orgueil, devant aucune difficulté, devant aucun scrupule, pour bien l'établir.

Il y aurait à faire ici quelques réflexions d'une délicatesse extrême. Je n'y veux toucher qu'en passant. Ce qu'on disait autrefois de certains orateurs qui manquaient souvent, pour trop parler, de si bonnes occasions de se taire, on pourrait le dire aujourd'hui de quelques écrivains de Mémoires intimes. Personne n'est obligé à raconter sa vie, encore moins celle de ses parents; et, quand on se livre à ce genre de *confidences*, il faudrait au moins en avoir le goût et y mettre un peu de finesse ou d'industrie. Or madame George Sand nous dit quelque part : « J'écris ma vie *comme on mange par raison, sans éprouver aucun appétit*. » — « Je ne fais point ici *un ouvrage d'art*, » dit-elle ailleurs. Que fait-elle donc? et pourquoi écrit-elle? n'a-t-elle voulu que jeter une amorce nouvelle à l'oisiveté curieuse ou réveiller l'admiration endormie? Si elle eût fait un calcul de ce genre, elle aurait mieux pris ses mesures, et elle ne nous dirait pas

aujourd'hui, ce qui est trop vrai, qu'elle n'a pas voulu faire œuvre d'art. Elle y aurait mis tout son talent et toute sa verve. Quel était donc son but? Et qui peut obliger une femme, une mère, la fille d'un brave officier, l'arrière-petite-fille d'un maréchal de France, qui peut l'obliger à étaler ainsi d'une main le blason de ses ancêtres, et à tenir de l'autre registre public de leurs fautes, de leurs ridicules et de leurs vices; — à dire, par exemple, de ce roi de Pologne dont elle descend « qu'il fut le plus étonnant débauché de son temps, » et de ce maréchal dont elle met la signature à toutes ses pages, qu'il ne fut qu'*un aventurier hardi?* Ce sont là, nous dit-on, des personnages historiques; — Auguste, Maurice, la Kœnigsmarck, comme on l'appelle, ce sont là autant de justiciables de l'histoire et de la philosophie, — et on a le droit, fût-on leur petite-fille, de répéter contre eux la *condamnation* (tome II, p. 257) qu'un grave et éminent historien a prononcée. Soit! mais appartient-elle donc aussi à l'histoire, cette femme charmante et infortunée, cette Victoire-Antoinette, la fille de l'oiselier Delaborde, dont on nous dit qu'avant d'être fixée dans la vie sérieuse par un mariage honorable « *sa jeunesse avait été livrée par la force des choses à des hasards effrayants?...* » Pourquoi nous le dire? Madame Sand accuse amèrement « certaines personnes qui, croyant agir prudemment, lui racontèrent (au sujet de sa mère) des choses qu'elle aurait mieux fait d'ignorer, et dont rien, dit-elle, ne lui a prouvé l'authenticité. » Madame Sand a raison. Mais ces choses qui ne sont pas prouvées pour elle, madame Sand les raconte ou les insinue au public; et elle nous dit que Victoire-Antoinette avait quitté, pour suivre ce jeune lieutenant qui devint son mari, « une riche protection; » — et elle ne s'arrête pas même devant l'inutile confidence de cette triste querelle où son père, aussi galant homme que brave officier, est obligé de confondre un calomniateur qui l'accuse

d'une ignoble spéculation d'amour. « ... Enfin, dit-il, j'ai agi avec le sieur *** comme je le devais, et tu vas voir par son langage d'aujourd'hui, écrit M. Dupin à sa mère, qu'il rétracte d'un bout à l'autre ses calomnies précédentes, qu'il reconnaît que l'argent prêté par Victoire à moi a été rendu au bout de quinze jours par moi à Victoire, et par Victoire à lui; que tous les dons qu'elle lui avait *emportés pour en manger le profit avec moi* se réduisaient à *un* diamant de peu de valeur qu'elle avait conservé par mégarde, et qui lui avait été renvoyé avant même qu'elle connût sa plainte et ses calomnies. Ce monsieur avoue aujourd'hui qu'il a parlé ainsi par colère et dans un moment de jalousie; qu'il a eu tort et qu'il n'a pas envie de recommencer. Je le crois sans peine[1]... » Et nous aussi nous le croyons; nous croyons tout ce que madame George Sand a écrit d'honorable pour la mémoire de son père; nous aimons la correspondance de ce jeune homme, que madame Sand nous a donnée, et qui, si longue qu'elle soit, nous paraît vive et agréable. — Mais avouez pourtant que ces histoires d'argent prêté par une maîtresse qu'on enlève à *une riche protection* pour la livrer à un amour nécessiteux ne sont pas des titres à conserver dans le même portefeuille que ces parchemins de noblesse dont on se décore, et qu'il vaut mieux, en tout cas, les garder pour soi et ne pas les montrer au public... Ah! je le sais bien; le maréchal de Saxe, lui aussi, recevait de l'argent de ses maîtresses; mais, quand l'actrice Lecouvreur lui envoyait quarante mille francs, produit de la vente de ses diamants, — il était assiégé dans Mitau. « ... Il y a telle femme, dit excellemment la Bruyère, qui aime mieux son argent que ses amis, et ses amants que son argent. » La maxime est de tous les temps.

Je ne voudrais donner ici ni à madame Sand ni à per-

[1] Tome V, page 167 de l'*Histoire de ma vie*.

sonne l'idée que je prétends faire un cours de morale à propos de son livre. Je cherche seulement, puisqu'il s'agit d'une histoire intime et domestique, à recueillir quelques-unes des règles de cette poétique du genre qui se fait avec le bon sens de tout le monde. Eh bien, le bon sens nous dit, à défaut d'une autre inspiration, qu'on ne saurait être convenablement ni l'exécuteur des siens ni leur apologiste à outrance. C'est bien assez, s'il vous plaît, d'étaler vos repentirs emphatiques ou votre impénitence altière dans une confession publique; c'est bien assez de nous livrer votre personne. Les plaies de vos familles, cachez-les: portez-y en reculant, s'il le faut, le manteau de Sem. *On ne doit aux morts que la vérité* est une maxime qui n'est pas faite pour ceux que la parenté couvre, encore mieux que la tombe, d'une inviolabilité sans exception. A ses proches, on doit le respect devant le public, ou tout au moins le silence.

Le dirai-je? je m'attendais, avant d'avoir lu ces premiers volumes de madame Sand, à retrouver dans son œuvre quelques-unes de ces qualités si rares qui ont fait sa réputation comme romancier, et qui nous ont procuré, en dépit de dissentiments si profonds, de si vives et souvent si délicates jouissances d'esprit. Je m'y attendais, et j'aurais fait bon marché de la vérité historique dans cette *autobiographie* de madame Sand, pourvu qu'elle y eût mis l'agrément et la variété. J'aurais accepté volontiers le roman de sa vie au lieu de son histoire, pour peu qu'il eût été agréable, même aux dépens de la vérité. Qu'importait, dans ce nombre infini des créations de sa plume, une fiction de plus? Je sais que madame Sand se défend, cette fois, de toute prétention romanesque. « ... Mon histoire, par elle-même, est fort peu intéressante, » dit-elle quelque part, et on croirait en effet que, blasée sur la fiction, elle a éprouvé à son tour une sorte de jouissance inaccoutumée à prendre la réalité corps à corps, à la peindre sans ménagement et sans illu-

sion, à ne plus se soucier ni de l'art, ni de la forme, ni de la muse, à tout sacrifier en un mot à ce *réalisme* qui est de mode aujourd'hui, système menteur, après tout, puisqu'il supprime, dans la représentation du monde réel, cette enveloppe divine dont le Créateur l'a entouré, l'idéal. « La vie de cet homme, écrit madame Sand (il s'agit de son père), *fut un roman* de guerre et d'amour terminé à trente ans par une catastrophe imprévue... Quel beau sujet de roman pour moi que cette existence, si les principaux personnages n'eussent été mon père, ma mère et ma grand'-mère! » Ah! pourtant que n'a-t-elle fait ce roman! que n'y a-t-elle mis son style inimitable, son art exquis, sa verve inspirée, sa touche ardente et fine, son imagination hardie! Et, pour tout dire en un mot, que n'a-t-elle retrouvé, pour raconter son histoire, le style des *Lettres d'un voyageur!* Voilà le modèle. Il y a là une confession personnelle sous un pseudonyme, une destinée qui se trahit, mais sans se commettre, une vie qui se montre, mais sous un voile. Le voile laisse tout voir ou tout deviner, et il a sa chasteté pourtant, comme ces plis délicats de la statuaire antique, gracieux rempart de la forme et de la beauté. Voilà comment je comprends qu'une femme puisse écrire ses Mémoires, même de son vivant. Mais, si cette mesure de révélation, discrètement confidentielle et chastement voilée, vous semble trop loin de la vérité, — si vous n'avez ni l'onction religieuse de saint Augustin, ni ce sincère élan de l'orgueil qui, dans les *Confessions* de Jean-Jacques, se châtie en s'étalant, ni cette clairvoyance infaillible qui fait deviner, comme au cardinal de Retz, même à travers vos préjugés et vos passions, le secret précis d'une révolution et d'une époque, — si vous n'avez pas tous ces dons ou si vous les dédaignez, soyez habile et fin comme Hamilton. Sachez tout dire, même ce qui ne se dit pas, du ton d'un homme du monde, supérieur à la corruption même en la racontant. Sauvez la réalité

par le charme, le fond par la forme, la chair par l'esprit, le corps par l'enveloppe. Je ne dis pas qu'en agissant ainsi vous serez un grand moraliste; mais vous aurez du moins donné à l'art, au grand profit de la convenance publique, ce que vous aurez refusé à la morale. Voilà, je crois, quelques règles de cette poétique que tous les hommes de goût savent par cœur, et madame Sand mieux que personne; et je n'ai donc que la peine de les écrire sous la dictée de tout le monde.

Chose singulière! tous ces personnages que madame Sand fait revivre dans son histoire rétrospective, ils semblent tenir du roman par la physionomie et le caractère; et l'auteur même s'applique à plusieurs reprises à bien marquer ce signe héréditaire de sa race et de sa famille. Ainsi elle dit quelque part : « Qu'on me permette, pour esquisser quelques événements romanesques, de désigner mes parents par leurs noms de baptême. C'est en effet un chapitre de roman... » Et puis, une fois dans l'action, plus on y avance, plus le signe s'efface et disparaît. Ainsi encore Maurice de Saxe est un artiste, écrit madame Sand. « ..... En 1747, dit-elle, il rédigeait un mémoire lumineux sur la situation de l'armée, et il y joignait des réflexions qui révèlent cette franchise du génie et *cette souffrance intérieure de l'artiste contrarié!* » Elle cite M. Henri Martin, qui appelle Maurice de Saxe un *Ajax homérique*..., et puis il arrive un jour, sans parler du reste, que l'Ajax n'est plus qu'un Lovelace éhonté, et que le grand homme « *exhale une odeur de beurre rance* qui répugnait, dit madame Dupin de Francueil, sa fille, à la précoce délicatesse de mon odorat. » Et madame Dupin de Francueil elle-même, cette femme qui, après la bataille de Zurich, gagnée par le général Masséna, écrit à son fils ces lignes d'un accent si vrai et si touchant : « ..... Je ne pouvais croire à de tels succès avant d'avoir lu ta lettre. *C'est que tu y étais, mon fils;* tu lui as porté bonheur, et

c'est à toi qu'il doit sa gloire; » — cette mère admirable, cette femme douce et spirituelle, on nous la montre ensuite « parmi les plus ardentes contre la coterie de la reine, — et j'ai trouvé, ajoute madame Sand, des cartons pleins de couplets, de madrigaux et de satires sanglantes contre Marie-Antoinette et ses favoris. Les gens comme il faut copiaient et colportaient ces libelles. Les plus honnêtes sont écrits de la main de ma grand'mère, peut-être quelques-uns sont-ils de sa façon... » Triste recommandation pour sa mémoire! Et puis encore, ce Maurice Dupin, son fils (et le père de madame Sand), ce jeune officier de si belle humeur, si franchement soldat, si gaiement philosophe, si naïvement amoureux; Maurice Dupin, musicien, poëte et compositeur, qui semble un héros d'opéra-comique avant de gagner ses épaulettes sous la mitraille, et qui part pour l'armée du Rhin en fredonnant le quatrain de Montauciel[1] :

Il est permis d'être parfois
Infidèle à son inhumaine;
Mais c'est blesser toutes les lois
Que de l'être à son capitaine;

ce Maurice qui a une si brillante tirade sur le canon (« la belle ouverture qu'une canonnade en règle! »); qui se moque si gaiement des Allemandes (« aussitôt qu'elles ont bu, elles tombent sur les tourtes. Les mamans arrivent. Ah! maman, vous prendrez bien quelques-unes de ces darioles!... »), et qui fait un récit si original de la bataille de Marengo : (« Pim, pan, pouf, patatra! en avant! sonne la charge! en retraite! en batterie! nous sommes perdus! victoire!..... »); eh bien, ce Maurice de Francueil, l'artiste, le chevalier, l'inspiré, le héros poétique et aventureux, il finit par tomber lui-même dans un abîme de prose; il fait la

[1] Dans l'opéra du *Déserteur*, de Grétry.

théorie « de la protection » (tome V, page 270), et il appelle un malheur d'avoir manqué une gratification de cent louis; et il n'est pas jusqu'à la gloire elle-même qui ne subisse déjà le contre-coup de cette réaction universelle contre les enchantements des premiers jours, et qui n'ait sa parodie comme tout le reste. Lisez plutôt :

« Du 4 nivôse an X (1802).

« ..... C'est aujourd'hui que nous avons célébré l'anniversaire du fameux passage (du Mincio). Presque toute l'aile droite était réunie chez mon général (le général Dupont). On ne se doutait pas qu'il y aurait des couplets. Je fis un gros paquet de mauvais vers, que son domestique fut chargé d'apporter au milieu du dîner. Le général décachète avec empressement, et le voilà de pouffer de rire. C'était toute une relation héroïco-burlesque de l'affaire. Il la lut tout haut, et chacun de rire aussi en se récriant sur la véracité des faits. Je fus vite deviné, et on voulut me faire chanter mon œuvre; mais, pour ne pas recommencer ce qui avait été déjà lu et relu, je chantai une kyrielle d'autres couplets sur le même sujet : cela m'a couvert de gloire à bon marché..... »

Telle est la singulière fatalité de tous ces personnages, artistes par l'imagination, romanesques par le cœur, chimériques par l'esprit, et qui tournent tous, plus ou moins vite, avec plus ou moins de calcul, au culte de la vie matérielle, au désenchantement des chères illusions et à l'adoration du veau d'or. Cela n'empêche pas toute cette correspondance de Maurice Dupin d'être fort amusante et de suppléer, trop abondamment peut-être, à la sécheresse concertée et au défaut absolu d'art que s'est malencontreusement imposé sa fille dans ces préliminaires de sa propre histoire. La fille s'est-elle sacrifiée pieusement au succès du

père? On le croirait vraiment, quand on voit cette plume, si éprouvée et si exercée, qui semble avoir perdu le secret de trouver un milieu entre des phrases telles que celle-ci par exemple : « Disons bien vite qu'on doit pardonner aux grands artistes *de s'être drapés ainsi des nuages de la foudre ou des rayons de la gloire,* » — et d'autres phrases telles que celle-là : « Aurore se retira dans un couvent; c'était l'usage quand on était jeune fille ou jeune veuve, sans parents *pour vous piloter à travers le monde;* » — ou comme cette autre : « O mes chers compatriotes (il s'agit des habitants de la Châtre), *pourquoi êtes-vous si malpropres?...* »

Mais madame Sand n'a pas dit son dernier mot, puisqu'au moment où finit le dernier de ces cinq volumes de son histoire (1er jour complémentaire an X), l'historien n'est pas né. Je n'appelle pas dire son dernier mot, en effet, que de jeter à la société française un certain nombre d'anathèmes enregistrés depuis longtemps dans le bagage romanesque de l'auteur de *Spiridion* et du *Meunier d'Angibaut.* Et tenez, nous nous sommes demandé plusieurs fois, dans le cours de cette rapide étude, pourquoi madame Sand avait entrepris d'écrire une histoire qu'elle déclare sans intérêt, qu'elle écrit *par raison*, non par goût, et où elle ne cherche pas un succès de talent? n'est-ce pas qu'elle a voulu se donner une fois de plus, et cette fois à elle toute seule, une petite satisfaction d'insociabilité toute personnelle? « ... L'immense majorité des femmes du monde, dit-elle quelque part, est une majorité de femmes perdues... » Pouvoir se passer de Valentine et de Silvia, de Fernande et de Geneviève, du vertueux Trenmor et du brillant Leoni pour faire une déclaration de principes aussi consolante, — quelle bonne fortune! madame Sand l'a saisie. L'*Histoire de sa vie* sera-t-elle la satire du monde? nous verrons bien!

II

— 25 MAI 1856. —

J'éprouve, en revenant aujourd'hui, après plus d'un an, aux Mémoires de madame George Sand et à la partie la plus délicate de ces Mémoires, un sentiment que la conscience de mes droits de critique, si peu douteux qu'ils soient, ne sauve pourtant pas de toute amertume. Je vais pénétrer, son livre à la main, dans l'âme même d'un écrivain, d'une femme; et non-seulement dans le secret d'une âme humaine, mais dans l'intimité d'une vie privée, d'une parenté équivoque et troublée, d'une famille dont on nous montre, avec un double orgueil, un des rameaux poussant au pied d'un trône, tandis que l'autre, abrité sous l'échoppe d'un marchand d'oiseaux, végète dans un faubourg de Paris... Telle est la tâche à laquelle la critique nous invite, et que nous n'acceptons pas sans regret. Cette réserve une fois faite, marchons sans crainte. Si *la vie privée doit être murée*, c'est à la condition de respecter elle-même ce mur qui la défend. Si elle le renverse, elle se livre; elle est à la discrétion du public, qui a le droit de se protéger à son tour contre les exemples qu'elle lui donne. Mais, en usant de tous mes droits, je sais leur limite. Malheur à qui la franchit par haine, injustice ou malignité!

La première fois que j'eus à parler des Mémoires de madame George Sand, l'ouvrage formait à peine cinq volumes; il en a vingt aujourd'hui. Publié d'abord en feuilletons, le succès du livre fut médiocre. Les premiers tomes parurent trop longs, les derniers trop peu remplis. Entre les longueurs du début et le vide de la fin, les volumes interme-

diaires causèrent quelque scandale, pas assez pour le succès. On les lut comme se lisent des romans par feuilletons, sans beaucoup de suite ; on les jugea comme se jugent les œuvres légères, sans beaucoup de justice. Aujourd'hui quel sera le sort du livre depuis qu'il a pris une forme plus sérieuse? Quelle est sa valeur véritable? Quelle place occupera-t-il dans la série des œuvres de l'auteur et dans notre littérature contemporaine? Ce sont ces questions que je veux rapidement examiner dans cette étude.

Marquons d'abord l'étrange disproportion qui caractérise cette volumineuse autobiographie. L'ouvrage, disons-nous, a vingt volumes. Madame Sand ne vient au monde qu'à la page 208 du tome VI. « ... Cet accident de quitter le sein de ma mère m'arriva à Paris, dit-elle, le 16 messidor an XII (5 juillet 1804), un mois juste après le jour où mes parents s'engagèrent irrévocablement l'un à l'autre. » Son père avait alors vingt-six ans, sa mère en avait trente. Du tome VI au tome XI (de 1804 à 1817), c'est l'histoire des treize premières années de l'auteur. L'enfant grandit parmi toutes sortes de vicissitudes privées, reflets de la grande histoire du temps. Son père la conduit en Espagne dans le palais du prince Murat. Il revient mourir à Nohant, d'une chute de cheval, en 1808. La mère et la grand'mère se disputent l'éducation de la jeune fille. Les deux volumes suivants nous mènent jusqu'en 1820, deux années de séjour au couvent des Anglaises, années de bonheur, de dévotion et de « diablerie, » tout un récit supérieur et charmant. A seize ans, madame Sand revient sous le toit de sa grand'mère. Elle se marie au quinzième volume (septembre 1822), fait un voyage aux Pyrénées, où elle recueille ses impressions : « C'est très-joli, Tarbes, écrit-elle, mais mon mari est toujours de bien mauvaise humeur... » Au volume suivant, la brouille est complète. Nous arrivons ainsi au tome XVII, par où commence, en 1831, l'histoire du romancier devenu

tout à coup célèbre, et de la femme qui s'exerce à être libre. Les derniers volumes sont l'historique de cette liberté jusqu'aux approches de 1848; mais ces dix-huit années, les plus agitées et les plus remplies dans l'existence de madame Sand, ne tiennent pas plus de place dans son livre que les préliminaires de sa naissance, et elles en tiennent trois fois moins que l'histoire de son enfance, de sa première jeunesse et de son éducation. N'y a-t-il pas quelque raison à cela?

Disons avant tout que ces Mémoires de madame Sand, malgré les imperfections de quelques parties et la négligence trop manifeste de la forme, méritent plus d'attention que le public ne leur en a donné jusqu'à ce jour. Lu avec quelque suite, le livre est agréable et il paraît sérieux; il a un but, il veut prouver quelque chose, et cette disproportion même que j'y remarque est un des moyens, je n'ose dire un des artifices de la thèse que soutient l'auteur, sans se l'avouer peut-être, mais sans parvenir non plus à la déguiser.

Quand on écrit une biographie historique ou littéraire, on n'a guère besoin de dire pourquoi on a préféré tel personnage à tel autre, et personne non plus ne songe à vous demander compte de votre préférence. Tout au plus la critique peut-elle s'amuser de votre choix, s'il est ridicule. L'histoire pourtant n'a pas les mêmes dédains que la poésie, elle n'exclut pas Childebrand. Mais, si c'est votre vie même que vous racontez, un caprice d'imagination n'y suffit plus. Le public demande une bonne raison. Presque tous les auteurs de Mémoires l'ont donnée. Saint Augustin se confesse à Dieu lui-même devant les hommes : « ... *Angusta est domus animæ meæ; ruinosa est, refice eam...* » Jean-Jacques Rousseau « veut montrer à ses semblables *un homme dans toute la vérité de la nature.* » D'Aubigné dit à ses enfants : « Je vais vous raconter ce que j'ai fait de bon et de mauvais, comme si je vous entretenais encore sur mes genoux... »

César, Retz, Hamilton, Saint-Simon, madame de Staal, écrivent les guerres, les troubles, les intrigues et les corruptions de leur temps. Tous ces livres célèbres ont une raison d'être. La personnalité n'y fait pas défaut assurément : un certain intérêt public l'agrandit et la relève. Mais, je le demande, qui peut pousser une femme de sens et d'esprit, d'une origine illustre, d'un talent renommé, une femme mariée, deux fois mère et qui écrit son âge à toutes les pages de son livre, — qui peut la contraindre à livrer au public la chronique intime de sa famille, avec toutes ses misères les plus secrètes, si ce n'est l'appât d'une spéculation intéressée ou le besoin d'une apologie personnelle aux dépens des siens ? Entre ces deux motifs, je choisis naturellement celui que j'ai le moins de peine à supposer. Madame Sand a été sévèrement jugée depuis vingt-cinq ans ; aujourd'hui elle se rend justice à son tour. On l'a impitoyablement attaquée ; elle se défend. Son livre n'est pas une spéculation, c'est un plaidoyer.

Madame Sand ne dit nulle part, il est vrai, qu'elle a le projet de se défendre aux dépens des siens, et même elle dit quelque part le contraire : « ... Nous faisons notre propre vie à certains égards ; à d'autres égards, *nous subissons celle que nous font les autres*. J'ai raconté ou fait pressentir de mon existence tout ce qui y est entré par ma volonté ou tout ce qui s'y est trouvé attiré par mes instincts. J'ai dit comment j'avais traversé et subi les diverses fatalités de ma propre organisation. C'est tout ce que je voulais et devais dire. Quant aux mortels chagrins que la fatalité des autres organisations fit peser sur moi, ceci est l'histoire du *secret martyre* que nous subissons tous, soit dans la vie publique, soit dans la vie privée, *et que nous devons subir en silence...* » Voilà, il faut l'avouer, un singulier résumé des vingt volumes que l'auteur d'*Indiana* a remplis de confidences de toute espèce sur ses ancêtres, ses parents, ses maitres, ses domestiques, ses compagnes de tous les âges, ses conseils, ses

amis, sur tous ceux qui ont eu affaire à elle, de près ou de loin ! Je sais qu'au moment où madame Sand vient s'établir définitivement à Paris, quand elle entre dans la célébrité et la liberté, et quand commence pour elle ce qu'elle nomme quelque part « *su vie de gamin* », je sais qu'à ce moment, sans doute parce qu'elle se sent plus responsable de ses actions, elle en trahit plus rarement le mystère, et que, comme elle est plus libre et partant plus exposée, elle est plus discrète. Mais cela ne prouve rien contre l'intention qui ressort pour moi de tout son livre, l'intention de défendre sa personne en signalant les circonstances au milieu desquelles s'est écoulée sa première jeunesse, les influences qui l'ont dominée jusqu'à vingt-cinq ans, et l'étrange éducation qu'elle a reçue. Le livre de madame Sand est, à proprement dire, le journal de cette éducation ; c'est l'histoire de sa vie tant que sa vie ne lui appartient pas, histoire sincère et vraiment sérieuse. Quand madame Sand est maîtresse de ses actions, pourquoi ne dit-elle plus rien ? Est-ce parce qu'elle ne peut plus, à ce moment-là, accuser qu'elle-même des incroyables agitations de sa destinée ? Est-ce parce qu'elle comprend que le récit d'une existence aussi « incomprise » que la sienne ne peut être utile à personne ? Est-ce pudeur de femme ou discrétion de mère ? Ou n'est-ce que l'ajournement d'une tâche délicate qu'elle se réserve d'achever un jour, comme quelques lignes de sa Conclusion peuvent le faire croire ? Je ne sais ; mais, quel que soit le motif qui arrête ainsi tout à coup, au XVII[e] volume de son histoire, des confidences qui s'épanchent avec une abondance si intarissable dans tous les autres, l'intention apologétique qui a inspiré l'œuvre entière ressort de ce rapprochement même. Quand il s'agit de chercher les causes extérieures qui l'ont entraînée en dehors des voies régulières, madame Sand dit tout et sans réserve ; — quand il faudrait peut-être s'accuser elle-même, elle ne dit rien. Est-ce assez clair ?

Maintenant, en effet, tout s'explique dans la destinée de madame Sand, ou, pour mieux dire, tout s'explique dans son livre, même ces prolégomènes interminables qui nous font remonter jusqu'à l'électeur Auguste II, roi de Pologne, un de ses ancêtres; même ce portrait, si peu flatté par instants, du maréchal de Saxe, son bisaïeul. Tout s'explique, même la grand'mère qui fait collection de couplets scandaleux et « de satires sanglantes contre Marie-Antoinette et ses favoris; même « l'ardente et infortunée » Sophie-Victoire Delaborde, la fille du marchand d'oiseaux, qui passe des ennuis d'une protection opulente à ce jeune amour d'où résulte un matin « l'accident du 5 juillet 1804 » (la naissance de notre auteur). Oui, tout cela s'explique sous la plume de madame Sand, et bien d'autres choses! Ce que j'attribuais, il y a un an, tantôt à l'orgueil du sang, tantôt à une manie de sincérité, j'y vois aujourd'hui un parti pris d'apologie rétrospective. Quand madame Sand parle si longuement de ses ancêtres, c'est pour donner raison à la théorie qu'elle développe, dans le IVe volume de son histoire, sur ce qu'elle appelle la « grande influence de l'hérédité d'organisation. » Et de même, quand elle étudie sa vie propre dans celle de tous ses parents, quand elle écrit *comme on mange par raison*, dit-elle, *et sans éprouver aucun appétit*, n'est-il pas visible qu'elle obéit à une sorte d'instinct de défense personnelle, qu'elle cherche tristement tout en dehors d'elle-même l'explication de sa destinée? « ... Toutes les existences sont solidaires les unes des autres, écrit-elle, et tout être humain qui présenterait la sienne isolément, sans la rattacher à celle de ses semblables, n'offrirait qu'une énigme à débrouiller. La solidarité est bien plus évidente encore lorsqu'elle est immédiate *comme celle qui rattache les enfants aux parents*, les amis aux amis du passé et du présent, les contemporains aux contemporains de la veille et du jour même... Ces pre-

mières impressions, quand elles ont été vives, ont une importance énorme, et tout le reste de notre vie n'en est souvent que la conséquence rigoureuse... » Ce sont là des idées très-justes, je le reconnais; mais il n'en faudrait pas abuser.

Madame Sand a exercé avec rigueur ce droit de justice domestique qu'elle s'attribue. Elle a conduit avec une habileté supérieure, un sang-froid imperturbable, une mémoire infaillible, ce procès intenté aux « existences solidaires, » aux influences de famille et aux souvenirs amis. Elle n'a rien épargné, rien omis, rien déguisé, rien oublié. Malheur à qui s'est trouvé sur son chemin, du jour où elle est entrée dans la vie, bien qu'elle y soit entrée en musique, comme elle le raconte[1]. Malheur à vous tous qui l'avez nourrie, élevée, protégée, assistée de vos conseils, soutenue de vos leçons, guidée bien ou mal par vos exemples, malheur! S'il y a un jour où madame Sand quitte son mari, sa maison, ses enfants, et s'en va vivre en garni « et en gamin » dans quelque mansarde de Paris, malheur à vous dans le présent et dans l'avenir! Vous étiez tous responsables! Non qu'elle emploie jamais le ton de la colère; elle n'accuse personne, elle ne récrimine jamais; elle n'a ni prévention ni rancune, ni mauvais sentiments d'aucune sorte. Que dire de plus? Elle est une très-bonne fille qui aime beaucoup ses parents, mais qui a tout vu et qui dit tout, véritable « enfant terrible » de l'autobiographie, à la voix douce, au front candide, à l'œil caressant; mais sincère à outrance et indiscrète sans merci : c'est là son défaut. « Cet âge est sans pitié! » Madame Sand écrit ses Mémoires (je ne parle que de la partie

[1] « ... Mon père jouait sur son fidèle violon de Crémone (je l'ai encore, ce vieux instrument au son duquel j'ai vu le jour) une contredanse de sa façon; ma mère, un peu souffrante, quitta la danse et passa dans sa chambre... Au dernier *chassez-huit*, ma tante Lucie entra dans la chambre de ma mère et tout aussitôt s'écria : « Venez, venez, Maurice, vous avez une fille!... » (Tome VI, p. 219.)

sérieuse, celle qui nous occupe aujourd'hui et abstraction faite, une fois pour toutes, de ses tirades philosophiques et de ses déclamations humanitaires), elle écrit, disons-nous, les Mémoires de sa jeunesse avec la naïveté de l'enfant qui raconte, on dirait presque avec l'insouciance d'un témoin désintéressé. Ne lui demandez pas pourquoi elle est si calme dans une confidence si personnelle! C'est sa nature. Elle est une douce entêtée. « Les religieuses de mon couvent, dit-elle, m'ont toujours trouvée d'une douceur inexplicable au milieu d'un insurmontable entêtement. » Sa mère l'appelait *Sainte Tranquille.* Plus tard son mari la jugeait « idiote. » — « ... Il n'avait peut-être pas tort, écrit-elle, et peu à peu il arriva, avec le temps, à me faire tellement sentir la supériorité de sa raison et de son intelligence, que j'en fus longtemps écrasée et comme hébétée devant le monde. Je ne m'en plaignis pas. Deschartres (son précepteur) m'avait habituée à ne pas contredire violemment l'infaillibilité d'autrui, et ma paresse s'arrangeait fort bien de ce régime d'effacement et de silence... » Madame Sand paraît tenir beaucoup à justifier sur ce point le jugement de son précepteur et de son mari. Elle y revient sans cesse dans le cours de son récit et avec une intention désormais trop évidente. « J'avais l'*air bête,* » dit-elle quelque part. « J'ai fait par distraction ou *par bêtise*, écrit-elle ailleurs, des questions ou des remarques qu'on a crues bien profondes ou bien mordantes. » — « Ce n'est pas par distraction que je pèche (comme écrivain), ajoute-t-elle plus loin, c'est *par ignorance* réelle. » — « Quiconque manque de mémoire, dit-elle encore, ne peut jamais être instruit réellement, *et j'en étais complétement dépourvue.* » — « *N'ayant pas d'esprit du tout*, j'étais insensible à la raillerie, que d'ailleurs je ne comprenais pas toujours... » — « Quoique j'aie toujours eu fort *peu d'esprit*, si peu qu'en ait une femme, elle en a toujours plus qu'un collégien... » etc. Il ne tient

qu'à nous de croire, comme on voit, que madame George Sand, enfant, jeune fille ou jeune mariée, était une vraie sotte, et que cet état d'idiotisme, dans le souvenir duquel elle se complaît, a duré jusqu'au moment où son existence, émancipée par un coup d'éclat, a échappé aux influences de la famille et à la protection du Code civil. Jusque-là, dans cette contrainte où elle a vécu, madame Sand n'était capable que d'une chose : recevoir des impressions (hélas ! la part n'était pas égale entre les mauvaises et les bonnes), les retenir quelquefois, y ranger sa vie, en un mot jouer le rôle d'une subordination fataliste, endormie dans une sécurité sans nuages et dans une ignorance sans responsabilité...

Grâce à cet « idiotisme » de ses vingt-cinq premières années, madame Sand descend insensiblement la pente qui doit la conduire un jour à « cette mansarde du quai Saint-Michel, au bout du pont, en face de la Morgue », où commence pour elle, vers 1831, l'essai de la vie libre et l'apprentissage de la célébrité. Grâce au peu d'esprit de la jeune fille, madame Sand peut croire qu'elle n'est pour rien, pendant ce quart de siècle, dans les vicissitudes ultérieures de sa destinée ; et cette responsabilité de nos actions que subit le plus humble d'entre nous, ce lourd fardeau que nous faisons peser et si durement quelquefois sur le simple apprenti, sur l'enfant de troupe, sur la fille du portier, madame Sand l'écarte triomphalement loin d'elle jusqu'à vingt-cinq ans. Elle était née imbécile, elle a vécu subordonnée.

Ici, je voudrais faire deux parts des influences qui ont agi sur le célèbre auteur de *Lélia* et qui ont entraîné sa vie. Dans l'une, je mettrais ce qu'on pourrait appeler les influences innées, j'entends ses qualités propres et ses défauts, tout ce qui est d'elle, son caractère, ses instincts, ses goûts personnels, sans trop m'arrêter à la théorie des ressemblances héréditaires, et cependant sans l'exclure. Dans l'autre,

nous aurions la parenté, la famille, les amis, les relations, toute action venue du dehors, toute épreuve envoyée par la fortune. Puis, le compte de ces influences une fois fait et leur rapport établi, nous essayerions d'apprécier l'effort de résistance que les unes ont pu opposer aux autres; et si, en effet, avec les seules forces de caractère et d'esprit que la nature lui avait données, madame Sand a soutenu contre la fatalité un combat inégal, si Dieu lui a imposé une tâche supérieure à son énergie, nous reconnaîtrons qu'elle est une victime des hommes et du sort; nous déplorerons avec elle « la singularité de sa position, cette naissance *à cheval* pour ainsi dire sur deux classes, cet amour pour sa mère contrarié et brisé par des préjugés qui l'ont fait souffrir avant qu'elle pût les comprendre; cette éducation qui fut tour à tour philosophique et religieuse, et tous ces contrastes que sa propre vie lui avait présentés dès l'âge le plus tendre. » Si, au contraire, après avoir fait la part de ces obstacles, nous trouvons qu'ils pouvaient être combattus et surmontés, même dans une femme ordinaire, par la puissance de la volonté, nous donnerons tort au plaidoyer de madame Sand. Quoi qu'il arrive, soit que nos conclusions l'absolvent, soit qu'elles la condamnent, cette étude aura sa moralité. Si l'éducation a poussé, je ne dis pas au mal, mais à une situation hors de toute règle, une femme si admirablement douée, c'est aux parents, c'est aux familles que s'adressera ma morale. Si madame Sand s'est volontairement exilée de cette vie sociale dont elle dit quelque part, avec un accent de regret si rare sous sa plume : « Ah! si j'avais eu à Nohant cette adorable compagne (sa cousine Clotilde), je n'aurais peut-être jamais lu tant de belles choses, *mais j'aurais aimé et accepté la vie !* » — si, dis-je, madame Sand est un exilé volontaire dans cette vie d'exception qu'elle a choisie par haine ou dégoût de la vie régulière, — ma morale sera contre elle.

III

— 3 JUIN 1856. —

Cherchons, disions-nous, dans la destinée de madame George Sand, ce qui appartient à l'influence de son éducation et de sa famille, et ce qui est le fait de son caractère et de son instinct; cherchons ce qu'elle y a mis de son propre fond et ce qui lui est venu du dehors. Faisons la part de sa volonté et celle de sa fortune.

Madame George Sand était née romanesque. Elle a trouvé le roman dans sa famille; elle l'a mis dans sa vie; elle aurait voulu le mettre dans la société. Dans ces trois termes se résume toute son histoire.

Je ne juge point ici l'auteur de *Valentine*, de *Lélia* et de *Spiridion*. C'est sa vie que nous avons désormais à étudier, non ses livres. Madame Sand aurait pu ne pas écrire un seul roman : elle n'aurait pas été moins romanesque. Et, de même, des écrivains d'une vie très-correcte et d'une imagination très-réglée, célèbres dans le genre où madame Sand a excellé, ont fait comme elle des chefs-d'œuvre, sans les payer du repos de leur existence. Il y a le romanesque qui s'écrit et le romanesque qui se pratique. L'un peut très-bien aller sans l'autre. Madame Sand les a conciliés tous les deux.

Si je tenais à recueillir, dans le livre même que j'analyse, tous les signes de cette prédisposition romanesque qui la distingue, il y faudrait beaucoup de temps. Madame Sand consacre plusieurs chapitres à l'histoire de ses poupées, et, chemin faisant, elle nous fait celle de ses rêves enfantins. Le roman l'a prise au berceau. « Je voyais tous les objets

doubles, écrit-elle, circonstance qu'il m'est impossible d'expliquer. » Plus tard, et quand il lui fallait encore monter sur une chaufferette pour grimper sur les fauteuils, elle racontait toute sorte d'histoires dont le caractère particulier était de ne jamais finir. Sa tante impatientée lui disait : « Eh bien, Aurore, est-ce que ton prince n'est pas encore sorti de sa forêt? » *Corambé* vint ensuite. Corambé est le héros de la seconde enfance de madame Sand, entre le prince Chéri et le couvent. Il résume pendant quelques années, comme elle le dit elle-même, toute sa vie morale, sa religion et sa poésie. Qu'était-ce donc que Corambé? « ..... Comme ma grand'mère n'avait eu qu'un soin, dit-elle, celui de combattre en moi le penchant superstitieux, je ne pouvais croire aux miracles, et je n'aurais pas osé croire non plus à la divinité de Jésus..... » Corambé avait remplacé Jésus. Le nom n'était rien ; c'était un assemblage fortuit de syllabes comme il s'en forme dans les songes. La chose était tout. La pureté du Christ, la beauté de l'ange Gabriel, la grâce d'Apollon, la sagesse de Pallas, la jeunesse d'Hébé, que sais-je? ce phénix des fantômes réunissait toutes les qualités dont une seule aurait suffi à un dieu. Si Corambé n'avait aucun sexe, comme le remarque l'auteur, c'est qu'il était une pure abstraction, une abstraction que la jeune fille habillait pourtant, suivant la tournure de ses pensées, tantôt en femme comme la chaste Diane, tantôt en homme comme le vieil Orphée.

« Il me fallait un monde de fictions, écrit-elle, et je n'ai jamais cessé de m'en créer un que je portais partout avec moi... *Toute ma vie j'ai eu un roman en train dans ma cervelle.* » Sa mère s'en amusait, non sans y résister quelquefois; car la fille du marchand d'oiseaux était une femme de bon sens, à ses heures : « Tes belles phrases m'ont bien fait rire, lui disait-elle un jour que l'enfant lui avait montré *la lune labourant les nuages, assise dans sa nacelle d'ar-*

gent... mais j'espère que tu ne vas pas te mettre à parler comme cela? » — « Ah ça, lui disait d'un autre côté son frère Hippolyte (il avait, lui aussi, le démon du roman), ah ça, c'est donc une maladie que nous avons dans le sang? Tu pioches donc aussi dans le vide? tu rêvasses donc aussi comme moi?... » Hippolyte avait beau dire, sa sœur continuait de rêver à l'âge où l'on saute à la corde, et elle évoquait Corambé au lieu de songer à Croquemitaine. Le mal n'était pas grand. Mais, chose étrange! l'instinct romanesque s'allie chez elle, dès l'âge le plus tendre, avec ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit fort, et sa « rêvasserie » n'exclut pas, même à cette époque, un certain entraînement d'habitudes et d'occupations peu féminines que nous retrouverons plus tard. A cinq ans, le doute lui vient sur l'authenticité du petit Père-Noël. « Il me sembla, dit-elle, que ce devait être ma mère qui mettait les gâteaux dans mon soulier. » — « On nous reprochait nos jeux de garçon, dit-elle ailleurs; et il est certain que ma cousine et moi nous avions l'esprit avide d'émotions viriles. » Mais le divin Corambé n'y perdait rien. Le roman à tout bout de champ, la songerie tout éveillée, l'hallucination à perte de vue, se glissaient partout, même dans un conte de Berquin. Sa mère lui lisait-elle un de ces innocents petits livres : « ... Peu à peu, dit madame Sand, je perdais le sens des phrases que lisait ma mère; sa voix me jetait dans une sorte d'assoupissement moral où il m'était impossible de suivre une idée. Des images se dessinaient devant moi et venaient se fixer sur l'écran vert (entre le feu et elle) C'étaient des bois, des prairies, des rivières, des villes d'une architecture bizarre et gigantesque, comme j'en vois encore souvent en songe... Un jour ces apparitions devinrent si complètes, que j'en fus effrayée et que je demandai à ma mère si elle ne les voyait pas... Elle me secoua sur ses genoux en chantant pour me ramener à moi-même... »

Franchissons quelques années. Notre jeune héroïne a douze ans. Nous sommes en 1815. Napoléon est tombé du trône des Cent-Jours. Corambé règne encore. « ... J'étais absorbée dans de longues rêveries où je ne voyais pas clair... Une fois je songeai que j'emportais à travers l'espace l'Empereur (déchu) et que je le déposais sur la coupole des Tuileries. Là, j'avais un long entretien avec lui... Il m'ouvrit son cœur et m'avoua qu'il avait commis beaucoup de fautes par un trop grand amour de la gloire; mais il me jura qu'il aimait la France et que désormais il ne songerait plus qu'à faire le bonheur du peuple. Sur quoi je le touchai de mon épée de feu qui devait le rendre invulnérable... » — « Il est fort étrange, ajoute l'auteur, que je fisse ces rêves tout éveillée, et souvent en apprenant machinalement des vers de Corneille ou de Racine que je devais réciter à ma leçon... » Et, en effet, c'est là le caractère singulier de ces extases romanesques qui dominent l'enfance de madame Sand et qui tourmentent sa jeunesse comme elles ont rempli sa vie. L'hallucination chez elle n'est pas le produit d'une surexcitation laborieuse de son cerveau. L'enfant ne la cherche pas. Le rêve la fatigue. Il s'impose à sa volonté. Cette transformation fantastique du monde réel l'excède plus qu'elle ne l'amuse, et, si nous n'avions à signaler que ces premières manifestations de l'esprit romanesque dans la vie de madame Sand, nous n'aurions qu'à la plaindre d'une disposition dont elle déclare qu'elle a beaucoup souffert, et à laquelle nous avons dû au contraire, nous tous qui avons lu ses livres, de si vives et de si incomparables jouissances.

Et maintenant n'attribuerons-nous qu'à un instinct individuel cet entraînement romanesque dont madame George Sand nous raconte la longue histoire? J'ai dit qu'elle avait trouvé le roman dans sa famille, et ici je m'explique : le roman dans les livres, c'est tout ce qu'on veut, même le

vrai ; — dans la vie, c'est ce qui est faux, chimérique, anormal, tout système hostile à l'expérience, tout paradoxe imposé à la pratique, l'exception devenue la règle, l'absurde passant du rêve dans la réalité. Voilà ce que j'appelle le roman dans la vie réelle ; la famille de madame Sand en est pleine, sa parenté s'y rattache par toute sorte de liens héréditaires, son éducation tout entière y est livrée. Il y a autant de roman dans l'éducation d'Émile que dans le *Meunier d'Angibaut*. La direction donnée aux idées et aux habitudes de madame George Sand, enfant et jeune fille, est dans son genre aussi folle que le plus insensé de ses rêves. Cette madame Dupin de Francueil, sa grand'mère, est un esprit fort d'une espèce étrange. Elle a comme une incrédulité de sentiment. Voltairienne à ses bons moments, on la voit, depuis la mort violente de son fils (le père de madame Sand), pousser la religion du regret maternel jusqu'à une sorte d'athéisme douloureux, plein de récriminations et de rancune. Non-seulement elle le pratique, mais elle le professe. « Ma bonne maman m'avait empêchée de croire, écrit naïvement madame Sand, et cependant elle m'avait ordonné de communier... » Tout le monde a lu le récit de cette première communion. On se rappelle aussi comment madame Sand raconte la première messe à laquelle il lui fut donné d'assister, dans la chapelle de son village. « ... Ma grand'mère me demandant ce que j'avais vu : « J'ai vu, lui « dis-je, le curé qui déjeunait tout debout devant une « grande table et qui de temps en temps se retournait pour « nous dire des sottises. » Je m'empresse de dire qu'il n'y a là, sous la plume de madame George Sand et contrairement à l'opinion qu'on s'en fit autrefois après une première lecture, aucune intention de dénigrement. Plus tard, quand elle sera au couvent des *Anglaises*, madame Sand parlera tout autrement des cérémonies religieuses ; et même une sorte de tendre ressouvenir de sa subite et éphémère con-

version la sauvera presque toujours, dans la suite, de toute profession d'impiété systématique. Mais ici, quand elle parle de sa première éducation, elle raconte ce qu'elle a vu, ce qu'elle a fait, et ce n'est pas sa faute si elle est obligée de mêler, pour être vraie, beaucoup d'indécences de ce genre à l'histoire de madame Dupin.

Comment échapper d'ailleurs à ce double joug que font peser sur elle, ensemble ou tour à tour, mais jamais d'accord, sa grand'mère et sa mère? Jusqu'au moment où elle entre au couvent, madame Sand appartient sans répit à l'une et à l'autre; jusqu'à quatorze ans, sa vie est *à cheval*, comme elle le dit elle-même sur ces deux influences contraires qui se disputent son cœur, son intelligence et sa pensée. La grand'mère, qui habite un castel berrichon, la domine par la distinction aristocratique de ses manières, son philosophisme intolérant, sa douceur impérieuse, son expérience exclusive, sa vie discrète et solitaire. Sa mère, qui faisait son lit, balayait sa chambre, écumait son pot et qui ne se piquait pas, dit l'auteur, « d'une vaine et inutile orthographe, » sa mère a d'autres moyens d'agir sur l'enfant et sur la jeune fille : la tendresse sans mesure, la sincérité sans frein, l'éclat de la voix, le geste irrésistible, le mépris plébéien de la société régulière, le goût des chiffons, des plaisirs bruyants et des rues populeuses... « Je suis Parisienne dans l'âme, disait-elle; tout ce qui rebute les autres de Paris me plait et m'est nécessaire. Je n'y ai jamais trop chaud ni trop froid. J'aime mieux les arbres poudreux du boulevard et les ruisseaux noirs qui les arrosent que toutes vos forêts où l'on a peur et toutes vos rivières où l'on risque de se noyer. . Paris me fait l'effet d'être toujours en fête, et ce mouvement, que je prends pour de la gaieté, m'arrache à moi-même. Vous savez bien que le jour où il me faudra réfléchir je mourrai... » Telles étaient ces deux femmes, l'enfant entre elles deux. La grand'mère voulait habil-

ler sa fille à l'ancienne mode et lui tailler des robes dans ses vieilles douillettes ; la mère la coiffait à la chinoise. En 1814, quand les Bourbons rentrent en France : « *Voilà nos cousins sur le trône*, dit la grand'mère à sa fille avec un mélange d'orgueil et de dépit. — Tu ne seras jamais à ta place dans ce monde-là, » lui dit sa mère. J'abrége le détail de cette lutte. La discorde est partout, l'antipathie sans remède, l'incompatibilité absolue. L'enfant, tiraillée entre ces deux influences également chères, également exclusives, ne sait plus à quel saint se vouer. Elle tombe sous la main de Rose, celle qu'on appelle « sa bonne, » et sous la férule de Deschartres. Rose est une fille bavarde, qui a la main encore plus prompte que la parole. Deschartres, fermier et *factotum* de madame Dupin et professeur d'humanités de madame Sand, un jour que sa rêveuse écolière se révolte contre le rudiment, lui jette un dictionnaire à la tête...

C'est un étrange personnage que ce Deschartres. Madame George Sand l'a peint de main de maître, et je ne sais pas un personnage plus original dans aucun de ses romans. Elle a mieux fait encore que de le peindre, elle l'a aimé, elle l'a défendu ; elle n'en parle jamais qu'avec une sorte de gaieté respectueuse et attendrie. Un jour même qu'après la mort de madame Dupin, dans un règlement de comptes et en plein conseil de famille, la probité administrative de Deschartres allait être mise en cause, madame Sand fait un noble mensonge pour le sauver. « Elle a menti ! elle ment ! criait la mère. Une dévote ! une philosophailleuse ! Elle ment et se vole elle-même !... » La mère avait raison : l'héroïsme de madame Sand lui coûtait dix-huit mille francs, mais il sauvait Deschartres, qui n'était coupable que de négligence. Comptable malheureux, Deschartres était un précepteur détestable, matérialiste incorrigible, pédant à dire d'expert, esprit violent et chimérique, discuteur intarissable, lourd plaisant, chasseur acharné, musicien ridicule, savant in-

complet, d'une vanité exubérante, et avec cela doué de la physionomie la plus rébarbative et du ton le plus rogue; — tel était le directeur que madame Dupin avait donné à sa petite-fille. Où tout autre eût échoué, ce butor avait réussi; du moins il s'était fait aimer. J'en sais la raison; elle honore madame Sand : Deschartres au fond était un homme de cœur. « Ce dogue hargneux, écrit-elle admirablement, était un chien fidèle; et, mordant tout le monde, se laissait tirer les oreilles par l'enfant de la maison, » — sauf à prendre rudement sa revanche.

Il y avait bien encore une autre raison à cette préférence de la jeune fille pour le vieux pédagogue : Deschartres, sans le vouloir peut-être, caressait ses goûts, Il flattait, non par complaisance, mais par engouement de ses propres idées, l'irrésistible « excentricité » qui était le fond de cette jeune nature. On ne rêve pas toujours de Corambé, surtout à seize ans. Deschartres lui faisait alors monter des chevaux fougueux; il la conduisait à la chasse aux cailles. « Mes jupes, dit-elle, gênaient sa gravité de cuistre. » Il lui avait fait adopter le sarrau masculin, le pantalon garni de boutons d'argent, la casquette et les guêtres. Chirurgien de son état, il avait commencé avec elle un cours d'anatomie. « Le temps nous manqua, dit l'auteur, *pour aller plus loin* que la théorie de la charpente osseuse; » mais un squelette tout entier resta longtemps étendu sur la commode de la jeune fille, qui finit par s'habituer à cet étrange compagnon de ses études et de son sommeil.

C'est ainsi que sous toutes les formes, même les plus bizarres, et indépendamment de sa disposition naturelle, le roman entrait dans sa jeunesse et dans sa vie. Aussi n'avait-il pas grand tort, à mon avis, cet archevêque d'Arles, l'oncle de madame Sand par bâtardise, quand il disait à sa nièce, sortie du couvent et devenue, à dix-sept ans, une maîtresse de maison sous la direction de Deschartres, pen-

dant la dernière maladie de sa grand'mère : « ... Prends garde ! tu étais dans le bon chemin... A présent, *tu bats la breloque!* Tu montes à cheval, tu chantes de l'italien, tu tires le pistolet... Il faut que je te confesse ! » La confession n'y pouvait plus rien : madame Sand avait traversé le couvent comme une aventure, beaucoup plus occupée d'abord de ses visites au souterrain *pour la délivrance de la victime,* de ses promenades sur les toits et des mille exigences de la « diablerie, » que de tout autre devoir plus sérieux. Sa grand'mère ne l'avait cloîtrée qu'à contre-cœur, pour la soustraire quelque temps à l'influence de sa bru, et elle lui avait su mauvais gré de s'y plaire. Madame Sand n'avait pas trouvé le roman au couvent des *Anglaises* : elle l'y avait apporté ; le fidèle Corambé l'avait suivie. « Vous me paraissez une personne fort dissipée, » lui avait dit dès le premier jour sa maîtresse de classe. C'était en 1817; elle avait quatorze ans. A peine entrée, elle écrit son premier roman, sous le nom de *Fitz-Gérald,* un amoureux très-orthodoxe et peu amusant ; l'année suivante, elle était dévote.

L'histoire de la dévotion de madame Sand est trop curieuse à lire et trop impossible à résumer, pour que j'essaye d'en donner, dans cette simple étude, un récit même abrégé; il me suffira d'en marquer le caractère. Madame Sand raconte fort au long *comment la chose arriva.* La grâce entre en elle non pas tant par le cœur que par les yeux. Le pittoresque y fait plus que le raisonnement, le roman plus que la foi. Un tableau du Titien, représentant Jésus-Christ au jardin des Oliviers, dans le moment où l'ange soutient sur sa poitrine « cette belle tête éperdue et mourante, » avait commencé l'œuvre ; la poésie du saint lieu l'achève. Et puis une étoile perdue dans l'immensité et comme encadrée dans le vitrage *semblait la regarder attentivement...* Et puis un vertige passa devant ses yeux *comme une lueur blanche dont elle se sentit tout enveloppée.* Et puis ses larmes cou-

lèrent *comme une pluie d'orage;* ses sanglots lui brisaient la poitrine. Elle était tombée derrière son banc; elle se releva dévote et convertie. « Ah çà! mon cher *Calepin* (c'était le petit nom qu'on lui donnait au couvent), lui dit un matin la gentille Anna, une de ses compagnes de diablerie; ah çà! qu'est-ce à dire? on jurerait que tu deviens dévote! — C'est fait, mon enfant, lui répondis-je tranquillement. — Pas possible! — Je t'en donne ma parole d'honneur... » Après cela, qui oserait douter de sa conversion? Pour ma part, je crois qu'elle fut très-sincère. Madame Sand pratique la dévotion jusqu'au cilice, elle l'exagère jusqu'à l'effusion du sang; elle jeûne avec volupté; elle se torture avec délices... « Je m'abrutissais, » écrit-elle naïvement, non sans reconnaître pourtant qu'elle grandissait par l'abnégation et le sacrifice. Et puis *la maladie sacrée* passa comme tout passe dans les imaginations romanesques. Troublée d'abord, mais non ébranlée dans sa foi, puis courant après la grâce qui lui échappe, elle arrive à cette seconde période de sa vie religieuse, qu'elle appelle « la dévotion gaie. » Elle savait par cœur quelques pièces de Molière; elle les fit jouer au couvent, où elle eut l'entreprise des représentations dramatiques, et où peut-être trouverait-on, si on le cherchait bien, le germe de cette passion, parfois malheureuse, qu'elle a montrée depuis pour les succès du théâtre. Quoi qu'il en soit, je ne m'étonne pas de son désespoir quand il fallut quitter cette douce vie. Le couvent, comme elle le dit, était devenu pour elle « le paradis sur la terre, » et elle s'en est souvenue quand elle s'est mise à écrire son histoire. Elle parle de ses supérieures, de ses maîtresses, de ses amies, de ses compagnes, un peu trop peut-être à leur gré, mais avec un accent de vérité, de bonne humeur, d'affection et de regret qui ne fait pas moins d'honneur à sa sensibilité qu'à sa mémoire.

Arrêtons-nous ici. Nous avons vu quelle est la fin de cette

étrange éducation quand c'est Deschartres qui succède à l'abbé de Prémord, Rose la rousse à madame Canning, et quand la cravache a remplacé le goupillon. Pendant la longue maladie de sa grand'mère, madame Sand est à peu près libre. Une bibliothèque nombreuse est à sa discrétion. Jean-Jacques Rousseau supplante Corambé. L'auteur du *Contrat social* s'établit en maître dans le cœur de notre héroïne. « La langue de Jean-Jacques et la forme de ses déductions s'emparèrent de moi comme une musique superbe éclairée d'un grand soleil... » Grâce à cette illumination soudaine, la petite-fille de madame Dupin ne s'arrête plus dans la voie où son imagination est emportée. Après avoir rêvé le cloître, elle rêve ce qu'elle appelle « la claustration libre, » la solitude champêtre et la vie au fond des bois. « Je m'isolais par la volonté, à dix-sept ans, de l'humanité présente...» « Par la volonté, » n'oublions pas ces mots-là. Un jeune sceptique, un fanfaron d'athéisme et de perversité, qu'on nous fait connaître sous le nom de Claudius, associe quelque temps ses aspirations à celles de la jeune fille innocente, et il arrive un moment où ce Claudius paraît saisi à un tel point du vertige et de la passion du mal, que notre héroïne est obligée de le mettre à la porte. Mais le trait est resté, le cœur est flétri, l'âme est triste, l'esprit est livré à un découragement amer. « ... De là au dégoût de la vie et au désir de la mort, écrit-elle, il n'y a qu'un pas. Mon existence domestique était si morne, si endolorie, mon corps si irrité par une lutte continuelle contre l'accablement, mon cerveau si fatigué de pensées sérieuses trop précoces et de lectures trop absorbantes aussi pour mon âge, que j'arrivai à une maladie morale très-grave : *l'attrait du suicide.* » Et, en effet, un jour, passant à cheval et à gué un bras de l'Indre, elle essaya de se noyer. Par bonheur Deschartres était là ; et Colette, la jument de madame Sand, une bête très-prosaïque, un moment déroutée par l'impulsion donnée à la

bride, se remit à nager tranquillement et parvint à gagner la rive.

Ce passage de l'Indre marque un point d'arrêt dans l'histoire de madame Sand. Sa grand'mère va mourir ; une nouvelle période de sa vie commence. Nous avons bien encore « la scène du cimetière », pendant la nuit qui précède l'enterrement de madame Dupin, scène incroyable et qu'on dirait empruntée à quelque roman d'Anne Radcliffe ; mais, à vrai dire, l'éducation de la jeune fille est terminée ; encore quelques mois elle sera mariée, et il nous faudra chercher ailleurs les influences qui vont la diriger. En attendant, nous avons montré le roman naissant, begayant, grandissant avec elle, la suivant partout, aux champs, à la ville, à la veillée, à l'école, à l'église, au confessionnal. Nous l'avons montré aussi installé en maître dans la famille Mais n'en avons-nous pas assez dit? madame Sand n'en dit-elle pas trop?... Parce que nous avons blâmé « la sincérité » avec laquelle elle a parlé de ses parents, nous sommes, écrit madame Sand [1], « des critiques de parti pris et des champions de la fausse morale. » La vraie morale, c'est donc de livrer au public toutes les archives secrètes de sa famille, de vider ses portefeuilles, d'amasser la foule, d'ouvrir à deux battants la chambre où repose cette femme *ardente et infortunée* qu'on a eue pour mère? La vraie morale, c'est donc d'écrire : « ... Ma pauvre bonne maman, épuisée, hors d'elle-même, la voix étouffée, les yeux humides et irrités, lâcha le grand mot, l'affreux mot : *Ma mère était une femme perdue*, et moi un enfant aveugle qui voulait s'élancer dans un abîme !... Ce fut pour moi comme un cauchemar. J'avais la gorge serrée... Je voulais me lever... j'étais clouée sur mes genoux, la tête brisée et courbée par cette voix qui planait sur moi et me desséchait comme un vent d'orage. »

[1] *Voir* la note du tome XI, page 215

Nous cherchions le roman... Ah! certes, il n'y a plus à s'y tromper : le roman est là. Nous hésitons pourtant, quand notre droit est d'y marquer la trace des influences domestiques que nous étudions, nous hésitons à tout révéler. Madame George Sand n'hésite pas. Que dis-je? un jour, c'est la mère elle-même qui fait à sa fille tout près de se marier *cette effroyable confidence* (le mot est d'elle) que la grand'-mère avait faite à l'enfant. Mais dans quels termes! avec quel accent! Il faut chercher dans le livre de madame Sand le détail de cette scène douloureuse et terrible. « ..... Tout mon crime est d'avoir aimé. Ah! si je n'avais pas aimé ton père, je serais riche, libre, insouciante et sans reproche.... » La confidence continue longtemps sur ce ton : elle est longue, elle est solennelle. Au moment de finir : « ... Je t'en ai trop dit, je le vois, et à présent tu me condamnes et me méprises en connaissance de cause! J'aime mieux ça! J'aime mieux t'arracher de mon cœur et n'avoir plus rien à aimer après ton père, pas même toi..... »

« — Quant à mon mépris, lui dis-je, en la pressant toute tremblante et toute crispée entre mes bras, vous vous trompez bien. *Ce que je méprise, c'est le mépris du monde*. Je suis aujourd'hui pour vous contre lui, bien plus que je ne l'étais à cet âge que vous me reprochez toujours d'avoir oublié. Vous n'aviez que mon cœur, et à présent ma raison et ma conscience sont avec vous... Pour moi, *votre passé est sacré*, non pas seulement parce que vous êtes ma mère, mais parce qu'il m'est prouvé *par le raisonnement* que vous n'avez jamais été coupable!... »

Madame George Sand défend sa mère; elle a bien raison, mais elle la défend par le sophisme, et c'est là sa faiblesse. Qui accusait Sophie Delaborde avant que sa fille l'eût défen-

due ? Qui la connaissait avant qu'elle l'eût nommée? Une jeune fille, prise au piége d'une riche protection, qui quitte un matin le protecteur pour l'amant et déserte le vieux général pour suivre le jeune aide de camp, nous savons ces histoires-là. Hélas! madame Sand ne les a pas inventées. Le monde les raconte tout bas. Quelquefois il en rit. Nous ne sommes pas de grands saints. Personne ne jette plus la pierre à la Madeleine repentie ; mais personne non plus ne se laisse lapider par la Madeleine impénitente ; personne ne baisse la tête, quand Sophie Delaborde dit à sa fille : « Je n'avais jamais pensé à ce que c'est que votre belle société avec sa morale, ses manières, ses prétentions. Ce que j'en avais vu m'avait toujours fait rire comme très-drôle. J'ai vu que c'était méchant et faux.... » Quant à moi, je ne crois qu'à une sorte de réhabilitation pour ces pauvres filles « qu'enrichit un instant, comme le dit madame Sand, un malheur plus grand que la pauvreté ; » la réhabilitation, c'est le repentir de la coupable et le silence de ses amis. Si vous en cherchez une autre, si vous faite le poëme de la corruption, si vous prenez pour défendre une mère la plume qui a tracé le portrait de *Lélia*, non, vous ne la relevez pas de sa chute ! la défendre ainsi, c'est la condamner !

N'insistons pas. La conclusion à tirer de tout ce qui précède, c'est que madame Sand trouva le roman partout, en elle, autour d'elle, avant de l'aller chercher plus loin, et qu'elle ne résista guère à cette première influence. Loin d'y résister, elle voulut, chose étrange ! y trouver sa règle. Le roman, qui avait été longtemps le jouet de son enfance, le rêve de sa jeunesse, puis sa religion, puis sa morale, devint sa logique. « J'ai dit que les esprits les plus romanesques étaient les plus positifs, et, quoique cela ressemble à un paradoxe, je le maintiens, dit-elle. Le penchant romanesque est un appétit de beau idéal..... » Elle écrit ailleurs : « *Un appétit de logique* commençait à s'éveiller en moi... » —

« J'avais, dit-elle encore, la sauvagerie instinctive d'un esprit très-logique sans le savoir, et très-positif par cela même qu'il était très-romanesque... » Si tout cela signifie quelque chose, c'est sans doute que madame Sand aimait à rédiger en axiomes et à formuler en systèmes les rêves de son cerveau. Mais rien de pire que cette logique des esprits chimériques. Nous le verrons bientôt.

IV

— 11 JUIN 1856. —

Nous avons très-sincèrement recherché jusqu'à ce jour la part des influences extérieures dans la destinée de madame George Sand, et nous sommes arrivés à cette conclusion, qui ressort avec évidence des quinze premiers volumes de son histoire : elle avait été détestablement élevée. Nous touchons à l'époque où nous croyons qu'il est juste de chercher aussi la part de sa volonté dans les étranges vicissitudes de sa vie privée. Madame Sand se marie en 1822, à dix-huit ans. Elle quitte le toit conjugal à la fin de l'année 1830. Il y a donc plus de vingt-cinq ans qu'elle jouit d'une liberté absolue. Voyons ce qu'elle en a fait.

Sur les causes mêmes de son émancipation en 1830, je serai bref. Je n'ai pas à faire un Mémoire sur procès. Je n'oublie pas que, si madame Sand a livré sa vie au public, son mari n'a donné à personne le droit de contrôler la sienne. Il n'a rien provoqué des confidences de sa femme. Nous n'avons ni à l'attaquer ni à le défendre. Il est inviolable pour la critique. Madame Sand a eu, je crois, le tort grave, ne voulant pas tout dire, de nous donner dans plu-

sieurs endroits de son livre de véritables énigmes à deviner. Quel fond pouvons-nous faire, nous qui cherchons consciencieusement la vérité, sur des allégations rédigées en style hiéroglyphique? Suivant nous, pendant ces huit années qui précèdent la rupture, le mari de madame George Sand n'a qu'un tort certain vis-à-vis d'elle : dans cette union où elle rêve le roman, il représente la vie réelle, avec ses désagréments, ses lacunes, ses faiblesses (madame Sand va loin quelquefois dans ses insinuations), mais la vie pourtant telle qu'elle suffit au plus grand nombre des créatures humaines, même les mieux douées. L'auteur de ces Mémoires le reconnaît lui-même, et ses aveux sur ce point méritent d'être recueillis. Ils montrent la part de sa volonté dans sa destinée. Et, par exemple, madame Sand revient très-souvent sur le tort qu'elle a eu de quitter Nohant; « Nohant, dit-elle, d'où je me bannissais par faiblesse et qui se fermait devant moi *par ma faute...* » —. « Le foyer domestique, dit-elle ailleurs, subissait des influences tout à fait anormales; *c'était ma faute...* » — « Mon revenu patrimonial, dit-elle encore, était trop mince pour me permettre de vivre *ailleurs que sous le toit conjugal*, où régnaient des conditions inacceptables... » Quelles étaient ces conditions? Entre celles que madame Sand insinue et celles qu'elle précise, nous prenons naturellement ces dernières, et aucune d'elles ne nous paraît d'une nature insurmontable à une volonté même ordinaire. Quoi! c'est parce qu'un matin madame Sand ne retrouve plus, dans le grand salon de Nohant, le vieux Phanor couché devant la cheminée et allongeant ses pattes crottées sur le tapis (le mari était en train de réorganiser le domaine et de réformer beaucoup d'abus); c'est parce que le vieux paon ne mange plus les fraises du jardin; c'est parce que les appartemens sont mieux tenus, les allées plus droites, l'enclos agrandi; c'est parce qu'on a supprimé quelques bosquets sombres où l'écolière de Deschartres avait si long-

temps promené ses rêveries, — c'est pour toutes ces raisons que madame Sand *se sent écrasée d'un nouveau dégoût de la vie*, comme le jour où elle voulut, jeune fille, se noyer dans l'Indre. La poésie, il est vrai, n'est pas entrée à Nohant avec son mari, et le roman n'a pas signé au contrat. Mais l'ordre, de son aveu même, y a reparu; les enfants y sont nés. Un moment on peut croire que madame Sand va prendre son parti d'être une mère de famille et rien autre chose. Elle se met à coudre; elle fait de sa main toute une layette, et elle remarque même qu'elle était d'une assez jolie force sur le *surjet* et le *rabattu*. D'un autre côté, sa correspondance avec ses amis nous apprend qu'au besoin « elle danse la bourrée, apprécie le lépidoptère, ne méprise pas le calembourg, et qu'elle fait très-bien les confitures. » Voilà bien des talents agréables. Ce qui vaut mieux, madame Sand nourrit ses enfants, elle les élève; elle est vraiment mère. Cela dure huit ans. Pendant huit ans, elle supporte en femme d'esprit et de cœur cette communauté « inacceptable. » ..... « Nous ne disputions jamais sur rien; j'ai trop horreur de la discussion pour vouloir entamer l'esprit d'un autre. Je faisais au contraire de grands efforts pour voir par les yeux de mon mari, pour penser comme lui et agir comme il souhaitait. Mais à peine m'étais-je mis d'accord avec lui, que, ne me sentant plus d'accord avec mes propres instincts, je tombais dans une tristesse effroyable... » Soit; elle a des accès de tristesse. Qui n'en a pas? Elle a *des songes d'âge d'or* que le courant de la vie réelle emporte. Quelle est la jeune femme qui n'en fait pas?

Au demeurant, il faut bien reconnaître que pendant cette seconde épreuve de sa vie subordonnée, madame Sand montre, tout compte fait, beaucoup plus d'intelligence, de raison et de volonté qu'elle n'en accuse; et c'est bien ici le lieu de revenir sur ce certificat d'idiotisme qu'elle se donne si

complaisamment dans plusieurs passages de son livre que nous avons relevés. Madame Sand n'a pas seulement, comme elle le dit, les qualités qui aident à la subordination, et qui peuvent jusqu'à un certain point confondre notre responsabilité dans celle des autres; elle a, et parfois jusqu'à l'excès, les qualités fortes, le courage, le raisonnement, l'obstination, l'impassibilité volontaire devant les dangers, les dégoûts et les souffrances. « Je ne connus jamais, dit-elle, aucun genre de peur. » Quand elle arrive à l'âge de raison, elle est une des personnes de sa famille et de son sexe qui se possèdent le plus. Plus tard, c'est en parfaite connaissance de cause, pour suivre son goût, non par le fait d'une nécessité irrésistible, qu'après huit ans de mariage, à vingt-six ans, mère de deux enfants, elle quitte sa maison, abandonne son mari, son fils, et s'en va courir les aventures. Elle n'est plus une petite fille. Madame Dupin est morte. Deschartres n'est plus là. Sophie Delaborde est à Paris. Le roman est mort tout autour d'elle. Si elle le garde au fond de son cœur, et si elle le met dans sa vie, c'est qu'elle le veut bien. Le mariage y avait mis autre chose dont elle ne veut plus. S'il y a sur terre une liberté morale bien constatée, c'est donc la sienne. Pourquoi se rejeter sur son éducation et sur sa famille? N'avons-nous pas tous à combattre, plus ou moins, les influences extérieures? En sommes-nous moins responsables de notre conduite?

> Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains;
> Mais, Seigneur, notre gloire est en nos propres mains...

Est-ce par hasard la supériorité de son esprit qui exempte madame Sand de toute responsabilité personnelle? Étrange justice de la Providence, qui diminuerait nos devoirs en augmentant nos lumières! Je sais que c'est une doctrine fort à la mode. Autrefois on croyait que le génie « oblige, » comme la noblesse; aujourd'hui on trouve tout simple qu'il

prenne ses licences, et qu'il laisse la vertu, l'ordre et la règle aux petites gens. Le génie s'est fait une morale à lui. Il rêve, nous le verrons tout à l'heure, une société à son image. Il a ses priviléges, comme les gentilshommes d'autrefois; il rosserait le guet si on le laissait faire. Pour revenir à madame Sand, je reconnais qu'elle était née avec une violente disposition pour le romanesque, disposition que ni les leçons ni les exemples de ses premiers guides n'avaient pû corriger; — mais le contre-poids était en elle; Dieu l'y avait mis. Elle est tombée du côté où son goût l'a fait pencher, et par une libre décision de sa volonté.

Je ne dirai rien de plus de sa vie privée. Du jour où elle est libre, madame Sand n'en raconte guère que ce qui est public. Il ne m'appartient pas d'y chercher autre chose. « J'ai vu souhaiter, dit la Bruyère [1], d'être une fille et une belle fille depuis treize ans jusqu'à vingt-deux, et après cet âge de devenir homme. » Toute la vie libre de madame George Sand est résumée dans ces deux lignes. Elle a voulu devenir homme, et elle l'a été peut-être beaucoup plus que la malignité ne le suppose. En menant ce qu'elle appelle sa *vie de gamin*, en mettant des habits d'étudiant (redingote de drap gris, pantalon et gilet pareils, chapeau gris, cravate de laine, demi-bottes à talons ferrés); en vivant ainsi désormais, par instinct et par goût, comme elle l'écrit, « avec des personnes dont elle aurait pu à peu d'années près être la mère, » elle s'est peut-être affranchie, plus qu'on ne le croit généralement, des faiblesses attachées à son sexe. « N'étant pas du tout coquette (c'est elle qui le dit), ayant même une sorte d'horreur pour cette étrange habitude de provocation dont ne se défendent pas toutes les femmes honnêtes, *j'ai rarement eu à lutter contre l'amour dans l'amitié.* » Madame Sand, qui fait partout ailleurs si bon

[1] *Caractères*, chap. III.

marché de son esprit, ne permet pas qu'on soupçonne sa vertu. Ce qu'elle a aimé dans les hommes, « c'est la corde plus franche et plus pleine qu'ils font vibrer dans son intelligence. « Ce qu'elle a préféré, ce sont les rapports « calmes et délicats. » Comme elle défend sa personne, elle défend ses livres. Si sa plume laisse échapper quelque part, dans une extase de lyrisme imprudent, des pages que la corruption commente à son profit, madame Sand réclame; elle s'indigne du commentaire, elle défend l'innocence de *Lélia* contre la grossièreté de ses juges; et, pour comprendre ce qu'on l'accuse d'avoir voulu dire, « elle est forcée, dit-elle, de se faire expliquer des choses qu'elle ne savait pas. » Telle est « la candeur » de madame Sand dans le temps même où la méchanceté publique lui en suppose le moins. Tel est sans doute aussi l'effet de la liberté. Épouse contrainte et subordonnée, l'esclavage l'eût mal conseillée peut-être. Femme libre, elle a pu dire que l'amour est toujours venu expirer à ses pieds, et « qu'elle ne l'a jamais trouvé offensant, parce qu'il était sérieux et respectueux. » Femme libre, elle a pu repousser comme un indigne outrage les calomnies dont elle a été l'objet : « Des gens charitables, toujours prêts à avilir dans leurs sales pensées la mission de l'artiste, ont dit qu'à cette époque et plus tard j'avais eu les curiosités du vice. Ils en ont menti lâchement. Voilà tout ce que j'ai à leur répondre. » Les calomniateurs de madame Sand trouveront que c'est bien assez.

Quant à nous, nous ne cherchons pas le vice ni même l'amour dans la vie de madame Sand. Madame Sand n'a que des amis. Pourquoi la supériorité de l'esprit ne serait-elle pas une protection morale comme la vertu? La vertu est difficile même dans son vrai cadre, une vie correcte; ailleurs, elle est héroïque. Soit! ne cherchons dans la vie de madame Sand que ce qu'elle y met, l'irrégularité sans le vice, le roman sans l'amour, l'exception remplaçant la rè-

gle, le sophisme de l'indépendance individuelle substitué à la morale de tout le monde. Madame Sand avoue tout cela; elle s'en fait gloire. Cela nous suffit pour la condamner, non pour la flétrir. Qu'importe pour l'instruction du prochain que la vie soit pure si la morale ne l'est pas? Qu'importe pour le salut de la société que les actes soient irréprochables, si les principes sont la négation de toutes ses pudeurs et de toutes ses lois? Vicieuse, madame Sand se fût repentie peut-être; l'âge l'eût à coup sûr corrigée; — sophiste, elle mourra dans l'impénitence. « Je suis à cinquante ans, nous dit-elle, exactement ce que j'étais alors (en 1824; elle en avait vingt). J'aime la rêverie, la méditation et le travail; mais au delà d'une certaine mesure la tristesse arrive parce que la réflexion tourne au noir; et, si *la réalité m'apparaît forcément dans ce qu'elle a de sinistre*, il faut que mon âme succombe ou que la gaieté vienne me chercher... »

Là est tout le sophisme de madame Sand : échapper à la vie sérieuse par la gaieté, c'est-à-dire par l'émotion, à la conscience par la fantaisie, à la règle par la passion, à la réalité par le chimérique ou l'impossible. « Moi, j'avais l'idéal logé dans un coin de ma cervelle... Je le portais dans la rue, les pieds sur le verglas, les épaules couvertes de neige, *les mains dans mes poches*, l'estomac un peu creux quelquefois, mais la tête d'autant plus remplie de songes, de mélodies, de couleurs, de formes, de rayons et de fantômes..... » Nous voici ramenés aux premières années de madame Sand, à ces extases qui tiennent une si grande place dans l'histoire de son enfance et de sa jeunesse. Seulement, à mesure qu'elle avance dans la vie, ce n'est plus le fantôme qui vient à elle; elle va à lui, elle le crée à volonté, elle a besoin de le voir partout; et, chose singulière! elle qui se dit intrépide et que nous avons vue calme dans les épreuves les plus émouvantes de sa vie, nous la voyons

perdre le sens tout à coup dans les plus simples. Un jour elle va visiter le collége Henri IV avec l'intention d'y placer son fils. Le censeur lui fait faire le tour de l'établissement. Vous croyez peut-être qu'il n'y a là qu'un incident très-ordinaire dans la vie d'une mère de famille? Tout au contraire : « Ces grandes cours sans arbres, dit-elle, ces cloîtres uniformes d'une architecture moderne, ces tristes clameurs de la récréation, *voix discordantes et comme furieuses des enfants prisonniers*, ces mornes figures des maîtres d'études, jeunes gens déclassés qui sont là, pour la plupart, esclaves de la misère et forcément victimes ou tyrans; tout, jusqu'à ce tambour, instrument guerrier, magnifique pour ébranler les nerfs des hommes qui vont se battre, mais stupidement brutal pour appeler les enfants au recueillement du travail, me serra le cœur, *et me causa une sorte d'épouvante*..... » Je cite cette anecdote entre beaucoup d'autres, mais comme une de celles qui marquent le mieux, dans l'histoire de madame Sand, ce besoin d'échapper à la vérité par l'hallucination volontaire, qui est le mobile de sa vie étrange et le vice de son esprit.

On ne raconte pas une telle vie; madame Sand elle-même ne l'a pas essayé. Une fois sortie de l'histoire de son éducation et de sa famille, elle a écrit comme elle a vécu, un peu à l'aventure, jetant de grandes maximes sur des incidents frivoles et semant d'aphorismes une vie d'exception. Je n'essayerai pas de faire ce qu'elle n'a pas fait ni d'introduire la méthode où elle n'a mis que sa logique, c'est-à-dire un désordre de plus. Je sais que des critiques distingués ont essayé récemment de mettre un peu d'harmonie dans cette confusion [1]; ils ont partagé en trois phases distinctes la vie litté-

[1] M. Armand de Pontmartin dans ses *Nouvelles Causeries littéraires*, et M. Alfred Nettement dans son *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet*, dont nous avons rendu compte dans ce volume.

raire de madame Sand, et chacune de ces phases correspond à une époque de sa vie libre, de 1831 jusqu'à nos jours. Jusqu'en 1836 en effet, c'est-à-dire jusqu'à sa séparation légale avec son mari, madame Sand. prélude au socialisme par « l'insociabilité. » — « Je choquais ouvertement la règle du monde, » nous dit-elle. Elle s'essaye alors, comme je l'ai dit, à mettre le roman dans la société. *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, *Jacques*, *Leone Leoni*, *Mauprat*, etc., sont de cette époque. De 1836 à 1848, elle va plus loin : elle tente de mettre le roman dans la politique avec *Spiridion*, le *Compagnon du tour de France*, le *Meunier d'Angibaut* et quelques autres. Après la Révolution de Février, et nonobstant une surexcitation passagère de ses sentiments démocratiques, le mécompte est grand dans ses illusions et ses espérances; c'est le moment des bucoliques; le socialisme tourne à l'idylle. Madame George Sand prend le chaperon et la houlette; le loup se fait berger. Ses romans ou tout au moins ses drames champêtres, sont de ce temps-là. Cette division de la vie de madame Sand, adoptée par la critique, est commode en effet pour le contrôle littéraire de ses œuvres, et ne manque pas d'une certaine vérité. Dans ses Mémoires, sa vie est loin de répondre à cette symétrie. Et, par exemple, où trouver le moment précis où madame Sand déclare la guerre au mariage et celui où elle devient socialiste? Elle disait, très-jeune femme encore et mariée d'hier : « Le mariage est beau pour les amants et utile pour les saints. En dehors des saints et des amants, il y a une foule d'esprits ordinaires et de cœurs paisibles qui ne connaissent pas l'amour et qui ne peuvent atteindre à la sainteté... » Socialiste, elle l'était, s'il faut l'en croire, à seize ans. « ... Les naïfs raisonnements des *Battuécas* (c'est le titre d'un roman de madame de Genlis) me charmaient, dit-elle; et, chose bizarre! c'est peut-être à l'institutrice de Louis-Philippe que je dois mes premiers instincts socialistes

et démocratiques. » Sur le fait de la propriété, madame George Sand avait eu aussi des dégoûts particulièrement précoces (tome IX, page 85 et suiv.), dégoûts tempérés plus tard, je le reconnais, quand elle est devenue châtelaine de Nohant, par des réserves non moins singulières sous sa plume. « ... J'entendais, dit-elle, ce partage des biens de la terre d'*une façon toute métaphorique;* j'entendais réellement par là la participation au bonheur, due à tous les hommes, et je ne pouvais pas m'imaginer un dépècement de la propriété qui n'eût pu rendre les hommes heureux qu'à la condition de les rendre barbares... » — « ... J'ai cru devoir faire de mon fils un artiste, dit-elle ailleurs, ne pas l'élever *pour n'être qu'un propriétaire,* et cependant ne pas le forcer à n'être qu'un artiste en le dépouillant de sa propriété... » Madame George Sand avait cette fois bien raison, mais elle avait raison contre ses livres. S'il y a une chose qui est frappante en effet dans son histoire, c'est à la fois le désordre de ses idées et leur prétention sophistique, la confusion des sentiments et leur rigueur doctrinale, l'audace des théories et leur impuissance. Madame Sand entre dans la vie libre en « gamin » révolté. Elle commence par tout faire pour assurer des ressources à sa fantaisie, depuis des étuis à cigares jusqu'à des portraits au pastel; elle suit des cours, elle écrit des journaux; on la voit à la bibliothèque Mazarine; elle a sa place à tous les parterres, sa part de toutes les étourderies; et elle rédige un jour par caprice le code de la vie qu'elle mène par insouciance, besoin d'émotion, ennui du joug, attrait de plaisir et de liberté. Chercher autre chose dans sa vie à cette époque et lui supposer un parti bien pris de démolition sociale, c'est la flatter peut-être de la manière qui lui plaît le plus, mais qui me paraît le moins d'accord avec la vérité. Elle a fait la théorie après l'œuvre; elle n'a songé à attaquer la société qu'après s'en être volontairement exclue. Elle n'a

fait la poétique de l'indépendance qu'après en avoir savouré les délices, bien souvent amères; elle n'a pris possession du sol qu'après avoir brûlé ses vaisseaux. On peut médire de la société, c'est une patrie dont un esprit d'élite ne peut s'empêcher de rêver, même pour la combattre. On jouit de la liberté, on n'accepte pas le déclassement.

Telle est donc la double face et la singulière contradiction de cette vie, du jour où le roman y est entré : le caprice sans frein érigé en dogme, l'émotion systématisée, la fantaisie individuelle transformée en loi sociale, l'étourderie habitant des mansardes sous prétexte de poésie, courant les routes ou traversant les mers sous prétexte de dévouement, aujourd'hui pour suivre un poëte en Italie, demain pour accompagner un pianiste aux Baléares ; le dogmatisme masquant la passion, l'éclat du langage couvrant trop souvent des puérilités, l'extase idéale aboutissant, pour n'en citer qu'une, à des scènes telles que celle-ci :

« ... Delatouche était adorable de grâce paternelle, et il se rajeunissait avec nous jusqu'à l'enfantillage. (C'était vers 1832, madame Sand avait vingt-huit ans.) Je me rappelle un dîner que nous lui donnâmes chez Pinson et une fantastique promenade au clair de la lune que nous lui fîmes faire à travers le quartier latin. Nous étions suivis d'un *sapin* qu'il avait pris à l'heure pour aller je ne sais où, et qu'il garda jusqu'à minuit sans pouvoir se dépêtrer de notre folle compagnie. Il y remonta bien vingt fois et en descendit toujours, *persuadé par nos raisons*. Nous allions sans but, et nous voulions lui prouver que c'était la plus agréable manière de se promener. Il la goûtait assez, car il nous cédait sans trop de combat. Le cocher de fiacre, victime de nos taquineries, avait pris son mal en patience, et je me souviens qu'arrivés, *je ne sais ni pourquoi, ni comment*, à la montagne Sainte-Geneviève, comme il allait fort

lentement dans la rue déserte, nous nous occupions à traverser la voiture, à la file les uns des autres, laissant les portières ouvertes et les marchepieds baissés, et chantant je ne sais plus quelle facétie sur un ton lugubre... Je ne sais pas non plus pourquoi cela nous paraissait drôle et pourquoi Delatouche riait de si bon cœur. Je crois que c'était la joie de se sentir *bête* une fois en sa vie. Pyat prétendait avoir un but, qui était de donner une sérénade à tous les épiciers du quartier (ceux qui criaient *vive la réforme!* quelques années plus tard), et il allait de boutique en boutique chantant à pleine voix : *Un épicier, c'est une rose...* « Sont-ils heureux ! me disait Delatouche, en me donnant le « bras à l'arrière-garde, tandis que les autres couraient de« vant en faisant leur tapage ; ils n'ont bu que de l'eau rou« gie, et ils sont ivres ! Quel bon vin que la jeunesse ! et « quel bon rire que celui qui n'a pas besoin de motif !... »

Une rénovation sociale entreprise de si bonne humeur, une réforme menée si gaiement, devaient avoir le succès que nous avons vu. La société française n'a laissé changer ni ses institutions domestiques ni ses mœurs. Madame George Sand a écrit de beaux livres, elle a beaucoup prêché, elle a fait du mal ; — elle n'a pas renversé le Code civil : le mariage a résisté, les femmes ont gardé leurs robes ; elles ont continué à supporter leurs maris et à élever leurs enfants. Disons plus : c'est pendant que madame Sand courait, la nuit, les rues silencieuses du pays latin, que la société française reprenait le chemin des autels. N'exagérons pas la réaction religieuse qui s'est faite si visiblement sous le dernier règne ; ne la nions pas. Les évêques mêmes ont rendu cette justice à la monarchie constitutionnelle. Personne ne s'est fait capucin ; mais personne n'a voulu passer par le *sapin* de madame George Sand.

Dans la politique, l'apostolat de madame Sand a mieux

réussi. Elle a contribué pour sa part (*pro parte virili*) au renversement d'un trône. Elle a été un moment l'Égérie officielle d'une révolution. Les derniers volumes de ses Mémoires qui s'arrêtent aux approches de 1848, sont l'histoire fidèle de ses relations avec quelques-uns des chefs et des organes des partis démocratiques de toutes les nuances. Rien n'est plus curieux et ne mérite mieux d'être connu; mais on lira le livre. Il y faudrait ici un chapitre tout entier que je ne veux pas faire. Madame George Sand a bien l'héroïsme de jeter l'injure au gouvernement tombé en Février. Nous n'avons pas le courage de poursuivre les vaincus de Juin dans sa personne. « ... Mon âme était morte, écrit-elle, *mon espoir écrasé sous les barricades.* » Et cependant madame Sand nous faisait la partie belle dans cette portion de son histoire. Je ne sais rien de plus faux, de plus vide et de plus incohérent que les idées politiques dont elle fait, pendant ces dix ans, la chimère de son esprit, chimère que le sang de deux insurrections n'a pas éteinte. Je ne sais rien, dis-je, de plus vide que cette prédication de madame Sand au profit de la faction socialiste, et rien non plus de plus ridicule (je parle d'après son livre) que le rôle joué par elle dans ce parti. Il est visible pour moi qu'en dépit de son talent admirable ses amis politiques ne l'ont jamais prise au sérieux. Ses livres, on les acceptait pour le mal qu'ils pouvaient faire; ses conseils, ses discours, ses démarches, toute son *ingérence* dans les délibérations des frères et amis, ont le caractère d'une intervention agitée, stérile et dédaignée. Elle est la mouche du coche socialiste. Je ne rends ici qu'une impression. J'omets les détails; mais je ne crois pas me tromper. Madame Sand se venge de ses coreligionnaires politiques, finement, il est vrai, sans trop de malice pourtant, à la manière de Dantan. En général, il n'est guère de ses amis, nommés dans son livre, dont elle n'ait fait la charge après le portrait. Tout le monde y passe,

plus ou moins. Elle dit de Duteil « qu'il était un des hommes les plus charmants qui aient existé, *lorsqu'il n'était qu'à moitié gris.* » — « ... Je ne crois pas que Beyle (M. Stendhal) fût méchant, dit-elle ailleurs; *il se donnait trop de peine pour le paraître.* » — « ... Chopin (le célèbre compositeur) était un résumé de ces inconséquences magnifiques que *Dieu seul peut se permettre de créer*, et qui ont leur logique particulière... *Ainsi qu'une femme fardée*, il déposait le soir, en rentrant chez lui, sa verve et sa puissance pour donner la nuit à la fièvre et à l'insomnie... » — « J'étais forcée de constater, dit-elle ailleurs à propos d'Evérard (M. Michel de Bourges), ce que j'avais déjà constaté ailleurs, c'est que les plus beaux génies touchent parfois et comme fatalement *à l'aliénation.* Si Evérard n'avait pas été voué à l'eau sucrée pour toute boisson, même pendant ses repas, *maintes fois je l'aurais cru ivre...* » Et ainsi des autres.

Résumons cette longue étude. Quelqu'un trouve-t-il maintenant que la petite-fille de madame Dupin de Francueil, née romanesque, cela est vrai, mal élevée, nous l'avons assez dit, mais au demeurant douée de par Dieu d'un esprit supérieur, d'un caractère résolu, d'une volonté très-ferme, maîtresse à dix-sept ans d'une fortune honnête, mariée à un galant homme, — que cette femme n'était pas un peu responsable de sa destinée? Cette question sera notre unique morale en finissant; morale bien douce, on en conviendra, si on songe qu'elle répond à vingt volumes de sophismes.

Tel qu'il est cependant, ce livre restera comme un de ceux où l'auteur a le plus mis de sa personne et de son temps. Il vivra comme le commentaire indispensable d'une étrange destinée, d'une morale dangereuse et d'un beau génie.

Mais M. Michel de Bourges avait bien raison, le jour où il disait à madame George Sand : « *Tu rêves une liberté de l'individu qui ne peut se concilier avec le devoir général!* »

IX

M. Gustave Flaubert, ou le roman réaliste.

— 26 MAI 1857. —

Il est difficile de savoir où va le roman français par le temps qui court. On écrit beaucoup, et il n'est guère de journal ou de recueil périodique qui ne donne son roman au public ; le public lit tous les romans qu'on lui donne. Quelqu'un me disait un jour, voulant caractériser ce genre de progrès qui est particulier à notre époque : « La pyramide s'abaisse, mais elle s'élargit par la base. » Cela est vrai : elle s'élargit tellement, que tout y entre. Tout le monde écrit et sait écrire. Il y a une certaine monnaie courante de style qui passe par toutes les mains et dont s'accommode la paresseuse banalité de notre âge. Qui le sait mieux que les critiques ? Combien d'ouvrages, ceux des poëtes par exemple, qu'il nous serait impossible de distinguer autrement que par la couleur de leur couverture ! Rose, vert, jaune pâle, bleu foncé, la poésie de nos jours affecte toutes les nuances du prisme ; elle ne brille pas par la variété. Le roman non plus. Qu'importe la diversité des aventures ? Le ton est le même.

Les romanciers qui ont fait tant parler d'eux en France, sous le gouvernement de Juillet, n'étaient pas tous des écrivains supérieurs. Il fallait pourvoir à une immense consommation et satisfaire un appétit de lecture insatiable. On allait au plus pressé. Presque tous pourtant avaient leur cachet. Personne n'eût confondu l'auteur de *Mathilde* avec celui des

Mousquetaires, ni la plume élégante qui écrivait *André* avec le crayon vigoureux qui dessinait *Diane de Chivry*. La personnalité de Balzac n'était pas plus contestable que celle de Charles de Bernard. Jules Sandeau, l'aimable écrivain, ne risquait pas d'être oublié à côté d'Alphonse Karr, le conteur sceptique et le railleur impitoyable. Oui, tous ces esprits étaient plus ou moins affligés du mal de l'improvisation. Ils se ressemblaient par la facilité, non par la monotonie. Ils avaient des procédés analogues et des talents divers. Le roman régnait alors. Il parlait en maître. Il traitait avec la société de puissance à puissance, lui infligeait son blâme, la menaçait de ses théories, ne se refusait pas même la perspective d'une révolution... Il a fait beaucoup de mal; il participait pourtant à cette vitalité des époques libres où le mal lui-même est sans cesse corrigé par la discussion et trouve son remède dans le salutaire mouvement donné aux esprits. L'apathie des intelligences est le plus grand auxiliaire de la corruption des âmes. Après tout, il est absurde de croire qu'une société puissante ait péri pour s'être oubliée avec *Lélia* ou s'être trop intéressée au *Chourineur*. Quel qu'ait été le succès des romanciers qui ont amusé ou scandalisé le dernier règne, leur puissance était inférieure à leur talent. Ce qu'il en reste, c'est un souvenir. On ne les relira guère ; mais ils auront vécu. Les historiens de notre littérature contemporaine seront obligés d'en tenir un sérieux compte. On a peut-être trop parlé des romans d'autrefois. Deux ou trois noms exceptés, parlera-t-on de ceux d'aujourd'hui ?

Voici pourtant un roman [1], né d'hier, qu'il n'est pas permis de passer sous silence, d'abord parce qu'un des maîtres de la critique [2] en a parlé avec éloge, ensuite parce que

[1] *Madame Bovary*, par M. Flaubert. Paris, 1857.
[2] M. Sainte-Beuve, dans *le Moniteur* du 4 mai.

l'héroïne du livre, madame Bovary, a eu, comme on le sait, des démêlés avec la justice. Elle en est sortie à son honneur. Malgré tout, cette aventure de police correctionnelle lui donne un air de fruit défendu qui ne nuit pas à un livre, bon ou mauvais. Je suis sûr que *madame Bovary*, qu'on se dispute dans les cabinets de lecture, est aujourd'hui le livre préféré de tous les boudoirs, et qu'il n'est pas une de nos élégantes, partant pour sa terre, qui ne l'ait mise dans son bagage de campagne. Curieuse question, disions-nous un jour, celle de savoir ce qu'il entre d'honnêtes suffrages dans le succès d'un mauvais livre, et de femmes distinguées, jeunes, belles, vertueuses et honorées dans le cortége (littéraire bien entendu) d'une « fille de marbre » quelconque. J'en dirai autant du livre de M. Gustave Flaubert, sans contester à ses intentions et à son talent le bénéfice de la chose jugée. M. Flaubert n'a pas fait un mauvais livre, puisque la justice l'a acquitté, ni même un mauvais ouvrage, puisque M. Sainte-Beuve l'a loué. Voyons néanmoins, dans cette situation un peu douteuse entre le réquisitoire du procureur impérial et le suffrage de l'éminent critique, ce qui reste du livre de M. Flaubert, et s'il est un milieu où nous pourrons loger madame Bovary.

Madame Bovary est un esprit déréglé et un cœur sec. Elle n'a que de l'imagination et des sens, des besoins de luxe et des appétits de plaisir. Elle aime, non ce qui est beau, mais ce qui brille. Elle a horreur du médiocre dans la vie matérielle, n'ayant elle-même d'autre distinction que sa beauté. A tous ces traits, vous reconnaissez la « fille de marbre. » Madame Bovary est une courtisane à l'état de bourgeoise, une « dame aux camellias » tombée dans un petit chef-lieu de canton, une Danaé de province étouffant dans un village. Tout le roman est là; et, si ce roman a une morale, quoiqu'il n'en affecte d'aucune sorte, c'est que d'une courtisane, ou née pour l'être, on ne saurait tirer ni une épouse

ni une mère, fût-ce même une de ces mères à longue échéance qui attendent un quart de siècle, comme la *Fiammina*, pour aimer leurs enfants.

Je sais qu'Emma Rouault, fille d'un fermier normand, avant d'épouser Charles Bovary, officier de santé à Yonville-l'Abbaye, était une fille aimable et gracieuse. M. Flaubert en a tracé un portrait charmant, fort délicatement touché par M. Sainte-Beuve. Emma avait été élevée dans un pensionnat de Rouen ; elle avait lu des poëtes et s'était laissé glisser, comme dit l'auteur, « dans les méandres lamartiniens, écoutant les harpes sur les lacs, tous les chants de cygnes mourants, toutes les chutes de feuilles, les vierges pures qui montent au ciel, et la voix de l'Éternel discourant dans les vallons... » Moyennant quoi, Emma Rouault, pour peu qu'elle l'eût voulu, aurait pu être une *femme incomprise* tout comme une autre. Mais l'auteur nous dit qu'elle s'ennuya très-vite de l'idéal ; et, une fois mariée avec ce bon Charles, elle n'est plus qu'une femme très-sensuelle, avide de distractions et de jouissances, rêvant, non l'infini, mais le positif, aimant à glisser, non plus sur le beau lac de son poëte, mais sur les vieilles roues de la diligence qui la conduit à ses rendez-vous. C'est dans ce milieu qu'il faut prendre madame Bovary pour la bien connaître et la bien juger. «... Alors les appétits de la chair, les convoitises d'argent, les mélancolies de la passion, tout se confondit dans une même souffrance ; et, au lieu d'en détourner sa pensée, elle l'y attachait davantage, s'excitant à la douleur et en cherchant partout les occasions. Elle s'irritait d'un plat mal servi ou d'une porte entre-baillée, gémissait du velours qu'elle n'avait pas, du bonheur qui lui manquait, de ses rêves trop hauts, de sa maison trop étroite... » Oui, la maison est étroite, le jardin est ridicule, Yonville-l'Abbaye est un triste séjour : on y mange plus souvent du bouilli aux carottes que du boudin à la Richelieu. Charles Bovary est un pau-

vre mari, non pas seulement parce que sa conversation est « plate comme un trottoir de rue, » nous dit-on, mais parce que c'est un mari qui, même en courant la pratique du matin au soir, ne peut donner à sa femme ni un diamant rare, ni un voile d'Angleterre, ni une voiture élégante, ni rien qui ressemble aux splendides menus du château voisin. Ah ! ce château de la Vaubyessard, où madame de Bovary est invitée une fois, est un vrai pays de cocagne ! Quel bonheur d'y vivre ! quelles gens ! et quel dîner !

« ..... Emma se sentit, en entrant, enveloppée par un air chaud, mélange du parfum des fleurs et du beau linge, du fumet des viandes et de l'odeur des truffes. Les bougies des candélabres *allongeaient des flammes* sur les cloches d'argent. Les cristaux à facettes couverts d'une *buée* mate se renvoyaient des rayons pâles; des bouquets étaient en ligne sur toute la longueur de la table; et dans les assiettes à larges bordures les serviettes, arrangées en manière de bonnet d'évêque, tenaient, entre le bâillement de leurs plis, chacune un petit pain de forme ovale. Les pattes rouges des homards *dépassaient des plats;* de gros fruits, dans des corbeilles à jour, s'étageaient sur la mousse; les cailles avaient leurs plumes; des fumées montaient; et en bas de soie, en culotte courte, en cravate blanche, en jabot, grave comme un juge, le maître d'hôtel, passant entre les épaules dss convives les plats tout découpés, faisait, d'un coup de sa cuiller, sauter pour vous le morceau qu'on choisissait. Sur le grand poêle de porcelaine à baguette de cuivre, une statue de femme drapée jusqu'au menton regardait, immobile, la salle pleine de monde..... On versa du vin de Champagne à la glace. Emma frissonna *de toute sa peau* en sentant ce froid dans sa bouche... »

Ce frisson d'Emma, pendant le dîner de la Vaubyessard,

n'est pas un simple détail de son histoire : c'est son histoire tout entière. Emma *frissonne* partout et pour tout le monde, frissons d'amour ou de haine, frissons d'orgueil ou de convoitise, frissons de plaisir surtout... — « Et pâle, sans parler, sérieuse, elle s'abattait contre sa poitrine, avec un long frisson. » Ces scènes abondent dans l'ouvrage de M. Flaubert. Elles y sont d'une hardiesse singulière et parfois d'une crudité révoltante. L'auteur y met-il de la complaisance? La justice a dit non, et je crois aussi que, le caractère de l'héroïne une fois donné, c'est la force des situations qui entraîne son historien, bon gré malgré, dans ces périlleuses analyses. « ..... Levant la figure vers Emma, il la regardait de près fixement. Elle distinguait dans ses yeux de petits rayons d'or *s'irradiant* autour de ses pupilles noires; et même elle sentait le parfum de la pommade qui lustrait sa chevelure. Alors la mollesse la saisit; elle se rappela ce vicomte qui l'avait fait valser à la Vaubyessard, et dont la barbe exhalait, comme ces cheveux-là, cette odeur de vanille et de citron; et machinalement elle *entreferma* les paupières pour la mieux respirer... La douceur de cette sensation *pénétrait ainsi ses désirs d'autrefois*, et, comme des grains de sable sous un coup de vent, ils tourbillonnaient dans la bouffée subtile du parfum qui se répandait *sur son âme*... » Nous reviendrons tout à l'heure sur ce style si étrangement mêlé de vulgarité et de prétention, où « l'âme » fait une si singulière alliance avec la pommade, où le « réalisme, » visant à la simplicité, tombe dans la manière. Pour le moment, nous cherchons à nous représenter au vrai madame Bovary et à justifier ce que nous disions d'elle au début de cette étude. Prise à son point, dans sa floraison pour ainsi dire, madame Bovary est bien la courtisane que nous connaissons, mais croisée de petite bourgeoise, couvant sous l'ombre du toit conjugal tous les instincts et tous les vices des situations exceptionnelles, et

faisant éclater à chaque instant le cadre étroit où sa destinée l'enferme; — sans cœur, malgré ses frissons, battant son enfant en sevrage, dure à son honnête mari, idolâtre d'elle-même, passant des journées à se verser des flacons d'eau de Cologne sur les bras et à se nettoyer les ongles avec des citrons, aimant les belles étoffes, les meubles somptueux, les recherches dispendieuses en tout genre; traitant l'argent, si rare qu'il soit à la maison, non en ménagère mais en bourreau, et ne reculant, pour en avoir, devant aucune extrémité, témoin ce jour où, dans un moment de gêne, elle dit au jeune clerc dont elle est la maîtresse, et après de vains efforts pour se procurer un emprunt :

« — Si j'étais à ta place, moi, j'en trouverais bien (de l'argent).

« — Où donc?

« — A ton étude!

« Et elle le regarda.

« Une hardiesse infernale *s'irradiait* de ses prunelles enflammées, et ses paupières se rapprochaient d'une façon lascive et encourageante; si bien que le jeune homme se sentit faiblir sous la muette volonté de cette femme qui lui conseillait un crime... »

J'ai cité ce dernier trait, non pour en rien conclure contre les courtisanes en général et contre madame Bovary en particulier; madame Bovary vole son mari, elle ne volerait peut-être pas son notaire; — mais j'ai fait cette citation parce que ce hideux conseil, qui échappe à sa passion et à sa détresse, caractérise avec un relief saisissant cette triste création de M. Flaubert. Il faudrait s'arrêter là. Nous en savons assez sur madame Bovary. Nous avons sa mesure. Nous savons ce qu'elle peut conseiller. Nous nous doutons de ce qu'elle pourrait faire. Encore un trait cependant : un

autre jour, durant un rendez-vous donné par elle sous le toit conjugal, dans le cabinet aux consultations du mari, elle croit entendre un bruit de pas qui s'approchent...

« — On vient! dit-elle...
« Il souffla la lumière.
« — As-tu tes pistolets?
« — Pourquoi?
« — Mais... *pour te défendre*, reprit Emma.
« — Est-ce de ton mari? ah! le pauvre garçon!
« Et Rodolphe acheva sa phrase avec un geste qui signifiait : Je l'écraserais d'une chiquenaude! »

Voilà les mœurs, voilà le style et les sous-entendus de l'endroit. Mœurs de province! nous dit M. Flaubert. Madame Bovary, pour peu qu'on l'y pousse, va droit au vol et à l'assassinat. Elle finit par le suicide. Elle ne vaut pourtant ni plus ni moins que toutes les femmes de même sorte qu'il est de mode de mettre aujourd'hui sur la scène, à grand renfort de public. C'est la même femme que nous avons vue vingt fois. Un publiciste célèbre disait, en 1830, qu'il avait fait pendant quinze ans le même article. On pourrait dire plus justement que le roman et la comédie nous donnent depuis dix ans la même femme. Emma Bovary, c'est la Marguerite de la *Dame aux Camellias*, la duchesse de la *Dame aux Perles*, la Suzanne du *Demi-Monde*, toutes les héroïnes des drames de M. Dumas fils sous un nom nouveau : il ne manque à Emma Bovary que d'avoir connu Paris. Les héroïnes du drame parisien sont seulement plus franches qu'elle; elles vivent de leur dégradation. Emma en meurt, mais sans contrition et sans repentir.

Toute cette histoire est-elle vraie? Pourquoi pas? Madame Bovary n'est pas plus invraisemblable que la baronne d'Ange. M. Dumas prend sur le vif des mauvaises mœurs

les portraits qu'il fait pour le public ; pourquoi M. Flaubert n'aurait-il pas mis autant de vérité dans une histoire écrite sur place, suivant toute apparence, les originaux sous les yeux, et sans autre peine que de les copier? M. Flaubert a braqué son daguerréotype sur un village de Normandie, et le trop fidèle instrument lui a rendu un certain nombre de ressemblances, portraits, paysages et petits tableaux en grisaille d'une vérité incontestable, de cette vérité terne et blafarde qui semble supprimer, dans ces copies du monde physique, la lumière même qui les a produites : « ... La pluie ne tombait plus ; le jour commençait à venir, et sur les branches des pommiers sans feuilles des oiseaux se tenaient immobiles, hérissant leurs petites plumes au vent froid du matin. La plate campagne s'étalait à perte de vue, et les bouquets d'arbres autour des fermes faisaient, à intervalles éloignés, des taches d'un violet noir sur cette grande surface grise qui se perdait à l'horizon dans le ton morne du ciel... » Tels sont les paysages de M. Flaubert. Je n'en médis pas, ils ont bien leur prix ; mais pourquoi, quand on prétend au mérite d'une si minutieuse vérité, tomber dans le galimatias pittoresque et dans l'afféterie romantique? Pourquoi nous dire que la campagne coupée en deux par un ruisseau « ressemble ainsi à un grand manteau déplié *qui a un collet de velours vert bordé d'un galon d'argent?* » Pourquoi nous montrer, dans un coucher du soleil au milieu des nuages, « les flèches d'or d'un trophée suspendu, » tandis que le reste du ciel vide conserve « *la blancheur d'une porcelaine?* » Quoi qu'il en soit, M. Flaubert est un peintre exact ; il rend d'un trait précis et rigoureux les objets qu'il rencontre. Sous cet instrument de précision qu'il manie d'un doigt si exercé, le monde matériel se reproduit comme il est, ni plus, ni moins, mais sans poésie et sans idéal. La ressemblance vous crève les yeux ; elle ne vise pas au cœur.

J'en dirai autant de ses personnages ; ce sont des mannequins ressemblants. Le pharmacien philosophe, M. Homais, qui voudrait « qu'on saignât les prêtres une fois par mois dans l'intérêt des mœurs ; » le bon Charles Bovary, « aux expansions si régulières, » qui n'embrasse sa femme qu'à de certaines heures, comme le méthodique père de Tristram Shandy, et qui, à table, nous dit l'auteur, « coupait au dessert le bouchon des bouteilles vides, se passait après manger la langue sur les dents, et faisait, en avalant sa soupe, un gloussement à chaque gorgée ; » et tant d'autres originaux non moins fidèlement reproduits par l'impitoyable observation de M. Flaubert : Lheureux, l'usurieur brocanteur ; le maire Tuvache, l'abbé Bournisien, curé de l'endroit, qui se mouche « en mettant un angle de son mouchoir d'indienne entre ses dents ; » M. Binet, percepteur par état et tourneur par goût (gilet de drap noir, col de crin, pantalon gris, et, en toute saison, des bottes bien cirées « qui avaient deux renflements parallèles à cause de la saillie de ses orteils »); — puis les amoureux, notre ami Léon d'abord, le clerc de notaire, qui dit à madame Bovary après une longue absence : « Je m'imaginais quelquefois qu'un hasard vous amènerait : j'ai cru vous reconnaître au coin des rues... ; » puis M. Rodolphe Boulanger de la Huchette, un *country gentleman* du voisinage, grand gaillard « de tempérament brutal et d'intelligence perspicace, » et qui, la première fois qu'il rencontre madame Bovary :

« Oh ! je l'aurai ! s'écria-t-il en écrasant d'un coup de bâton une motte de terre devant lui. Et aussitôt il examina *la partie politique* de l'entreprise. — Où se rencontrer ? par quel moyen ? On aura continuellement le marmot sur les épaules, et la bonne, les voisins, le mari, toutes sortes de tracasseries considérables ! Ah ! bah ! dit-il, on y perd trop de temps. Puis il recommença : C'est qu'elle a des yeux

qui vous entrent au cœur comme des vrilles! Et ce teint pâle!... Moi qui adore les femmes pâles!

« Au haut de la côte d'Argueil, sa résolution était prise. — Il n'y a plus qu'à chercher les occasions. Eh bien, j'y passerai quelquefois; je leur enverrai du gibier, de la volaille. *Je me ferai saigner s'il le faut* (le mari est médecin). Nous deviendrons amis; je les inviterai chez moi... Ah! parbleu, ajouta-t-il, voilà les comices bientôt : elle y sera; je la verrai. Nous commencerons, et hardiment, car c'est le plus sûr!... »

Voilà un portrait achevé, n'est-il pas vrai? et tout du premier coup, comme si un rayon de soleil l'eût fixé sur place; tel est le procédé de l'auteur. Il y met du sien le moins qu'il peut, ni imagination, ni émotion, ni morale; pas une réflexion, nul commentaire : une suprême indifférence entre le vice et la vertu. Ses héros sont ce qu'ils sont : c'est à prendre ou à laisser. Cela s'appelle une *œuvre impersonnelle;* et cet excellent juge qui a le premier donné l'éveil à la critique sérieuse sur *Madame Bovary* dit que c'est là « une grande preuve de force. » Je crois que c'est le contraire. La force, c'est ce qui est de l'homme, non ce qui vient de la machine ou du procédé. J'aime que l'âme de l'auteur se reflète dans son œuvre, que le peintre se réfléchisse dans sa peinture. C'est ce reflet qui est la vie, et ce qu'on appelle « l'art » n'est pas autre chose. C'est par là que Téniers, Van Ostade, Callot lui-même, sont admirables. Il n'est pas nécessaire d'avoir peint la *Descente de croix* ou la *Transfiguration* pour être un grand artiste; une scène de cabaret y suffit, mais à une condition : c'est que l'œuvre ne sera pas la copie servile et plate, mais l'imitation ingénieuse et savante du modèle qu'on se propose.

Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art *imité*, ne puisse plaire aux yeux.

Cela est vrai, même de *Madame Bovary*. L'*imitation*, c'est la vérité. Une copie qui n'est qu'exacte calomnie son modèle. C'est la grande erreur du « réalisme ; » il prétend être vrai parce qu'il dit tout ; et sans doute M. Gustave Flaubert se croit plus près de la vérité qu'une symphonie de Beethoven, quand il montre les musiciens du concert de la Vaubyessard *rafraîchissant sur leur langue le bout de leurs doigts*. Cette puérile recherche du détail, ce froid et cynique inventaire de toutes les misères au milieu desquelles végète la pauvre humanité, non-seulement ne contribuent pas à la faire mieux connaître, mais l'effet qui en résulte pour les spectateurs est une sorte d'éblouissement tout contraire, mêlé de fatigue et de dégoût. M. Sainte-Beuve a pu dire justement de madame Bovary « qu'elle nous est si souvent décrite en détail *et par le menu*, que, physiquement, on ne se la représente pas très-bien dans son ensemble ni d'une manière bien distincte et définitive... » Ainsi cette vérité même toute matérielle, à laquelle prétend surtout l'école de M. Flaubert, elle manque son but en le dépassant. Elle disparaît dans son excès même. La vérité morale, où est-elle ? Je sais que vous faites un roman et non un sermon ; que vous vous piquez de montrer au vrai la vie humaine, sans vous soucier des conséquences ; que là où vous la voyez grimaçant, vous mettez la grimace, et qu'il ne vous plaît pas de la peindre en beau pour l'édification des duchesses. Soit ! montrez le laid, mais à la manière des grands artistes et des écrivains habiles, sans secrète complaisance, sans exclusion systématique, et en mêlant au mal cette juste mesure de bien qui en est, par la volonté de Dieu, le contre-poids ou la revanche. Faites, toute proportion gardée, comme Lesage, comme Fielding, comme l'abbé Provost, comme Molière lui-même, qui a si bien dit :

Je veux que l'on soit homme et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre.

Dans le roman tel qu'on l'écrit aujourd'hui, avec les procédés de la reproduction photographique, l'homme disparaît dans le peintre : il ne reste qu'une plaque d'acier.

La plupart des romanciers du jour participent plus ou moins à ces défauts de l'école réaliste. Presque tous ils se ressemblent par la négligence du style, auquel ils croient suppléer par une fatigante exagération d'exactitude dans la peinture du monde réel. — Mais M. Gustave Flaubert « a le style, » nous dit-on. Si l'auteur de *Madame Bovary* a le style, nous sommes bien près de nous entendre. Entre l'art et le réalisme, comme on appelle aujourd'hui l'absence ou le mépris de l'art, toute la difficulté est là : une question de plus ou de moins, une affaire de style ; mais cette différence est tout. Otez le style de *Phèdre*,

Et Vénus tout entière à sa proie attachée...

ôtez de ces poétiques aveux d'un sensualisme emporté ce qui en sauve le ridicule ou la honte, vous avez ce qu'une femme n'osera jamais dire (excepté dans nos romans modernes), ce qu'un public ne voudra jamais entendre, ce qui n'est plus seulement affaire de critique, mais de police. Otez le style de *Phèdre*, vous avez Messaline, et non pas même celle de Juvénal. Otez le style de *Manon Lescaut*, et vous avez la première venue..... « Peu de gens, dit Marmontel, ont besoin qu'un livre, dont la lecture est pour eux un rêve intéressant, soit bien écrit. » A la bonne heure. Mais, si le livre est bien écrit, il porte presque toujours avec lui, quel qu'il soit, dans une certaine mesure, sa moralité et son expiation. Il y a quelque chose de naturellement sain dans le vrai talent ; le bon goût n'est qu'une forme du bon sens.

J'accepte donc *Madame Bovary* à tout risque, si elle a le style. On en peut juger déjà par les citations qui précèdent. Que serait-ce si nous voulions l'étudier par le détail, si nous

pouvions montrer notre héroïne « *battant le briquet* sur son cœur sans en faire jaillir une étincelle (page 63) ; montant toujours dans le cœur de son amant, et s'en détachant *à la manière magnifique d'une apothéose qui s'envole* (page 151); le chagrin s'engouffrant dans son âme *avec des hurlements doux*, comme fait le vent d'hiver dans les châteaux abandonnés (page 173) ; ses projets de bonheur *craquant au vent comme des branchages morts* (page 175) ; son âme se délectant dans *toutes les ironies mauvaises* de l'adultère triomphant (page 262); puis, *courbaturée d'orgueil*, se reposant enfin dans l'humilité chrétienne (où elle ne se reposera pas longtemps) ; puis enfin le souvenir de Rodolphe, descendu tout au fond de son cœur et restant là *plus solennel et immobile qu'une momie de roi dans un souterrain ?...* » (Page 303.) Je donne là quelques échantillons du style de *Madame Bovary* quand il s'élève. J'en pourrais donner bien d'autres; j'en ai la main pleine. Mais à quoi bon? Ai-je aucune raison de pousser à bout cette critique? A Dieu ne plaise ! Si M. Gustave Flaubert est un jeune homme, comme on le dit, ses défauts ne sont pas de ceux qui sont sans remède. Quelques-uns semblent plutôt l'exagération d'une qualité. M. Sainte-Beuve a raison : plusieurs pages de son livre annoncent un écrivain vigoureux. Il excelle dans la charge. Son comice agricole est un chef-d'œuvre du genre, et il y a là une scène de comédie vraiment supérieure. Au fond, M. Gustave Flaubert est un satirique. Non qu'il soit d'humeur joviale. Son rire est « impersonnel » comme sa morale. Mais je crains qu'il n'y ait sous cette impassibilité juvénile bien du désenchantement et du scepticisme. Au demeurant, voilà un livre qui aura fait beaucoup de bruit et qui n'aura guère avancé les affaires du réalisme au profit de ses adeptes. M. Flaubert a plus de talent que la plupart de ses confrères du roman matérialiste. Il a le trait, parfois la couleur, en dépit de son procédé. Si pourtant il me fallait choisir entre *Madame*

Bovary et les *Aventures de mademoiselle Mariette*, entre les mannequins grossiers et fardés de M. Flaubert et les photographies à outrance de M. Champfleury, — je le dis franchement : j'aime mieux M. Champfleury..... Non que je croie à l'avenir du réalisme. C'est un genre étroit et borné, qui touche au faux par l'exagération du vrai. C'est un genre pourtant. Paré des oripeaux du romantisme, c'est moins que rien : une enluminure sur une copie, une couche de couleur sur un trompe-l'œil. Là est l'écueil de M. Gustave Flaubert. Il faut avoir le courage de son talent et de sa vocation. L'auteur de *Madame Bovary* vise au vrai, soit! Qu'il s'applique à écrire toujours avec netteté et précision. L'excès de la couleur n'est pas la même chose que sa justesse. L'affectation du langage s'allie mal à la dureté du trait. Drapés dans cette défroque du romantisme, les personnages de M. Flaubert, si peu flattés du côté moral, ressemblent parfois à ces intrigants des vieilles comédies qu'on voit courant les ruelles, couverts de paillettes et de broderies d'emprunt. Dans madame Bovary, si elle peut vieillir, il y a tout l'avenir d'une revendeuse à la toilette....

X

M. E. About, romancier.

— 11 DÉCEMBRE 1857. —

Je viens de passer quelques jours en compagnie presque solitaire avec M. Edmond About. J'ai profité, pour ce tête-à-tête, du moment où, n'étant plus à la campagne, on n'est pas encore à la ville. Les arbres n'ont plus de feuilles, mais les salons ne sont pas ouverts. C'est encore le temps de lire avec quelque attention, même des romans. J'ai donc vécu tous ces jours-ci avec M. About; non que je l'aie jamais vu ou qu'il m'ait jamais parlé; mais ses œuvres parlent pour lui. Je ne sais personne dont il soit plus facile de faire le portrait après avoir lu ses livres [1]. *Le style c'est l'homme* est un vieux mot toujours nouveau.

M. Edmond About doit être un jeune homme. Il a le ton vif, le propos hardi, le tour original, la repartie prompte, peu d'illusions, à ce qu'il semble; mais ce n'est pas sa faute : il est de son temps. Je ne répondrais pas qu'il fût très-patient, très-résigné, ni même, si j'osais le dire, très-modeste. « Le seul mérite de cet ouvrage, disait-il un jour (dans la préface de *Guillery* [2]), est d'avoir été écrit avec soin, en style franc et dans le respect de notre langue... La froideur du public m'aura fait plus de bien que de mal : c'est comme une eau glacée où les faibles prennent des pleurésies, où les

[1] La *Grèce contemporaine*, *Tolla*, les *Mariages de Paris*, *Germaine*, le *Roi des montagnes*.

[2] *Guillery*, comédie fort risquée, et qui n'a pas réussi.

autres se retrempent... » *Les autres*, c'est-à-dire les forts, c'est M. About. Pourquoi pas? M. About est dans l'âge où on ne doute de rien, et il a débuté en homme qui se croit tout permis. Tout le monde a lu son chapitre sur la reine des Grecs, dans le livre qu'il a intitulé la *Grèce contemporaine*. La *Grèce contemporaine* aurait pu être un ennuyeux ouvrage : ce chapitre l'aurait sauvé. Il frisait le scandale sans trop y toucher. Nous aimons dans les livres l'impertinence tempérée par le goût, et une certaine impétuosité sûre d'elle-même qui s'arrête court au bord du fossé! Un mot de plus, l'auteur de la *Grèce contemporaine* tombait dans la grossièreté; un mot de moins, il est resté dans la satire.

C'est comme satirique que M. Edmond About a d'abord réussi. Il n'avait vu dans la Grèce moderne qu'un pays où on dîne mal, où on vole au jeu, et dans les contemporains de Canaris que le ridicule de leur pauvreté[1]. Son livre a eu le succès fou d'une charge excellente. De retour à Paris, M. About a braqué sur notre France la lorgnette avec laquelle il avait rapetissé la Grèce : au bout de sa lorgnette il a trouvé, un jour, les *Mariages de Paris*. Les *Mariages*, c'est la nature humaine prise par le petit côté, mais avec bien de la finesse, de la vérité et de l'entrain. D'où venait donc M. About? On le disait un *scolar* de première force. Il avait excellé à faire des vers latins. Avant de parler la langue de Coletti, il avait su écrire celle de Platon. Il sortait de l'École normale. Il avait appartenu à l'École d'Athènes. Il promettait un professeur éminent. Puis, tout à coup, le professeur s'était fait romancier. Il avait mis un esprit sérieux et une instruction solide au service de la fantaisie. Il était entré en classique dans le domaine de la fiction, en

[1] *Nil habet infelix paupertas durius in se*
Quam quod ridiculos homines facit.....
Juvenal, sat. III.

puriste sur le terrain de Balzac et d'Eugène Sue. Le public aime qu'on l'amuse, et il n'y regarde pas de si près. M. About a voulu y regarder pour lui. Il s'est imposé le travail que le public ne demande pas. Il a montré du goût, de la mesure, un parti pris de tourner les écueils où tant de conteurs ont échoué. Lire aujourd'hui un roman sans être arrêté à chaque page par quelque divagation humanitaire, ou choqué par des crudités révoltantes, c'est un plaisir sur lequel nous ne sommes pas blasés ! M. Edmond About est le moins déclamateur des hommes. Il ne décrit qu'à bonnes enseignes; et, dans les moments délicats, il semble un disciple de ces écrivains inimitables qui disent si bien ce qui ne peut pas se dire du tout. Il sait le prix d'une réticence, le mérite d'un sous-entendu, la valeur d'une périphrase. Il a beaucoup d'art avec un ton de simplicité, et beaucoup de malice avec l'air de n'en vouloir à personne. Il ne se fait pas faute de dérouter son lecteur, et il aime à le surprendre. Le baron de Stock, dans les *Jumeaux de l'hôtel Corneille*, et le fou malgré lui, dans l'*Oncle et le Neveu*, sont des personnages qui lui appartiennent en propre. Le style est à l'avenant. Il excelle dans l'imprévu. « ..... La délicatesse de madame Chermidy était si chatouilleuse, dit-il quelque part (dans *Germaine*), que don Diego ne put jamais lui donner une bagatelle. La première chose qu'elle accepta de lui, après un an d'intimité, fut une inscription de quarante mille francs de rente... » Ailleurs (dans la *Grèce contemporaine*) : « ... Les magistrats d'Athènes, écrit-il, avaient pris de telles précautions, qu'ils répondaient de la tranquillité publique. Aussi nous fut-il impossible de fermer l'œil pendant deux nuits... »

J'insiste sur ces traits saillants dans la physionomie de M. Edmond About : il a le sang-froid dans la malice. Il est supérieur à ce qu'il fait. Il manie l'épigramme en homme qui excellerait dans la satire; il traite le burlesque en vrai comique, quoiqu'il ait débuté par une mauvaise comédie;

et il emploie à peindre les personnages de ses petits drames le soin et la patience que Meissonnier met à raffiner ses miniatures; — esprit sérieux avec un grain de légèreté agréable, amusant avec un bon style, sceptique avec de bons sentiments, fantaisiste avec des visées très-positives. Quelqu'un me disait : « C'est un Dumas économe. » Économe ou non, je serais bien trompé si le financier qui a écrit le chapitre VII dans la *Grèce contemporaine* n'était pas un calculateur très-entendu; et je ne serais pas moins surpris si le romancier qui a tracé le portrait de la comtesse de Villanera dans *Germaine* était un mauvais fils. Sur d'autres points, je le sais, M. Edmond About ne se pique pas d'une sensibilité exagérée. Il n'a pas ce que j'appellerai la note tendre. Il manie le bistouri du chirurgien avec autant de plaisir que feu Balzac. Il aime à jouer avec la carabine du palicare; et le couteau de Matthieu Mantoux lui-même ne tremble guère dans sa main. Il est froid, résolu, impitoyable, quand il le faut, mais sans longueur : il n'aime pas à faire souffrir les gens. Ce n'est pas lui qui aurait inventé l'agonie du père Goriot. Quand il tue, en justicier inflexible, la veuve Chermidy dans le chapitre de *Germaine* intitulé le *Couteau*, cela est fait en un tour de main. « ..... J'aime mieux tuer une coquine comme vous, dit Matthieu, qu'une honnête femme comme ma maîtresse..... » Et puis c'est tout. Combien de conteurs modernes qui ne nous auraient pas fait grâce d'une goutte de sang sur le lit, dans l'alcôve et sur le parquet !

On me demandera peut-être, pour achever ce portrait de M. About, quelles sont ses idées en littérature, en religion, en morale, en politique. On est si curieux aujourd'hui! Il a écrit sur les arts. Se connaît-il vraiment en peinture? Comment juge-t-il les artistes?... A cela je réponds que nous avons à juger un romancier, non un encyclopédiste. M. About loue quelque part les Grecs modernes d'être vrai-

ment religieux : « La Grèce, dit-il, ne contient ni philosophes, ni libres penseurs, ni esprits forts. J'entends par esprits forts ces fanfarons qui rejettent une religion sans la connaître et affichent un scepticisme où la méditation n'a pas de part... » Faut-il conclure de là que M. Edmond About est partisan d'une incrédulité raisonnée? Voilà pour la religion. « Je ne nie pas, dit-il ailleurs (dans la *Mère de la Marquise*), je ne nie pas l'enivrement des passions coupables que le remords assaisonne et que le péril ennoblit; mais ce qu'il y a de plus beau en ce monde, c'est un amour légitime qui s'avance paisiblement sur une route fleurie, avec l'honneur à sa droite et la sécurité à sa gauche. » Voilà pour la morale. Quant à la politique, j'ai lu tous les livres de M. Edmond About, sans y découvrir un mot qui me donne le droit de parler de ses opinions. Ce n'est pas le moindre de ses mérites littéraires, de si peu livrer son secret sur ce point. Tant d'autres en abusent! Paul-Louis Courier disait : « Ce qui me distingue, me sépare de tous les partis et fait de moi un homme rare dans le siècle où nous sommes, *c'est que je ne veux point être roi*, et que j'évite soigneusement tout ce qui peut me mener là[1]... » On peut dire aussi que M. About n'a aucune tendance à occuper le trône de la Grèce moderne, ni comme roi, ni comme mari. Voilà pour le moment sa politique.

Connaissons-nous maintenant M. About? C'est avant tout un homme d'esprit, et du meilleur, dans un genre où l'esprit ne brille pas toujours par la qualité. Nous sommes donc bien tranquille sur la destinée de ce jeune écrivain, s'il ne s'agit que de la forme. Il l'a excellente. Quand il aura effacé quelques taches clair-semées sur le fond si net et si poli de son style, et par exemple « ces dents nacrées, riantes, et *qui semblent heureuses de vivre dans une jolie bouche*, » ou

[1] *Pamphlets politiques*, p. 106. Bruxelles, 1826.

bien « cette pauvre femme qui laisse derrière elle *comme une traînée de silence et de stupeur;* » quand, dis-je, dans une septième ou huitième édition de ses romans que M. Hachette réimprime tous les six mois, M. Edmond About aura enlevé ces taches, il n'y aura plus guère à se préoccuper que de la valeur de ses inventions. Encore un mot pourtant. Même comme écrivain, l'auteur de *Germaine* aura un autre écueil à éviter : c'est son esprit même. M. About en a tant, de cet esprit naturel, original, imprévu, qu'il en met partout, et que quelquefois même, s'il me permet de le dire, il en abuse. Dans l'ordre de la nature, M. About est un exemple de l'équité distributive qui a présidé aux compensations sur cette terre. Les uns n'ont pas assez d'esprit, les autres en ont trop. L'inconvénient d'avoir trop d'esprit quand on écrit des romans, et qu'on fait agir et parler des personnages dont la diversité est la loi, c'est qu'on en donne à ceux mêmes qui ne devraient pas en avoir. Et qu'arrive-t-il? Comme ce n'est pas leur esprit qu'ils montrent, ils font voir celui de l'auteur.

Ce défaut est surtout sensible dans les derniers ouvrages de M. About. Dans le *Roi des montagnes*, c'est un Allemand, Hermann Schultz, qui a la parole. Il parle comme le Français le plus spirituel et le mieux appris. Le mal n'est pas grand, n'est-ce pas? On disait autrefois : « Si vous voulez parler français, n'allez pas en Allemagne. » Notre Allemand est allé en Grèce, et là il rencontre des brigands qui vous brûlent un village, vous mettent un paysan sur le gril et vous coupent une femme en morceaux, jusqu'à faire envie aux cipayes de Nana-Saïb. Mais ces bandits qui habitent les flancs du Parnèse, à quelques stades d'Athènes, sont du reste des gens de si belle humeur, ils savent si bien leurs classiques français, ils ont si bien dîné à la Maison-Dorée, et ils parlent un si amusant langage, que c'est plaisir de les entendre. M. About lui-même n'a pas plus d'esprit que

Hadgi-Stavros, le chef de la bande. La chronique du *Figaro* n'est pas plus amusante dans ses bons jours. Je sais ce que répond M. About : le *Roi des montagnes* n'est qu'un pamphlet en récit, le second tome de la *Grèce contemporaine*; Hadgi-Stavros, c'est lui; Périclès le gendarme, c'est lui; Hermann Schultz, le botaniste qui est venu chercher en Grèce la *Boryana variabilis*, et qui dit si agréablement à Mary-Ann, la jeune Anglaise : « Mademoiselle, que vous êtes bonne de vous porter si bien! » cet honnête Allemand, c'est encore M. About, ou plutôt c'est madame d'Épinay qui écrivait, comme on sait, à son ami Grimm : « Que vous êtes aimable de vous bien porter[1]! » Quoi qu'il en soit, sous tous ces déguisements, et même sous le chapeau vert-pomme de mistriss Rebecca Simons, cette Anglaise pur-sang qui ne veut pas s'engager dans un mauvais pas « parce qu'elle est Anglaise, dit-elle, et qu'elle n'est pas faite pour rouler dans les précipices; » — sous toutes ces formes, c'est M. About qui s'amuse à livrer à la Grèce moderne une seconde bataille à coup d'épigrammes, de quolibets, de récriminations burlesques et de facéties désopilantes. Passe pour la Grèce! mais nous trouvons le même défaut dans un autre roman, dans *Germaine*. La scène est en partie à Corfou, entre des Français et des Espagnols. Il y a un moment où tous les personnages du roman s'écrivent les uns aux autres. La comtesse douairière doña Gomez de Villanera écrit à la duchesse de La Tour d'Embleuse, qui lui répond. Germaine d'Embleuse écrit à sa mère. Madame Chermidy écrit à son médecin. Ces lettres sont signées Edmond About à toutes les pages. Puisqu'il fallait un aide rédacteur à ces dames, elles n'en pouvaient choisir un plus habile. M. About est le modèle du *Parfait secrétaire*. Il donne à chacune de ses clientes une dose égale d'esprit, de gaieté provoquante et

[1] Correspondance de Madame d'Épinay, t. III, p. 113.

de bons mots: Madame Chérmidy, « l'horrible femme, » comme M. About la nomme si justement, cite madame de Sévigné, et elle a un mélange de scélératesse et de manière, d'impudeur et d'afféterie. qui excite une véritable horreur mêlée de dégoût. C'est elle qui dit à sa rivale : « Ah! madame de Villanera tient à l'honneur de son nom!... *Je le prendrai par les oreilles*, ce beau nom que l'Italie dispute à l'Espagne!... » Une femme qui est en train de se venger par le fer et par le poison n'a pas le temps de faire de si jolies phrases. D'un autre côté, M. About fait dire à madame de Villanera, à propos de sa belle-fille qui se meurt d'une maladie de poitrine : « *Son corps n'est qu'une cage de cristal transparent avec une âme au fond.* » C'est bien fort pour une douairière espagnole. Germaine écrit : « Il doit y avoir *une prime* là-haut pour ceux qui ramènent une âme à Dieu. » Où diable Germaine de La Tour d'Embleuse a-t-elle appris ce langage de courtier-marron? Et où ces dames prennent-elles, comme dit Molière, « toutes ces gentillesses? »

Je relève ici, dans M. About, l'excès d'une qualité. Il me serait bien difficile de trouver dans tous ses livres un défaut sans compensation. Si les héros de ses romans ne parlent pas toujours la langue qui convient à leur situation dans la vie, si l'auteur de *Germaine* manque trop souvent à cette règle des vieilles poétiques et du bon sens qui consiste à adapter au caractère de ses personnages les paroles ou les écrits qu'on leur prête,

Intererit multum, Davusne loquatur an heros;

si M. About se joue un peu de cette loi de la composition romanesque, il y supplée à force d'esprit. C'est le mérite de l'esprit de couvrir les lacunes ou les défaillances de l'invention. C'est aussi son écueil. Il faut s'en défier. Notre

jeune conteur n'est pas encore un inventeur tout à fait éprouvé. Le nombre des volumes n'y fait rien. La fécondité et l'invention sont deux choses. Une production abondante accuse souvent une stérilité déplorable. Qu'est-ce en effet que l'invention? Est-ce l'*Astrée*, le *Cyrus* ou *Manon Lescaut?* L'invention est-elle dans ce délicieux conte de cent pages que Balzac a intitulé : les *Célibataires?* Est-elle dans le *Père Goriot?* Est-ce *André* qui est le chef-d'œuvre de madame Sand, ou est-ce la série indigeste de ses romans humanitaires? J'oppose ici de petits livres qui tiennent entre deux doigts à de volumineuses collections qui font plier les rayons des bibliothèques. De quel côté est, je ne dis pas seulement l'art, le talent, mais l'invention? Il n'est pas, je le crois, dans la destinée de M. About de faire de très-longs ouvrages, à moins cependant qu'emporté par le succès, ce grand corrupteur de la littérature contemporaine, M. About n'ait pas, comme disait Pascal, « le temps d'être court. » Si j'ai bien compris le mérite de ce jeune écrivain, et quelle que soit la hardiesse de sa fantaisie, son talent est dans la mesure. Le jour où il la dépassera, c'est qu'il ne sera plus très-maître de lui-même, et tant pis pour lui, ma foi! comme pour nous.

Je n'ai cherché jusqu'à présent, comme on l'a vu, dans les œuvres de M. About, que les traits de sa physionomie littéraire. Il me faudrait maintenant analyser ses livres; mais cette étude m'entraînerait trop loin. Les romans que nous étudions sont d'ailleurs entre toutes les mains. Tout le monde les a lus. Cela me dispense de les raconter. Un mot seulement pour les juger.

La *Grèce contemporaine* est le premier, dans l'ordre chronologique, des romans de M. About, roman par la fantaisie, pamphlet par l'intention, chronique très-amusante et au demeurant très-instructive, où l'auteur, à force de se contredire et de se corriger lui-même, comme mon ami

M. Saint-Marc Girardin l'a si bien dit un jour dans le *Journal des Débats*, nous permet de tirer de ses affirmations les plus dénigrantes les conclusions les plus équitables. *La Grèce contemporaine* a deux faces : une pour recevoir les soufflets (M. About ne se fait pas faute d'en donner); l'autre pour recevoir l'accolade de la fraternité philhellène. Le livre du spirituel romancier nous y invite bien des fois, avec plus de loyauté que de logique.

Tolla est le deuxième ouvrage de M. About, livre charmant, d'une exécution supérieure, le plus vrai de tous ceux qu'il ait écrits, peut-être parce qu'il n'a eu que la peine de prendre dans la vie réelle le sujet de son roman. L'histoire de Tolla est en effet une histoire véritable. Qu'importe si le talent de l'auteur en a fait une œuvre d'art, s'il l'a *imitée*, comme dit Boileau? Imiter ainsi, c'est créer. Je sais ce qu'on a dit. On a parlé de plagiat. C'est un bien gros mot pour quelques emprunts faits à une correspondance qui, aussi bien, n'est pas ce qui a le mieux réussi dans le livre de M. About. Je regrette, par exemple, que l'auteur de *Tolla* ait cité textuellement quelques lettres fort plates d'un prince amoureux. Ces lettres auraient mieux figuré dans le dossier d'un avocat plaidant en séparation. Dans un livre, c'est du *réalisme* pur. « Le style, dit M. About, est la transformation des choses par l'esprit de l'homme [1]. » Il a raison. Mais c'était le cas d'appliquer sa règle aux lettres du prince romain. Fi de la réalité toute crue dans une œuvre de l'esprit ! Les lettres de Lello Coromila font tache sur le fond de ce récit d'une couleur si exquise et d'un relief si saisissant.

Les *Mariages de Paris* ne sont qu'un amusant recueil de Nouvelles détachées, sans beaucoup de liaison, malgré leur titre. S'il n'y a là ni grand effort d'invention ni aven-

[1] *Voyage à travers l'Exposition*, page 126.

tures extraordinaires, si tout s'y rapporte à un certain milieu accessible et même assez commun de la vie humaine, l'ensemble n'en est pas moins d'un effet charmant, le détail d'un goût presque partout irréprochable. J'aimerais mieux, dans les *Jumeaux de l'hôtel Corneille*, que Léon Debay ne fût pas un chevalier d'industrie, ou peu s'en faut, puisqu'il vole un titre et une couronne de marquis. J'aimerais aussi que *Gorgeon* fût moins sinistre, et la *Mère de la Marquise*, espèce de M. Jourdain femelle, moins obstinément ridicule. Madame Benoît, avec ses aspirations aristocratiques, est ridicule et elle n'est pas gaie; son histoire tourne trop souvent au drame sans rencontrer l'émotion, et la monotonie de son travers ne la sauve pas de l'invraisemblance. Malgré tout, les *Mariages de Paris* forment une série d'épisodes amusants et vrais dans cette immense mêlée de la vie parisienne. *Terrain à vendre*, l'*Oncle et le Neveu*, sont de petits contes d'un tour excellent; et j'aime dans le *Buste*, outre la vérité du trait, ce mélange de l'imagination et de la gaieté, de l'observation et du sentiment, qui montre dans un jour si agréable cette bonne madame Michaud, son frère, sa nièce, ses fautes d'orthographe et son château.

Germaine, si toutefois il est juste de contester à M. Edmond About la paternité de *Tolla*, *Germaine* est le premier roman de longue haleine où il se soit essayé. Faut-il le dire? *Germaine* accuse déjà, dans le spirituel écrivain, un esprit moins libre de l'imitation des conteurs modernes. Ce n'est plus tout à fait un roman de mœurs. Personne n'y reconnaîtra la France de nos jours dans la caricature que M. About nous donne de la noblesse sous la figure du vieux duc de La Tour d'Embleuse. Le « demi-monde » qu'il a voulu peindre sous le nom de la veuve Chermidy abuse un peu des coups de poignard et des fioles empoisonnées. Honorine Chermidy serait plus vraie au bagne de Brest qu'à Paris. Elle serait

horrible partout. Le marché par lequel le duc de La Tour vend sa fille mourante à un millionnaire qui veut donner une mère à son fils est une infamie. Germaine elle-même, l'objet du marché, ne semble qu'une rouée de plus dans cette vilaine histoire. Il faudrait qu'elle ignorât du moins le pacte dégradant qui l'a livrée. Et puis ce forçat libéré gâte tout. N'est-ce pas commencer bientôt l'emploi des grands moyens, comme on dit? se familiariser bien vite avec le tapage du roman d'aventures? se montrer bien facile sur les dénoûments? M. About avait été mieux inspiré dans ses premiers ouvrages. Mais ici encore il se sauve par la forme. Il a très-habilement exécuté ce qu'il a médiocrement conçu. Ses personnages sont hors de proportion; il ne les outre pas. Il n'ajoute pas la déclamation à l'extraordinaire. Il a une certaine mesure de bon goût, même dans le faux. L'écrivain a sauvé le conteur.

Le *Roi des montagnes* est venu après *Germaine*. Nous l'avons suffisamment qualifié dans les réflexions qui précèdent. Nous n'y reviendrons pas. Un dernier roman de M. About, les *Échasses de maître Pierre*, n'a pas encore été publié en volume[1]. Nous n'avons rien à en dire.

Tel est M. About. Je crois n'avoir ni exagéré ses défauts ni surfait son mérite. L'auteur de *Germaine* disait un jour, à propos du célèbre peintre M. Decamps : « Si j'ai moins insisté sur ses qualités que sur ce qui lui manque, c'est parce que ses qualités sautent aux yeux et que le défaut de sa peinture n'est pas sensible pour tout le monde... » Je n'ai pas appliqué cette théorie un peu dédaigneuse au jugement des œuvres de M. About. Ses qualités sont incontestables. J'ai tenu pourtant à les signaler. Tant de gens, après avoir lu ses romans, auront cru qu'il n'avait que l'esprit de tout le monde! Il a aussi le sien. S'il fallait lui chercher

[1] Décembre 1857.

des ancêtres, il appartient, par quelques côtés, à la tradition de Lesage et même de Voltaire. Il est plus près de M. Mérimée que de Balzac. Jusqu'où ira-t-il en si bonne compagnie? Que fera-t-il de sa renommée qui commence, et comment gouvernera-t-il son succès? Dira-t-on que cela ne regarde personne? M. Edmond About est encore si jeune, que son avenir nous occupe plus que son passé. Il a un si vrai talent, qu'il est impossible de ne pas trembler en songeant à tous ceux qui, de nos jours, ont escompté leur renommée naissante et que le succès a gâtés. Je sais les exigences de la vie humaine. Elles sont de tous les temps. Lesage, après avoir fait ses chefs-d'œuvre, a passé vingt ans de sa vie à composer des pièces pour le théâtre de la Foire. Il fallait vivre. Aujourd'hui il faut briller. Les hommes de lettres veulent être riches, soit! mais riches du premier coup. Balzac entassait des millions imaginaires et rêvait des châteaux. C'est ainsi que s'est formé ce qu'on a appelé « le groupe du roman industriel. » M. Edmond About mérite mieux que d'être envié comme riche et que d'être célèbre comme *amuseur*. Il peut marquer sa place un jour dans un rang honorable parmi les vrais représentants de l'esprit français.

XI

Madame d'Arbouville, ou le roman mélancolique.

— 8 JUILLET 1855. —

C'est une heureuse idée que d'avoir publié les œuvres de madame d'Arbouville[1]. Plus madame d'Arbouville avait fui la publicité pendant sa vie, et plus elle avait écrit, avec un admirable désintéressement d'écrivain, des choses durables, — plus la publicité leur était due après sa mort. Le public est ainsi fait : fort indifférent à ce qu'on lui prodigue, il est souvent très-curieux de ce qu'on lui cache. La modestie l'attire, et la pudeur de l'esprit (dans un pays où l'esprit n'a guère ce défaut-là) le sollicite jusqu'à l'indiscrétion. C'est quelque chose de si original qu'un écrivain qui ne cherche aucun succès, ni d'ambition, ni de vanité, ni d'argent ; et c'est quelque chose de si neuf qu'un succès qui n'est pas cherché, qui se fait naturellement, qui se produit sans fanfares et qui ne profite qu'à la bienfaisance[2] !

Ces trois volumes de madame d'Arbouville sont le recueil complet de tout ce qu'a produit de meilleur un des plus aimables et des plus sérieux esprits de femme qui aient brillé depuis longtemps dans la société parisienne. Que dis-je? *brillé?* Je me sers là d'un mot que madame d'Arbouville aurait taxé d'injustice. Elle n'a jamais voulu briller; elle a vécu pour sa famille, pour ses amis; elle a doucement

[1] *Poésies et Nouvelles*, 3 vol. in-8°. Paris, 1855.
[2] L'ouvrage s'est vendu au profit de deux Œuvres de charité.

charmé, noblement édifié par l'exercice des plus humbles et des plus solides vertus le monde où sa destinée l'avait fait naître, et elle n'a jamais demandé à sa plume que de fixer pour elle et pour quelques lecteurs préférés les traces fugitives de sa pensée. Voilà comment, sans le vouloir et sans le savoir peut-être, madame d'Arbouville est devenue un écrivain. On se souvient du succès de quelques-unes de ses nouvelles, qu'elle consentit à laisser imprimer une première fois au profit d'une vente de charité sous le patronage de la reine Marie-Amélie. Publiées plus tard par la *Revue des Deux Mondes*, un très-légitime intérêt s'attacha dès lors à ces premiers écrits de madame d'Arbouville, ceux-là mêmes que le recueil de ses œuvres complètes reproduit aujourd'hui, en y ajoutant l'attrait de deux volumes composés de poésies et de nouvelles entièrement inédites. « C'est ainsi que le public connaîtra une personne qui ne s'était pas occupée de lui, » nous dit un peu crûment M. de Barante dans une notice de quelques pages consacrée au souvenir de sa nièce, et qui est un portrait charmant.

Madame d'Arbouville appartient, non par engouement, système ou parti pris, mais par une sorte d'irrésistible penchant de sa nature, à ce que j'appellerai « l'école mélancolique » dans la poésie et dans le roman. Elle est triste, d'une tristesse naturelle et contagieuse. Ses larmes vous gagnent ou plutôt vous séduisent, tant elles ont de charme et de douceur, tant est sincère la source d'où elles jaillissent, tant l'amertume y est mêlée d'indulgence et de bonté! Tous ses récits sont tristes, tous ses personnages sont malheureux. Et voyez : madame d'Arbouville a une de ses histoires intitulée *une Vie heureuse*. Il y a là une jeune fille bien heureuse en effet, car elle aime, elle se croit aimée. Elle se livre avec la sécurité de ses vingt ans à toutes les délices de l'espoir et de la confiance. Mais attendez! Hélène d'Érigny n'est heureuse que parce qu'elle est folle, folle par

amour, et elle meurt en rencontrant, dans une auberge d'Italie, son amant qui l'a trompée... C'est ainsi que tout tourne en tristesse dans ce livre, même la joie et l'espérance; car j'en dirai autant des autres nouvelles : *Marie-Madeleine*, entraînée par une ressemblance qui charme son souvenir et ses yeux, se fait mélancoliquement la servante du frère de l'homme qu'elle a aimé, qu'elle a perdu, et elle meurt à la peine. Le *Médecin du village* est l'histoire d'un pauvre idiot qui ne retrouve une âme et une intelligence qu'en perdant sa mère. Christine van Amberg meurt dans un couvent des sœurs de la Visitation, comme l'amante de Comminge chez les religieux, après avoir souffert (dans la *Maison hollandaise*) le martyre de toutes ses affections brisées. Dans *Résignation*, une pauvre fille renonce à un mariage d'amour pour soigner de vieux parents auprès desquels se consument sa jeunesse et sa vie. *Luigina*, dont je parlerai plus au long tout à l'heure, est une héroïne plus brillante, mais non moins triste, dans une série de catastrophes sans exemple. Je ne vois donc guère, parmi les ouvrages en prose de madame d'Arbouville, que son proverbe en deux actes (*Méfiance n'est pas sagesse*) où le sourire, comme celui d'Andromaque dans les adieux d'Hector, se mêle aux larmes qu'elle aime à répandre. « ... Il n'y a rien de si triste, dit-elle quelque part, que le sourire des personnes malheureuses; elles semblent sourire pour les autres et non pour elles... » Madame d'Arbouville a trop raison. Quant aux poésies, qui remplissent presque tout entier le premier volume de ce recueil, et dont le *Manuscrit de ma grand'tante* est le morceau principal, nulle part ailleurs la mélancolie de l'auteur ne s'est donné plus de carrière; et c'est justement qu'on a pu dire qu'en inventant ce personnage (la grand'tante) madame d'Arbouville « lui donna, peut-être involontairement, une sorte de ressemblance avec elle-même, l'ayant représentée dans une situation calme, dans une vie douce et sans mal-

heur, *et se complaisant toutefois à la peinture des passions et des chagrins qu'elle n'éprouvait point et dont elle faisait un thème poétique...* » J'ai cité ces lignes de l'introduction du *Manuscrit* parce qu'elles vont nous aider peut-être à comprendre le caractère de cette tristesse, qui est bien véritablement l'inspiration de madame d'Arbouville. Ajoutons-y ce que M. de Barante dit excellemment de cette nièce chérie, qu'il a si bien connue : « *Dans les affections elle cherchait les chagrins*, et, rendant aux passions le sens primitif du mot, elle les peignait comme une souffrance. *Ainsi que la littérature contemporaine*, elle trouvait la douleur plus poétique que le bonheur... »

Mais qu'est-ce à dire? madame d'Arbouville n'avait-elle cherché, dans cette tristesse qui semble la principale source de son talent, qu'une sorte de muse facile et commode, une manière, une originalité peut-être? Car elle était heureuse par le cœur, par la fortune, par la famille, par l'amitié; elle était de grande naissance et elle portait un nom justement honoré. Son caractère était aimable, son humeur expansive, sa conversation vive et attrayante Elle aimait à communiquer ses impressions; et, sans entraînement pour le monde, elle ne le fuyait pas. Elle n'avait ni intolérance, ni insociabilité, ni caprices. Elle était une femme sensée dans une société élégante et souvent frivole, une femme agréable au sein d'une famille où la grâce n'est pas moins héréditaire que l'esprit. Sa personne était donc de tout point aimable; sa destinée était heureuse; ses œuvres sont tristes. Pourquoi cela?

Le monde, et surtout le monde des lettres, est plein de ces contrastes. L'auteur du *Malade imaginaire* était triste; l'auteur de *Résignation* passait pour enjouée. Mais la tristesse, chez l'un, était-elle autre chose qu'une des formes de l'observation comique, une sorte de contenance et d'attitude devant ce spectacle, au fond si triste, des travers et

des sottises de l'humanité que son génie devait transporter de la société sur la scène? et de même l'enjouement, chez madame d'Arbouville, n'était-il pas aussi comme une enveloppe dont sa bienveillance naturelle aimait à couvrir les sombres préoccupations de son esprit? « ... Nous jugeons trop, dit Jean-Jacques Rousseau, du bonheur sur les apparences. Nous le supposons où il est le moins; nous le cherchons où il ne saurait être : la gaieté n'en est qu'un signe très-équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné qui cherche à donner le change aux autres et à s'étourdir lui-même [1]... » Madame d'Arbouville avait toutes les raisons possibles de se croire heureuse sur la terre; il lui en manquait une, la première de toutes peut-être. Écoutons encore M. de Barante; il raconte comment le général d'Arbouville fut envoyé à l'armée d'Afrique : « ... Sa femme ne pouvait l'y suivre. Sa santé commençait à s'altérer. Le climat lui aurait été funeste; le repos et les soins lui étaient devenus indispensables. Ce lui fut un sensible chagrin. Elle espérait toujours que le moment viendrait où elle pourrait rejoindre son mari; l'Algérie parlait même à son imagination. Ce voyage ne lui fut jamais permis... » Ainsi, chez madame d'Arbouville, cette humeur vive et agréable qui la faisait remarquer dans un salon n'était que l'enveloppe extérieure et pour ainsi dire la parure mondaine de sa belle âme; — la tristesse de sa pensée intime, qu'elle savait dissimuler devant le monde et dont sa plume croyait ne trahir le secret que pour elle-même, cette tristesse se liait peut-être au sentiment de sa langueur incurable et aux prévoyances trop justifiées de sa fin prochaine. « *Je me regrette* », disait à un de ses amis, qui lui demandait « à quoi elle rêvait si tristement, » cette jeune vicomtesse d'Houdetot, la belle-fille de la célèbre bisaïeule de notre auteur.

[1] *Émile*, livre IV.

« *Je me regrette,* » et quelques jours après elle était morte. Qui sait si ce regret d'une vie si prématurément menacée par un mal sans remède n'a pas été aussi, chez madame d'Arbouville, la secrète et douloureuse excitation de son talent? Quant à moi, j'aime mieux chercher là l'explication de ce contraste apparent que j'ai signalé entre son caractère et ses écrits, que de croire qu'elle s'était fait de la tristesse une sorte de poétique accommodée au goût du temps, et qu'elle a emprunté à la *littérature contemporaine* une inspiration qui jaillissait si naturellement de son propre cœur!

Madame d'Arbouville n'a pas la tristesse d'une école; elle a celle de l'âme. Elle n'a pas ce que M. Sainte-Beuve appelle si bien « *le mal de Delphine ou de René* [1]. » Elle ne s'égare pas, comme Manfred, en divagations sophistiques; elle ne se consume pas, comme le poëte Young, dans une fastidieuse contemplation de sa douleur. Elle n'aurait pas écrit les *Tristes,* cet admirable chant de douleur égoïste et de sensualisme désespéré. Je ne sais pas en effet, dans l'œuvre entière de madame d'Arbouville, si l'on trouverait un mot qui puisse s'appliquer à sa situation et à sa personne; mais son cœur est partout, et son cœur est triste. Elle a cette tristesse vague et involontaire du pressentiment fatal, elle a aussi cette mélancolie sérieuse du recueillement religieux : *tristis est anima mea...* Elle a cette charité entraînante qui fait battre le cœur de l'homme au spectacle du malheur d'autrui; — et c'est le caractère de sa tristesse, comme je l'ai dit plus haut, qu'elle nous attire comme une séduction. Pour ma part, j'ai relu trois fois la nouvelle intitulée *une Maison hollandaise,* et il me semble que j'irai jusqu'à quatre, ainsi que le fit Fontenelle pour le chef-d'œuvre de madame de la Fayette, et il s'en vantait [2].

[1] *Portrait* de madame de Duras.

[2] « . . . . Je sors présentement d'une quatrième lecture de la *Prin-*

Ce qui distingue, en effet, madame d'Arbouville des mélancoliques de notre époque, et ce qui prête tant de charme à la lecture de ses écrits, c'est qu'elle n'a pas ce que j'appellerai « la tristesse de tête. » — Sa mélancolie part de l'âme, et elle vise au cœur. Obermann, Joseph Delorme, René lui-même, sont des mélancoliques d'esprit. On dirait qu'ils posent pour la douleur, comme les apparitions du *Songe de Marc-Aurèle*, et qu'ils nous crient avec l'ombre de Régulus: « Mortels, apprenez à souffrir ! » Les personnages de madame d'Arbouville sont plus naturels, et, tout tristes qu'ils sont, ils sont plus aimables. C'est là encore une des qualités de son talent. Les héros de ses petits drames n'ont rien de forcé ni de factice. Ils ne sont ni grimaçants ni triomphants. Ils ont la mesure et la beauté. Si j'en excepte *Luigina*, une des héroïnes inédites de madame d'Arbouville et celle de ses œuvres qu'elle préférait, nous dit-on, à toutes les autres, peut-être comme ces tendres mères qui montrent plus d'indulgence à ceux de leurs enfants qui sont les moins beaux, — si j'en excepte *Luigina*, qui a tous les défauts d'un enfant gâté, tous les personnages de madame d'Arbouville ont ce rare mérite, aujourd'hui si peu apprécié, une sorte de grâce naturelle même dans la réalité la mieux étudiée, l'art dans l'imitation, suivant le précepte de Boileau, l'idéal dans la vraisemblance. On sent la délicatesse d'une touche exquise partout où aujourd'hui, dans les œuvres de l'école réaliste, nous sommes accoutumés à trouver les indiscrétions et les impudeurs d'un pinceau grossier. Madame d'Arbouville peint en beau, cela est vrai, même la perversité et la laideur, non pour les faire aimer, — est-ce que nous aimons Phèdre l'incestueuse, Cléon le méchant,

cesse de Clèves, et c'est le seul ouvrage de cette nature que j'aie pu lire quatre fois. »

Lettre de Fontenelle sur la *Princesse de Clèves*, tirée du *Mercure galant* (mai 1678).

Lovelace le séducteur? — non pour les faire aimer, dis-je, mais pour l'honneur de l'art, de la langue et du goût. C'est ainsi que sa femme adultère (dans *une Maison hollandaise*) est d'une beauté touchante et n'en paraît pas moins coupable. Van Amberg, époux sans merci, père sans entrailles, a pourtant, au moment où sa femme va mourir, une minute d'attendrissement sublime. Le fils idiot d'Éva Meredith, dans le *Médecin du village :* « ..... C'était, dit l'auteur, un jeune garçon, beau comme le jour, silencieux, calme comme on ne l'est pas sur cette terre, et dont le regard n'exprimait rien que le repos, dont la bouche ne savait que sourire; il n'était ni gauche, ni disgracieux, ni importun. C'était une âme qui dormait à côté de la vôtre, n'ayant nulle question, nulle réponse à vous faire..... » Tel est William Meredith. Avouez que madame d'Arbouville a manqué là une belle occasion d'ajouter un portrait à ces collections célèbres où le laid, le monstrueux et le grotesque se disputent la place au soleil et l'admiration de la foule?

Luigina est peut-être la seule des héroïnes de madame d'Arbouville où se sente, dans une certaine mesure, le voisinage et la contagion du roman moderne. Luigina est une espèce de don Ruy Gomès de Silva femelle, dressée dès son jeune âge au culte exagéré de l'honneur, et sacrifiant tout au soin de sa réputation, même, s'il le faut, sa vertu; — car une femme moins aveuglée par l'orgueil, moins esclave de l'opinion, plus sûre d'elle-même, plus ferme sur les principes, plus décidée à lutter contre les apparences et à opposer le cri de sa conscience aux scrupules de son honneur, une telle femme n'aurait pas donné sa main, pour sauver son renom, à l'homme qui la conduit à l'autel, où Dieu va les unir, par le rapt, l'outrage et le guet-apens!...

« ..... Oh ! adieu, » écrit Luigina à l'honnête amoureux qu'elle repousse pour suivre le lâche ravisseur qui l'en-

traîne; — « oh! adieu, Antonio! adieu, mon premier et mon dernier amour! Flétrie à tes yeux, portant un nom que la foule oisive et frivole a fait le jouet de son scandale, réduite auprès de toi à trembler d'une parole imprudente pouvant un jour peut-être faire couler ton sang..... je ne puis être à toi! je ne puis même me donner à Dieu! Dans la solitude ou dans la foule, derrière les grilles d'un couvent comme dans la fête la plus somptueuse, il faut que pas un regard ne fasse baisser mon regard! J'ai dans le cœur trop de fierté pour pouvoir incliner ma tête. — O mon père! ce fanatisme d'honneur que tu m'as donné avec ton sang est un don cruel; il déchire le cœur où il règne, *il égare peut-être la raison qu'il croit guider.* — Antonio! frère Jacques! vous qui combattez ma fatale résolution, que je me sacrifie à l'honneur ou que l'orgueil m'aveugle, laissez le torrent m'emporter! Ne savez-vous pas que nos défauts exigent souvent de nous plus que ne le ferait le devoir? Il faut que je rentre dans le monde, la tête haute, aussi fière, aussi respectée que la plus fière, la plus respectée parmi les femmes, dussé-je mourir, après, des tortures de mon cœur!..... »

On le voit : Luigina tient au roman moderne par l'emphase de sa vertu, par la déclamation théâtrale et vide, par le mensonge de la résignation et du sacrifice. Et malgré tout elle tient encore au talent de madame d'Arbouville par une certaine beauté immaculée, et par cette pureté triomphante qui domine les faiblesses de son orgueil. Elle y tient aussi par l'originalité. Rien de moins commun, en général, que les conceptions de madame d'Arbouville. Ici peut-être, dans cette histoire d'une complication si étrange, l'originalité est tendue jusqu'à l'exagération, et je n'en voudrais excepter que ce vieux prêtre, frère Jacques, si vrai, si simple, si naturel, ce timide survivant de tant de funérailles, et dont « la tête blanchie par les souffrances et par les années, » comme

il le dit lui-même avec un accent si pathétique, « s'incline sur les sépulcres des heureux de ce monde... » Mais partout ailleurs, et sans accuser ni affectation ni charlatanisme, les récits de madame d'Arbouville sont pleins de nouveauté, de saisissement et d'imprévu. Rien n'est moins cherché et rien n'est plus neuf. « Cette histoire m'a été racontée, dit-elle quelque part d'une de ses meilleures ; je ne l'eusse pas inventée. » On sent, en effet, en lisant son livre, qu'elle n'a écrit que lorsque quelque donnée vraiment saillante est venue solliciter sa plume et exciter sa pensée. La supériorité qu'elle a sur beaucoup d'œuvres contemporaines du même genre, c'est donc bien souvent celle de l'émotion vraie sur l'invention factice, de l'inspiration sur le métier. Toutes les histoires de madame d'Arbouville ont ce caractère : elles sont neuves avec simplicité ; elles sont vraies et elles ne ressemblent à rien de ce qu'on sait. Le style aussi a cette délicatesse, cette solidité et en même temps cette transparence qu'une pensée juste communique volontiers, dans les œuvres d'élite, à l'expression destinée à la produire. Madame d'Arbouvile ne recherche guère les effets de style ; ils viennent à elle pour ainsi dire ; le courant du récit les amène, ou la force de l'idée les fait naître. Et, par exemple, « il y a, écrit-elle quelque part, des pensées si fortes, qu'on croit qu'elles s'entendent : il y a des moments *où l'on se trouverait indiscret de penser devant les autres*..... » — « Comme les yeux du corps perdent la lumière, dit-elle ailleurs, parlant d'une jeune fille devenue folle, son âme devint aveugle ; elle se retourna vers le passé, et, si des jours s'ajoutèrent à sa vie, aucune idée nouvelle ne s'ajouta à celles qu'elle avait acquises : *elle resta là où la foudre l'avait frappée*..... » Ailleurs une pauvre femme dit à sa sœur, au moment de mourir, laissant de vieux parents infirmes : « Adieu, ma pauvre Ursule..... aie bon courage ; soigne bien notre père et notre mère ; ils sont bons,

Ursule, ils nous aiment, quoiqu'ils ne le disent pas toujours. Ménage ta santé pour eux; tu ne peux mourir qu'après eux..... » *Tu ne peux mourir qu'après eux!* N'est-ce pas que c'est là un mot d'une simplicité admirable? Qu'importe qu'il ait été dit dans une mansarde! Le sublime ne regarde ni au rang, ni à l'habit, ni à l'étage.

Tel est donc ce livre; et c'est la plus agréable lecture qui se puisse faire si l'on veut distraire un moment sa pensée des préoccupations ou des ennuis du monde; c'est aussi la plus douce des méditations auxquelles l'esprit puisse se livrer s'il veut songer au néant de la vie humaine, à ses misères et à ses douleurs : — alliance vraiment rare de la réflexion et du roman, de la vérité et du rêve, de la réalité poignante et de l'aimable fiction, de l'imagination et du cœur, de la raison et du sentiment, — le sourire mêlé aux larmes, la sérénité dans l'affliction, le calice d'amertume couronné de fleurs et rayonnant de poésie....

Les poésies de madame d'Arbouville ont, en effet, le même mérite que sa prose, avec plus d'art peut-être, moins d'effusion, et aussi avec quelques-uns des défauts que nous avons reprochés à son roman inédit. Madame d'Arbouville n'était peut-être pas née pour écrire des romans d'aventures, pas plus en vers qu'en prose: la vie intime lui va mieux; et combien je préfère, par exemple, à cette légende des *Brigands des Pyrénées* et même à ce fragment d'un poëme intitulé *Stella*, ces simples vers tirés du *Manuscrit de ma grand'-tante*, qui aussi bien est le chef-d'œuvre poétique de madame d'Arbouville, puisqu'il s'y trouve beaucoup de vers tels que ceux qu'on va lire, où cette nature modeste et pure, gracieuse et triste, fine et sensée, se révèle ainsi tout entière! Citons-les donc pour finir :

NE M'AIMEZ PAS!

Ne m'aimez pas!... Je veux pouvoir prier pour vous,
Comme pour les amis dont le soir, à genoux,

Je me souviens, — afin qu'éloignant la tempête
Dieu leur donne un ciel pur pour abriter leur tête.
Je veux de vos bonheurs prendre tout haut ma part,
Le front calme et serein, sans craindre aucun regard;
Je veux, quand vous entrez, vous donner un sourire,
Trouver doux de vous voir, en osant vous le dire.
Je veux, si vous souffrez, partageant vos destins,
Vous dire : « Qu'avez-vous ? » et vous tendre les mains.
Je veux, si par hasard votre raison chancelle,
Vous réserver l'appui de l'amitié fidèle,
Et qu'entraîné par moi dans le sentier du bien
Votre pas soit guidé par la trace du mien.
Je veux, si je me blesse aux buissons de la route,
Vous chercher du regard, et, sans crainte, sans doute,
Murmurer à voix basse : « Ami, protégez-moi ! »
Et, prenant votre bras, m'y pencher sans effroi.
Je veux qu'en nos vieux jours, au déclin de la vie,
Nous détournant pour voir la route... alors finie,
Nos yeux, en parcourant le long sillon tracé,
Ne trouvent nul remords dans les champs du passé.
Laissez les sentiments qu'on brise ou qu'on oublie;
Gardons notre amitié, que ce soit pour la vie!
Votre sœur, chaque jour, vous suivra pas à pas...
Oh! je vous en conjure, ami, ne m'aimez pas!

Ne m'aimez pas! madame d'Arbouville demandait peut-être là beaucoup plus qu'il n'était possible de lui donner pendant sa vie; car tous ceux qui l'ont connue l'ont aimée. Mais aujourd'hui qui pourrait échapper, en la lisant, à cette triste et douce séduction de son style, de son souvenir et de sa pensée?

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.